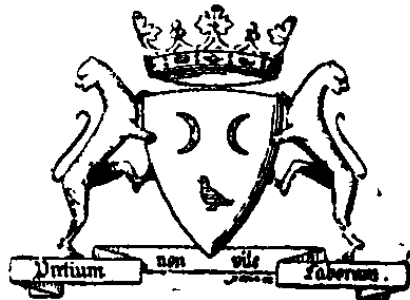


Fais ce que dois, advienne que pourra

SOUVENIRS
DES
ZOUAVES PONTIFICAUX
1864, 1865 ET 1866

RECUEILLIS PAR
FRANÇOIS LE CHAUFF DE KERGUENEC
Ancien Zouave Pontifical.



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN
J. LEDAY, ET C^{ie}, SUCESSEURS
10, Rue de Mézières

1891



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

SOUVENIRS
DES
ZOUAVES PONTIFICAUX
1864, 1865 ET 1866

POITIERS. — IMPRIMERIE OUDIN ET C^{ie}.



A MES ENFANTS

Vous m'avez aidé à rechercher et à retrouver, mes chers enfants, la seconde série des lettres romaines de votre oncle Henri, que nous supposions détruites. Entrepris sans retard, à la fin du mois d'octobre dernier le travail de la revision a été mené rapidement, et j'ai la satisfaction de vous offrir aujourd'hui un nouveau volume de Souvenirs des zouaves pontificaux (1864, 1865 et 1866).

L'absence de lettres de 1863 tient à une permission assez longue que votre oncle obtint cette année-là, pour venir achever, à Paris, ses études de Droit.

Quant à l'unique lettre de 1866 qui termine le premier volume, elle se trouve reportée, par le fait même de sa date, à la fin de celui-ci.

M. le commandant de Lambilly ayant de nouveau mis généreusement à ma disposition sa riche collection de vues d'après nature, et monsieur le capitaine de Gouttepagnon s'étant fort aimablement empressé, lui aussi, sur ma demande, de m'ouvrir la sienne, j'ai puisé à pleines mains dans ces deux trésors artistiques, et vous ne serez certainement pas seuls à m'en féliciter.

Tout me porte à croire que vous ne me reprocherez pas non plus d'avoir mis largement à contribution, le talent charmant et original d'un jeune artiste de dix-sept ans : M. Joseph de la Nézière, ancien élève de l'externat Saint-Ignace, à Paris, que je remercie de grand cœur.

Enfin, parmi les témoignages flatteurs décernés au recueil des lettres de 1861 et 1862, il en est deux très augustes et spécialement précieux pour notre famille, que je suis fier de pouvoir faire figurer en tête de ce second volume.

Vous tiendrez à témoigner ici, en même temps que moi, mes chers enfants, de votre très respectueuse et très vive gratitude, pour l'autorisation qui m'a été

gracieusement accordée de les publier, car nous ne pouvons ambitionner ni recevoir une plus douce récompense.

Kerguenec, le 11 avril 1891, en la fête de saint Léon
le Grand.

François LE CHAUFF DE KERGUENEC,
Ancien zouave pontifical.





ÉVÊCHÉ
D'ANGOULÊME.

Angoulême, le 10 octobre 1890.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Quel charmant volume que ces *Souvenirs des Zouaves Pontificaux* (1861 et 1862), et qu'il eût été dommage de laisser dans l'oubli des lettres si alertes et si pleines d'intérêt ! Leur auteur est bien le zouave pontifical avec sa foi et son dévouement à l'Eglise, mais aussi avec sa vaillance et sa bonne humeur. Tout le monde aura plaisir à lire ce recueil, les jeunes gens surtout, bien vite gagnés par cet entrain.

Eveiller les sentiments élevés et chrétiens, leur imprimer un généreux élan pour toute cause juste, noble et sainte, c'est encore, c'est toujours servir l'Eglise et la France.

Recevez donc mes félicitations, et veuillez bien les partager avec votre frère François ; vous êtes dignes tous deux de l'excellent père dont je garde un tendre et précieux souvenir.

Je vous prie d'agréer, cher et Révérend Père, l'assurance de mon plus affectueux dévouement,

† A.-L., Evêque d'Angoulême.

AU RÉVÉREND PÈRE LE CHAUFF DE KERGUENEC.



EXTRAIT D'UNE LETTRE DE S. A. R. MADAME LA DUCHESSE DE
MADRID A MADAME LA MARQUISE DE X..... POUR LUI
ACCUSER RÉCEPTION DU PREMIER VOLUME DES « SOU-
VENIRS DES ZOUAVES PONTIFICAUX ».

Teplitz, 20 juillet 1890.

CHÈRE LOUISE,

Au moment de quitter Froshdorf pour venir faire une cure ici où je suis seule avec mon frère Robert, j'ai reçu le livre des Zouaves que le bon Père le Chauff veut bien m'envoyer. Je t'assure que je l'ai dévoré; peu de livres m'ont aussi vraiment émue et intéressée que celui-là, et je comprends ce qu'il doit avoir été pour toi surtout qui vois revenir, souvent et avec tant d'affection, le nom de ton mari!

Je t'en prie, charge-toi de remercier le bon Père le Chauff pour moi; dis-lui le plaisir et *le bien* que m'a fait son livre. Blanca aussi était toute heureuse du sien, elle n'aura pu encore remercier comme elle en avait l'intention, car elle est allée le jour même rejoindre son mari, puis aujourd'hui elle est à Oberammergau.

.
.

Adieu, ma chère Louise, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi qu'Edgarde.

Ton affectionnée,

MARGUERITE.



SOUVENIRS
DES
ZOUAVES PONTIFICAUX
1864, 1865 ET 1866

CINQUANTE-DEUXIÈME LETTRE.

AU PAYS NORMAND. — MILLE ATTENTIONS DÉLICATES. —
UN FIN BAISER AUX RACINES GRECQUES. — LES
NOUETTES ET MONSEIGNEUR DE SÉGUR. — PROFES-
SION SOLENNELLE MAIS NON PRÉVUE. — FRÈRE
PIERRE DE SAINT-FRANÇOIS. — PARIS ET LA MÈRE
MOISAN. — L'ABBÉ DANIEL ET LES CORSES. — NOTRE-
DAME DE LA GARDE ET YVES CARRÉ.

Marseille, lundi 3 octobre 1864.

BAS de fatigue qui tienne, mon cher papa ;
je veux être fidèle à ma promesse de t'écrire
avant de quitter Marseille pour mettre de
nouveau le cap sur Civita-Vecchia. Un
volume ne suffirait pas pour contenir tous les faits
et gestes de mon voyage de Kerguenec à Marseille,

spécialement de ma halte en Normandie où mes amis et leur famille m'ont reçu comme un triomphateur, inondé d'attentions fines, entre autres d'interminables dîners, et m'ont procuré des promenades et excursions charmantes. A Sées, j'ai admiré la cathédrale et ses deux belles flèches, et le grand séminaire que dirige M. l'abbé de Fontenoy, prêtre d'une distinction parfaite, et qu'orne de sa présence Monsieur l'abbé Maunoury, l'homme des racines grecques, que, pour ce motif, j'ai tenu absolument à voir et à embrasser.

Non loin de Sées, j'ai passé un jour et une nuit chez un grand éleveur de chevaux, dans un château qu'on nomme les Authieux, ressemblant d'une façon étonnante au cher Marzan (près la Roche-Bernard), avec la Vilaine en moins à ses pieds, mais par contre émergeant d'au milieu de prairies, d'herbages, comme disent les Normands, frais tapis d'émeraude, se déroulant à perte de vue. Il est positif qu'avec ces herbes-là on élève des quadrupèdes qui ont bonne mine et sont d'un joli revenu pour M. Buisson. Pas de chevaux, dans ses écuries, au-dessous de trois mille francs ; deux ou trois en valent dix mille.

Mais notre excursion la plus intéressante a été celle au château des Nouettes, près de Laigle, appartenant à la famille de Ségur. Nous savions que Monseigneur de Ségur, notre Père en Dieu à tous les trois, s'y trouvait, et mon plus ardent désir était d'aller l'y visiter et me courber sous sa main bénissante.

N'est-ce pas à lui en effet, je veux dire à la lettre qu'il t'a écrite, et qui t'a déterminé à me laisser de nouveau partir, que je dois de pouvoir reprendre ma place sous les drapeaux du Pape ?

Je te laisse à penser l'accueil qui m'a été fait. Quand nous franchîmes le seuil du château des Nouettes, il était deux heures après midi. Après les premiers épanchements et quelques instants passés au salon, Monseigneur nous a invités à visiter le château, et s'est chargé de nous conduire lui-même à travers le parc, de nous guider dans les bosquets et par les allées, tout comme s'il n'était pas aveugle. La topographie de ces chères Nouettes où se sont écoulées si heureuses les années de son enfance et de sa jeunesse, lui est restée si bien gravée dans l'esprit, il vous décrit tout si parfaitement, jusqu'aux arbres les plus remarquables par leur grosseur ou leur haute stature, qu'on se demande si ces deux grands yeux sont bien vraiment éteints.

C'est une belle demeure que les Nouettes : l'architecture du château n'a rien de précisément riche. Ce sont de grandes lignes dont la régularité rend l'effet imposant; toutefois les abords du château sont superbes, les pelouses du parc vertes et peignées comme celles du jardin du Luxembourg à Paris.

Quelle bonne causerie! Le saint aveugle, entre mille délicieuses choses, nous a raconté tous les incidents de son dernier voyage à Rome; puis, après une bonne promenade d'une heure, nous nous sommes

reposés avec lui au pied du Saint-Sacrement à la chapelle. Là, il a fallu se confesser, c'était forcé, je m'y attendais, et du reste ce n'était pas de trop. Mais ce à quoi je ne m'attendais pas, c'est à une grandissime cérémonie qui a suivi ma confession. Oh ! j'en ai fait du chemin en une demi-heure dans la voie de la perfection ! Oui, tu vas voir, c'est comme je te le dis : en une demi-heure, j'ai trouvé moyen de faire mon postulat, mon noviciat et ma profession dans le tiers-ordre de Saint-François d'Assise. Monseigneur de Ségur a tenu mordicus à faire de moi une sorte de zouave capucin ou de capucin zouave. J'ai eu beau protester de mon indignité, de l'insuffisance de mes dispositions. — Ah ! bien oui ! Monseigneur m'a démontré aussi clair que deux et deux font quatre, que moins je m'en sentais digne et plus j'en avais besoin. Impossible de ne pas se laisser convaincre : aussi me suis-je exécuté en grand et de bon cœur.

A genoux au milieu de la chapelle, ayant par derrière moi mes deux amis Théophile et Albert qui formaient tout l'auditoire, j'ai écouté un joli petit discours dans lequel Monseigneur m'a expliqué une foule de choses dont je n'avais pas la moindre idée. Ce que j'ai bien retenu, c'est qu'outre une corde à nœuds, dont on doit se ceindre les reins, et un immense scapulaire en bure, à porter sur les épaules et sur la poitrine, je n'ai, en ma qualité de soldat, à réciter, pour remplacer l'office, que trois dizaines de chapelet et le *Miserere*, chaque jour. A ce compte-

là, je gagne des indulgences plénières et partielles en une *effroyable* quantité, m'a dit Méthol, le domestique de Monseigneur, et je m'appelle en religion : Frère Pierre de Saint-François : Pierre, parce que je défends le successeur de saint Pierre. — Au moment de ma vêtue, c'est-à-dire lorsque Monseigneur a enfoui le vieil homme dans le scapulaire et noué la corde par-dessus, l'auditoire m'a semblé pris d'un tout petit accès d'hilarité.

Oh ! ce n'est pas la chose en elle-même qui a amené ce sourire sur les lèvres de mes deux amis, mais bien l'idée de la transformation si subite de ce vieux troubadour d'Henri, comme ils disent, en fils de saint François. Pour ce qui me concerne, au dedans de moi-même j'étais ravi, et me suis rappelé à ce moment que mon grand-père maternel avait nom François, et avait été, dans le temps, père temporel des Pères Capucins de Guérande et du Croisic.

La cérémonie terminée, Monseigneur nous a fait servir une collation et s'est mis à table avec nous.

Après un toast collectif au Pape, aux habitants des Nouettes, à ceux du Mesle-sur-Sarthe, à ceux de Kerguenec et à tous les tertiaires de Saint-François d'Assise, dont je suis vraiment très fier et très honoré de faire partie, *licet indignissimus*, Monseigneur a voulu nous reconduire jusqu'à la partie du parc qui longe la route de Laigle. Quand la voiture qui devait nous emporter a passé, nous avons demandé au saint aveugle une dernière bénédiction, puis il nous a

embrassés en présence des voyageurs dont plusieurs paraissaient, ma foi, assez surpris, — et fouette cocher !

Je garde un excellent souvenir de la Normandie, qui ne m'a pas donné le jour ; et s'il entre dans les desseins de la Providence que je la revoie plus tard, je m'incline par avance et dis de tout cœur : Ainsi soit-il.

A Paris j'ai pris gîte, rue Saint-Sulpice, chez la mère Moisan, notre *patronne de case* de cet hiver, où j'ai eu la douleur de constater que François ne m'avait pas expédié le soulier que je lui ai réclamé.

J'ai vu le Père Pillon, le Père Lecoq, le Père de Gabriac et le Père d'Aage, plus le Père de Luiso, qui m'a accompagné toute une journée dans mes courses en la grande ville.

Yves Carré et moi partons ce soir à sept heures. Le cher aumônier, M. Daniel, que son frère, l'abbé Henri, a voulu accompagner jusqu'ici, s'est embarqué hier matin pour la Corse où il doit séjourner un peu dans la famille de notre excellent docteur Vincenti.

Ce matin je suis monté à Notre-Dame de la Garde avec M. l'abbé Henri Daniel, M. Lequeux, vicaire à Chantenay de Nantes, et Carré. M. Daniel a dit la sainte Messe ; Carré et moi l'avons servie et y avons communié.

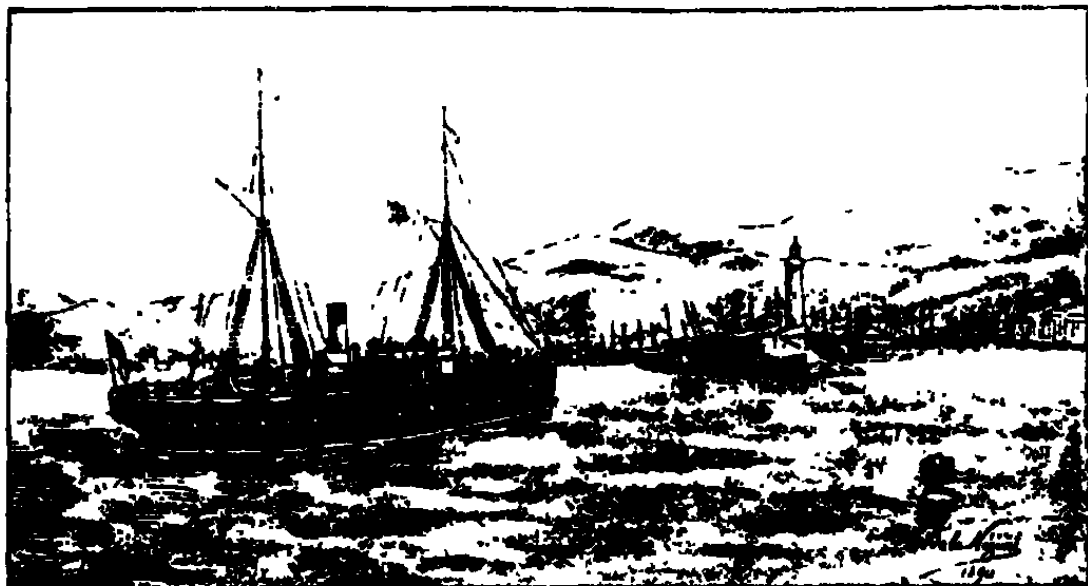
Et maintenant en avant sous les regards de la

très sainte Vierge qui ne peut manquer de *nous* bénir, ceux qui demeurent à Nantes et à Kerguenec, non moins que ceux qui partent pour Rome.

Je vous embrasse tous bien affectueusement.

HENRI.





Le départ de Marseille.

CINQUANTE-TROISIÈME LETTRE.

MAUVAISE MER. — MACHINE DÉTRAQUÉE. — ANGLAIS à bord d'eau — VILLAFRANCA ET UN PRÉLAT QUI RESSUSCITE. — REVENU CHEZ MOI. — ROME ET LES PREMIÈRES VISITES. — LA RECOMMANDATION DU DOCTEUR HERR. — COMMENT DONC, MADAME LA BARONNE ? — FRASCATI. — SALUT LES ANCIENS !

Frascati, ce samedi 8 octobre 1864.

C'EST avant-hier seulement, à deux heures de l'après-midi, mon cher papa, que je suis arrivé à Rome, après une traversée épouvantable. — Une tempête réussie, mon bon ! — La mer était si terrible, l'obscurité si profonde, que, la première nuit, notre bateau s'en

est allé à peu près au caprice des flots. La machine se trouvant à moitié démolie, force fut au commandant de gagner comme il put le mardi matin Villafranca ou Villefranche, le dernier port français sur la côte de Nice.

Nous avons stoppé là un jour et une nuit, attendant que la bourrasque se fût calmée et que notre machine pût de nouveau manœuvrer. Mais pas de permission de débarquer : c'est évidemment les maîtres d'hôtel qui sont cause d'une mesure si barbare. *Aoh ! moá voler absolument aller à bord d'eau,* s'exclamait un Anglais colossal, dont le mal de mer a fait mon bonheur.

Le pauvre Monseigneur Bastide, aumônier de l'armée française, qui est malade à mourir dès qu'il vogue sur l'élément liquide, à plus forte raison par un coup de mer de la violence de celui-ci, était demeuré sur le dos dans sa cabine depuis Marseille, sans oser se permettre le plus léger mouvement. Quand il a eu repris ses sens, nous avons causé longuement et gaiement : c'était une vraie résurrection, car aux diverses apparitions que je m'étais permises près de sa couchette pour voir s'il ne trépassait pas, je n'avais pu lui arracher un traître mot.

Le mercredi à quatre heures du matin, après une bonne nuit de répit pour les pauvres victimes, ordre fut donné de se remettre en route, et enfin le lendemain un peu avant midi nous entrions dans le port de Civita-Vecchia.

Dans la soirée je me suis présenté au palais Datti où j'ai été reçu avec la même cordialité ; puis aussi chez la baronne Von Pokornie, porteur de ma lettre de recommandation du docteur Herr. Cette lettre n'était pas plus tôt lue, que j'ai été accablé d'amabilités sans pareilles et d'invitations à dîner. — Comment donc, Madame la baronne ? on acceptera avec reconnaissance et discrétion de temps en temps, car on ne viendra pas tous les jours à Rome. Loin de la terre natale ces petites gâteries-là ne sont pas à dédaigner. — Aie la bonté de dire à l'excellent docteur que je lui sais un gré extrême de m'avoir procuré une aussi précieuse connaissance.

Dès hier j'ai couru à Frascati ; ce soir je retournerai à Rome pour quelques jours. Il faut que je m'engage (sans doute à la 1^{re} compagnie), que je m'équipe, et que je rende visite à Monseigneur de Mérode.

Que je suis heureux d'avoir revu Rome et mon cher bataillon ! Il me semble que je suis revenu chez moi. C'est bien ici que le bon Dieu me veut ! Puisse-t-il m'accorder encore libéralement les grâces dont j'ai besoin pour être de plus en plus digne de ma vocation. — Tout marche mieux que jamais, aux zouaves.

Si tu savais quelle réception on m'a faite ! D'abord le commandant m'a embrassé comme du bon pain ; puis ç'a été le tour de tous les vieux officiers et soldats qui ont failli m'étouffer : on m'a *quasi* porté sur

les épaules et en triomphe. Il ne manquait que la musique, qui serait venue pour sûr, m'a dit le vieux Kerstrat, si j'avais eu l'esprit de prévenir Bonnefoy un peu à l'avance.

M^{me} de Charette arrive demain; le commandant part ce matin pour aller à sa rencontre.

Mille tendresses à maman et aux autres. Allons, plus que jamais *sursum corda*! Soutenons-nous par la prière et comptons sur les bénédictions de Celui qui ne se laisse pas vaincre en générosité.

Je vous embrasse tous affectueusement.

HENRI.





CINQUANTE-QUATRIÈME LETTRE

RÉENGAGÉ POUR DEUX ANS. — LA BARONNE VON POKORNIE. — REVENANT DE CERVIONE. — VERCRUYSSÉ DANS LES GRANDEURS. — CONVENTION DU XV SEPTEMBRE. — DON ANGELO MARZI, *canonico di Corneto*. — BALLON ET SAVETIER.

Frascati, ce 21 octobre 1864.

AUJOURD'HUI je suis de garde. Il fait un temps épouvantable. Me voici au poste, attendant mon tour de faction ; j'ai le numéro deux ; le numéro un monte en ce moment. Rien de mieux à faire par conséquent que de t'écrire, mon cher papa ; déjà j'ai la plume en main et assis sur mes deux pieds, c'est-à-dire debout, encadré comme un bouquet de fleurs dans l'embrasure d'une fenêtre, je commence.

Dès le lendemain du jour où je t'écrivais de Frascati, je me suis engagé pour deux ans. On peut s'engager pour six mois ; mais un engagement de six mois c'est une plaisanterie. Avant de rejoindre le bataillon ici, j'ai donc passé une huitaine de jours à

Rome ; Carré en a fait autant, et nous ne nous sommes pas quittés durant cette semaine.

J'ai fait ma visite à Monseigneur de Mérode. Son



La porte de Frascati.

Excellence a été d'une amabilité sans pareille, et n'a pas manqué de me parler en termes excellents et très consolants de mon fort Saint-Ange.

J'ai diné chez la baronne de Pokornie. Ma foi, tout était bon, je le dois confesser, et le bordeaux et le

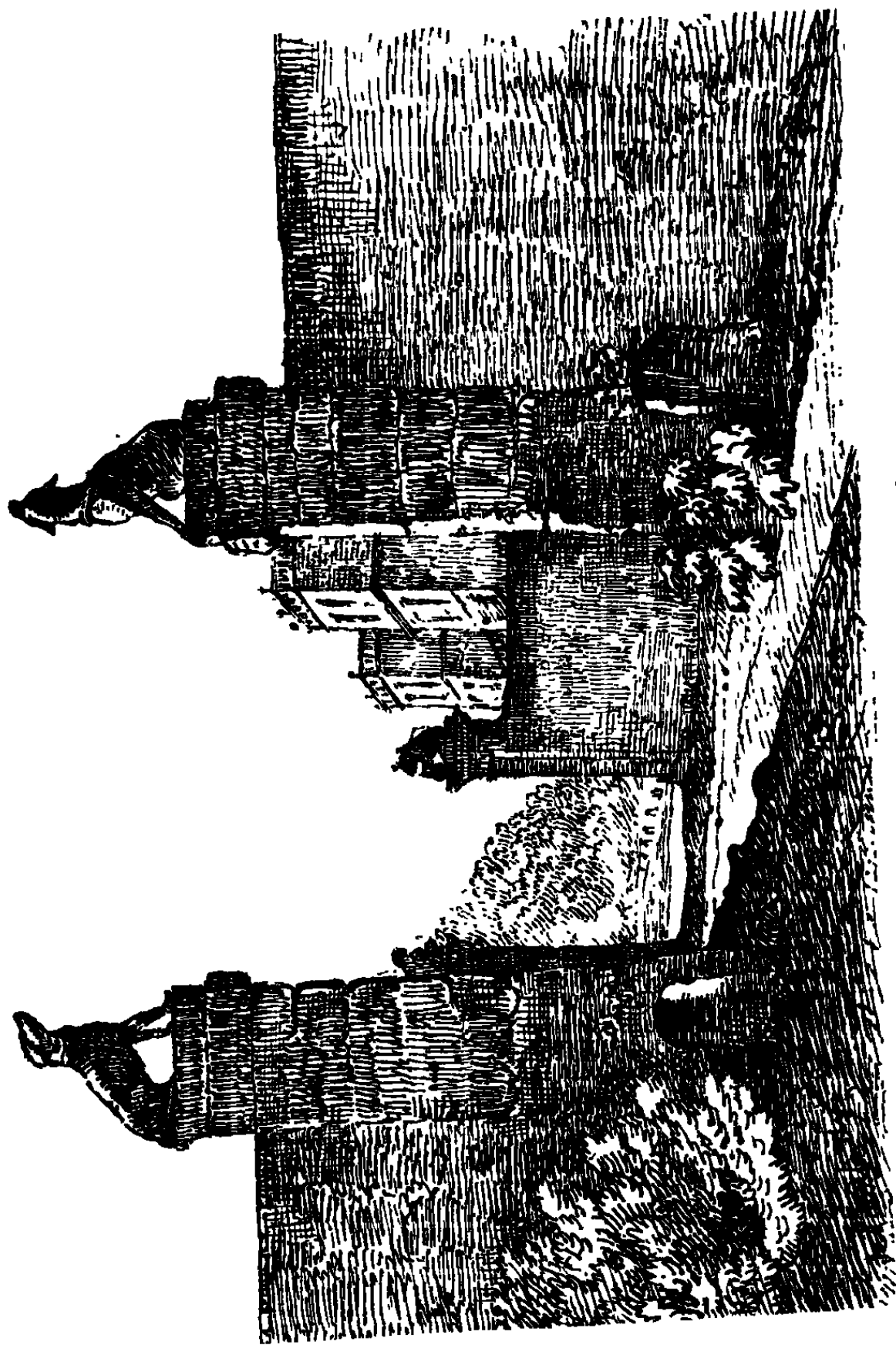
champagne, surtout le *pudding* dont j'ai déclaré que je raffolais : aussi la baronne s'est-elle hâtée de me dire qu'il y en aurait toujours.

Madame Von Pokornie est veuve, paraît-il (de Monsieur Von Pokornie bien entendu). C'est une grande femme distinguée, artiste, fréquentant le Vatican, fort bien en cour et ne manquant jamais la messe le matin. Elle vit ici dans un petit hôtel du Corso, s'il vous plaît, avec son unique sœur plus jeune qu'elle, *bonne créature*, intelligente, spirituelle, mais d'une taille liliputienne : on la logerait dans un fourreau de sabre.

Sur ces entrefaites l'abbé Daniel, que la mer n'a guère plus épargné que Monseigneur Bastide, nous est arrivé de Corse, accompagné du docteur Vincenti. En dépit du proverbe qui prétend qu'entre l'arbre et les Corses il ne faut jamais mettre le doigt, notre aumônier est ravi des quelques jours qu'il vient de passer à Cervione, dans la famille du docteur.

En raison de mes vieux états de service, j'ai été dispensé des recrues, comme il est juste. Du reste, les soucis que m'ont donnés mon dernier examen de droit et ma thèse, ne m'ont pas fait oublier le manie-ment d'armes, et au bout de deux jours d'exercice j'ai rattrapé la même précision.

Mon capitaine à la première compagnie est Monsieur d'Albiousse, un type accompli de bonne éducation et de distinction. J'ai pour lieutenant Zacharie du Reau, et tous les sous-officiers sont de



Villa Falconieri près Frascati.

vieux camarades du premier temps ; presque tous les zouaves sont aussi de vieilles connaissances. Comment veux-tu, *quum res ita se habeat* (le voisinage de Tusculum se fait sentir), que je ne nage pas dans le bonheur et dans l'enthousiasme ?

Par exemple, je n'ai plus pour brosseur mon intrépide Vercruysse, non pas qu'il ne soit demeuré fidèle au poste, mais parce que durant mon absence il s'est avisé de monter en grade. Oui, Vercruysse, ne m'ayant plus, s'est laissé attacher au colonel ; et après m'avoir brossé pendant deux ans, voici qu'il brosse maintenant le cheval du père Allet.

Il va de soi que je n'ai qu'à l'en féliciter, c'est bien clair ; mais il est juste de dire, à sa louange, que les honneurs n'ont pas tourné la tête à ce vieux serviteur, et qu'il me serre aussi cordialement la main qu'aux jours de Palombara, de Valmontone et d'Anagni. Je l'ai remplacé par Bihoret, un vieux compatriote, d'un âge déjà mûr, excellent et *chic* soldat.

Frascati est une garnison charmante ; avec le temps on pourra te décrire plus ou moins fidèlement ses villas : par exemple la villa Falconieri, la villa Aldobrandini, la villa Borghèse et Mondragone. La vie y est peut-être plus chère qu'à Rome, dont cinq lieues seulement nous séparent. La livre de viande (et la livre romaine est moins forte que la livre française) coûte douze baloques ; mais je n'insiste pas là-dessus, de peur de te faire prendre cette réflexion

pour un appel de fonds, alors que j'ai encore la bourse joliment garnie.

J'ai retrouvé le bataillon tel que je l'avais quitté : c'est toujours la même foi, le même esprit de dévouement et de sacrifice, toujours aussi, chez la plupart, la même piété, je devrais dire la même ferveur. Frascati possède une cathédrale et de nombreuses églises ; les messes ne manquent pas, elles sont presque toutes servies par des zouaves, les unes avant, les autres après l'exercice.

La fameuse Convention du quinze septembre n'a en rien modifié la manière de voir des Romains sérieux par rapport à la France et au Piémont. « Je n'ai aucune confiance, m'a dit le commandeur Datti, dans ce prétendu traité qui dispose du Pape sans que le Pape ait même été consulté. Si par hasard il y a quelque sincérité du côté de votre empereur, soyez sûr qu'il n'y en a pas du tout du côté du Piémont, qui est dans la ferme intention de duper Napoléon III dès qu'il le pourra. Pour le Piémont, Florence n'est qu'une étape vers Rome. On s'étonne du silence du Pape au sujet de la Convention ; mais le Pape ne peut pas faire autrement : il n'a pas signé ce traité : par conséquent ce traité ne l'oblige en aucune manière. Une seule attitude convient à sa dignité : se taire et attendre. »

C'est, dit-on, le vingt du dernier mois (20 septembre) que M. de Sartiges a donné communication au cardinal Antonelli de la Convention franco-ita-

lienne. Le cardinal, en entendant M. de Sartiges parler du délai fixé pour l'évacuation de Rome par les troupes françaises, aurait répondu qu'il ne voyait pas la nécessité d'attendre deux ans.

Rien de plus juste en effet, et les raisons sautent aux yeux.

Si le Piémont adopte sérieusement Florence comme capitale, il renonce définitivement à Rome et s'engage à garantir au Pape l'intégrité de son territoire actuel, et alors, plus besoin de soldats français pour garder Rome ; l'armée pontificale suffira bien.

Si cette Convention est une menace pour le Pape, et si on espère l'amener par cette menace à transiger avec le droit nouveau et à faire des concessions qu'il ne peut pas accorder, on se trompe : le Pape continuera à répondre : *Non possumus*. Il luttera et protestera jusqu'au bout, et nous avec lui ; si on oblige Pie IX à quitter Rome, nous l'accompagnerons dans son exil. Monseigneur Bastide m'assurait l'autre jour, que le lieu de refuge du Pape était parfaitement arrêté ; que tout y est prêt pour recevoir Sa Sainteté, et que les moindres dispositions pour son départ et pour le nôtre sont prises. Quel honneur ce serait pour nous ! Nous vois-tu tous groupés, serrés autour de Pie IX, sur le rocher de Malte par exemple ! Si ce départ ne devait pas être préjudiciable à l'Eglise, en ce qui nous concerne nous l'appellerions de tous nos vœux. Quelles inoubliables journées nous passe-

rions là près du Vicaire de Jésus-Christ ! Rien que d'y penser j'en trépigne de joie.

Hier, j'ai eu la visite de don Angelo Marzi (*canonico della cattedrale di Corneto*), venu exprès de Corneto pour recueillir de mes lèvres des nouvelles toutes fraîches de Kerguenec. Tu peux croire que c'est *quasi* de l'héroïsme de sa part, car nos braves Romains ne font pas souvent de si longs voyages ; mais, depuis son excursion en France, *questo caro Angelo* ne craint plus rien.

Quelle bonne journée nous avons passée ensemble ! Je n'ai rien trouvé de mieux que de lui faire visiter Marino, Castel-Gandolfo, Albano et le pont de l'Arícia. Ce vénérable Angelo m'a chargé pour vous de ses plus affectueux souvenirs, et surtout recommandé de te dire qu'il fumait chaque jour très fidèlement, en mémoire de Kerguenec, la pipe que tu lui as donnée.

M. Daniel envoie à tout Kerguenec, dont il m'a assuré qu'il n'oublierait jamais la cordiale réception, ses meilleures bénédictions d'aumônier des zouaves, et le commandant me charge de te remercier de m'avoir laissé revenir.

Nous nous disposons à fêter après-demain ici la Saint-Crépin, patron des cordonniers : ça promet d'être drôle.

Les cordonniers de Frascati, qui forment tout un bataillon, — c'est à la lettre ils sont plus de quatre cents, — ont invité notre corps d'officiers à assister à

leur messe, et nous, nous leur ferons l'honneur de figurer en armes à la fête.

Il y aura une course de *somari* (d'ânes), et après la course on lancera un ballon avec cette inscription qu'a composée et nous a communiquée par avance



Almeno fanno camminare i somari.

un *calzolaio* pas bête du tout : *Almeno fanno camminare i somari!* Au moins ils (les cordonniers) font marcher les ânes. — Farceur de savetier, va!

Sur ce : Vive Pie IX ! vivent les zouaves ! les cordonniers de Frascati, l'*allegria* et les *macaroni* en l'amour desquels je vous embrasse tous bien tendrement.

HENRI.



CINQUANTE-CINQUIÈME LETTRE

A FEU ET A SANG. — LUIGI ARENA ASSASSINÉ. — PALPITATIONS *de Cœurs*. — DÉPART EN MUSIQUE. — JOLIS MARCHEURS D'AVANT-GARDE ET PETIT BONNET D'ANCENIS. — *Occhio Morino*. — MONSIEUR MALBOROUGH EST MORT AVEC UNE JAMBE. — *Introït en Préneste*. — UN FLANC DE MONTAGNE DE QUATRE MILLE DEGRÉS. — RENCONTRE DU BON DIEU. — LE PALAIS BARBERINI. — AH!!! — LA BOSSE DE MICHEL-ANGE. — LE NIL EN MOSAÏQUE. — CHEZ LES TRINITAIRES. — UN CARDINAL QUI SE TIENT BIEN. — OH! LA, LA, MA PATTE! — *Sono diavolacci!* — LA JOIE DU SACRIFICE. — VAGUEMESTRE.

Palestrina, le 2 novembre 1864.

Tout ainsi que les jours, les garnisons se suivent, sans se ressembler, dans la vie du zouave. Lorsque je te datai ma dernière lettre de Frascati, mon cher papa, j'étais loin de me douter que j'allais m'arracher à ses délices.

Dimanche dernier à six heures du soir, ma compagnie, la première, reçut l'ordre de se mettre en route pas plus tard que le lendemain pour Palestrina, à

une forte étape, c'est-à-dire à sept lieues de Frascati. Palestrina d'aujourd'hui était, du temps des Latins, la ville de Préneste, confinant le pays des Eques. En ouvrant un dictionnaire de géographie, chez notre aumônier, l'excellent M. de Woëlmont, j'ai vu que c'était ici que ce serin de Marius crut de bon ton de se faire occire par un esclave. Mais pas de digression intempestive, car tu désires plutôt savoir pourquoi Son Excellence Monseigneur de Mérode nous a députés vers les *cives Prænestinos* ou *Prænestinenses*, ça m'est égal et à toi aussi. Eh bien ! depuis plusieurs jours déjà, une bande de brigands, peut-être, probablement même soudoyée et lancée par le Piémont, terrorisait ce malheureux pays, en pillant, égorgeant et se livrant à toutes sortes d'infamies. Un malheureux propriétaire du nom de Luigi Arena, qui avait refusé de leur payer une contribution de trois mille écus (près de dix mille francs), a été assassiné par ces misérables, aux portes mêmes de Palestrina. Nous sommes venus pour le venger et rassurer par notre présence les habitants de la ville plongés dans la consternation.

La recrudescence du brigandage va être un des premiers fruits de la Convention du quinze septembre. Ne faut-il pas que le Piémont suive sa tactique ordinaire, et qu'il emploie plus que jamais les moyens moraux pour contraindre les populations à réclamer, par la spontanéité de leurs vœux et de leurs votes, quand le moment sera venu, Rome pour capi-

tale ? — Si les populations veulent Rome, ce sera un devoir sacré de se rendre à leurs désirs, de faire un pied de nez à la Convention et d'abandonner Florence. Mais voilà que je m'emballe dans la politique. — A nos moutons.

L'espoir de tirer un coup de fusil a fait palpiter tous les cœurs ; de plus, la plupart des zouaves, fatigués d'un séjour de dix-huit mois consécutifs à Frascati, n'étaient pas fâchés de changer d'air, de sorte que les préparatifs du départ se sont faits lestement et gaiement.

Lundi matin donc, veille de la Toussaint, à neuf heures moins un quart du matin, la première compagnie, forte de quatre-vingt-dix hommes, sac au dos, avec tout le bibelot de campagne, belle et pimpante comme une mariée qui vient d'achever sa toilette de noce, quittait Frascati.

L'air était d'une pureté irréprochable, le soleil éblouissant. La musique, le colonel, l'état-major et tous les amis disponibles, nous ont fait l'honneur de nous accompagner durant les quatre premiers kilomètres.

J'avais l'avantage d'être d'avant-garde avec de bons vivants et de *chouettes* marcheurs, *inter quos* le petit Bonnet que tu as rencontré un jour en chemin de fer, près d'Ancenis, et qui est de retour ici depuis plusieurs mois. *On* a marché comme des sauvages et chanté *des* belles chansons, selon que dit Bihoret par exemple :

Addio patre, madre,
L'armata se ne va
Tra la la la la ! etc.

Ou bien encore :

Occhio morello, morino, moretto,
Occhio morino innamorar mi fa.

Sans parler des balançoires françaises telles que celle-ci :

Monsieur Malborough est mort (bis.)
Avec une jambe,
Est mort et enterré
Avec une jambe, avec une jambe.
Est mort et enterré
Avec une jambe de chaque côté.

Les vieux troubadours français ne manquent jamais de nous régaler de la grande scie plus ou moins patriotique :

Montagnes Pyrénées,
Vous êtes mes amours.

Moi j'ai la spécialité des chansons comiques ; j'en ai pour tous les goûts : pour les officiers, pour les sous-officiers et pour les zouaves de deuxième classe. En ce moment-ci les hommes de ma compagnie me demandent beaucoup la *Maison de mes parents*. Le thème est celui-ci : un jeune savetier, du faubourg Saint-Antoine, pas loin de la barrière du Trône à Paris, chante en vers agrémentés de quelques cuirs, *les us et coutumes* de ses auteurs, habitant un sixième

au-dessus de l'entresol, où il a eu la déveine d'ouvrir, un soir ou un matin, les yeux à la lumière du gaz ou aux rayons timides du soleil. Rien qu'un couplet comme échantillon :

Jamais un seul mouchoir de poche
Chez nous, dit-on, n'était-z-entré.
Si ce n'est pas un faux reproche,
Il est du moins-t-exagéré :
On en prenait-z-un le dimanche,
Et puis-t-après l'reste du temps
Chacun se mouchait sur sa manche,
Dans la maison de mes parents.

Le vieux soldat d'Afrique trouve cela plein de poésie... Faut se faire tout à tous...

Mon Château qu'il était chic a aussi assez de succès, mais c'est plutôt pour messieurs les sergents :

I

Mon château qu'il était chic !
Ah oui ! nom d'un p'tit bonhomme,
Mon château qu'il était chic,
Bâti sur un roc à pic,
Bâti mille ans avant Rome,
Par un mien cousin germain,
Bâti mille ans avant Rome,
Avec du ciment romain !
Tra la la, tra la la la, tra la la la la la la la la !

II

J'avais moutons et fermiers,
Bons à tondre à chaque aurore,
J'avais moutons et fermiers
Qui payaient force deniers :

Le mouton pâit bien encore
Dans les prés verts et touffus,
Le mouton pâit bien encore,
C'est le fermier qui n'paie plus.
Tra la la la, etc.

A messieurs les officiers on sert la jolie complainte de Castelfidardo : *Sur la cime des Apennins*, du Vicomte Oscar de Poli, ou bien : *Les Remèdes de bonne femme* — *Si j'étais-t'invisible* — *Le Fantassin malade*.

Vers trois heures nous mettions sac à terre à Palestrina, frais comme des gardons, pas un poil de mouillé, et après une légère réfection, nous inspections la partie basse de la ville. Pour le pittoresque, Palestrina ne le cède à aucune autre cité italienne. Comme elle est bien piquée et s'étale avec grâce au flanc de la montagne ! Ses rues forment comme autant d'étages superposés, et ses maisons blanches, tapissées d'une quantité prodigieuse d'abat-vent de toutes couleurs, sont d'un effet très gai.

Nous n'étions pas arrivés depuis une heure que le reste de la compagnie nous rejoignait sur la grande place où nous avions formé nos faisceaux en face de l'église principale. Alors il s'est produit une scène admirable, qui a eu heureusement pour témoins la plupart des habitants accourus en foule au son de nos clairons, et leur a donné une crâne idée de ces zouaves du Pape qu'ils n'avaient encore jamais vus.

Nous étions tous l'arme au pied, attendant qu'on nous indiquât notre caserne, lorsque le Saint-

Sacrement vint à passer. Aussitôt M. d'Albiousse fait sonner le « Garde-à-vous ! » puis : « Portez armes, présentez armes ! Genou terre ! » Nos clairons pour faire honneur au bon Dieu se sont distingués et ont magnifiquement sonné aux champs ; puis une escorte s'est détachée pour accompagner le Saint-Sacrement. Ce moment a été superbe : le recueillement de cette compagnie, genou terre, adorant le Dieu de l'Eucharistie, était si profond, M. d'Albiousse a commandé d'une voix si vibrante, le maniement des armes s'est fait avec tant de précision, je pourrais ajouter avec tant de respect, que l'impression sur la foule a été profonde et que nous-mêmes avons été très émus.

Comme nous ne sommes pas des brutes dépourvues de tout sens surnaturel, cette délicate attention de Notre-Seigneur daignant venir lui-même nous recevoir et nous bénir à notre entrée dans cette ville (car le prêtre, selon la règle en pareil cas, nous a bénis avec le saint Ciboire), ne nous a pas échappé. C'était d'un bon augure, et ça nous a fait du bien au cœur.

Alors nous avons commencé l'ascension du palais Barberini que le gonfalonier nous avait destiné comme caserne, — oui, l'ascension, je dis bien.

Tu vas peut-être me taxer d'amplificateur, — pour ne pas dire de blagueur ; — mais il n'y a pas de contestation possible, je les ai comptées et bien comptées : il nous a fallu gravir *quatre mille* marches pour atteindre ce fameux palais Barberini, planté comme un para-

tonnerre sur le faite du mont. Cette ascension-là, je l'avoue, nous a fait suer et rudement.

Mais aussi quel moment de satisfaction et quel Ah ! s'est échappé de nos poitrines haletantes, quand, une fois grimpés là-haut, nous avons contemplé le superbe panorama qui se déroulait devant nos yeux, ou pour mieux dire sous nos pieds !

De là, l'œil émerveillé découvre tous les Etats pontificaux. Ce palais Barberini, qui est une masse colossale, n'est pas habité, sinon par les vautours, les hiboux, les corbeaux et par les troupiers quand il vient à en passer par Palestrina.

La politesse militaire exigeant que les hommes d'avant-garde montent la garde la nuit qui suit l'arrivée, j'ai conséquemment couché à la belle étoile et ai dû consciencieusement *avalier* six heures de faction, en dormant un somme dans les intervalles, sur les degrés du vestibule du palais. La nuit, du reste, était douce comme une nuit d'été, l'azur du ciel tellement transparent qu'on ne voyait que les étoiles et point la voûte. — Sac à papier, me disais-je, c'est ici que les bonnes gens de l'Observatoire de Paris devraient venir, pour faire de l'astronomie.

Hier, jour de la Toussaint, force nous a été de travailler comme des Turcs, force majeure, par exemple. Monsieur d'Albiousse ayant jugé, et bien jugé, que cette ascension quotidienne et plusieurs fois répétée, chaque jour, du palais Barberini, n'était pas pratique, le gonfalonier a demandé à de bons

moines Trinitaires (de Notre-Dame de la Merci) de nous recevoir dans les cloîtres de leur couvent encore inachevé qui se trouve, tout près des portes de la ville, sur la route de Rome, en terrain parfaitement plat. Ces excellents religieux ont déclaré, tous comme un seul homme, que rien ne pouvait leur être plus agréable ni leur faire plus d'honneur.

Immédiatement la dégringolade du palais Barberini a commencé et s'est faite avec un enthousiasme indescriptible : chacun portait une paillasse sur la tête et entre les bras tout ce que leur envergure pouvait contenir. Une bonne partie de la journée a été employée à ce déménagement, ce qui ne nous a pas empêchés de trouver le temps d'assister à la Grand'Messe, voire même aux Vêpres des Morts et de nous confesser en masse à seule fin d'être en état de communier le lendemain matin. A la Grand'Messe, j'ai vu officier l'évêque du lieu, le cardinal Amat, un bel homme, qui, en dépit de son âge, se tient droit comme une canne de tambour major.

Avant de dire bonsoir au palazzo Barberini où je ne suis pas près de remonter, j'ai eu la chance de buter dans deux merveilles : — on m'a juré du moins que c'en était. — La première est une mosaïque de cinq mètres de long sur dix de large, trouvée à Palestrina dans le fameux temple de la Fortune, dont je te dirai un mot dans une autre lettre, si j'y pense. Le sujet général est une inondation du Nil, puis on voit représentés tous les animaux connus à cette époque

et différentes scènes de la vie égyptienne. Je me suis laissé dire par le bonhomme qui me la montrait que cette mosaïque fut donnée au temple de la Fortune par Sylla, un Monsieur pas commode du tout, et pas cousin de Marius, si ma mémoire n'est pas infidèle. C'est un admirable travail devant lequel on reste absolument ébahi, et qui n'a été découvert qu'en 1855. Les artistes en mosaïque du Vatican ne font pas mieux de nos jours ; le coloris des pierres est aussi vif que s'il était d'hier.

La seconde merveille du palais, c'est la *Bozza di Michel Angelo* — la Bosse de Michel-Ange. Cette bosse — que trois à quatre cents bossus pourraient se partager sans en venir à bout, est tout simplement l'ébauche de la célèbre statue de la Pitié de Michel-Ange que l'on admire à Saint-Pierre de Rome. Le grand artiste se trouvant à Palestrina, chez le prince Barberini, occupa ses loisirs à tailler ce bloc énorme et dur comme le marbre. Que de coups de ciseaux il lui fallut donner ! Après deux heures de cet exercice et d'aspiration de cet air vif comme une vaporisation d'alcali, le prince de la sculpture, qui n'avait pas encore vingt ans, devait engloutir des kilomètres de *macaroni*.

Je m'y suis bien repris à dix fois pour aligner en ordre de bataille toute cette armée de pattes de mouches sur un papier des plus communs. Bien qu'il me tarde de mettre le sceau, c'est-à-dire le pain à cacheter, à mes feuilles, il faut que je te signale un

petit incident qui a clos assez militairement la journée de notre *Introït* en Préneste. Une heure à peine avant la retraite, la majeure partie de la compagnie, le capitaine et nos deux lieutenants, M. de Fumel et Zacharie du Reau, faisaient la causette en plusieurs petits cafés voisins les uns des autres dans la principale rue, au rez-de-chaussée de la ville, quand tout à coup des cris bien distincts et bien nourris de : « Vive Victor-Emmanuel ! » se firent entendre. C'étaient quatre braillards piémontistes qui, n'ayant pas une idée bien précise de ce que pouvaient être les zouaves, avaient imaginé de nous souhaiter ainsi la bienvenue, croyant en toute simplicité qu'ils nous en imposeraient, et provoqueraient de la part des habitants une explosion de délire italianissime. M. d'Albiousse, qui a l'oreille fine, distingua, le premier, le refrain révolutionnaire ; il ne s'était pas plus tôt écrié : *A moi les zouaves !* en faisant briller la lame de son épée, que les zouaves, sabre au poing, s'abattaient comme un cyclone sur la cité Prénestine, renversant et bousculant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Les femmes pleurent, les enfants hurlent, les chiens aboient ; un des braillards, qui portait un masque, s'il vous plaît, forcé en un rien de temps dans une maison, s'élançe par la fenêtre et se casse une patte : *v'là ce que c'est, c'est bien fait !* Les trois autres sont pris en même temps, en dépit de l'agilité de leurs *fuseaux*, et, à la lueur de plusieurs torches qu'on a achetées, nos quatre *merles* sont

amenés sur la grande place. Là plusieurs zou-zous quelque peu bouillants donnent à M. d'Albiousse le conseil de les fusiller séance tenante. Le capitaine, *maître de lui comme de l'univers*, admoneste vertement les drôles et leur donne à entendre que de fait ils ont bien mérité d'avaler un *caffè latte* (traduction libre du mot fusiller, très usitée parmi nous); mais qu'en présence des supplications des mères, à la vue des larmes des sœurs, et en considération de l'attitude de la population qui désavouait énergiquement l'acte de rébellion des quatre vauriens, il se contentait de les mettre à l'ombre des prisons de Palestrina, en attendant Paliano. Paliano est notre prison militaire d'État.

De ce moment, la gent Prénestine a conçu pour nous la plus haute estime : pas un pékin qui ne nous salue; les cafetiers et les marchands osent à peine nous demander de payer; bref, pour l'instant, c'est une crainte salutaire et respectueuse qui fera place à l'affection quand on nous connaîtra mieux. — *Corpo di Bacco*, se disaient-ils, en s'en retournant après la scène des gueulards : *questi zuavi sono diavolacci'lor vorrebbe una mezz'-ora per rovinare tutta Palestrina*. — En français : Nom d'une pipe, ces zouaves-là sont de vrais diables, et il ne leur faudrait pas plus d'une demi-heure pour saccager tout Palestrina.

Je suis enchanté de mon sort; jamais même je ne me suis senti si heureux. Je goûte une paix et une joie intérieures indéfinissables, récompense du sacrifice

accompli, c'est clair. Le bon Dieu se laissa-t-il, en aucun temps, vaincre en générosité ? Tous les jours je le remercie de m'avoir accordé la grâce insigne de revenir sous son drapeau. Que ne sommes-nous mieux compris en France ? Mais pour nous comprendre il faut nous regarder avec les yeux de la foi, et non avec des yeux charnels. Il est nécessaire qu'il y ait une protestation armée en faveur du pouvoir temporel jusqu'au bout. Que Dieu veuille nous éprouver à son service un an, deux ans, trois ans et plus, peu importe; nous ne demandons rien, sinon que notre santé se soutienne.

Je vous embrasse tous du meilleur cœur,

HENRI.

P. S. Monsieur d'Albiousse m'a constitué vague-
mestre pour tout le temps que nous serons détachés
à Palestrina, et ce petit emploi a son avantage. Le
vaguemestre est toujours bien vu de ses camarades,
surtout quand il leur remet des lettres chargées.





CINQUANTE-SIXIÈME LETTRE

CE QU'IL Y A DE COMMUN ENTRE PAUL DE LA MESSELIÈRE,
LA FIÈVRE ET LE JUS DE CITRON. — *Scienti et volenti
non fit injuria.* — PREMIER PÈLERINAGE A SUBIACO.
— DANS LES FOURCHES CAVINES. — SALUT *a longe* A
NOTRE-DAME DU BON-CONSEIL. — OLEVANO. — FOIE AUX
LAURIERS. — MESSIEURS LES GARDES-CHASSE DE ROIATI
ET L'INSPIRATION DANS LE TOAST. — PAS ACCÉLÉRÉ,
MARCHÉ ! — LA *Pernice* DE SUBIACO. — MESSE DOMI-
NICALE A SAINT-BENOIT. — INVITÉ A ENTENDRE LISTZ.

Palestrina, le 26 novembre 1864.

TOUS ces derniers temps j'ai été par monts
et par vaux, mon cher papa, et depuis le
2 novembre je ne suis pas arrivé à *accro-*
cher une heure ou deux pour *jouer* de la
plume en ton honneur.

Ma santé est parfaite, mais aussi l'air de Palestrina
est excellent, — *aria fina*, — ce qui n'empêche pas le
pauvre Paul de la Messelière de souffrir horrible-
ment de la fièvre. Chaque jour l'accès le saisit sans
pitié, il se met à trembler, les dents lui claquent et

l'estomac se débarrasse forcément de tout ce qu'il a précédemment emmagasiné. Cet excellent Paul a beau prendre force jus de citron dans du café noir *questa benedetta febbre* revient quand même. Par bonheur il a une énergie de Cosaque : dès que la cris



Le couvent de sainte Scholastique.

est un peu calmée, il se lève et circule avec une figure, oh ! mais une figure presque aussi jaune que les citrons dont il avale le jus en disant : « Ce n'est rien, je ne capitulerai pas et j'aurai raison de la fièvre. » — Il faut dire que, depuis notre arrivée ici, la pluie n'a pas cessé de tomber.

De plus, M. le capitaine d'Albiousse ne nous

laisse pas jeûner de patrouilles, ni d'excursions dans les montagnes. On se promène et la nuit et le jour ; mais les brigands ne veulent absolument pas se laisser rencontrer. Notre réputation, notre costume, notre nom leur inspirent, dit-on, une salutaire terreur.

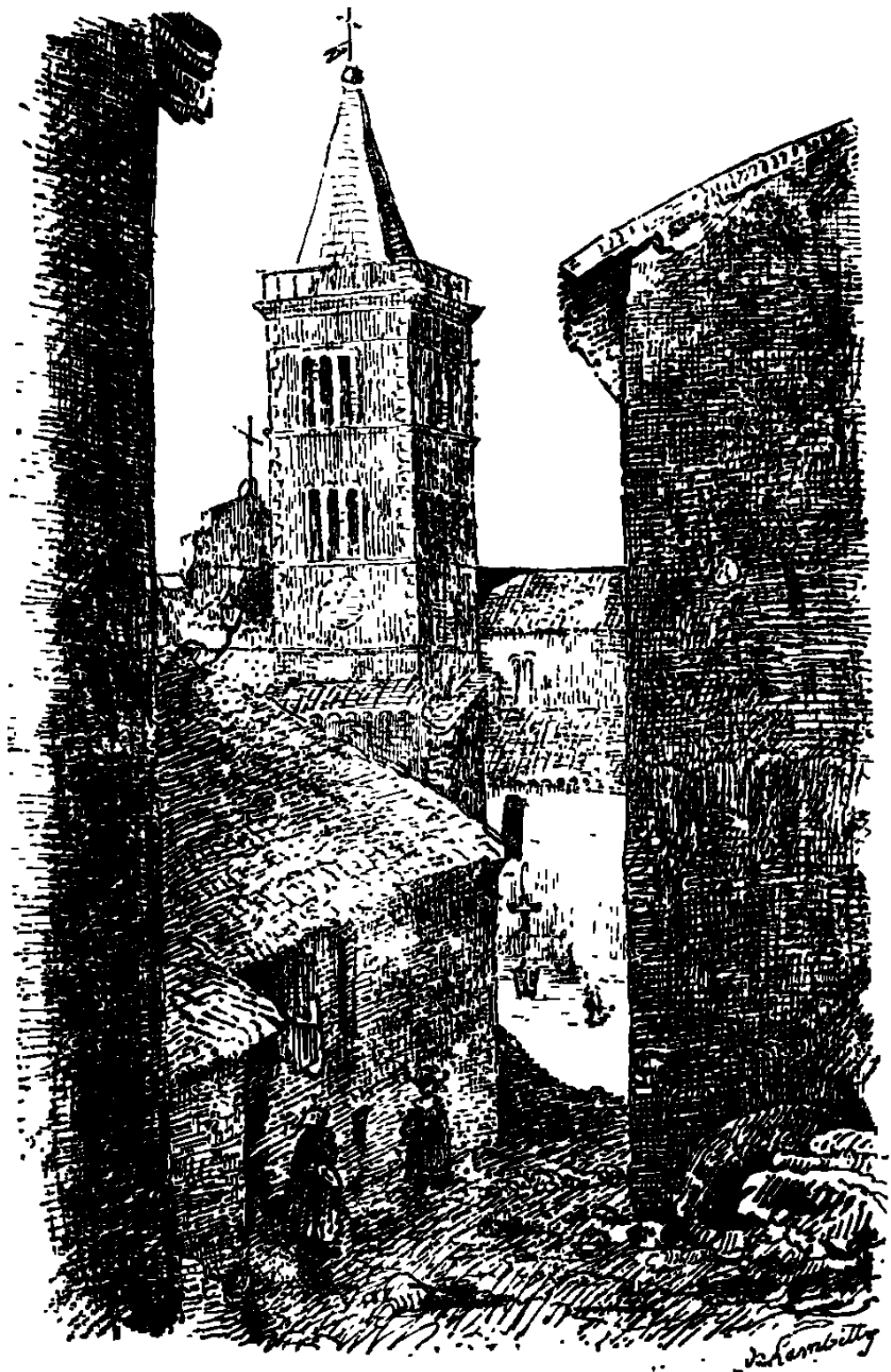
Depuis les quelques captures des premiers jours, plus rien, nous revenons toujours *bredouille*. Aussi d'aucuns, qui ne peuvent se passer de tirer des coups de fusil, s'en vont-ils, durant le jour, chasser les bécasses, qui abondent, à l'heure qu'il est, dans ces régions. Des bécasses ! Hein ! voilà un mot qui te sonne agréablement aux oreilles ! Si tu étais ici, tu serais capable d'en mettre deux douzaines par terre dans une après-midi. J'ai rencontré hier un *pecoraro* qui en tenait cinq magnifiques entre les doigts. — « Combien en veux-tu ? lui ai-je demandé. — Ce que vous voudrez, Excellence ? — Tiens, voilà *tre paoli* (trente sous). » Mon gars me les a données et s'en est allé ravi. Que le ciel me le ramène tous les jours et au même prix !

Ces bécasses m'ont aidé à reconnaître une masse de petites amabilités dont cet *excellent bon* — tu as nommé mon vieux Galbaud du Fort que tout Kerguenec a eu le bonheur de posséder et d'apprécier durant quinze jours de joyeuse mémoire — ne cesse plus ou moins *volontairement* de m'inonder. Je dis plus ou moins *volontairement* ; en effet, nous faisons tous les jours la partie de cartes ou de *dominos* en-

semble, et nous nous arrangeons deux ou trois loustics qui avons tous des droits sur le cœur de cet excellent *bon*, pour qu'il ne gagne que rarement. — C'est incroyable, s'écrie-t-il après chaque partie, en se tapant ou en se laissant taper sur la cuisse, c'est une habitude qu'il a prise, et souvent même nous tapons à sa place pour lui en éviter la peine, — oui, c'est incroyable, je sais bien que vous trichez et je ne puis pas réussir à m'en apercevoir !... Eh bien ! tant pis pour moi — je paierai encore, cette fois, ou le marsala, ou le café, ou les cigares. — Voilà qui est gentil : *Scienti et volenti non fit injuria*, car nous ne grugeons ainsi le cher Galbaud, que parce que nous avons la certitude de lui être agréables et de lui fournir délicatement l'occasion de nous donner des preuves de sa générosité.

Puisque j'en suis à Galbaud, que je te narre au galop de la plume, car l'heure du départ du courrier approche, une délicieuse expédition que je viens de faire en sa compagnie et celle de deux autres camarades, à Subiaco.

Or donc il y a eu hier vendredi huit jours, le 18 de novembre, nous avons *démarré* tous les quatre de la vieille Préneste, sabre au côté, revolver à la ceinture, manteau roulé et passé en bandoulière autour du corps, et, munis d'une permission de deux jours et demi — c'est-à-dire que, partant de Palestrina le vendredi soir à quatre heures, nous devions être de retour le lundi suivant pour l'appel de onze heures.



Le campanile de Palestrina.

En somme, ce n'était pas trop pour expédier trente-quatre lieues — et cela dans la voiture du bon saint François — c'est-à-dire chacun sur nos deux *pattes*.

Le 18 novembre au soir, il faisait par extraordinaire un temps superbe, le froid était même assez piquant, le ciel pas mal allumé, comme disent les bonnes gens de Guérande, de sorte que c'était plaisir de marcher.

Tout près de la petite ville de Cave, nous trouvâmes une gorge, sur laquelle un savant de l'endroit avait attiré par avance notre attention, en nous jurant qu'elle était la reproduction des Fourches Caudines. Ces fourches célèbres se trouvent près de Capoue, à une vingtaine de kilomètres de Naples.

Ici comme auprès de Capoue, la vallée, resserrée entre deux hautes montagnes avec une couronne de rochers que l'on dirait taillés à pic, est d'un effet saisissant. Au fond un torrent roule ses eaux écumantes et argentées sur des cailloux de marbre plus blancs que la neige; cet *excellent bon*, pris d'un subit enthousiasme, s'est mis à chanter ou plutôt à brailler à tue-tête. — « Galbaud, tais-toi, lui avons-nous crié tous les trois en chœur, — tais-toi, ou tu vas faire pleuvoir. » D'ordinaire, en effet, quand les grenouilles se mettent à coasser, la pluie ne tarde pas. Or cet excellent bon avoue lui-même qu'il coasse lorsqu'il veut chanter.

En passant devant la gorge, en forme d'entonnoir,

au fond de laquelle s'étaient, admirablement groupées, les maisons de Genazzano et d'où s'élança gracieusement le *campanile* de l'église qui renferme la Madone miraculeuse, nous avons mis un genou en terre et prié la Vierge du Bon-Conseil de nous protéger durant ce petit voyage et durant les autres dont se composera notre vie, jusqu'à ce que nous nous reposions dans l'éternité.

Avant huit heures du soir, nous avons fait l'ascension d'une bourgade appelée Olevano, collée comme un cèpe à un pommier, au flanc de la montagne, et distante de huit lieues de Palestrina.

Le patron de l'*osteria* où nous vînmes échouer, n'avait pas eu semblable visite ni pareille bonne fortune depuis longtemps. Les *indigènes* d'Olevano ne mangent guère de viande; toutefois il se trouvait ce soir-là, tout exprès pour nous, qu'un magnifique foie de ~~veau~~ avait été offert en présent à la *padrona di casa* qui, sur mon ordre et sur mon conseil, le plongea dans un pot, en compagnie de feuilles de laurier, de vin blanc, de petits oignons, et de quelques tranches de lard, et le réussit, ma foi, très joliment. Ce foie, accompagné d'une forte omelette et d'un bon morceau de fromage, arrosé du petit vin de Cave, nous fit un souper d'empereur. Les bouffardes une fois fumées, et la prière dite, ce fut à qui taperait le mieux de l'œil et ronflerait le plus fort.

Le lendemain, temps affreux, pluie diluvienne que nous accusons Galbaud d'avoir provoquée par ses

discordants roucoulements, — ça lui était dû. — Nous partons à six heures au lieu de cinq : c'était sage, car nous nous serions infailliblement perdus dans les montagnes si nous avions devancé le jour.

La pluie nous importait peu, elle nous gênait pourtant parce qu'elle nous empêchait de bien voir et admirer à notre aise ce pays qui est splendide, et aussi parce qu'elle détrempeait si bien nos cartouches de revolver que pas une seule, — le cas échéant, — n'aurait fait explosion. Or ce cas pouvait échoir, comme je vais t'en faire juge.

Il était environ dix heures du matin ; après nous être sensiblement allongés en voulant couper un ravin, nous aperçûmes, au haut d'un pic vers lequel se dirigeait le sentier battu que nous venions de prendre, une sorte de hameau. Une colonne de fumée s'élevait d'une des maisons, et en l'apercevant chacun se dit qu'on pourrait sans doute se procurer là un peu de café chaud. Bientôt nous atteignons la case et, sans en penser plus long, nous entrons tous quatre comme chez nous, dans une manière de hangar où se chauffaient autour d'un bon feu et appuyés sur leur fusil, en fumant leur pipe, — peste, Monsieur, j'en suis encore à demi émotionné en le relatant — une quinzaine de seigneurs barbus, qui restèrent d'ailleurs impassibles en nous voyant entrer. Me faisant, à part moi, la réflexion que ces messieurs étaient sans doute de vrais brigands, je réfléchis en même temps que ce n'était pas le moment de

perdre la carte. — « Eh bien ! les vieux lapins et braves gardes-chasse, leur dis-je d'un ton gaillard (c'était une inspiration du ciel que d'avoir l'air de les pren-



..... Et l'on but avec enthousiasme *alla salute di Pio Nono* et de tout le bataillon des zouaves.

dre pour des gardes-chasse ou forestiers), — on est gelé par cette pluie; nous tombons bien en votre illustre compagnie, pour nous sécher un peu les culottes et nous réchauffer l'estomac. — Vite du café, du rhum, nous payons autant de tournées qu'il vous plaira pour boire à la santé de notre auguste souve-

rain le Saint-Père Pie IX. — Tout notre bataillon est derrière nous, — c'était vrai, seulement à douze lieues de là. — Tant pis pour les camarades, s'ils ne trouvent plus une goutte de rhum pour se laver les dents. » — Ce disant, je faisais rouler le tambour de mon revolver, pour leur montrer qu'il y avait bien six coups — qui ne seraient pas partis. — Galbaud et mes deux autres compagnons trouvant l'idée bonne, en firent autant. Nos soi-disant gardes ouvraient de grands yeux.

Une sorte de mégère retira alors du feu une grande bouillotte de métal blanc pleine de café, et nous présenta une *fiaschetta* d'un rhum *carabiné* avec deux seuls *biccherini* (petits verres) qui servirent pour toute l'assistance, et l'on but avec enthousiasme *alla salute di Pio nono* et aussi du bataillon des zouaves.

Nous étions maîtres de la situation, mais grâce à Notre-Dame du Bon-Conseil, bien sûr; car les bonnes idées, il ne manque pas de gens à en avoir en ce bas monde; seulement elles ne leur viennent souvent que sur le tard, une fois la pilule avalée, après plusieurs heures de méditation. Mais pincer une idée aussi riche que la nôtre, là, au moment voulu, à propos et d'aplomb, tout naturellement, sans hésitation, ça, ça n'est pas commun, *non datur omnibus*, aussi avons-nous vu là — et cela sans être superstitieux — une maternelle intervention de Notre-Dame du Bon-Conseil.

Dame, comme dit le vieux sergent Lentermann (ou Cupidon), voilà, c'est mon opinion, et je la partage.

Le nom du village où nous avons fait la rencontre de messieurs les gardes-chasse, est Roiati, qui a toujours été depuis des siècles un repaire *quasi* permanent de brigands.

Après avoir tourné le dos à Roiati en marchant d'abord à pas comptés, gravement, majestueusement, comme des gens qui n'ont pas peur, nous avons insensiblement accéléré notre allure, et il est probable que nos gardes-chasse en ont fait autant en prenant une direction opposée. Toujours est-il que nous avons abattu lestement les trois lieues qui doivent séparer Roiati de Subiaco, où nous étions vers midi.

Les patrons de la *locanda della Pernice* nous ont accueillis avec empressement et cordialité. L'hôtel *della Pernice*, ça n'est pas du tout de la plaisanterie ! Il y a des chambres meublées de canapés, de fauteuils, avec des plafonds (*soffitte*) peints, et sur les murs des panneaux *item*, encadrés de baguettes dorées. Notre premier soin a été de nous sécher devant un bon feu ; puis nous avons dîné d'une façon splendide pour deux francs cinquante. Il y avait trois plats : du bœuf, des pommes de terre et un gigot de mouton, des desserts et du vin convenable.

Refaits par la nourriture, et remis de nos émotions de Roiati, nous nous sommes élancés du côté des couvents de Sainte-Scholastique et de Saint-Benoît. Il

y avait encore trois milles, ou une lieue, à parcourir. Nous arrivions à Sainte-Scholastique vers quatre heures, mais impossible de rien visiter : c'était trop tard, on fermait les portes ; il nous fallut donc remettre notre pèlerinage au lendemain matin.

A sept heures précises, comme il avait été convenu avec les Pères, nous frappions à la porte du couvent de Saint-Benoît, plus haut dans la montagne que celui de Sainte-Scholastique. C'était un dimanche, nous tombions bien. *Illico* j'ai pu me confesser en italien ; alors nous avons commencé par entendre la messe de la communauté au grand autel de l'église, j'y ai communié, et personne de vous n'a été oublié, je t'assure, durant les moments précieux, mais trop courts, que j'ai passés dans ce sanctuaire, un des plus vénérables du monde. Nous avons entendu une seconde messe dans la grotte même de saint Benoît. Tout cela est admirablement beau. Après ces deux messes nous sommes descendus au couvent de Sainte-Scholastique, qui est aussi peuplé de Pères Bénédictins, mais en bien plus grand nombre qu'à Saint-Benoît, — au moins cinquante, si j'ai bien compté, — sans parler d'une trentaine ou quarantaine d'écoliers qui portent l'habit bénédictin. Je n'ai pas le temps de t'énumérer aujourd'hui toutes les merveilles et de Sainte-Scholastique et de Saint-Benoît que nous avons contemplées : ce sera pour un autre journal.

Les Pères nous ont invités à dîner avec eux, au

réfectoire ; du reste, d'après les statuts du monastère, tout pèlerin qui vient par dévotion à Sainte-Scholastique a droit d'y être hébergé durant trois jours. On nous a fort bien traités, ça m'a rappelé le collège et embaumé l'âme ! Que Dieu me fasse la grâce de revenir ici !

Dans la soirée nous regagnions, par un soleil resplendissant, Olevano, mais sans passer par Roiati, nous promettant même de ne pas ébruiter notre aventure, afin de ne pas empêcher les permissions pour Subiaco.

Le lundi à onze heures nous répondions à l'appel à Palestrina, émerveillés et ravis de notre pèlerinage.

Ce jour-là j'ai reçu une lettre fort aimable de la baronne de Pokornie, m'invitant à dîner pour le lendemain, 22, fête de sainte Cécile. « Nous aurons, me disait-elle, Listz et un jeune compositeur allemand des plus remarquables. Entendre Listz, que d'aucuns prétendent être le premier pianiste de notre siècle, quelle rude fortune !! Hélas ! vingt fois hélas ! j'arrivais de Subiaco et ne pouvais honnêtement demander une autre permission. Mais *bast* ! après deux minutes de réflexion et en pensant au bonheur que j'avais goûté à Subiaco, j'ai fait gaiement mon deuil de Listz, en me disant du reste que le grand *maestro* étant un familier de la baronne, je pourrais sans doute m'y reprendre cet hiver.

Sais-tu qui j'ai à mes côtés pendant que je griffonne ces pages ? Deux de mes lieutenants : le cher Zacharie

du Reau et l'excellent M. Dufournel (Adéodat), la perle des lieutenants et des hommes bien élevés. M. Dufournel me charge de tous ses hommages respectueux pour Monsieur, Madame et Mademoiselle de la Rochette, en l'aimable compagnie desquels il a fait, précisément aussi lui, il y a quelques semaines, le pèlerinage de Subiaco, et il en rêve encore.

Mais assez pour ce courrier ; je vous embrasse
-tous en chœur, HENRI.

P. S. Zacharie, qui tient en ce moment le *Monde* du 20 octobre entre ses mains, c'est ainsi, — nous n'avons pas les journaux de France dès le lendemain de leur apparition, mais quinze jours ou trois semaines après, — appelle mon attention sur un petit entrefilet nous concernant. Bravo, M. Taconet ! c'est bien pensé et joliment dit. Juge plutôt, je t'envoie le morceau tout découpé (1).

(1) « Nous trouvons que les troupes pontificales ont droit au plus grand respect. Dédaignées par notre armée supérieure, ces troupes, par l'élégance et la perfection du vêtement, par l'ordre administratif, par cet air de bien-être enfin qui éclate dans la démarche et dans le regard du soldat, ces troupes, disons-nous, font preuve d'une abnégation, d'un zèle, d'une activité sublimes. Elles sont relativement peu payées, se voient entourées d'ennemis, n'ont pas d'espoir d'avancement et savent que mises en face du péril elles seront écrasées par le nombre.

« Et pourtant elles restent. L'amour du Pape les retient, elles regardent avec complaisance ce drapeau blanc et jaune que n'ont point souillé d'injustes conquêtes et qui porte dans ses plis le véritable honneur de la chrétienté, la véritable gloire, la véritable civilisation du monde.

« EUGÈNE TACONET. »

(*Le Monde*, jeudi 20 octobre 1864.)



CINQUANTE-SEPTIÈME LETTRE.

PAPETTES ET GRÉGORINES. — LES ZOUAVES AU COUVENT.
— UNE VICTIME DU CHARBON. — MONSEIGNEUR DE
WOELMONT ET UNE RÉMINISCENCE DE CORRESE. — LES
CRÊPES DU PÈRE TABARDEL. — M. LE LIEUTENANT
DUFOURNEL. — FRAISES DE MONTAGNE EN GUITARE.
— NOS GENDARMES. — UN METS DONT L'ILIADÉ NE
PARLE PAS.

Palestrina, le 4 décembre 1864.

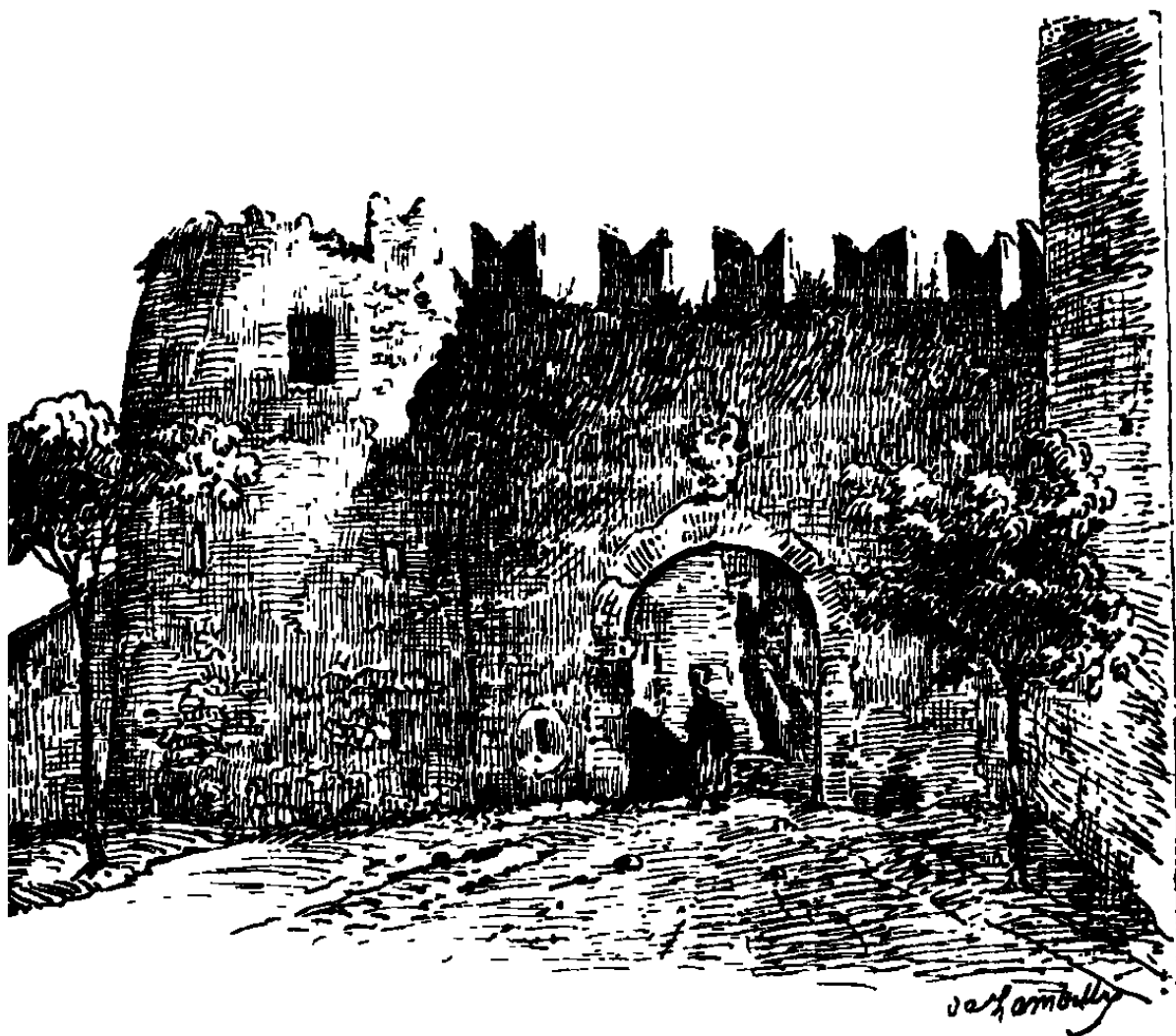
L n'y a pas à dire, mon cher papa, je me trouve très bien au pays des Eques. Cette vie aventureuse de patrouilles et d'embuscades me plaît énormément. La population de Palestrina nous est on ne peut plus sympathique. Ces braves gens n'ont du reste pas à se plaindre de nous, car, outre que nous assurons leur tranquillité, nous laissons tomber pas mal de *papettes* (1), voire même de *grégorines* (2), dans leurs escarcelles, puis notre esprit de foi les édifie et leur inspire pour nous une

(1) La *papette* vaut un franc.

(2) La *grégorine* vaut 12 fr. 50.

confiance absolue. Nos moines Trinitaires sont charmants et aux petits soins pour nous.

Comme je te l'ai déjà dit, nous couchons sur nos



Une porte à Palestrina.

campis (c'est ainsi que nous appelons les espèces de lits dont il faut attribuer l'invention à Monseigneur de Mérode), dans les corridors assez étroits du couvent. Nous ne sommes pas trop au large, et les Pères ont tout juste un petit espace vide devant les portes

de leurs cellules dans lesquelles nous entrons comme chez nous. Il y a un jeune Père d'une distinction parfaite et d'une famille riche de Toscane ; il est très gai et s'amuse comme un enfant avec nous. « Que Dieu a été bon, répète-t-il sans cesse, de vous avoir envoyés dans notre couvent ! C'est une grande grâce et un beau temps que nous n'oublierons jamais. » Hier soir, ou plutôt la nuit dernière, un zouave de ses meilleurs amis lui a joué un tour, pas méchant du reste, mais qui n'était, paraît-il, qu'un prêté pour un rendu : c'est positivement le moine qui avait commencé. Pendant que le Père était au chœur, de minuit à deux heures, le zouave est entré dans la cellule et a disposé les planches du lit, de façon qu'elles ne fussent soutenues par les tréteaux que juste ce qu'il fallait pour ne pas tomber. Tu devines le reste. Quand *Fra Nicolas*, au retour de l'église, a voulu s'étendre sur sa couche, la couche et son propriétaire sont venus, tout naturellement, mais avec un joli fracas, s'étaler sur le dallage en brique de la cellule. Les zouaves des alentours qui attendaient le coup se sont abandonnés alors à des accès d'hilarité tellement bruyants qu'étant de garde cette nuit-là, avec Galbaud pour caporal, nous sommes montés du poste pour voir ce que cette *cagnara* voulait dire. *Fra Nicolas* en rit encore.

Cette nuit devait être fertile en incidents. Vers les cinq heures du matin, m'approchant de la partie du lit de camp où gisait Galbaud, pour lui souhaiter le bonjour, j'aperçus à la lueur de la petite lampe un bon-

homme qui n'avait plus l'air en vie, raide à l'*instar* de la justice, les dents serrées, la barbe hérissée comme des poils de marcassin. — Ma foi, il n'était que temps de lui porter secours.

Le froid étant assez vif, mon brave Galbaud n'avait-il pas eu la belle idée d'approcher de lui le *focone*; nous appelons ainsi une sorte de bassinet en fer battu contenant des charbons ardents. — L'asphyxie s'en était suivie; par bonheur elle n'était pas complète. Quoi qu'il en soit, tout le reste du jour s'est passé, pour mon distrait caporal, dans les jouissances d'une migraine de première classe. Un peu plus je le faisais *extremiser*, par Mgr de Woëlmont; car c'est Mgr de Woëlmont, l'aumônier en premier du bataillon, qui nous a suivis ici. M. l'abbé Daniel est demeuré à Frascati.

Si tu me demandais lequel je préfère de Mgr de Woëlmont ou de l'abbé Daniel, je serais bien en peine pour te répondre; je les aime autant l'un que l'autre. S'ils diffèrent essentiellement quant à l'extérieur, pour le cœur il n'y a pas l'ombre d'une différence. L'abbé Daniel est brun, sec, de taille moyenne. Mgr de Woëlmont, sans être un géant, l'emporte en hauteur et surtout en largeur. Lui-même déclare à qui veut l'entendre qu'il est *tout ampleur*, car sa bonne humeur est proverbiale, et sa charité et son zèle sont à l'avenant. Monseigneur de Woëlmont d'Hambraïne appartient à une grande famille belge et est baron. En fait d'aumônerie mili-

taire, il n'est pas à son coup d'essai. A Constantinople en 1855, il s'est dévoué pour nos soldats de Crimée avec le titre d'aumônier en chef des hôpitaux. Sa belle conduite lui valut la croix de la Légion d'honneur. Par modestie sans doute, il ne porte jamais ni croix, ni ruban. De nouveau il a préféré une vie de fatigues et de privations aux douceurs du pays natal, et je ne crois pas faire de jugement téméraire en assurant que sa fortune est plus au Saint-Père qu'à lui. Sa chambre nous est ouverte du matin au soir, les cigares ne manquent jamais ; mais la mélancolie est toujours absente. Je lui rappelais avant-hier son histoire de Correse que je ne t'ai peut-être pas racontée, et pourtant elle en vaut la peine. Ce souvenir lui tira encore des larmes des yeux.

Un soir donc, au camp de Correse, en 1861, c'était le tour de Monseigneur de Woëlmont de réciter à haute voix la prière du soir. Déjà toutes les troupes avaient formé le carré dans une de ces vertes prairies qu'arrose le Tibre ; les officiers se tenaient au milieu du carré, et un sous-officier de chaque compagnie avait en main un falot allumé ; c'était déjà un assez joli luxe d'éclairage. Le colonel de Becdelièvre commanda : « Genou terre » ; puis s'adressant à monseigneur de Woëlmont : « Monsieur l'aumônier, commencez la prière ! » Or Monseigneur n'avait pas encore appris par cœur la nouvelle prière qui venait d'être composée pour l'armée, — tandis que l'abbé Daniel, que je soupçonne en être l'auteur, la savait *ad unguem*,



Villa Aldobrandini (Frascati).

A la vérité, Mgr de Woëlmont l'avait en poche, bien écrite sur son calepin, mais le temps qu'il mit à tirer ce calepin des profondeurs de sa poche, parut un siècle à notre bouillant et impatient colonel : « Eh bien ! Monsieur l'aumônier, y sommes-nous ? — Oui, mon colonel ; mais il me faut de la lumière, car je ne sais pas la prière par cœur. — Mille millions de tonnerres ! reprit de Becdelièvre, sur un petit ton pas absolument tendre, — un aumônier qui ne sait pas sa prière ! c'est du propre ! Allez à votre place. » Et lors, avisant le sergent de zouaves le plus rapproché de lui : « Sergent : *Notre Père... Je vous salue Marie... Je crois en Dieu .. faites la prière !* » Ce fut une superbe explosion de fous rires pendant quelques minutes. Mgr de Woëlmont avait l'air particulièrement heureux, et le sergent Dubois dit la prière au milieu du plus grand recueillement et sans broncher. C'était méritoire.

Un de nos lieutenants, M. Adéodat Dufournel, dont le frère est sergent à notre première compagnie, m'ayant offert gracieusement, aussi lui, une place à son feu et à sa chandelle, j'ai déjà passé plusieurs fois la soirée en sa très aimable société.

Dimanche dernier je m'y trouvais avec Zacharie du Reau et Paul de la Messelière. Il avait été décrété par avance que le père Tabardel, la crème des Bretons et des sapeurs, un homme honnête comme il s'en trouva peu en Israël, et qui de plus est ordonnance du lieutenant Dufournel, nous confectionnerait des

crêpes à la mode de Guingamp ou de Saint-Brieuc, et que nous en laisserions descendre quelques-unes dans les abîmes de nos estomacs comme complément de notre modeste dîner.

« Tabardel, avait dit Monsieur Dufournel, vous achèterez une bouteille de rhum et vous en mettrez ce qu'il faudra dans les crêpes; pour ce qui vous regarde, l'ancien, ne faites pas trop connaissance avec la bouteille. — Soyez tranquille, mon lieutenant, je n'en boirai que ce que vous m'offrirez. »

Or quand nous entrâmes tous les quatre, M. Dufournel, Zacharie, Paul de la Messelière et moi, dans la petite cuisine où le père Tabardel était en travail de crêpes devant un bon feu, nous remarquâmes du premier coup que le bonhomme manquait d'assurance dans la main pour faire sauter ses crêpes; de plus, les pommettes des joues étaient rouge écarlate. — « L'ancien, fit le lieutenant, nous n'avons pas tenu notre promesse et nous avons fraternisé avec le rhum. — Mon lieutenant, je vous jure que je n'en ai pas avalé une goutte, c'est simplement l'odeur qui m'est montée au cerveau... »

Et nous de rire avec des airs d'incrédulité qui chiffonnaient absolument ce type de juste, qu'est le père Tabardel. « Eh bien ! regardez plutôt la bouteille », s'écria-t-il. Le fait est qu'il manquait à peine un tiers du liquide ; d'un autre côté, les crêpes en étaient très parfumées. Ce sapeur modèle ne mentait donc pas, il n'avait pas touché au rhum, et c'était

vraiment le parfum du liquide se joignant au feu qui avait déterminé cette espèce de surexcitation que nous avons prise pour une demi-ivresse. Comme tu penses bien, les excuses ne nous ont pas coûté, et nous l'avons tellement complimenté sur ses crêpes que l'incorruptible Tabardel a fini par se consoler.

Pour assaisonner les crêpes on a fait de la musique; le lieutenant pince très bien de la guitare, tout comme Kermoal, et s'accompagne en chantant. Il a une belle voix pour sûr ! une superbe voix de baryton tout à la fois pleine et moelleuse. Ce n'est pas étonnant, il est si bien bâti : ses belles moustaches noires, touffues comme un herbage normand, annoncent une vigueur peu commune. J'ai encore et j'aurai longtemps dans l'oreille sa petite cantilène napolitaine des fraises ; il y a une chute admirable à la fin d'un certain vers :

Ma non son quelle della montagna !

Il avait à ce moment-là une note délicieuse.

Le thème de la chanson est une comparaison entre les fraises des montagnes et les fraises de jardin ; ça pourrait se traduire en français, à peu près comme il suit :

Les fraises des jardins n'apportent sur la table
Ni parfums ni saveurs ;
Celles de la montagne ont un goût délectable
Et d'exquises senteurs.

Si M. Dufournel n'avait pas d'autres qualités que le charme de sa voix et ses débuts plus que satisfaisants dans l'art de faire vibrer les six cordes d'une guitare, ce serait peu pour un lieutenant de zouaves; mais il a plu au bon Dieu de l'orner, je dirais presque avec profusion, d'autres dons bien plus précieux. Pour moi, M. Dufournel est le gentilhomme chrétien et l'officier pontifical par excellence. Chez lui, la distinction des manières, la bonté, la douceur et la simplicité s'allient merveilleusement à une fermeté peu commune, à une piété sincère, mais sans affectation, et à une instruction solide. Le physique ne le cède en rien au moral, et quand on le voit marcher en tête de sa compagnie, on s'exclame malgré soi : « Le bel officier ! » Bref, il y a du héros dans cette nature.

Puisque j'en suis au chapitre des soirées extraordinaires et distinguées, il faut que je te mentionne les ordinaires. Nous les passons entre nous, dans plusieurs salles d'une espèce de café, et en la compagnie de nos gendarmes qui sont très comme il faut. Nos gendarmes sont de vrais soldats, répartis en colonnes mobiles de dix, quinze, vingt hommes, selon les besoins du service et l'importance des localités. Outre le service de police dans lequel nous les aidons, ils font les patrouilles et les expéditions comme nous et souvent avec nous. Ils sont tous montés, bien équipés et armés; c'est une troupe excellente, d'une fidélité et d'une bravoure à toute

épreuve ; aussi n'est-il pas étonnant que les rapports des zouaves et des gendarmes soient des plus cordiaux et des plus sympathiques.

Nous faisons ensemble des parties de *scopa* très amusantes. De temps en temps, les beaux chanteurs (et ils abondent parmi eux) donnent des échantillons de leur talent : bien entendu, nous leur donnons le réplique, même en italien. C'est très gai, très fraternel, et j'ajoute de très bon ton. Personne ne se grise ici : y compris les consommations et les cigares, la dépense d'une soirée est environ de cinq sous par tête de zouave et de gendarme ; tu vois que ce n'est pas excessif. Il va sans dire que nous nous faisons un devoir et un plaisir de prendre, autant qu'il nous est possible, les intérêts de la bourse de nos gendarmes, sans qu'ils aient trop l'air de s'en apercevoir. Cette vie en commun avec eux est un des vrais agréments de notre séjour à Palestrina.

L'autre jour j'ai déjeuné et ma foi fort bien déjeuné chez un parent du pauvre Arena, grâce à Groboz, un vétérans du bataillon, et sergent à la première. Groboz est un garçon très aimable et très intelligent, du pays lyonnais et, comme moi, ancien élève de *nos maisons*. « Vieux Chauff, m'a-t-il dit, veux-tu que je te fasse faire connaissance avec un *timballo di macaroni*, et un fromage qui s'appelle le *caccio-fiori*, comme tu n'en as jamais mangé ? — Mais, tout à toi, mon bonhomme, lui ai-je répondu. — Eh bien ! je m'en vais prévenir le signor Antonio

Arena, dont je me suis fait un ami, et demain matin, aussitôt l'appel de onze heures, *ti porterò a casa sua.* »

Le menu du déjeuner a été du *manzo alla padella* (bœuf à la casserole), le fameux *timballo di macaroni* dont j'avais déjà rêvé la nuit, tant Groboz m'en avait dit de bien, et le *cacciofiori*. Sac à papier! ce plat est vraiment au-dessus de tous les éloges que lui décerne Groboz. Si Homère avait tâté seulement une fois du *timballo* pendant qu'il composait ses vers en même temps que la carte des dîners de toute sa tripotée de dieux, il en eût fait la nourriture d'*extra* de l'Olympe, et le grand Zeus *terpicheraunos* lui-même aurait passé son temps à en manger. Ce *timballo* était donc parfait. On met là dedans des rognons de veau, des reliefs de poulet, des champignons, mais surtout des crêtes de *coq* : sans les crêtes de *coq* le *timballo* serait raté ! Puis la pâte du *macaroni* doit être fraîchement faite. Du reste, toute ménagère un peu aisée roule chaque matin sur une planche *ad hoc* la pâte de la *macaronata* que la famille absorbera durant le jour, et cette pâte, que l'on taille en *fettuccini* ou rubans plats, est de beaucoup supérieure à la pâte tuyautée que l'on achète en France et aussi en Italie chez les marchands.

Le *cacciofiori* — notre unique dessert — ou fromage fleuri, mot à mot, c'est-à-dire parfumé des senteurs des fleurs ou herbes fleuries broutées par les vaches, était pareillement à la hauteur de la réputa-

tion que Groboz lui avait faite. Notre hôte a eu soin d'arroser le tout d'un *vino padronale* (vin de propriétaire) généreux. Aussi ne lui avons-nous pas ménagé les compliments. Du reste, il n'y perdra pas, car nous lui rendrons sans retard sa politesse.

Assez pour ce courrier ; dans le prochain je compléterai ces détails. J'ai commencé toute une étude sur le temple de la Fortune ; si je la mène à bonne fin, je te l'enverrai.

Ton fils bien respectueusement affectionné,

HENRI.





CINQUANTE-HUITIÈME LETTRE.

LA *macaronata de Cave*. — DOMITILLA ET SON VERRE.
— SALADIER ET PARABOLE. — *Evviva l'allegria!* —
Il signor canonico teologo di Cave ET DON *Lupicuti*
PAREILLEMENT CHANOINE DE CAVE, CHEZ LES ZOUAVES,
A PALESTRINA. — UNE PRÉSIDENTE D'HONNEUR. — RÉ-
CEPTION SOLENNELLE. — FESTIN D'*Assuère*. — FUGUE
IMPRÉVUE A ROME. — LE COMTE ET LA COMTESSE EDGARD
DE SOISSAN. — MES BÉCASSES ! — LE VICOLO *della*
Frezza. — MORT DE MADAME LA MARQUISE DE SOISSAN.
— DE LA MAIN DU PÈRE DE VILLEFORT. — *Santa*
Lucia!

Palestrina, le 15 décembre 1864.

TOUJOURS en ce vieux pays des Eques, mon
cher papa. Bien que M. d'Albiousse ne
nous laisse pas grand temps pour flâner,
il y a tout de même de bons moments. Je
t'écris au lendemain d'un de ces heureux instants où
tout semble rose dans la vie. Rarement je me suis
amusé davantage, et ma foi je ne puis résister au plai-
sir de te conter l'affaire. Il s'agit d'un dîner dont j'ai

été l'improvisateur et l'organisateur et que Monsieur Zacharie du Reau avait accepté — peut-être un peu pour la rémission de ses péchés — de présider. Mais en quel honneur ce dîner? Prête-moi dix minutes, au moins, d'une attention que je vais tâcher de soutenir.

Figuri ti, figure-toi, comme disent, à toute minute, nos bons amis de Palestrina, que peu de jours après notre arrivée en icelle ville, Paul de la Messelière, Gaston de Montcabrier et moi, nous avions un après-midi, après l'exercice, poussé une petite pointe à Cave, à trois ou quatre portées de fusil, c'est-à-dire à trois ou quatre kilomètres de notre caserne de Sainte-Lucie. Après avoir fait le tour des murs de Cave et admiré sa délicieuse situation, nous reprîmes déjà le chemin de Préneste, lorsqu'un bon chanoine nous avisa: « *Bravi giovanotti, siate gli benvenuti — ho piacere di salutarli — ma perchè ripartire così presto? Sono il canonico teologo di Cave, e mi rincresce davvero che non siate venuti a mangiare una macaronata a casa mia.* »

« Braves jeunes gens, soyez les bienvenus: c'est un grand plaisir pour moi de vous saluer; mais pourquoi déjà vous en retourner? Je suis le chanoine théologal de Cave. Combien je regrette que vous ne soyez pas venu manger une *macaronata* chez moi! »

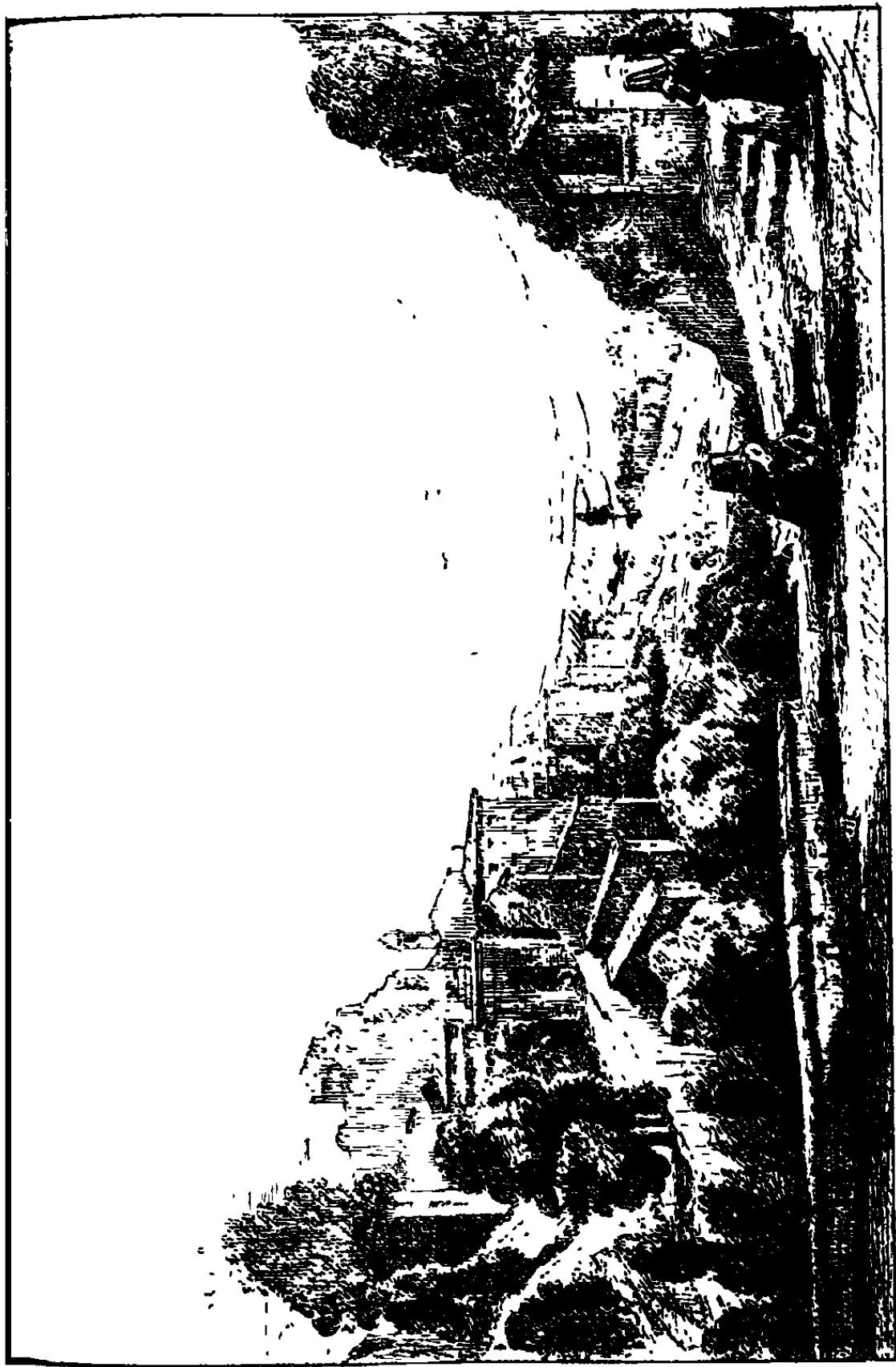
Et ses regrets avaient l'air si sincères que je n'hésitai pas à le prendre au mot: « *È troppo tardi questa*

sera, signor canonico, ma non dubiti che ritorneremo molto volentieri, e per esempio. dopo domani all'ora del pranzo; se lei si degni scusare l'incomodo. »

« Ce soir il est trop tard, Monsieur le chanoine; mais soyez sûr que nous viendrons très volontiers après-demain par exemple, à l'heure du dîner, si vous ne nous trouvez pas importuns. »

Sans sourciller, notre chanoine, me tapant dans la main, reprit : « C'est entendu : *Dopo domani, tutti tre all'ora del pranzo.* » Et nous partons du pied gauche, en sautillant et en caressant la douce perspective d'une *macaronata* un peu soignée, pour le surlendemain.

C'est que nous y étions *tutti tre*, le surlendemain, à Cave, *all'ora del pranzo*. En nous servant de notre langue nous eûmes vite trouvé la porte *della casa del signor canonico teologo*. Cet homme vénérable, encore dans la force de l'âge, environ quarante-cinq ans, demeurait au premier étage. Escalader les degrés qui, entre parenthèses, étaient jonchés d'une épaisse couche de paille au sein de laquelle couvaient des poules, ne fut pas long. Une signora très digne et frisant la cinquantaine, évidemment la sœur de notre amphitryon, nous introduisit et sembla profondément étonnée de notre visite qu'elle n'attendait pas du tout. Quand nous lui eûmes déclaré que nous venions lui demander à dîner sur une invitation formelle et bien en règle du *signor canonico teologo*, sa surprise augmenta. Toutefois, en femme forte



Cave.

qu'elle était, elle fit bonne contenance. « Mon frère ne m'a pas prévenue, nous dit-elle; il est à deux pas d'ici chez un ami, je m'en vais le chercher. — *Pecaire!* fit Gaston de Montcabrier, nous voilà rudement volés! — Il est joli ton chanoine, s'écria Paul de la Messelière, en m'objurguant d'un ton fâché, comme si j'étais cause de ce qui arrivait... — *Pazienza*, les enfants, dis-je à mon tour, avec calme et résolution, monsieur le chanoine théologal nous a positivement et très cordialement invités. Il aura oublié le jour, ou peut-être n'avons-nous pas bien compris? J'ai cru entendre *dopo domani* : après-demain. N'est-ce pas plutôt de demain en huit qu'il a voulu dire? » Sur cette finale le chanoine entra, souriant, tout à fait à son aise, nous tendant les mains le plus aimablement du monde, et nous disant qu'en effet c'était pour la semaine suivante qu'il comptait sur nous. « Mais, ajouta-t-il, le malheur n'est pas grand; en une demi-heure tout sera prêt si vous voulez nous aider à faire les provisions et à allumer le feu. » Ça nous allait joliment. « *Troppo buono, signore canonico, eccoci tutti tre alla di lei disposizione*, riposta Gaston de Montcabrier; *comandi*. » « Vous êtes trop bon, Monsieur le chanoine; nous voici tous trois à votre disposition; commandez. »

Paul de la Messelière reçut l'ordre d'aller faire les œufs, moi la viande, de Montcabrier le vin, Domitilla, c'était le nom de la sœur du chanoine, se réservant le choix toujours délicat des *maccheroni*. Dix

minutes après, nous étions tous les trois, chacun à son poste, dans la cuisine canoniale. Alors feu partout, et bientôt des efforts réunis de nos dix bras et des inspirations de notre génie culinaire jaillissait un dîner absolument *cardinalesco*.

« *Bravi, giovanotti*, s'exclama le bon chanoine d'un air de triomphe. Vous voyez qu'il ne faut jamais *inquietarsi troppo*, c'est-à-dire se faire trop de mauvais sang, en ce bas monde; nous ne mourons pas de faim, et maintenant arrangeons la table. »

Elle était en vieux bois d'olivier, et sans doute contemporaine de Marius, cette bonne table carrée. En un clin d'œil le couvert s'y trouva mis, et le théologal dit le *Benedicite*.

Alors ce fut d'un gai qui ne s'effacera jamais de ma mémoire !

Le bon chanoine fut ravissant, plein d'entrain comme nous, mais d'une dignité parfaite.

Au dessert chacun but dans le verre de son voisin : c'est la manière de trinquer ici, et il n'y a pas à aller contre.

« *Si Romæ fueris, romano vivito more!* » Après les grâces, chacun décocha sa petite parole aimable de remerciement à la signorina Domitilla qui le méritait bien.

En France la sœur ou la nièce d'un bon curé, prise ainsi à l'improviste, eût fait une mine épouvantable ; ici les mœurs sont plus simples : loin de se trouver

en rien froissée dans son amour-propre, l'excellente sœur de notre chanoine, aussitôt le désir de son frère manifesté, s'est montrée d'une complaisance sans pareille et a pris très franchement sa part de la joie commune et aussi du dîner, car j'ai eu l'avantage d'être son voisin, et elle m'a fait l'honneur de boire dans mon verre.

Au sortir de la *casa* canoniale, nous sommes allés, comme il convenait, visiter l'église en compagnie de notre vénérable amphitryon et faire un bout de prière. Quand on a de l'esprit, on remercie le bon Dieu de tout, même d'une bonne *macaronata* et d'un délassement honnête.

Avant de prendre congé du théologal qui voulut nous accompagner jusque sur la route de Palestrina, nous avons cru devoir l'inviter à venir à son tour goûter notre cuisine. Cependant un autre chanoine plus jeune nous a croisés. « C'est mon meilleur ami, don Lupicuti, nous a dit le théologal, en nous le présentant après l'avoir fait rebrousser chemin, et en souriant malignement, ce à quoi nous n'avons pas pris garde. Si vous le permettez, il viendra avec moi à Palestrina : seul je serais capable d'avoir peur de vous. » — « Je crois bien, a répondu de la Messelière ; si tout le Chapitre de Cave daignait nous honorer de sa présence, nous serions très flattés. »

Donc hier 14 décembre, nous recevions à Palestrina, dans une salle au premier, tapissée de damas rouge avec baguettes d'or, la plus belle salle sans

contredit de cette capitale, le *signor canonico teologo* de Cave et son ami le chanoine Lupicuti.

Bien entendu, pour donner une haute idée de nos personnes et de l'hospitalité française, je n'avais rien négligé pour que le *pranzo* fût aussi royal que faire se pouvait, *intra muros Prænestinenses*.

D'abord la table était couverte d'une nappe blanche comme la neige, sur laquelle s'étaient vingt couverts absolument soignés : cuillers et fourchettes d'argent, couteaux à manche d'ivoire, assiettes en porcelaine avec filets dorés, et verres en cristal à pattes — une curiosité pour ces pays-ci. — Mais, chose inouïe à Palestrina aussi bien qu'à Cave, des cartes, en beau papier glacé, portant le nom de chaque convive, s'incrustaient discrètement dans les plis de jolies serviettes satinées disposées en fleurs de lis.

A droite et à gauche du nom de M. le lieutenant du Reau, au milieu de la table, les noms du *signor canonico teologo* de Cave et de son ami le *signor canonico Lupicuti* : cela va sans dire. A l'heure fixée, nos chanoines frappaient à notre porte et étaient immédiatement introduits dans la salle du festin, où tous les invités, sans qu'un seul fît défaut, les attendaient. Du Reau ayant été présenté par nous, puis ayant présenté à son tour les autres convives, on a causé pendant quelques minutes de la pluie et du beau temps. Un zouave n'a pas tardé à annoncer que *Leurs Seigneuries Messieurs du Chapitre de Cave* étaient servies.

Alors on s'est approché de la table, et du Reau a fait l'appel nominal des convives pour les placer. *Signor canonico teologo di Cave?* — Rien de mieux, et voilà notre théologal installé à la place d'honneur. *Signor canonico Lupicuti?* — A cette appellation le chanoine théologal éclate de rire, son compagnon aussi, mais en se pinçant le nez et en devenant rouge pourpre. *Signor canonico Lupicuti?* Est-ce que je n'ai pas bien dit? demande du Reau. — Nouvelle explosion de rire. *Lupicuti* était un sobriquet dont le théologal avait coutume de gratifier son ami. Nous ne pouvions guère nous en douter; mais le jeune chanoine était de bonne composition, et l'incident nous mit de belle humeur. Ce n'était pas difficile, attendu que personne n'avait l'intention de broyer du noir. L'accès d'hilarité passé, le chanoine théologal dit le *Benedicite*, auquel nous répondîmes avec une gravité de Chartreux, et chacun songea à faire honneur au menu. Ce n'est pas pour me vanter, mais mon dîner était réussi, et nous-mêmes n'étions guère moins étonnés que le *teologo* et *don Lupicuti* d'un pareil luxe de service et de victuailles : des saucisses, un fort morceau de bœuf *col contorno* (avec le *contour*, c'est-à-dire des choux, des carottes et des pommes de terre), des bécasses, un beau lièvre qui s'était présenté tout exprès l'avant-veille devant le canon de fusil de Paul de la Messelière, une crème à la *ricotta* (fromage de lait de brebis) fouettée par moi, aromatisée au rhum et à la cannelle par de

Montcabrier, et constellée de *confetti* de toutes couleurs par cet *excellent bon*, des marrons non glacés, une salade d'oranges et du fromage ; du vin de Velletri comme ordinaire et du Montefiascone blanc comme *extra*, plus le café et l'*aquavita* ; plusieurs assiettes pleines de quatre douzaines de *zigari scelti* : il y avait vraiment de quoi régaler tout un Chapitre. Trois zouaves, des serviettes sous le bras, en grande tenue et les mains propres, servaient prestes et flam-bants comme des étincelles électriques ; bref, un vrai festin d'*Assuère*, c'est le compliment que le très aimable compagnon du théologal se risqua à nous faire en français. Zacharie du Reau, qui redoutait un peu que notre *allegria francese* ne demeurât pas au niveau du respect que nous devions à nos hôtes, n'a eu que des félicitations à nous adresser.

La tenue générale a été d'une irréprochable correction ; pas de bruits de fourchettes, pas d'éclats de voix ; au dessert, le diapason était le même qu'au commencement du repas. On se serait cru à la table de Messieurs les officiers, où règne toujours le ton le plus exquis, et nos bons chanoines en ont été certainement fort bien impressionnés. Au café pourtant, une méprise assez plaisante a provoqué un rire plus bruyant, mais d'une seule minute et dont nos hôtes n'ont même pas soupçonné la cause. Du Reau ayant présenté une assiette pleine de cigares à Monsieur le théologal, celui-ci a compris qu'il fallait prendre tout le paquet et l'a mis simplement dans sa poche,

d'où personne n'a eu garde de l'en faire sortir.

Du Reau, en homme d'esprit et de bonne éducation, a aussitôt prié le plus jeune chanoine d'accepter un autre paquet de cigares, en l'aidant même aimablement à le glisser dans sa poche. De cette façon le *teologo* ne s'est pas aperçu de son *sbaglio* (erreur) involontaire. C'est gentil ceia, et si feu M. Gresset avait pu revenir pour *cinq* minutes de l'autre monde, il n'eût pas manqué de trouver

Que tout comme au couvent, chez les Visitandines,
Se trouvent près de nous les attentions fines.

En cinq quarts d'heure la cérémonie, c'est-à-dire mon menu, était expédiée. Zacharie, Galbaud et moi nous avons fait la conduite à nos invités pendant un bon kilomètre, puis *buona notte*. Tu peux être convaincu qu'à Cave, on a maintenant les zouaves en haute estime.

Autre sujet n'ayant pas l'ombre d'analogie avec ce qui précède; j'ai fait un petit tour à Rome (trois jours de permission), mandé par une lettre de mon excellent ami Edgard de Soissan. Cette fugue n'était pas du tout dans mes projets, mais pour Edgard j'irais sur la tête au bout du monde. Edgard est marié depuis le 20 octobre dernier avec la fille de Monsieur d'Olivier de Pezet, le plus fervent catholique et le plus pur royaliste de tout Avignon, ayant dans les veines un des plus vieux sangs du Vaucluse. Déjà Edgard m'avait écrit qu'Avignon ne possédait pas une jeune fille aussi accomplie, aussi bien douée à

tous égards que Mademoiselle Louise d'Olivier ; et comme je savais, d'autre part, que rien n'était plus vrai, j'étais très désireux d'être présenté par Edgard à la nouvelle comtesse de Soissan. De plus, le jeune couple arrivait en droite ligne de Venise, où il avait eu l'honneur d'être reçu par Monseigneur le comte et par Madame la comtesse de Chambord : à elle seule, cette raison en valait mille pour moi. Le 7 décembre au matin, je suis donc parti de Palestrina, dans une vieille diligence, un peu dans le style de celles qui charroyèrent jadis mes jeunes années de Vannes à la Roche-Bernard, gai comme pinson et perché sur l'impériale.

Depuis mon retour au bataillon, je ne m'étais pas encore assis dans une voiture. Cela me parut si bon d'être ainsi trimbalé par des rosses, qui le plus souvent en traînent d'autres, comme dit une de nos chansons, que j'aurais voulu avoir toute une journée de voiture devant moi. A peine nous sortions des portes de Préneste, que mon ami, le *pecoraro* aux bécasses, m'apercevant, m'envoya un amical bonjour et sortit en même temps de dessous son manteau cinq magnifiques longs becs auxquels je ne pus résister. Le *vetturino* arrêta ses rosses, et, pour afficher devant lui des airs de grand seigneur, je baillai quarante sous au berger pour ses cinq bécasses qui firent notre bonheur à tous deux, le sien parce qu'il empochait dix sous de plus qu'il ne pensait, le mien parce que je me sentais tout fier d'avoir à offrir un

cadeau de bécasses aux jeunes mariés. Il faisait un temps superbe ce matin-là, et je n'avais jamais été si content de vivre. Toute la route j'ai dit des blagues à mon *vetturino* qui a ri de bon cœur, je lui ai offert des cigares, l'un n'attendait pas l'autre, et des *bicchellini d'aquavita* à tous les relais, en sorte qu'il a consciencieusement tapé sur ses quadrupèdes, et que nos roues volaient sur les larges dalles de la *voie sacrée* un peu après midi. Dès que j'eus déjeuné et retenu un lit dans une *case* distante de dix pas de l'hôtel de la Minerve, je volai audit hôtel où l'on m'apprit que le comte et la comtesse de Soissan occupaient de la veille un appartement, *vicolo della Frezza*. En dix bonds j'y étais avec mes bécasses ; personne : le jeune ménage se promenait sans doute ; je laissai ma carte. Je me dis alors que, ne sachant où les prendre pour dîner, je ne me présenterais chez eux que vers huit heures du soir, seul, c'est-à-dire sans mes bécasses, me réservant d'en faire hommage le lendemain.

J'ai visité les Datti, la baronne Von Pokornie qui m'a supplié avec instances de tâcher de venir faire les fêtes de Noël chez elle ; j'ai dit qu'il ne me serait pas possible d'obtenir une permission aussi rapprochée de celle-ci. Pour ne pas laisser passer inaperçue la fête de l'Immaculée-Conception, j'ai essayé, mais en vain, de me confesser au Père de Villefort, occupé sans doute et fatigué des confessions de la veille.

Enfin vers sept heures j'ai dîné légèrement au *Lepre via dei Condotti*, en compagnie d'un lieute-

nant d'artillerie italien de la même batterie que Bernard de Quatrebarbes et son grand ami. Ayant parlé à table de la visite que je me proposais de faire après ma réfection, le lieutenant m'a demandé de m'accompagner, me disant qu'il connaissait beaucoup Edgard et serait ravi de le revoir. *Avanti!* lui dis-je, et nous ne tardions pas à atteindre le *vicolo della Frezza*. A mon coup de sonnette, Edgard en personne se présentait à la porte, tenant en main la carte que je lui avais laissée avec mes regrets de ne pas le rencontrer. « Oh! quel bonheur! s'écria-t-il, en me sautant au cou; j'exprimais justement à ma femme ma désolation de t'avoir manqué, ne sachant si tu pourrais revenir. »

Aussitôt, présentation solennelle à Madame la comtesse Edgard de Soissan, qui a été admirablement bonne et gracieuse. Il ne m'a pas fallu longtemps pour être absolument du même avis qu'Edgard sur le compte de cette perle précieuse trouvée en Avignon, ce qui m'a donné une haute idée de ce pays-là et une forte envie de le connaître. Après une bonne causerie, je me suis retiré emmenant mon compagnon, non pas toutefois sans m'être donné rendez-vous avec Edgard, mais pour le surlendemain; car le lendemain le jeune ménage avait une partie qui ne pouvait se remettre. Ça me chiffonnait un peu, mais j'avais par bonheur trois jours pleins de permission (celui du départ et celui de l'arrivée non compris), et mes bécasses pouvaient attendre.

Le 10 au matin, tenant absolument à mettre la main sur le Père de Villefort pour me précipiter à ses genoux et ensuite aller communier, je me suis rendu de bonne heure au Gesu. Comme j'allais entrer dans la sacristie, voilà que j'ai aperçu dans l'embrasement d'une fenêtre en face, Edgard sanglotant entre les bras du Père de Villefort, et sa jeune femme près de lui, essayant de le consoler. « C'est Dieu qui vous envoie, m'a dit le Père de Villefort, en m'apercevant; vous allez m'être d'un grand secours. J'ai reçu une dépêche hier m'annonçant qu'Edgard n'avait plus de mère, et je viens de lui apprendre la douloureuse nouvelle. Il va falloir que Madame de Soissan et lui repartent dès après-demain. Ne les quittez pas aujourd'hui, soyez leur ange consolateur, je vous les confie; occupez-vous des *visas* de leurs passeports, etc., etc. En un mot, montrez-vous un bon ami. »

Enfoncées mes bécasses ! me dis-je. Telle est la première affreuse pensée qui a bien mis un vingtième de seconde à me traverser l'esprit. — C'est stupide, mais la nature humaine est ainsi faite. — Puis j'ai été tout entier à mes pauvres affligés. En deux temps nous nous sommes confessés, et après la messe où nous avons communié pour la bonne et sainte mère d'Edgard, nous avons regagné le *vicolo della Frezza*. Tout le jour s'est passé en préparatifs de départ; je suis arrivé à faire mettre tout en règle; pas sans beaucoup courir. Le soir il a fallu se quitter, mais

tu comprends que cette journée a singulièrement et très étroitement resserré nos liens d'affection.

Je suis revenu à Palestrina à temps pour fêter avec nos Pères Trinitaires la fête de sainte Lucie, patronne de notre couvent-caserne.

Santa Lucia! L'illustre vierge martyre de Syracuse est très populaire dans toute l'Italie. Nos artistes se sont distingués tant pour la décoration de l'église que pour les chants, et je puis dire que tous nos zouaves ont beaucoup prié. Notre force est là ; puis cette vie rude dispose merveilleusement l'âme à la prière, nous nous sentons vraiment dans la main de Dieu, et Dieu nous prodigue abondamment ses vraies consolations, celles de la grâce. Quand on a celles-là, on est riche et on peut chanter du matin au soir avec nos amis les chanoines de Cave : « Evviva l'allegria ! » Nous chantons beaucoup, c'est le propre des gens heureux ; avant-hier nous fredonnions tous en l'honneur de sainte Lucie la cantilène si connue à Naples :

I

Sul mare lucica
L'astro d'argento
Placida è l'onda
Prosper'il vento,
Venit' all' agile,
Barchetta {mia.
Santa Lucia ! Santa Lucia !

II

Deh ! profittatevi
Di tal momenti,
Sono fugevoli
Al per dei venti.
Venit' all' agile,
Barchetta mia.
Santa Lucia ! Santa Lucia

I

Sur la mer brille
L'astre d'argent,
L'onde est tranquille
Et propice est le vent.
Refrain : Agile sur les flots,
Cours, ma barque jolie,
Sainte Lucie
Aime les matelots.

II

Sachons la prendre,
Car elle fuit,
La brise tendre
Qui parfume la nuit.
Refrain : Agile sur les flots,
Cours, ma barque jolie,
Sainte Lucie
Aime les matelots.

Le Père Supérieur, en traversant nos rangs, nous a fait observer que ce second couplet était tout à fait de circonstance ; que nous devons en effet demander à sainte Lucie de bien profiter des grâces de sa fête, nous efforcer de garder précieusement ces grâces

qui ne doivent pas être fugitives comme le vent, afin que la barque de notre âme puisse toujours glisser allègrement et en parfaite sûreté sur les flots de la mer du monde, sous les regards et la protection de ce bel astre d'argent qui n'est autre que la très sainte Vierge Marie.

Là-dessus je vous embrasse tous comme je vous aime.

HENRI.





CINQUANTE-NEUVIÈME LETTRE.

RETOUR A FRASCATI. — TIR A LA CIBLE. — UN RENARD
QUI SE LAISSE PRENDRE MAIS NON MANGER. — NOEL A
ROME. — EXTINCTION DES CIERGES DE LA SIXTINE. —
PETIT COMITÉ. — LE PLUS GRAND ÉVÉNEMENT DU
RÈGNE DE PIE IX. — SA FÊTE. — BONNE ANNÉE.

*Frascati, le 27 décembre 1864,
en la fête de Noël.*

Lu sais déjà sans doute par François, mon cher
papa, que je suis de retour à Frascati depuis
le 19 du présent mois. Vercruysse s'étant
en effet décidé à aller respirer un peu d'air
belge, je l'ai chargé d'un pli pour mon frère le
Parisien, qui se sera fait un devoir et un plaisir, je
n'en doute pas, de promener ce vieux brave au tra-
vers du grand village et de lui mettre quelque chose
sous la dent.

Le 18 au soir, avis nous était donné, en notre
quartier de *Santa-Lucia*, que la deuxième compagnie
venait nous remplacer le lendemain et qu'il fallait

faire son sac. C'est toujours ainsi que nous sommes prévenus : au dernier moment, et en pareil cas, on n'a que le temps de se précipiter chez toutes les blanchisseuses de la ville, pour retirer ce qu'on peut du linge qu'on a donné à laver.

Pauvre Palestrina ! ce séjour de sept semaines m'y avait déjà attaché. Adieu Sainte-Lucie ! adieu Cave et nos amis les changines, et les bécasses à cinq sous !

Nous avons donc remis le cap sur Frascati le 19 au matin, par un temps épouvantable. On eût dit que toutes les cataractes du ciel s'étaient ouvertes à la fois, sans parler des yeux de la gent Prénestine, pareillement tous à la pluie. En conséquence, nous ne nous sommes pas attardés en route, et vers quatre heures du soir nous faisons notre rentrée en Frascati, pas trop fatigués, mais trempés comme des éponges.

Pour comble de bonheur, j'ai été nommé, dès en arrivant, de corvée de bois, en sorte qu'il m'a fallu trotter encore une heure avant de pouvoir accorder la plus petite satisfaction à mon estomac.

Dès le lendemain nous avons commencé le tir à la cible ; j'ai eu ce jour-là un bonheur inouï, quatre balles dans la cible et une dans le rond ; depuis, j'ai beau faire, ce n'est plus si brillant. Hier je n'ai logé qu'une seule balle ; mais comme compensation, en revenant du tir j'ai chassé avec les camarades, qui ne s'y attendaient pas plus que moi, un original de renard, lequel s'est laissé pincer en moins de cinq minutes

D'où venait-il ? qui l'avait levé ? Je l'ignore. Toujours est-il que nous l'avons vu soudain traverser le chemin que nous suivions, et que nos cris l'ont fait se jeter à dix pas, dans une grotte voûtée assez spacieuse, sans autre issue que la porte d'entrée. Avec la permission des autorités, nous avons immédiatement coupé la retraite à cet imbécile, en nous postant en rangs serrés devant l'ouverture de la caverne. La perversité de nos intentions ne lui ayant pas échappé, il s'est mis à gambader comme un possédé dans la grotte, sautant de droite, de gauche, en hauteur et en profondeur, poussant des cris aigus qui t'auraient fendu l'âme.

Ta première pensée, n'est-il pas vrai ? c'est que ce compère renard a été victime de nos balles. Pas du tout : nous lui avons jeté nos manteaux roulés à la tête et dans les jambes ; à l'aide de ce rempart moelleux, nous l'avons si bien serré contre le mur en dépit de ses sauts et de ses coups de dent qui ont fait quelques estafilades à plus d'une main, que nous l'avons positivement à demi étouffé, puis achevé à coups de sabre et de crosse de carabine. Les hommes de la compagnie qui loge à la caserne Sora (la sixième) ont absolument voulu l'écorcher, puis l'ayant laissé mariner dans du vinaigre, ainsi que nous faisons, avec beaucoup de succès, pour les chats, l'ont fait cuire et ont essayé de l'avalier ; mais le premier qui en a tâté a failli tomber à la renverse. Et qui plus est, ce monsieur-là (le renard) a si bien empoisonné (infecté, si

tu veux) la caserne, durant sa cuisson, que les murs en garderont l'odeur plus de six mois. « Voilà ce que « c'est ! s'est écrié Cupidon (le sergent Lenterman) « qui avait protesté dès le commencement : ils « n'ont pas voulu m'écouter. Nous voilà musqués « pour longtemps ; ces gaillards-là mériteraient d'aller « à l'*Ours* pour avoir eu le toupet de vouloir nous « faire manger du renard. »

Aujourd'hui je ne vauX pas deux baïoques, mais il y a à cela de bonnes raisons : 1° Je descends de garde par un temps épouvantable, et il a fait un froid de même calibre cette nuit, donc zéro-sommeil et plaisirs de faction tout à fait modérés. 2° C'est à peine si j'ai fermé l'œil durant la nuit de Noël et celle qui l'a suivie, que j'ai passées à Rome, comme je vais te le narrer. 3° La nuit qui a précédé mon apparition dans la Ville éternelle, j'étais de patrouille. Ça me fait donc quatre nuits de rang à peu près blanches ; j'en connais qui seraient *vannés* à moins. En conséquence, on se glissera prestement ce soir, aussitôt l'appel, dans son portefeuille, et demain après sept ou huit heures d'une léthargie complète et réparatrice, on pourra défier en fraîcheur n'importe quel bouton de roses... de Noël...

Noël ! je l'ai donc fêté à Rome et bien fêté. Débarqué à la station *dei Termini*, samedi à une heure de l'après-midi, j'ai commencé par aller porter ma carte chez la baronne de Pokornie, rien que pour savoir si ladite excellente baronne persévérerait dans ses

invitations du 9 décembre. Les chanoines de Cave m'ont rendu défiant sur l'article *dîner*. Il m'a été répondu le plus aimablement du monde que le *pudding* ne pouvait se passer de moi et que la soirée serait en partie en mon honneur. Ainsi fixé, je me suis rendu près de la Minerve dans la maison où nous louons des lits à vingt baïoques : ce n'est pas cher et c'est très propre, de plus très gai, car le soir, avant de s'endormir, on peut du moins tailler une bavette avec les camarades. Là, tous les grades se trouvent confondus : les lieutenants et les sergents y viennent tout comme les simples zouaves, et, dame ! il est bien convenu qu'une fois au lit, on fait abdication de ses galons. Il peut bien y avoir certains petits inconvénients : par exemple, j'avais pour voisin, la nuit de Noël, un de nos lieutenants, mais un lieutenant superbe : taille élancée, barbe noire des mieux fournies, manières princières, humeur charmante, instruction plus que remarquable, un lieutenant parfait en un mot, sauf quant aux bottes. Il n'y peut rien ; mais *c'est aussi meurtrier que le fumet du renard cuit de la sixième*. Au retour de la messe de minuit, quand je l'ai entendu qui ronflait, je les ai prises délicatement (je mets les afin de ne pas répéter le mot, par égard pour maman et pour mes sœurs) et les ai déposées à la porte de notre dortoir. Le cher lieutenant a pensé le lendemain que son brosseur était venu les chercher, et tout a été dit. — Toujours des digressions, n'est-ce pas ? Je suis insupportable. *Faccio ritorno al santo natale*.

Nous nous étions entendus plusieurs pour assister à l'office de nuit dans la chapelle Sixtine. Un des garçons du *Lepre* nous ayant juré que ça commençait à minuit — mais je ne me fierai pas plus désormais aux garçons des restaurants de Rome, qu'aux chanoines de Cave, — nous sommes entrés majestueusement dans la chapelle Sixtine, juste au moment où l'on éteignait les cierges. C'était à dix heures que l'office avait commencé ; d'abord, je ne pouvais pas m'expliquer comment la messe de minuit avait été célébrée à dix heures du soir. On nous a dit que cela se pratiquait toujours à la Sixtine, par dispense du Pape : un rude jeûne, hein ! pour le cardinal qui célèbre ce soir-là. Force nous a été d'entendre la messe dans une autre église, où nous avons eu le temps de prier tout notre content, car la cérémonie a duré deux heures.

Dès sept heures du matin, j'étais chez Antoine de la Rochette tout frais débarqué de Marseille et qui m'a remis les cinq cents francs dont tu l'avais chargé pour moi. Nous avons causé du pays, déjeuné aux *Trois Voleurs* (1), visité la *Santa Culla* à Sainte-Marie Majeure, puis fait un tour de Pincio.

Après la Bénédiction du Saint-Sacrement, je me suis présenté, sabre au côté et en gants blancs, chez la baronne Van Pokornie. A six heures précises, le maître d'hôtel annonçait que Madame la baronne

(1) *I tre ladroni*, restaurant de Rome.

était servie ; je lui offris mon bras et pris sa gauche à table ; un célèbre Bénédictin, dont le nom m'échappe, s'assit à sa droite, et trois élèves de Listz se placèrent, l'un à ma gauche, les deux autres à l'ombre des cheveux d'or dont je crois t'avoir déjà parlé.

Pas de Listz. Le grand maëstro s'était fait excuser et remplacer par ses élèves ; ce n'était pas mon compte. Oh ! consolez-vous, me dit-on : ce n'est que partie remise, vous reviendrez l'entendre. Tu comprends qu'au lieu de me laisser aller à de stériles regrets, j'ai préféré faire honneur à ce dîner vraiment royal et en tout petit comité, ce qui pour moi avait beaucoup plus de charmes. Après le dîner, un Monsignor et un officier de carabiniers suisses sont venus renforcer notre petite bande. Nos artistes ont cassé plusieurs cordes du piano : il paraît que Listz, lorsqu'il se décide à jouer dans un salon, ce qui lui arrive fort rarement, n'y manque jamais, et, un peu avant minuit, j'ai pu regagner mon lit à vingt baïoques. A cinq heures du matin, en route pour Frascati, où je suis arrivé à neuf heures et ai pris la garde à onze.

Le grand événement du jour, c'est l'Encyclique du Pape dont le *Giornale di Roma* du 21 de ce mois nous a donné officiellement le texte. C'est la condamnation de toutes les erreurs modernes. Voilà comment Pie IX répond à la Convention du 15 septembre. Quelle autorité ! quelle dignité ! quelle majesté de langage ! On dirait que c'est Dieu qui parle.

Que de gens vont crier à l'inopportunité ! On s'attend ici à ce que cette Encyclique, qu'on a déjà eu le temps d'apprécier et que l'on considère comme l'acte le plus important et le plus remarquable monument du pontificat de Pie IX, soulève de grandes tempêtes. Le Pape les a prévues et se sent de force, avec la grâce d'en Haut, à leur tenir tête. Nous ne serions pas étonnés que défense soit faite aux journaux français de la publier ; mais les évêques ne craindront pas de la faire connaître. Les hommes auront beau s'agiter et vouloir entraver la parole de Jésus-Christ : cette parole n'en retentira qu'avec plus d'éclat jusqu'aux extrémités du monde. Pie IX a tenu à dater son Encyclique *Quanta cura* du 8 décembre, pour la mettre sous la protection de la Vierge Immaculée qui tient sous son pied virginal la tête du serpent infernal, père de toutes les hérésies. L'Encyclique se termine par la promulgation d'un jubilé universel. Nous allons donc bénéficier de cette grande grâce dans la capitale même du monde chrétien ; pour ma part, je m'en réjouis extrêmement.

C'est aujourd'hui la fête de saint Jean l'Évangéliste : *il giorno onomastico* du Saint-Père, pour parler comme les Romains. Tous nos officiers, sauf ceux de service, ont pris ce matin le chemin de Rome pour aller rendre leurs devoirs à notre bien-aimé Souverain. Demain nous connaissons le discours de Pie IX, qui sera sans doute, vu la gravité des circons-

tances, d'une particulière énergie ; je t'en enverrai une copie, dès que je pourrai.

Arthur de la Tocnaye, Blévénez et les autres sont florissants de santé. Voici venir le 1^{er} janvier 1865 ; je vous souhaite à tous très laconiquement, mais du meilleur cœur, une bonne, sainte et heureuse année. Puissent les prières du zouave vous porter bonheur !

Ce qui est bien sûr, c'est qu'il passe chaque jour en revue devant Dieu tous les habitants de Kerguenec. De votre côté, priez tous et toutes pour lui, et laissez-le vous embrasser, père, mère, frères et sœurs, avec toute sa meilleure affection.

HENRI.





SOIXANTIÈME LETTRE.

IMPRESSION QUE PRODUIT L'ENCYCLIQUE A ROME ET A PARIS. — RÉPONSE DU PAPE A CETTE QUESTION : QUE FONT LES ZOUAVES A ROME ? — PRENEZ ET LISEZ. — LES AMIS DE LA CROIX-BLANCHE. — LA CONFÉRENCE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL. — EN LIESSE !

POST-SCRIPTUM DU 12 JANVIER. — CINQUANTE-CINQ VOITURES A LA FILE. — LE FORT SAINT-ANGE QUI ME PRÉSENTE LES ARMES. — UN GRAND BAPTÈME. — EN TÊTE A TÊTE, SEUL PENDANT CINQ MINUTES, AVEC PIE IX.

Frascati, le 9 janvier 1865.



ON cher papa, ma chère maman et ma chère sœur Marie,
 Vos lettres du 24 décembre, contenant vos souhaits de nouvel an, m'ont fait grand plaisir. J'espère que vous avez maintenant entre les mains ma missive du 27, à la fin de laquelle je vous offrais les miens. On m'a remis, tout à l'heure, une lettre de François ; elle est très intéressante et datée du 31.

Cet excellent frère me mande entre autres choses qu'il a dûment reçu la visite de mon brave Vercruysse et qu'il s'est efforcé de lui faire les honneurs de Paris ; puis il me parle des amabilités du cher Monsieur de Geloës et pour lui et pour moi aussi. Monsieur de Geloës vient d'expédier à Rome une belle lettre où je suis recommandé d'une manière un peu soignée à la marquise d'Arcicollar, femme du consul d'Espagne près de Sa Majesté François II. J'irai certainement m'incliner devant elle.

François me fait part aussi de l'émotion produite à Paris par l'Encyclique et d'une certaine mesure de rigueur prise par Monseigneur Darboy à l'égard de notre bon Monseigneur de Ségur. Toute cette immense clameur qui s'élève des quatre coins du globe autour de l'Encyclique, prouve qu'elle vient à son heure, et que le Pape a frappé juste. La lettre de Baroche nous a causé une indescriptible joie. C'est la lutte, c'est la persécution : tant mieux pour ceux qui ne craignent pas la prison.

J'ai envoyé à François, en le chargeant de vous le communiquer sans retard, le discours du Pape à nos officiers le 27 décembre ; j'ai traduit un peu à la hâte ; le texte italien est magnifique. Ce discours répond péremptoirement, si je ne me trompe, à cette question que se posent beaucoup trop de gens de par le monde : « Que font les zouaves du Pape à Rome ? A quoi bon cette perte de temps ? Ne se repentiront-ils pas dans quelques années d'avoir ainsi

compromis leur carrière ?... » Ce que nous faisons ici, groupés autour du trône de saint Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ le dit dans un langage sublime qui nous venge de toutes les insultes et de toutes les railleries des hommes tarés ou à courte vue. Oui, ces paroles du Pape nous ont consolés. Après ce témoignage tombé des lèvres du Pontife, nous avons le droit d'être fiers et nous pouvons dire en montrant ce discours à ceux qui affectent de ne pas bien s'expliquer notre présence sous le drapeau pontifical : Prenez et lisez :

« Je me réjouis d'entendre si bien exprimer les
« sentiments de cette armée et du monde catholique
« pour notre personne et pour le Saint-Siège. J'y
« veux répondre et je pense à quelque coutume que
« nous avons ici. Il est d'usage, le saint jour de
« Noël, que nous bénissions une épée. Elle doit être
« envoyée au prince qui a le mieux mérité de l'Eglise
« et qui s'en servira pour la cause de la justice.

« Au milieu de tant de grandes nations armées,
« de tant de glaives tirés, je regarde et je vois : je
« vois que cette épée de la justice, je dois la garder
« pour moi. C'est moi qui dois la ceindre, et c'est à
« vos mains que je la confie.

« Soyez fiers, marchez la tête levée devant Dieu,
« soyez pleins de confiance parmi les hommes, parce
« que c'est vous, vous seuls qui portez l'épée pour
« la justice et la vérité, pour la dignité et la liberté
« du genre humain. Vous êtes ainsi armés à l'en-

« contre (*a confronto*) de ces hommes malheureux
« qui ensanglantent leurs mains au profit des causes
« injustes, appuis de l'iniquité, ennemis de Dieu
« qu'ils espèrent follement atteindre, oppresseurs de
« son Église et de ses ministres.

« Je vous raconterai un trait de deux officiers de
« deux armées différentes, l'un général et l'autre
« capitaine de marine. M'ayant été présentés, ils me
« prièrent de poser mon pied (*calpestrare*) sur leurs
« épées couchées à terre, afin, disaient-ils, qu'ils ne
« les portassent jamais que pour une cause juste.
« Le général est mort dans une guerre dont je n'ai
« point à parler, et il a gardé son serment. Quant au
« marin, depuis longtemps je l'ai perdu de vue.
« J'espère qu'il vit encore encore ; j'espère surtout
« qu'il se souvient de la promesse qu'il a faite à mes
« pieds et de la bénédiction donnée.

« Vous aussi, souvenez-vous de ne porter l'épée
« que pour la justice, et alors ne craignez aucun
« péril, levez la tête, vos cœurs auront la paix.

« Il s'en est trouvé qui se sont laissés emporter
« par des idées d'erreur et de mensonge, par des illu-
« sions de jeunesse, et ils s'en sont allés servir dans
« une certaine armée ; j'ai vu les lettres qu'ils écri-
« vaient de là, j'ai vu leurs mères en pleurs, leurs
« pères désolés. Ces pauvres enfants écrivaient :
« Nous nous sommes fourvoyés, nous avons été
« trompés ; demandez notre pardon au Pape, notre
« conscience ne nous laisse pas de repos. Nous

« sommes dans l'avilissement, dans l'esclavage »...
« et, suivant moi, ils sont aussi dans le péché.

« Mais vous, avec quelle consolation je vois votre
« respect, vos sentiments d'amour et de dévouement
« pour ce Saint-Siège ! Portez l'épée, gardez l'épée
« pour la défense de la cause la plus juste, la plus
« sainte, qui est celle de l'Eglise de Jésus-Christ.

« Par là, quoi qu'il arrive, et pour la troisième
« fois, je le répète, marchez en assurance, soyez
« fiers.

« J'ose dire que vous vous présenterez avec sécu-
« rité au tribunal du Juge suprême, devant lequel
« ils devront paraître aussi, ceux qui portent l'épée
« pour l'injustice et l'opresseur.

« J'agréé donc avec bonheur l'expression de votre
« fidélité. Recevez en retour ma bénédiction, qui
« vous confirme dans tous ces bons sentiments ;
« qu'elle vous affermisse dans les périls et qu'elle
« vous accompagne toute votre vie. »

Le temps sec est enfin venu remplacer les pluies qui ont duré au moins six semaines. Il fait froid, très froid, ça se sent très bien quand on est de garde la nuit. Pour l'instant, je me chauffe devant un excellent feu : rien de tel pour donner des ailes à la plume et à la pensée. Devine, mon cher papa, chez qui je suis installé, et bien installé, je t'en réponds ! Chez deux officiers, MM. les lieutenants du Reau et de Gouttepagnon. Monsieur le lieutenant Zacharie du Reau, je te l'ai déjà *panégyriqué* assez de

fois, pour que je puisse me dispenser de recommencer, et pourtant ce serait avec un nouveau plaisir, car je ne dirai jamais trop combien je l'estime et je l'aime. M. le lieutenant de Gouttepagnon, que le bon Dieu a taillé, à très peu de choses près, sur le même patron que Zacharie, est le président de notre Conférence de Saint-Vincent-de-Paul ; il porte une barbe superbe, se lance à fond depuis quelque temps dans l'aquarelle, et ne dédaigne pas non plus de pincer de la guitare. Il est en outre le frère de deux Jésuites.

La Conférence de Saint-Vincent-de-Paul fonctionne joliment. Les réunions ont lieu très régulièrement chaque semaine ; pas de quête au-dessous de cinquante francs, et le plus souvent c'est soixante francs et davantage qui tombent dans le képi du trésorier. Mais ce sont surtout les résultats moraux qui sont consolants. Comment les pauvres n'écouteraient-ils pas volontiers leurs prédicateurs zouaves ? Ils les voient prier, communier, mener une rude vie et s'imposer en plus, des sacrifices pécuniaires pour les soulager. De tels exemples sont d'une irrésistible éloquence.

Galbaud du Fort s'est, aussi lui, installé, au même titre que moi, chez nos lieutenants, car attention, nous ne couchons pas ici, bien entendu ; nous n'y venons que dans les moments libres ; pour ce qui me concerne, je puis m'y *débarbouiller* à peu près tous les deux jours, c'est beau pour un zouave de deuxième classe.

Il est entendu que nous paierons notre part de bois et que nous ajouterons quelques *paoli* pour la *buonamano*. L'appartement comptant plusieurs chambres et un salon qui n'en finit pas, Paul de la Messelière et Antonin de Morin vont sans doute s'adjoindre à nous, ce qui portera à six le nombre des habitants de la *Croce Bianca* : c'est ainsi que nous appelons notre *palais*, en raison d'une croix de marbre blanc érigée sur la place qu'il domine.

Maintenant j'arrive à une joyeuse et *grosse* nouvelle, grosse pour notre bataillon, et pour tous ceux qui s'y intéressent, que le vénérable Père du Ranquet nous a apportée hier de Rome. *Un petit commandant nous est né* avant-hier 7 janvier, à midi ; nous sommes en liesse, le baptême se fait demain matin à dix heures en Saint-Pierre de Rome, s'il vous plaît. En conséquence, nous filons tous demain, absolument tous, sauf les hommes de service, avec enthousiasme, pour Rome, par le train de huit heures du matin. Aussitôt débarqués en gare de Rome, nous sautons dans toutes les voitures ; nous comptons qu'il y en aura soixante bien pleines, et en route pour Saint-Pierre, les voitures se suivant toutes ; on fera la leçon aux cochers. Ce défilé sera curieux. Le parrain est le duc de Modène, que représentera son ancien ministre des finances, le comte Tabarini, qui s'est fixé à Rome et a un fils zouave pontifical. La marraine est la comtesse de Chambord, que représentera la duchesse Salviati, l'aînée des sœurs de Madame de Charette.

Monseigneur de Mérode, comme il convient, fait le baptême. Le commandant et Madame de Charette sont au comble de la joie, et il ne serait pas impossible, ajoute-t-on, que l'heureuse mère assistât en personne à la cérémonie. Dans tous les cas, ce n'est pas le désir qui lui en manque. Nous sommes d'autant plus heureux qu'un accident de voiture dont Madame de Charette avait failli être victime, peu de jours avant la naissance tant désirée, avait éveillé des craintes. Un zouave italien en voulant traverser le Corso avait été bousculé par le cheval qui traînait le coupé de Madame de Charette. Les zouaves par bonheur ont les os durs ; celui-ci, à peine relevé, vint se présenter à la portière, jurant à Madame de Charette qu'il ne s'en portait que mieux. « Je le vois bien, s'écria Madame de Charette ; mais j'ai été saisie d'une grande « frayeur. » On essaya de la tranquilliser ; l'abbé Daniel, à qui elle disait le lendemain qu'elle allait encore avoir une fille, la plaisanta même, en déclarant qu'il n'y avait qu'un garçon à pouvoir se permettre d'écraser ainsi les zouaves dès avant sa naissance, et l'accident fut vite oublié.

Hier soir, cet excellent Monsieur Daniel nous a précisément réunis une vingtaine pour nous faire les honneurs d'un vin chaud, en l'honneur du nouveau Charette. On a brûlé pas mal de cigares, et toutes les chansons royalistes y ont passé.

Monsieur d'Charette a dit à ceux d'Conflans :
En avant !

Ralliez-vous à mon panache blanc.

Prends ton fusil, Grégoire,
Prends ta gourde pour boire,
Prends ta Vierge d'ivoire.
Etc..., etc...

Quand j'aurai vu la marquise d'Arcicollar, je taillera ma plume pour exprimer ma gratitude à notre cher Monsieur de Geloës.

Mille et mille choses respectueuses et affectueuses à monsieur le curé de Guérande et à ses vicaires ; j'espère bien qu'ils vont se faire mettre en prison au premier signe de leur évêque, chacun son tour. Sur ce et dans cet espoir, je vous embrasse tous bien affectueusement.

HENRI.

POST-SCRIPTUM. — *Frascati, 12 janvier 1865.*

J'ai oublié de mettre ma lettre à la poste avant-hier soir à Rome. A quelque chose malheur est bon, car je vais pouvoir y ajouter quelques lignes de détails sur le grand baptême.

Avant-hier matin 10 janvier, la gare de Frascati était extraordinairement animée. Le bataillon tout entier, sauf les hommes de service et la compagnie détachée à Palestrina, s'y trouvait. Le coup d'œil était vraiment joli, et la plupart des Frascatins n'avaient pas hésité à s'en accorder la jouissance. Malgré que l'administration eût été prévenue, les wagons



La Croce bianca (La Croix-Blanche) à Frascati

se sont trouvés en nombre insuffisant : aussi nous sommes-nous empilés comme nous avons pu. Pas de désordre, ni de tapage, ni de cris bruyants, et pourtant tout le monde chantait, mais d'une façon distinguée, comme il convenait à des gens qui s'en allaient pour la première fois et sans doute pour la dernière de leur vie, assister à un baptême quelque peu solennel dans la basilique de Saint-Pierre au Vatican.

A neuf heures cet imposant convoi arrivait à Rome. Les cochers de la Ville éternelle, qui avaient flairé le coup, s'étaient réunis en masse devant la station *dei Termini*. Cinquante-cinq voitures se sont trouvées en un instant garnies de zouaves ; il avait été convenu que chacune d'elles serait pourvue d'un officier ou tout au moins d'un décoré de Pie IX, car c'est seulement à la croix de Pie IX et à celle de la Légion d'honneur que les troupes françaises et pontificales doivent rendre les honneurs militaires. Le colonel Allet occupait la dernière voiture. C'était ni plus ni moins superbe ; les Romains, en nous voyant passer ainsi étaient au premier abord complètement ébahis, puis, apprenant ce que cela signifiait, prenaient des figures joyeuses et nous saluaient de la main. Le défilé sur le pont Saint-Ange et devant le Fort a été particulièrement intéressant et m'a mis du baume dans le cœur. Le factionnaire français a passé tout son temps à porter et à présenter l'arme. « *O tempora, o mores*, me suis-je dit, en regardant amoureuxment l'entrée de mon vieux fort, un jour fut où j'arrivai ici

autrement qu'en voiture et où la sentinelle ne me rendit pas du tout d'honneurs », et mon voisin, en me poussant le coude, avait bien la prétention d'évoquer en ma mémoire ces mémorables souvenirs, déjà vieux de *trente* mois.

A peine en vue de la place Saint-Pierre, nos cochers se mettent à l'envi à claquer du fouet ; instinctivement tous nos regards se portent sur le Vatican et nous voyons apparaître à une fenêtre le bon Saint-Père radieux et riant de tout son cœur à la vue de son bataillon de zouaves en voiture. Une, deux, et déjà nous avons payé les cochers (inutile d'ajouter que les gens à bourse garnie s'étaient fait un devoir d'offrir leur place à ceux à bourse plate), et nous étions rangés sur les degrés du vestibule de la basilique.

Vingt minutes se passent, et enfin l'on signale à l'entrée de la place Rusticucci les équipages du prince Borghèse, du duc Salviati, du prince Aldobrandini, et le coupé de Charette. Tout ce beau monde est bientôt parmi nous, le commandant en grande tenue, suivi de l'enfant ; j'ai la chance de serrer un des premiers la main à Charette ; mais chacun a son étreinte, et c'est encore assez long. « Ils sont tous venus », dit-il, et l'émotion l'empoigne et des larmes qu'il refoule comme il peut, lui jaillissent des yeux. Alors nous entrons dans Saint-Pierre. On se groupe devant le baptistère de Constantin. Monseigneur de Mérode arrive et la cérémonie commence. On eût entendu une mouche

voler ; le recueillement était aussi profond que le silence. Bon nombre de prêtres français, de passage à Rome, étaient venus se joindre à nous.

Le parrain et la marraine sont pénétrés visiblement de la grandeur de leurs fonctions, et aussi pleins du souvenir des augustes personnages qu'ils représentent. Ils répondent avec une pieuse gravité à toutes les questions, récitent lentement et distinctement le Symbole des Apôtres, puis déclarent vouloir donner à l'enfant les noms de : François, le nom du duc de Modène ; de Joseph, le nom du comte Tabarini ; de Xavier, le nom de Monseigneur de Mérode, et d'Athanase, le nom de son père. Monseigneur de Mérode verse, avec une profusion qui ne nous échappe pas, l'eau sainte sur le front de l'enfant, pendant que nous tous présents nous demandons à Dieu et aux saints Apôtres Pierre et Paul que le nouveau baptisé soit à jamais digne de la grâce d'un tel baptême.

Quand tout est terminé, on nous dit que le Saint-Père ne veut pas laisser ses zouaves quitter Rome sans les bénir, et qu'il nous recevra tous à trois heures.

Ayant eu l'esprit de revenir au Vatican à trois heures moins un quart et de grimper quatre à quatre les degrés de l'escalier qui conduit aux appartements du Pape, j'ai été introduit immédiatement et sans cérémonie dans sa chambre, sans avoir eu le temps de me demander comment j'allais m'y prendre pour

ne point commettre quelque maladresse. Je me suis mis à genoux, ai baisé la main de Pie IX et me suis relevé. « C'est vous qui avez été baptisé ce matin ? » m'a demandé le Saint-Père en italien. — Qui a « été le parrain ? — Et la marraine ? — Qui a fait « le baptême ? » — J'ai répondu en italien et avec aplomb. — Eh ! bravo, a repris Pie IX, *parla bene*. — « *Il bambino, l'avete veduto?* Et l'enfant l'avez-vous vu ? — *Appena, Santo Padre* », — et le Pape a ajouté en français : « Il faudra bien l'aimer cet enfant » ; puis, me prenant la joue, il me l'a pincée assez fort et assez longtemps. J'ai bonne envie de ne plus laver du tout cet endroit-là. — Sur ces entrefaites, Monseigneur de Woelmont et l'abbé Daniel sont entrés dans la grande salle voisine de la chambre du Saint-Père, qui m'a dit : « Les voilà tous, allons les bénir. » Quelle audience charmante ! Arthur y assistait. Avec quel amour nous nous sommes encore une fois courbés sous la main bénissante de notre Père et de notre Roi ! Comme d'habitude, chacun a reçu sa médaille.

En sortant du Vatican, j'ai couru chez les Datti et chez la baronne de Pokornie où l'on m'a appris que la dernière nuit n'avait pas été bonne pour Madame de Charette, et qu'on n'était pas sans inquiétude. Il n'y a donc pas de bonheur sans mélange de tristesse en ce bas monde. Le matin de cette journée avait été si brillant ! pourquoi ce nuage en est-il venu assombrir le soir ?

Du Corso j'ai pris mon élan vers Antoine de la Rochette que j'ai trouvé au lit avec la fièvre : deuxième nuage. Ne voulant pas le quitter, j'ai passé la nuit sur son canapé où j'ai ronflé comme un Suisse. A cinq heures mon gaillard m'a dit : « Ça va mieux ; la fièvre est partie, je m'en vais au quartier. » Quand il a été sorti, je me suis *toilette* un brin, puis je me suis dirigé vers le Gesù où j'ai entendu la messe, et dans le courant du jour j'ai revu Frascati.

Priez beaucoup pour moi, mon cher papa, ma chère maman et mon excellente sœur ; je vous embrasse de nouveau et bien fort.

HENRI.





SOIXANTE ET UNIÈME LETTRE

DERNIERS MOMENTS DE MADAME LA BARONNE DE CHA-
RETTE. — LES MESSES DANS SA CHAMBRE. — LE RÉ-
VÉREND PÈRE DE VILLEFORT. — MONSEIGNEUR SA-
CRÉ. — L'ABBÉ DANIEL ET LE LIEUTENANT DUFOUR-
NEL. — MORT PRÉCIEUSE. — ZOUAVES A GENOUX. —
LE CRUCIFIX DE LA SIGNORA ROSA. — FUNÉRAILLES
A L'ÉGLISE PAROISSIALE DES SAINTS COSME ET DA-
MIEN. — LE *Campo Santo* DE SAINT LAURENT-HORS-
LES-MURS. — PRÈS DE SAUCET. — AUTEL DE LA VRAIE
CROIX. — SERVICE A FRASCATI. — PIE IX CONSOLA-
TEUR.

Rome, le 27 janvier 1865.

MON CHER PAPA, MA CHÈRE MAMAN,

Vous devez certainement vous étonner de
mon silence; j'aurais voulu répondre
immédiatement à vos lettres d'il y a bien-
tôt quinze jours reçues à Frascati; les
lignes qui suivent vont vous expliquer pourquoi je
n'ai malheureusement pu le faire.

Un coup terrible est venu frapper notre cher

bataillon : nous avons perdu la bonne Madame de Charette. Tous nous sommes en deuil. Il faut savoir quels liens mystérieux unissent les membres de cette grande et belle famille qui s'appellent les zouaves pontificaux, pour bien comprendre comment la douleur d'un seul, qui s'appelle Charette, il est vrai, est la douleur de tous.

D'autres que vous, mon cher papa et ma chère maman, trouveraient peut-être que j'exagère le sentiment; mais vous qui connaissez l'esprit de fraternité qui nous anime, vous en serez édifiés, j'en suis sûr et non surpris.

Je vous disais tout dernièrement notre joie à la nouvelle de la naissance du petit Athanase; après ce magnifique baptême de Saint-Pierre, il ne manquait vraiment plus rien au bonheur de Monsieur et de Madame de Charette. Un petit nuage, comme je vous l'écrivais, avait bien assombri le soir de ce beau jour. Hélas! ce nuage était le présage d'une affreuse et d'une prompte catastrophe. Les desseins de Dieu sont impénétrables. Dès le lendemain du baptême, Madame de Charette fut prise d'une fièvre qui mit en quelques heures ses jours en danger. On crut d'abord à une typhoïde purulente: pendant la première semaine la maladie ne put être bien définie, et ce n'est même qu'après la mort que les médecins ont franchement déclaré que la malade avait succombé à une péritonite séreuse. Vous pouvez juger dans quel état était le commandant. Les premiers temps, la maladie

a suivi régulièrement son cours, et les médecins étaient trop heureux lorsqu'ils pouvaient dire que le *statu quo* se maintenait. Frascati offrait alors un touchant spectacle ; il y avait pour ainsi dire en permanence dans la gare des zouaves attendant les trains venant de Rome, pour avoir des nouvelles. Tout le monde était triste. Chaque jour une messe se disait à la cathédrale pour la chère malade ; tout le bataillon, sans y être forcé, bien entendu, y assistait.

C'est que Madame de Charette était adorée. Toujours affable, d'une prévenance sans égale, elle recevait les zouaves avec une bonté maternelle. Cet intérieur où il y avait tant d'union, d'entrain et de piété, c'était pour nous la famille absente. Chaque soir le commandant invitait quelques zouaves à sa table : quels bons moments ! Après dîner on jouait avec la petite Zizi, qui ne faisait pas difficulté de quitter les bras de sa mère pour aller dans ceux des zouaves aux barbes les plus terribles ; on causait du pays, des incidents du jour, et cependant Charette fumait tranquillement sa pipe, jouissant du bonheur de tout le monde. On priait donc avec ferveur à Frascati ; la pensée d'un malheur était si navrante qu'on la chassait bien loin, et pourtant les jours se succédaient, sans qu'on signalât la moindre amélioration.

Vendredi dernier, la nouvelle se répandit tout à coup que le mal faisait des progrès rapides. Le cher lieutenant Dufournel, qui arrivait de Rome, vint me trouver et me demander si je ne me rendrais pas

volontiers à Rome près du commandant. C'était répondre aux plus chers désirs de mon cœur, et Monsieur Dufournel le savait bien. Ja partis immédiatement en compagnie de l'abbé Daniel.

En arrivant à la place *della Colonna Trajana* où Madame de Charette avait son appartement, nous trouvâmes le pauvre commandant en larmes et cherchant à consoler sa belle-mère, Madame la duchesse de Fitz-James, arrivée depuis déjà trois jours. La nuit fut très mauvaise, personne ne se coucha. A six heures du matin, Monseigneur Sacré célébra la sainte Messe dans la chambre voisine de celle de Madame de Charette. On ouvrit une grande porte à deux battants qui séparait les deux chambres, de façon à ce que de son lit la malade pût voir le prêtre à l'autel. Depuis huit jours elle assistait ainsi chaque matin au saint Sacrifice et recevait la communion. Le Pape accorde facilement cette permission à Rome; j'ai dû vous dire, dans le temps, que Mademoiselle Clotilde Datti avait eu la consolation d'avoir ainsi chaque jour la messe, durant sa maladie. Le commandant a servi presque toutes les messes : quand il ne l'a pas fait, ç'a été pour réciter les actes avant la communion.

La veille, le Père de Villefort, confesseur de Madame de Charette, avait dit la messe. Au moment de la communion, le commandant se présenta pour communier : or le Père de Villefort, qui n'avait pas été prévenu, n'avait consacré qu'une hostie. Au

premier instant il sembla embarrassé ; mais son embarras ne dura guère : faisant deux parts de la sainte hostie, il en donna une à madame de Charette et l'autre au commandant à genoux au pied du lit, unissant dans le même baiser de Jésus-Christ ces deux âmes qui n'en faisaient qu'une et que la mort allait séparer, mais seulement pour un temps.

Dans la journée (samedi 21 janvier) la tête se prit. La comtesse de Biron, sœur cadette de madame de Charette, et son mari qu'un télégramme avait fait quitter Paris et qui eurent la bonne pensée de prendre la voie de terre en toute hâte, arrivèrent vers trois heures de l'après-midi. Madame de Charette reconnut parfaitement sa sœur, et fit comprendre qu'elle éprouvait un grand bonheur de la revoir. La mère de notre commandant et ses deux fils, Urbain et Armand, étaient en route et impatiemment attendus ; mais une dépêche nous apprenait, hélas ! que le mauvais temps les retenait à Marseille. Depuis le commencement de la maladie, le duc et la duchesse Salviati veillaient au chevet de la malade, et lui prodiguaient les meilleurs soins, avec un admirable dévouement. La bonne princesse d'Arsoli passait son temps à venir prendre des nouvelles. Tout ce jour, je ne fis qu'expédier et recevoir des dépêches télégraphiques. Il en arrivait de Venise, de Brunsée, de partout. De plus, le Saint-Père, le roi de Naples et la plupart des grandes familles romaines envoyaient demander des nouvelles ; on priaît dans quantité de

monastères, aussi bien à Rome qu'à Turin et à Paris. Jusqu'au dernier moment nous devions donc espérer que violence serait faite au ciel. De huit à neuf heures du soir, je me tins au bureau du commandant, ayant en face de moi la princesse d'Arsoli dont les grands yeux pleins de larmes m'interrogeaient pour savoir si tout espoir n'était pas perdu. Lorsqu'elle fut partie, sentant que je n'en pouvais plus, j'allai dormir quelques heures chez un camarade qui avait une chambre non loin de là, le priant de tenir ma place durant ce temps et de m'avertir si le mal empirait.

L'abbé Daniel, tout aussi fatigué que moi, se fit installer un matelas dans un coin de corridor au palais et s'y étendit. A trois heures, on venait me chercher : j'arrivai presque en même temps que le Père de Villefort ; l'agonie commençait. Le Révérend Père, après avoir donné l'absolution à la chère mourante, célébra la sainte Messe ; l'abbé Daniel se tint auprès de Madame de Charette, qui au moment de la communion ne se trouva plus en état de recevoir la sainte hostie ; ce fut le commandant qui la reçut pour elle ! L'heure suprême approchait ; mais la mort pouvait venir. Madame de Charette était bien préparée : elle avait fait le sacrifice de sa vie, de son mari, de ses enfants de son bataillon avec un héroïsme de zouave. Fortifiée tant de fois par la visite de son Sauveur, sans cesse purifiée par de fréquentes absolutions, bénie par Pie IX qui ne fai-

sait que prier pour elle depuis que le danger s'était déclaré, elle pouvait paraître avec confiance devant son Juge. Les anges de nos martyrs de Castelfidardo, l'ange de Joseph Guérin, les anges des zouaves morts saintement depuis sur le sol papal, celui de Saucet spécialement, étaient là, prêts à recevoir son âme et à la porter au ciel. La messe finissait à peine que les yeux de Madame de Charette se fermaient pour toujours aux clartés de la terre. Ils étaient tous là près d'elle, et sa vaillante mère, et le commandant, et ses sœurs, et les autres membres de la famille, à genoux, étouffant leurs sanglots, de peur de troubler son passage, priant en vrais chrétiens, adorant la très sainte volonté de Dieu et implorant sa miséricorde. Ceux qui ont été témoins de cette scène ne l'oublieront jamais.

Après les premières prières et les premières paroles de consolation échangées, l'abbé Daniel et moi nous accompagnâmes le Père de Villefort au Gesù dans la voiture qui l'avait amené. « Oh ! quelle belle, quelle précieuse mort ! ne cessa de répéter le Père durant le trajet ; j'en suis tout embaumé. » Quand le saint Religieux nous eut congédiés, j'aidai l'abbé Daniel à revêtir les ornements sacrés dans la sacristie du Gesù, puis je servis la première messe qui a été dite pour le repos de madame de Charette, et j'en éprouvai une grande consolation.

Rome, dimanche 22 janvier.

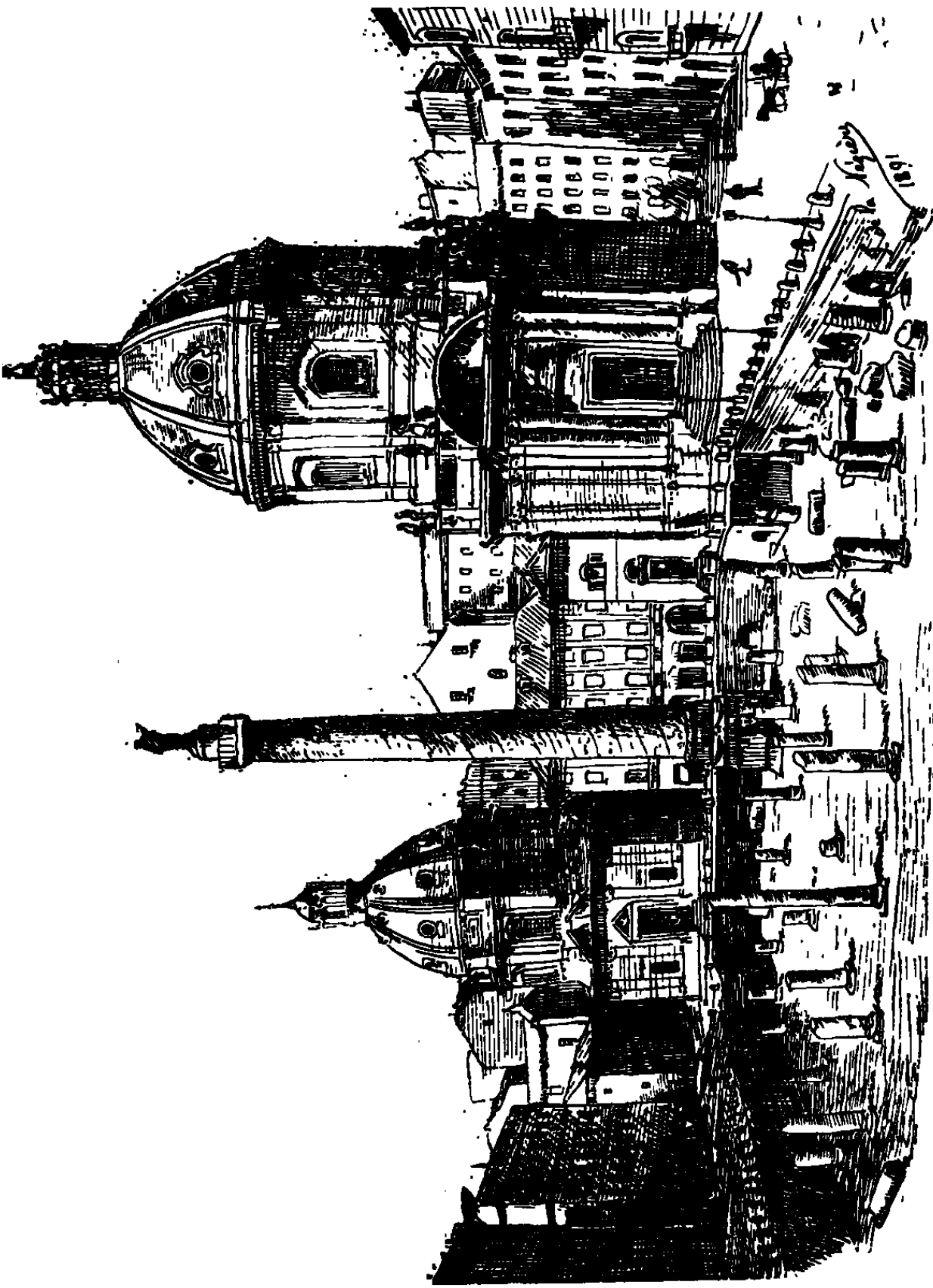
Ayant été envoyé à Frascati par le commandant, j'ai dû interrompre ma lettre et la reprends aujourd'hui.

Le commandant voulut prier presque tout ce jour (dimanche 22 janvier) devant le corps de Madame de Charette ; toutes ces dames imitèrent son exemple. Moi non plus je n'ai guère quitté le lit funèbre, et c'est là que j'ai vu se produire dans toute sa beauté la foi de ces âmes d'élite. Point de cris déchirants, ni de scènes à effet. De la douleur sans doute, mais une douleur aussi admirablement digne que chrétienne. « Mon Dieu », ai-je entendu dire à Charette bien des fois durant le jour, « vous me l'avez prise, je vous bénis, je n'étais pas digne de la posséder ; elle est mieux près de vous qu'avec moi. » Ces dames n'ont cessé de dire leur chapelet. Bien des personnes sont venues s'agenouiller devant les restes de madame de Charette, toutes ont été profondément édifiées de ce qu'elles ont vu.

Entourée de toutes ses chères reliques, tenant dans les mains un magnifique morceau de la vraie croix enchâssé dans un médaillon d'or couvert lui-même de pierres précieuses, madame de Charette, vraiment souriante jusque dans la mort, semblait dormir. Son visage sans vie était pourtant comme éclairé d'un rayon de bonheur céleste, et l'on ne pouvait se défendre, en la contemplant, d'un religieux respect.

Aussitôt la douloureuse nouvelle connue à Frascati, tous les zouaves qui purent en obtenir la permission accoururent à Rome. Les appartements de madame de Charette ne pouvant les contenir tous à la fois, ils entraient par bandes de vingt ou trente. Jusqu'au lendemain à midi, on les vit agenouillés à rangs serrés dans la chambre mortuaire, récitant le chapelet à haute voix. Ce fut pour le commandant une immense consolation. Sa douleur était si largement partagée ! C'était pour de bon qu'on pleurait et qu'on priait avec lui ; chaque poignée de main, chaque étreinte lui disait l'affection et le dévouement sans bornes de ses zouaves.

Par deux fois dans l'après-midi Monseigneur de Mérode est venu unir ses prières à celles des zouaves et porter ses consolations aux pauvres affligés. La première idée du commandant a été de faire reposer le corps de madame de Charette au milieu des zouaves dans la cathédrale de Frascati. Monseigneur de Mérode l'en a dissuadé, alléguant avec beaucoup de raison que les zouaves ne seraient pas toujours à Frascati, que la vraie place c'était le cimetière Saint-Laurent. Me prenant à part, il m'a dit : « Est-ce que mes raisons ne sont pas bonnes ? » Et comme je ne savais trop que répondre, il a ajouté, lui, sans la moindre hésitation et en souriant : « Oh ! si vous « pensez comme votre commandant, vous n'êtes qu'un « serin. » J'en ai été tout fier, car Son Excellence n'est pas, de la sorte, aimable avec le premier venu.



Place della Colonna Trajana à Rome.

Le soir, vers huit heures, le commandant entra dans la chambre mortuaire. La duchesse de Fitz-James, le duc et la duchesse Salviati, le comte et la comtesse de Biron le suivant, entourèrent ce lit qu'ils avaient couvert depuis le matin de tant de baisers et de larmes, et là Charette commença à haute voix la prière du soir :

« Mon Dieu, je vous remercie de tous les biens que j'ai reçus de vous ; vous m'avez tiré du néant, vous avez donné votre vie pour me racheter, et vous me comblez encore tous les jours d'une infinité de faveurs. »

Ces paroles prononcées avec un accent de foi profonde me parurent sublimes dans la bouche de ce vrai chrétien baisant avec tant d'amour et de résignation la main divine qui l'avait frappé.

Le lendemain matin, 23 janvier, l'abbé Daniel dit la sainte Messe, *præsente corpore*. J'eus l'honneur et la consolation de la servir ; comme les jours précédents, tout le monde y communia. Vers dix heures le commandant vint s'agenouiller pour la dernière fois près du corps de madame de Charette et lui faire ses adieux : — adieux dignes d'elle et de lui. Il pria longtemps, tenant en main son chapelet ; puis, se relevant, il demanda son épée, la déposa en même temps que son chapelet sur ces restes bénis, fit sur eux un grand signe de croix, et reprenant l'épée et le chapelet, se retira résolument : le sacrifice était consommé.

A onze heures j'eus la consolation d'aider le duc Salviati, l'abbé Daniel, le cher lieutenant Dufournel et le bon Alain de Charette, à rendre les derniers devoirs à madame de Charette. Au moment où nous allions fermer le cercueil, l'abbé Daniel s'aperçut que les mains de madame de Charette ne tenaient plus de crucifix (nous en avons en effet retiré le beau reliquaire de la vraie croix), et que cela ne convenait pas. Aussitôt je courus chez la bonne *signora Rosa, via Santa-Chiara*; dès qu'elle eut connu la destination du crucifix que je lui demandais, madame Rosa, qui a un culte pour les zouaves, m'en donna un grand, en me demandant la permission de la laisser offrir ce dernier souvenir à la chère madame de Charette.

Quand tout fut terminé, nous nous rendîmes au palais Salviati où le commandant s'était retiré avec ces dames, et où il avait accepté d'habiter durant quelque temps, pour lui serrer la main. Il nous remercia et nous embrassa tous bien fort.

Le soir, le corps fut porté, suivant l'usage romain, dans l'église paroissiale des Saints Cosme et Damien, près du Capitole. J'y restai assez longtemps pour tenir compagnie au duc Salviati, qui voulut surveiller les ouvriers chargés d'enfermer le cercueil de bois dans un autre de plomb.

Le lendemain, 24 janvier, à dix heures, la Messe de *Requiem* fut chantée par Monseigneur de Mérode. Je puis bien dire que le bataillon tout entier était

venu de Frascati; il y a cinq lieues de Frascati à Rome. Ceux-là même qui n'ont pas d'autre argent de poche que leur solde, avaient trouvé moyen de se procurer de quoi payer leur billet de chemin de fer, et il n'en manqua pas qui firent la route à pieds. Toute la grande noblesse romaine se trouvait là, ou était représentée. Une foule d'officiers de l'armée pontificale et aussi de l'armée française se pressaient autour du commandant de Charette.

C'était beau et touchant à défier toute expression. La mère vénérable de notre commandant et ses deux fils Urbain et Armand arrivèrent pendant la cérémonie. A l'absoute la voix de Monseigneur de Mérode trembla, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux; il ne fut pas tout seul à pleurer.

Le soir du même jour, dérogeant à l'usage romain, nous conduisîmes le corps de madame la baronne de Charette à sa dernière demeure, au cimetière de Saint-Laurent-hors-les-murs. Le commandant, d'après le conseil de Monseigneur de Mérode, avait fait le sacrifice de Frascati, et demandé que madame de Charette reposât en cette terre bénie de Saint-Laurent, tout près de son cher *Saucet* qu'il vénère, et à juste titre, comme un saint; mais le caveau n'ayant pu être disposé en si peu de temps, le corps fut provisoirement déposé dans la crypte de la belle chapelle qui s'élève au milieu du *campo santo*. Le commandant n'était pas avec nous et le regrettait amèrement, car il s'en sentait la force; mais les cou-

tumes de Rome le lui interdisaient absolument. Pour se dédommager en quelque sorte, il me manifesta le soir même le désir d'aller dire la prière dans la pauvre chambre du palais de la place de la *Colonna Trajana*. Je pris les devants avec un de ces messieurs; chemin faisant, une bonne idée nous vint que nous exécutâmes en moins d'un quart d'heure; et quand le commandant entra, il put voir à la place du lit funèbre, un autel, — celui sur lequel on avait dit la messe, — étincelant de bougies, orné de plusieurs bouquets de fleurs, et où nous avions étalé toutes les belles reliques qui n'avaient pas quitté le lit de madame de Charette durant sa maladie. Au milieu le reliquaire de la vraie Croix brillait d'un éclat plus vif. Le commandant alla droit à la relique, la baisa et se montra si touché de notre surprise qu'il ne savait comment nous remercier. C'est qu'en effet il y avait du bon au fond de notre idée. L'autel rappelait le sacrifice qui s'était consommé là si généreusement et si saintement la veille; l'illumination signifiait que les clartés du ciel avaient déjà fait place pour l'âme de la chère défunte aux ombres de la mort.

Le commandant avec son grand sens religieux saisit tout cela du premier coup, et quand il se releva après la prière, je le trouvai consolé et le cœur plus au ciel que sur la terre. Au palais Salviati, il a fallu que je partage sa chambre, et, ma foi, j'étais si fatigué que j'ai pas mal dormi dans un lit à trois mètres du sien. Déjà il avait été convenu que dès le lendemain

matin l'abbé Daniel nous dirait la Messe dans la chapelle du *campo santo* de Saint-Laurent. Dès huit heures je m'en allai devant, dans la petite voiture du commandant, faire tout préparer. A neuf heures, madame la duchesse de Fitz-James, madame de Charette, madame de Biron, l'abbé Daniel, le commandant et ses frères, puis toujours l'excellent Dufournel et aussi deux autres amis fidèles, MM. les lieutenants de Coüessin et Bertrand de Ferron, arrivaient; j'eus encore la consolation de servir la Messe.

Depuis lors je n'ai pas quitté le commandant, qui me traite en enfant gâté; tout le reste de la famille est aussi pour moi d'une bonté sans pareille. Il n'y a pas moyen que je m'absente de la table commune. Je fais de longues causeries, et avec grand profit pour moi, avec la bonne duchesse de Fitz-James et avec la sainte mère de notre commandant. Ce sont deux vraies Françaises : il faut les avoir fréquentées pour savoir tout ce que leurs âmes profondément chrétiennes renferment de bonté, de générosité et de délicatesse de sentiments. L'une et l'autre m'inspirent une respectueuse vénération.

Hier a eu lieu le Service d'octave à Frascati; j'ai pris les devants en chemin de fer. Ces dames, le commandant et ses frères sont venus en voiture. Tous les zouaves attendaient sur la place de la cathédrale; quand les voitures ont paru, chacun s'est découvert; le commandant, très ému, a échangé quel-

ques poignées de main avec les officiers et salué son bataillon ; puis il est entré à l'église, où chacun l'a suivi. Le Chapitre, le séminaire et tous les pauvres de la ville s'y trouvaient. Nous sommes revenus à Rome le soir même. Nous continuons d'aller prier souvent dans la chambre de la place de la Colonne Trajane et devant l'autel dont je vous ai parlé plus haut. Le commandant aime beaucoup à réciter le *Souvenez-vous* à saint Joseph ; il y met tant d'insistance que j'ai pris la résolution d'avoir une plus grande dévotion pour saint Joseph à l'avenir.

Combien je bénis Dieu de m'avoir choisi pour être le confident de ces douleurs et le témoin de tant de scènes admirables qui ont fait grandir ma foi !

Si tu le peux, mon cher papa, écris quelques lignes au commandant : on ne reçoit jamais trop de marques de sympathie en pareille circonstance. Une lettre de Venise lui est arrivée hier soir.

Tous les camarades sont bien. Galbaud du Fort me charge tout spécialement de te remercier de ton bon souvenir ; c'est un bon et saint ami que j'ai là.

Adieu, mon cher papa et ma chère maman ; mille choses affectueuses aux sœurs et aux cousines.

Je vous embrasse comme je vous aime.

HENRI.

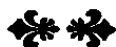
Rome, mardi 31 janvier 1865.

Ce petit journal va décidément partir ; je n'y ajoute qu'un mot.

Dimanche soir, le commandant et ces dames ont été reçus en audience par le Saint-Père. Vous pensez bien qu'entre toutes les consolations celles du Vicaire de Jésus-Christ leur ont été particulièrement précieuses. « Consolez-vous, mon enfant, mon cher enfant », a dit Pie IX à Charette ; « celle que vous pleurez est au ciel, c'est avant tout son amour pour la sainte Eglise de Jésus-Christ qui l'avait fait unir ses destinées aux vôtres ; en vous épousant, elle avait épousé votre cause et aussi les périls de votre vie militaire ; elle est morte, comme meurent vos zouaves, en prédestinée.... Consolez-vous. » Et ce disant, le bon Saint-Père pleurait.

Antoine de la Rochette est de semaine, je l'ai rencontré hier dans l'après-midi qui revenait du quartier et se disposait à se rendre le soir au grand *ricevimento* du nouvel ambassadeur d'Espagne près le Saint-Siège, M. Pacheco.

Madame de Charette et messieurs Urbain et Armand doivent nous quitter dimanche prochain. Monsieur Urbain se rend directement à Brunsée pour reprendre son poste près de Madame la duchesse de Berry.





Cheval blanc et peur bleue.

SOIXANTE-DEUXIÈME LETTRE

UN CHEVAL BLANC QUI A UNE PEUR BLEUE. — VOULEZ-VOUS M'ACCOMPAGNER A PALESTRINA ? — OUI, MESSIRE BERTRAND. — ACCUEILLIS PAR LE CAPITAINE DE LAMBILLY. — ALAIN DE KERSABIEC SUR UN CRIQUET. — MOUSTACHES BLONDES COMME LES BLÉS. — UN CURÉ COMME IL EN FAUT.

Frascati, lundi 13 février 1865.

LA lettre du 4 février m'a été remise à mon arrivée ici, mon cher papa. Madame de Charette et Messieurs Urbain et Armand ont retardé leur départ de trois jours et nous ont quittés mercredi dernier seulement. Je suis revenu

ce jour-là même à Frascati, monté sur le cheval blanc du commandant. Le noble animal et moi nous nous connaissions déjà : à Rome nous avions pris l'air plusieurs fois ensemble. Un certain jour même, *Checo*, un grand, un immense *Napolitain*, ancien soldat de Gaëte, qui sert d'ordonnance au commandant et fait notre bonheur, m'a grondé comme je rentrais au palais de la place de la *Colonna Trajana*, prétendant, s'il vous plaît, que le cheval avait trop chaud et que j'avais dû le pousser. Ce n'était pas absolument vrai ; mais ce n'était pas non plus tout à fait faux. Je lui avais infligé un bon temps de galop pour le guérir d'une peur qu'il venait d'avoir. Voici le fait : nous étions tous les deux, le *blanc* et moi, dans la belle avenue droite comme un *i* et longue d'un bon kilomètre (peut-être un peu moins, mais pas beaucoup) qui unit Sainte-Croix de Jérusalem et Saint-Jean-de-Latran. Je m'en allais au petit galop, bien tranquille et sans soucis sur mon bonhomme de *blanc* qui n'en pensait pas plus long que moi, lorsque je m'aperçus, mais un peu tard, à vingt mètres à peine, de l'abîme, que l'avenue était coupée par un fossé profond et d'une jolie largeur, destiné à recevoir je ne sais quels tuyaux. En faisant lui-même cette découverte, c'est-à-dire alors qu'il avait déjà le nez dessus, mon *blanc* trembla, hennit, ses oreilles se dressèrent ; je lui chatouillai vigoureusement les flancs avec mes éperons, et il sauta tant bien que mal, car une des pattes de derrière

glissa quelque peu sur le bord du trou et pour un rien nous roulions au fond; de là, la peur du bonhomme et le temps de galop qui me valut les remontrances respectueuses de Checo.

A Frascati j'ai eu grand plaisir à revoir mes bons amis du Reau, Galbaud du Fort, de Gouttepagnon, Paul de la Messelière et Antonin de Morin, ces derniers devenus les hôtes définitifs de la *Croce Bianca*. On m'a beaucoup interrogé, et j'avais tant à dire sur le douloureux événement auquel j'ai été mêlé!

Le lendemain, le commandant est revenu lui-même à Frascati. Que les premiers moments aient été pénibles, tu le comprends. Rentrer seul dans cette villa naguère si animée, où tout était à la joie et à l'espérance, c'était dur. Il ira du reste presque chaque jour à Rome voir ses enfants et Madame la duchesse de Fitz-James, qui doit séjourner quelque temps encore chez sa fille la duchesse Salviati, puis emmènera les enfants à Paris où elle veillera, au moins durant les premières années, à leur éducation.

Durant les derniers jours que j'ai passés à Rome, j'ai eu la naïveté de me laisser envahir par un accès de fièvre assez violente accompagné de douleurs rhumatismales aiguës. Il a fallu garder un peu plus de quarante-huit heures la position horizontale, et me laisser offrir des tasses de tisane, ni plus ni moins, par la vénérable Madame de Charette. Une vieille bonne, venue de Nantes avec elle, a rivalisé de dévouement et d'attentions fines avec sa maîtresse,

et ces messieurs, de leur côté, m'ont soigné comme un frère.

Ne manque pas d'aller remercier madame de Charette à ton prochain voyage de Nantes, et prie-la de te présenter son fils Armand dont j'ai été le grand *cicerone* durant les tristes journées qui ont suivi notre malheur.

Le lendemain de mon arrivée ici, Bertrand de Ferron, qui était avec nous depuis quinze jours à Rome, m'a proposé de l'accompagner à Palestrina où se trouve sa compagnie. Pas moyen de décliner une offre aussi aimable, ni de refuser ce petit service à cette perle de lieutenant que la mitraille de Castelfidardo a eu le bon esprit de respecter. En plus de la distinction native et de la vaillance du gentilhomme de vieille race, Bertrand de Ferron possède en effet mille autres qualités charmantes. La plus précieuse, à mon avis, est une exquise bon'é de cœur que le commandant a su apprécier pendant ces dernières et cruelles semaines.

Je trouvais donc joliment mon compte à cette excursion en la société de Messire Bertrand. Nous allions pouvoir causer, tout à notre aise, de ce dont nous avons le cœur plein, et rien n'est si bon en pareil cas. Mais à tout seigneur tout honneur : le *blanc* du commandant revenait de droit à mon lieutenant. Moi je me contentai de louer un modeste criquet qui ne devait pas m'emballer, bien sûr, à en juger par les apparences.

A onze heures du matin, nous étions en selle ; il faisait un froid très vif et pour cette raison pas grand monde aux portes pour nous voir passer : c'était dommage, car notre départ était majestueux. Nous humions l'air frais avec satisfaction et chevauchions gaiement. Au détour de la montagne qui abrite Frascati, voici que nous avons trouvé tout le pays enseveli sous la neige : il y en avait jusqu'à cinq ou six pieds par endroit ! Ce n'était pas l'affaire du *blanc* ni surtout de mon criquet ; pauvres galopins, ils en avaient jusqu'au ventre. Il fallait les voir tirer une patte, puis l'autre ; le *blanc*, fort heureusement pour moi, entraînait mon rossard par son exemple. Toutes ces montagnes et plaines couvertes de neige, chose rare en ce pays, offraient aux regards des deux cavaliers que tu connais un magnifique spectacle. A force de bonne volonté de la part de nos bêtes et de nombre de coups d'éperons de la nôtre, nous sommes arrivés à trois heures de l'après-midi à Palestrina, le nez rouge et les pieds gelés. Cette vieille Préneste, je versai au moins deux larmes d'attendrissement en la revoyant. — *Ben tornato, signor Enrico?* me disait-on de toutes les fenêtres, pendant que je traversais la grande rue dans toute sa longueur, fier comme au solr d'une bataille, aux côtés de messire Bertrand.

De nos montures écumantes et fourbues, — c'est Checo qui m'aurait *strillato*, s'il avait vu ça, — nous sommes laissés tomber dans les bras nerveux de l'excellent Monsieur de Lambilly, capitaine com-

mandant la deuxième compagnie détachée à Palestrina. Accueil délicieux du cher capitaine et des autres ; soirée charmante, mais qu'ont forcément attristée nos récits recueillis avec d'autant plus d'intérêt par nos camarades Prénestins, qu'ils n'avaient pas pu venir à Rome pour les obsèques de madame de Charette. Le capitaine de Lambilly passe tous ses temps libres à enrichir ses cartons des splendides vues des alentours ; il nous a montré des choses délicieuses. S'il continue de ce train, il lui faudra un cheval ou un fort somaro, rien que pour charroyer ses œuvres, quand il reviendra à Frascati. Nous sommes capables, plusieurs bons enfants que je connais et dans lesquels je m'incruste, d'avoir cette délicate attention.

Au lendemain de cette bonne soirée chez la gent Prénestine, il m'a fallu songer à opérer ma retraite, toujours à travers les neiges, sur Frascati. Alain de Kersabiec, qui avait obtenu une permission de quelques jours pour Palestrina, la voyait, bien à propos pour moi, expirer ce vendredi 10 février, car j'avais deux chevaux à ramener, et c'était beaucoup pour un homme seul. Je passai mon affreux criquet à Alain, plus qu'heureux de ce moyen de transport inespéré, et j'enfourchai le bon vieux *blanc*. Comme j'ai appris de toi, presque dès le berceau, à bien traiter les bêtes, j'avais fait administrer au criquet aussi bien qu'au *blanc* deux rations d'avoine à mettre un demi-escadron en gaieté. Coquin de sort ! dérapés

à une heure de Palestrina, nous abordions avant quatre heures à *Monte Compatri*, le faubourg Saint-Antoine de Frascati.

Le caporal Renaud de Pontchâteau nous est revenu ; une très élégante tournure de zouave et des moustaches blondes comme les blés, fin de juillet. Il m'a dit avoir déjeuné à Kerguenec avant son départ avec son digne oncle Monsieur de la Caffinière, le curé de Mesquer, et il ne m'a pas été désagréable de l'entendre parler de vous.

Remercie bien Monsieur le curé de Guérande de son charmant envoi : voilà qui est parler et bien parler, sans réticence, sans arrière-pensée. J'ose espérer que tout le clergé français aura la même énergie.

J'attends toujours une lettre de François m'annonçant le cadeau de noce de Marie pour Mademoiselle Datti, et je vous embrasse tous du meilleur cœur.

HENRI.





SOIXANTE-TROISIÈME LETTRE

Povero Checo ! — RÉPÉTITIONS DE : JE T'AIME. — COMMENT LES DRAGONS PONTIFICAUX BALAIENT LE *Corso* EN TEMPS DE CARNAVAL. — LES NOTES DE MONSIEUR DROUYN DE LHUYS AU LIVRE JAUNE. — SITUATION TENDUE. — MULTIPLICATION DES PORTRAITS DE PIE IX. — CRESPEL DE LA TOUCHE. — UNE RELIQUE DE SAINTE ANNE. — A L'OMBRE DE LA FOI DES ANCÊTRES.

Rome, le 25 février 1865.

ME voici de nouveau depuis quelques jours à Rome avec le commandant, qui partira sans doute vers le 15 mars pour la France, accompagné de Madame la duchesse de Fitz-James et des enfants. La petite Zizi est ravissante, superbe de santé et ne se doute pas qu'elle n'a plus de mère. Le jeune Athanase a souffert durant une bonne semaine d'un horrible muguet qui a donné de sérieuses inquiétudes; une excellente nourrice de Frascati est arrivée fort à propos le tirer d'affaire, et le garçon ne demande plus qu'à vivre.

Tu ne saurais croire, mon cher papa, quels témoignages de sympathie sont venus de toutes parts trou-

ver Charette. C'est un déluge de lettres d'évêques, de princes, d'amis. J'ai remis la tienne qui a été fort bien accueillie et à laquelle tu auras sans retard une réponse où il y aura, sans doute, à mon adresse, des compliments que je ne mérite pas, mais tu sauras faire la part des choses.

Aujourd'hui le commandant fait transporter les meubles de son appartement de la place de la *Colonna Trajana* qu'il faut bien se résigner à quitter, dans un autre beaucoup plus modeste, à cinq minutes d'ici, qui servira uniquement de garde-meuble. *Checo* ne moisit pas sur place. Tout à l'heure (il faut bien s'amuser un peu, et *Checo* prend si bien la plaisanterie), je lui ai ceint les flancs de trois ou quatre sabres, mis dans les bras trois fusils, plus une immense tête de loup, et sur la tête un bonnet de coton, et lui ai dit : « Voyons maintenant, *Checo*, auras-tu assez de tou-
« pet pour traverser dans cet accoutrement la place
« de la Colonne Trajane et celle de la Pilote ? Mets
« à nu tout ta pensée et parle franchement : t'en sens-
« tu le courage ? » *Gnor si*, m'a répondu *Checo* tout à la fois résolu et résigné, *povero Checo* ! Et il s'est précipité bravement dans la rue. — Je l'ai suivi à quelque distance, bien entendu, pour me rendre compte de la grande impression qu'il me semblait que *Checo* devait produire. A Paris il eût fait merveille et serait arrivé joliment escorté à destination ; ici c'est à peine si trois ou quatre personnes se sont arrêtées pour regarder et rire. *Checo* n'a pas man-

qué de me le remontrer toujours respectueusement.

J'ai reçu le cadeau de Marie pour Mademoiselle Datti : l'écrin d'ivoire a été trouvé fort joli et d'un goût parfait. J'y ai fait graver le chiffre de la jeune fiancée qui va s'empresser de tailler sa plume à la française et de remercier ma très chère sœur. J'ignore encore la date précise du mariage. Ce ne sera sans doute qu'après le carême. Dire que voilà bientôt deux ans qu'ils se répètent cent fois chaque jour « Je t'aime » sans en être rassasiés, mais pas, j'espère, sans en être convaincus ! Moi, je n'aurais jamais la patience de rabâcher cela toujours sur le même ton, vingt-quatre mois de suite. Du moins ça me semble ainsi ; l'avenir nous apprendra si je m'illusionne ou non.

27 février.

Rome est en plein carnaval ; mais, comme tu penses bien, je n'y prends aucune part. Toutefois je ne puis m'empêcher d'en voir un petit bout quand je rentre au palais Salviati au Corso. Il y a beaucoup d'entrain. Le comité révolutionnaire soi-disant national a d'abord lancé une proclamation dans laquelle il daignait autoriser les Romains à faire carnaval cette année en l'honneur de Florence capitale *provisoire* ; mais voilà que, dans son discours, l'empereur Napoléon a qualifié Florence de capitale *définitive* : alors volte-face, nouvelle proclamation du comité ordonnant de gémir

dans le fin fond du cœur et de s'abstenir du Corso. Ce sont de rudes équilibristes ces messieurs ! Le Corso n'en a pas moins l'air très brillant. Demain mardi gras, c'est le dernier jour. Antoine a eu une rude semaine : tout le temps à cheval ! C'est lui qui a été désigné pour commander la fameuse charge au galop que font nos dragons chaque soir du carnaval pour balayer le Corso avant la course *dei barberi*, c'est-à-dire des chevaux en liberté. Il n'y a que les officiers parfaitement sûrs d'eux-mêmes à accepter de commander cette charge très périlleuse. Le pavé du Corso est en effet très glissant. Les dragons partent au galop de la place du Peuple, et s'en vont ventre à terre jusqu'à l'extrémité du Corso qui s'appelle : *la ripresa dei barberi* ; l'officier, sabre au clair devant son peloton, se détourne, tout en galopant, pour veiller à ce que l'alignement de ses hommes soit irréprochable. Si par malheur il vient à tomber, et la chose est facile, tout le peloton lui passe sur le corps. Antoine s'en est tiré jusqu'ici avec le plus grand honneur ; mais demain soir il poussera, j'en suis sûr, après la dernière charge, un fameux soupir de soulagement. La politique semble marcher : les notes que Monsieur Drouyn de Lhuis a fait insérer au *livre jaune* sont assez raides, en sorte que les rapports entre le gouvernement du Pape et celui de l'empereur ne peuvent manquer d'être désormais très tendus. Puisque la crise est nécessaire, espérons que, dans l'intérêt de son Eglise, Dieu va la précipiter.

Depuis la publication de l'Encyclique, les photographes de Rome n'avancent pas à reproduire les portraits du Saint-Père pour les expédier dans toutes les parties du monde. Chaque courrier leur apporte des commandes considérables : voilà comment l'Encyclique a rendu Pie IX impopulaire ! Hier je me suis trouvé sur le passage de la voiture du Saint-Père qui m'a béni et m'a paru mieux portant que jamais.

A Frascati, l'état sanitaire est excellent, pas de malades, sauf Crespel de la Touche, qui s'est trouvé pris d'une fluxion de poitrine, compliquée de fièvre, dès en arrivant de la Roche-Bernard, il y a quinze jours. Le docteur signale une légère amélioration ; toutefois le danger n'a pas encore disparu.

J'aurai très prochainement une relique de sainte Anne (*ex ossibus*) pour la chapelle Sainte-Anne de notre église cathédrale de Guérande ; tu peux en donner l'assurance, accompagnée de mes affectueux respects au cher Monsieur Plormel. Si tous les curés lui ressemblaient, les catholiques de France ne s'endormiraient pas dans une placide quiétude à l'ombre de la foi de leurs ancêtres ou de leurs propres vertus. Ils militeraient, soit en tenant tête à la canaille dans leurs paroisses, soit en envoyant leurs fils grossir le nombre des zouaves pontificaux.

Mille choses à tout le monde, au père de la Tonnaye, aux habitants du Clin et du Quenet, à tout Lauvergnac.

Excuse mon laconisme d'aujourd'hui, mon cher papa : j'aurai bientôt fini de régler toutes les affaires du commandant, et dès qu'il aura fait voile pour France, je reprendrai mon service à ma compagnie. A toi bien affectueusement.

HENRI.





SOIXANTE-QUATRIÈME LETTRE

ENTRE ROME ET FRASCATI ET *vice versa*. — LE PALAIS SALVIATI. — UN HABIT NOIR POUR UN AUTRE. — COMTE ET COMTESSE BRUSCHI. — UN AUDITEUR DE ROTE. — DON FILIPPO MASSIMO PRINCE LANCELLOTTI. — LE CAVEAU DU *campo santo* DE SAINT-LAURENT. — PARTIS. — MESSE EN RIT GREC A *San Giuseppe a Capo le Case*.

Rome, palais Salviati, le 18 mars 1865
Veille de la fête de saint Joseph.



ON cher papa, ma chère maman et ma chère sœur Marie,

Il y a plus de huit jours que j'ai reçu vos dernières lettres à Frascati; depuis lors j'ai été constamment en chemin de fer, à cheval ou en voiture entre Rome et Frascati ou entre Frascati et Rome, et il m'a été matériellement impossible de vous remercier plus tôt.

C'est du palais Salviati que j'écris et pour la dernière fois, car le commandant part demain pour la France, et moi je regagne aussitôt Frascati. Le palais Salviati! je ne vous en ai guère encore parlé, j'avais bien d'autres choses à vous dire quand j'y suis venu,

et pourtant son souvenir marquera dans ma vie. S'il n'est pas le plus beau ni le plus imposant comme architecture, le palais Salviati est, dit-on, le plus riche des palais de Rome.

Je crois t'avoir déjà écrit, mon cher papa, que le duc et la duchesse Salviati avaient mis à la disposition du commandant un appartement complet, avec plusieurs chambres et deux beaux salons où nous étions absolument chez nous. Le service du palais m'a eu l'air fort bien entendu. La livrée du duc, comme celle de tous les princes romains, est très riche et très soignée, et je me figure qu'il y a bien une vingtaine de domestiques à la porter. Tous se sont montrés fort obligeants pour moi. Le salon de notre appartement est fort beau ; la première fois que j'en ai franchi le seuil, je n'ai pu retenir un cri d'admiration ; mais quand j'ai pu admirer les merveilles du grandsalon de réception, je me suis cru au Louvre ou à Versailles.

Il est écrit sans doute qu'il m'arrivera toujours et partout de drôles de choses : je n'y puis rien. — Or donc, il y avait, un de ces derniers soirs, dans ce magnifique salon, réception des personnes qui venaient porter à la duchesse leurs compliments de condoléance. On m'avait aimablement invité à y venir accompagner le commandant, au moins pour une certaine visite qui s'était annoncée. Il s'agissait du comte et de la comtesse Bruschi, mariés du 6 février dernier et que la renommée nous avait déjà fait

connaître avant que nous ayons pu constater par nous-mêmes la légitimité des éloges qu'on leur prodiguait. Le jeune comte Bruschi réside habituellement à Corneto dans une superbe demeure que l'ami don Angelo Marzi m'a déjà fait visiter. C'est un homme charmant et fort distingué, possesseur d'une immense fortune. La comtesse, née Marescalchi, est la nièce de l'illustre et vénérable marquis de Brignole et de M. le comte de Caraman. Sa beauté, qui va de pair du reste avec sa bonté et sa piété, passe pour être incomparable.

Lorsqu'on est venu nous prévenir de l'arrivée du comte et de la comtesse Bruschi au grand salon, le commandant et moi nous nous reposions dans notre grande chambre, étendus chacun sur notre lit. Par respect pour nos habits noirs, nous étions, comme on dit vulgairement, en manches de chemise, et tout près de nous sur deux chaises lesdits habits attendaient patiemment d'être endossés par leurs respectifs propriétaires. En entendant l'avis du domestique, nous sautâmes à terre, et j'enfonçai précipitamment les bras dans les manches d'un des deux habits, avec une facilité dont je ne me rendis pas compte de suite, mais qui m'étonna pourtant, attendu que mon habit, mon premier habit noir que je me suis fait faire jadis au commencement de ma première année de droit à Poitiers, pour aller à un grand bal chez M. de Rohan-Chabot, est devenu plus que juste. « Allez devant, me dit le commandant ; je vous rejoins. »

En quelques enjambées j'atteignis le grand salon et j'entraï bravement ; mais, en me relevant de mes inclinations devant la comtesse Bruschi et aussi devant Monseigneur Place, auditeur de Rote et porte-croix du Saint-Père, qui venait d'entrer, je me sentis si à l'aise dans cet habit que la lumière se fit, rapide comme l'éclair, dans mon intelligence. — Plus de doute, c'était l'habit de Charette, qui ferait aisément deux hommes comme moi, que j'avais pris par erreur. Saperlipopette ! la sueur m'en perla instantanément sur le front ; l'inspiration me vint heureusement de sortir en disant que j'allais chercher le commandant qui n'en finissait pas. Il était temps, car je disparaissais à peine derrière les portières que mon commandant arrivait d'un pas léger, mais raide comme un sabre dans son fourreau, absolument gêné et essayant en vain de plier les bras. J'éclatai de rire en lui barrant le passage ; en un clin d'œil le changement des habits fut fait, et je rentrai grave et solennel, comme si rien ne s'était passé, me mordant pourtant un ou deux brins de mes jeunes moustaches, pendant que le commandant faisait à son tour ses révérences. Juge un peu s'il s'était ainsi incliné avec mon habit ! Toutes les coutures auraient cédé en même temps, et j'aurais été obligé de m'avouer coupable à la face de toute l'assistance. A la vérité, l'humiliation n'eût pas été grande, mais ce n'était pas le moment de rire. Le jeune et illustre couple fut retenu longtemps par la

bonne duchesse de Fitz-James, et je pus me convaincre que la renommée n'avait pas menti. Cette visite m'a intéressé au plus haut point, je n'étais pas fâché de voir de près le grand monde de Rome et j'ai été charmé.

J'ai observé attentivement Monseigneur Place. Une fois déjà je l'avais vu arriver à Saint-Pierre en tête du cortège pontifical, porté par la mule blanche et la croix papale en main. Sans vouloir élever le moindre doute sur ses aptitudes et sur son habileté équestres, je confesserai librement qu'il m'a eu l'air plus à l'aise sur les sofas moelleux du palais Salviati que dessus sa mule. Dans tous les cas, il a été excessivement bon pour ces dames et pour le commandant, qui recueillaient avec une respectueuse reconnaissance les paroles de consolation qu'il leur a prodiguées avec autant de cœur que d'à-propos.

La présence du comte et de la comtesse Bruschi ayant naturellement amené la conversation sur les questions matrimoniales à l'ordre du jour, on a parlé d'une autre illustre union qui se prépare. La nièce du duc Salviati, dona Elisabeth Aldobrandini, épouse le second fils du prince Massimo, le beau-frère de la princesse d'Arsoli, un délicieux jeune homme que je connais et qui répond au nom de don Filippo. A dater de son mariage, don Filippo prendra le nom de prince Lancellotti, éteint dans la personne de sa tante Massimo, mariée au dernier Lancellotti. Tu vois, mon cher papa, que je ne me suis pas bouché les oreilles.

Hier le commandant et son frère Alain, lieutenant, l'abbé Daniel, deux autres zouaves et ton serviteur se trouvaient réunis au cimetière de Saint-Laurent-hors-les-murs, pour assister à la translation du corps de madame de Charette du caveau provisoire où il était déposé, dans celui qui lui est destiné. Ce caveau est en pleine catacombe, dans une terre sacrée par conséquent, qui a reçu jadis bien des corps de martyrs, tout près du lieu où reposa celui de saint Etienne, le proto martyr, et des tombes de Saucet et d'Achille de Bligny. Le cher cercueil est vraiment enfermé dans un ancien *loculus*. Aussi, si la douleur du commandant n'a pas manqué de se raviver à sa vue, les souvenirs sacrés qu'évoquent ces saints lieux, les promesses de résurrection et d'immortalité glorieuse qu'ils rappellent, lui ont mis au cœur des consolations sans prix.

« Nous y viendrons bien souvent prier, m'a-t-il dit ; je demanderai au Saint-Père la permission d'y avoir la messe, et nous puiserons ici la force et le courage de bien remplir notre mission. »

Me voici au bout de la mienne, j'entends celle que le bon Dieu m'a donnée près de mon cher commandant en ces douloureuses circonstances. La tâche m'a été bien douce assurément. Comment pourrai-je oublier jamais ces deux mois, ce temps écoulé du 20 janvier au 20 mars 1865 ? L'impérissable et précieux souvenir de tout ce que j'ai vu et admiré ne s'effacera ni de ma mémoire ni de mon cœur. Je sens que Dieu

m'a fait une grâce immense en me mettant en contact avec de si grandes âmes et que je ne suis plus le même homme. Oh ! oui ! ce *campo santo* de Saint-Laurent me reverra souvent, car j'y recevrai, bien sûr, plus que je ne puis donner.

Dès que le commandant sera arrivé à Nantes, va le voir, mon cher papa ; tu lui feras plaisir, et en sortant d'auprès de lui tu te diras certainement que tu n'as perdu ni ton temps ni ta peine.

J'ai ma relique de sainte Anne et son authentique ; si je ne l'avais oubliée hier à Frascati comme un distrait que je suis, je l'aurais confiée au commandant ; mais une autre occasion sûre ne tardera pas à se présenter.

Il y a huit jours, je devais prendre part à un grand dîner chez les Datti. La femme d'Alexandre s'étant avisée d'être légèrement malade, on a retiré les invitations, mais ce qui est différé n'est pas perdu. Le mariage de Mademoiselle Clotilde se fera en mai.

Antoine est un peu souffrant : il s'est laissé appliquer hier soir des sangsues qui ont reçu l'ordre de le débarrasser d'une espèce de point de côté ; mais il jure qu'il sera guéri pour lundi et en état d'accompagner à Naples ses cousines de Béjarry qui sont depuis un mois à Rome avec leur père.

J'ai fait ta commission à Galbaud du Fort, la phrase de ta lettre l'a rendu fier et triomphant.

Adieu, mon cher papa, ma chère maman et ma

bonne sœur Marie, je vous embrasse très affectueusement.

HENRI.

Post-Scriptum, Rome, 19 mars 1865, 11 heures du matin.

C'est fait, ils sont partis et je me sens un peu seul. Je les ai accompagnés à la gare; en me quittant, la duchesse de Fitz-James m'a dit les choses les plus aimables, Zizi m'a honoré de son plus doux sourire; Athanase dormait, lui, et je n'ai rien eu; en revanche, son père m'a donné une rude poignée de main. Que saint Joseph, dont c'est aujourd'hui la fête, les protège durant le voyage! Aussi bien, en revenant de la gare, ai-je voulu entendre la messe à leur intention. D'abord je me suis arrêté à *Sant'Andrea delle Fratte*, mais plus de messes. Alors j'ai remonté la rue et suis entré dans l'église de *San Giuseppe a Capo le Case*. Une messe allait commencer, mais en rit grec. Je l'ai suivie avec d'autant plus d'attention; mais j'avoue que le moment de la consécration m'a échappé. Quoi qu'il en soit, j'ai fait avec ferveur toutes mes recommandations au bon saint Joseph, et je repars pour Frascati, l'âme légère et en parfait état de santé.





SOIXANTE-CINQUIÈME LETTRE

CLÔTURE DE LA RETRAITE PASCALE. — LE RÉVÉREND PÈRE BALLERINI DE LA *Civiltà Cattolica*. — *Quis ut Deus?* — MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DU MANS. — LAURENT. — UN MOT DE POLITIQUE. — DERNIERS ORDRES VENUS AU GÉNÉRAL DE MONTEBELLO. — LE MEXIQUE. — L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE. — LE CHANOINE INGAMI. — FLUXION DE POITRINE DU VÉSUVÉ.

Frascati, le 7 avril 1865, après-midi.

MON CHER PAPA,

Nous avons fait ce matin la clôture de notre retraite annuelle préparatoire à la communion pascale. Lundi dernier, le Révérend Père Raphaël Ballerini de la *Civiltà Cattolica* a commencé à nous donner les saints exercices dans l'église du *Gesù* de Frascati qui ne s'est pas trouvée trop grande pour nous contenir. Je n'ai jamais encore entendu les grandes vérités de la religion si bien exposées. Et pourtant le Père Ballerini nous parlait en français, c'est-à-dire dans une langue qui n'est pas la sienne, mais qu'il manie, ma foi

avec une élégance et une facilité que pourraient lui envier bien des prédicateurs français.

Le Révérend Père n'est pas seulement un bon dialecticien, qui ne laisse aucune échappatoire aux sophismes de l'impiété; c'est encore un homme de cœur, un apôtre dans toute l'acception du mot. Il m'a ouvert ainsi qu'à bien d'autres, je n'en doute pas, des horizons immenses, superbes, que je n'avais même pas soupçonnés jusqu'ici, et pourtant j'ai déjà entendu un bon nombre de retraites à Vannes, à Poitiers et à Paris. Une instruction m'a frappé entre toutes, celle sur le péché des Anges. L'opinion de beaucoup de saints Pères et de théologiens est, paraît-il, que Lucifer et ses compagnons de prévarication furent précipités en enfer pour n'avoir pas voulu ajouter foi au mystère de l'Incarnation que Dieu leur révéla par avance. Lucifer ne put pas se résoudre à s'incliner devant une nature, inférieure à la sienne à la vérité, mais que devait revêtir un Dieu, et il poussa alors son cri de révolte : *Non serviam*, que des milliers et des milliers de purs esprits répétèrent avec lui.

Tel fut le péché de Lucifer ; ce fut un épouvantable orgueil qui le perdit. Comme cette interprétation, nous a dit le Père Ballerini, explique bien la haine de Lucifer devenu *Satan*, c'est-à-dire adversaire, et surtout adversaire du Christ dans la nature humaine relevée et revêtue par Jésus-Christ, qui a été cause de sa chute !

J'en ai tiré cette conclusion que Satan, le mauvais

ange, étant notre *inimicus*, notre ennemi personnel, je devais dorénavant invoquer avec plus de confiance saint Michel et mon Ange gardien pour les lui opposer. Le Père a été extrêmement éloquent et entraînant quand il nous a montré saint Michel, l'archange fidèle, poussant son cri de victoire : « *Quis ut Deus?* » qui rallia les tribus angéliques sous le drapeau de Jésus-Christ, le chef des anges aussi bien que de toutes les autres créatures, et lorsqu'il nous a invités à suivre ce grand exemple dont il nous a fait une magnifique et délicate application.

Messieurs les officiers, qui se tenaient à l'entrée du sanctuaire, ont écouté et suivi toutes les instructions avec une attention très marquée. Mon capitaine, M. d'Albiouse, était particulièrement tout oreilles. En résumé, nous avons tous été ravis et nous espérons bien que le R. P. Ballerini ne nous a pas dit son dernier mot. Nous le porterions volontiers en triomphe. Du reste, il a tout pour lui, une belle voix et une physionomie expressive qui respire la sainteté ; il est de haute taille, de constitution robuste ; il est surtout la bonté et l'aménité en personne.

C'est Monseigneur Fillion, évêque du Mans, en ce moment à Rome, qui nous a dit la messe. Tout ce qui rappelle la patrie absente fait grand plaisir, et nous avons été très heureux de recevoir la sainte communion de la main d'un de nos évêques. Sa Grandeur nous a adressé une allocution très touchante :

« Vous pouvez tout obtenir, nous a-t-il dit en terminant, vous qui avez tout quitté pour vous enrôler sous le drapeau de Jésus-Christ. »

Je ne sais pas si le bataillon a jamais prié avec plus de ferveur ; c'est que, à mon avis, nous n'avions jamais été aussi bien préparés. Je crois n'avoir oublié personne de ceux qui me sont chers ; j'ai prié surtout pour maman afin que Dieu lui rende la santé, et pour François afin qu'il ait du succès dans ses examens de droit.

En sortant du *Gesù*, j'ai échangé quelques mots avec le domestique de Monseigneur Fillion, du nom de Laurent ; le brave homme était tout ému du spectacle auquel il venait d'assister, et il y avait de quoi. De la Touche, qui reprend ses forces à vue d'œil, bien que marchant encore avec des béquilles, était à la messe ce matin comme tout le monde et a pu aller à la sainte Table et en revenir sans le secours d'aucun bras.

Alain de Charette m'a dit hier, en me lisant un passage d'une lettre de sa mère, que Marie et toi, mon cher papa, vous aviez eu la bonne fortune de la voir à Nantes et que Madame de Charette vous avait donné sur ma personne et sur ma précieuse santé les détails les plus circonstanciés. Je m'en suis réjoui et je suis sûr que le temps ne vous a pas paru long près d'elle. Le commandant t'écrira le jour où il pourra te recevoir à son tour, à moins qu'il n'aille vous surprendre à Kerguenec, ce qu'il fera bien volontiers, si le temps le lui permet.

Nous sommes tout à fait au beau temps. Depuis quatre jours un soleil splendide nous éclaire et nous réchauffe même démesurément, car, en somme, nous voilà passés tout d'un coup, comme par enchantement, de la neige aux grandes chaleurs. Quoi qu'il en soit, j'avoue que j'aime beaucoup mieux le soleil, même avec toutes ses ardeurs, que le froid. L'hiver, je suis un peu comme les marmottes ; mais quand vient l'été, je commence vraiment à mieux vivre, et pour le moment j'aspire à pleins poumons et avec d'ineffables délices l'air pur des montagnes de Frascati.

Un peu de politique maintenant. En France, vous croyez au prochain retrait des troupes françaises : c'est une illusion, nous n'y sommes pas. Il est bien vrai que, d'après la Convention, si mes sens ne m'abusent pas, l'évacuation des troupes devait commencer ce mois-ci ou le moins prochain ; mais on assure que les derniers ordres reçus par le général de Montebello ne contiennent pas la moindre allusion à ce sujet, et ce dont nous sommes absolument certains, c'est que les derniers bateaux ont apporté de Toulon à Civita-Vecchia des quantités énormes de munitions.

Dans le dernier consistoire du 27 mars, le Saint-Père n'a pu s'empêcher d'exprimer énergiquement la douleur que lui font éprouver les tristes incidents du Mexique. Sa Sainteté a manifesté en même temps l'espoir que l'empereur Maximilien abandonnerait la

voie dans laquelle il s'est si malheureusement engagé et qu'il donnerait satisfaction aux justes désirs du Saint-Siège.

Quelqu'un de bien informé m'a affirmé que l'impératrice Eugénie est sincèrement dévouée à Pie IX, et absolument opposée au retrait des troupes françaises. Je le crois volontiers, car la foi espagnole l'a suivie jusque sur le trône. Dieu lui tiendra certainement compte de ses sentiments et de ses bonnes intentions à l'égard du Pape; mais hélas ! son empire, si grand qu'il puisse être sur le cœur du souverain, n'aura pas raison des menées des sectes.

L'abbé Daniel vous envoie mille bons souvenirs, et moi je vous embrasse tendrement et vous quitte pour aller au Gesù à la Bénédiction. Monseigneur l'évêque du Mans doit encore nous dire quelques mots, puis ira s'asseoir à la table de notre bon Monseigneur de Woëlmont, en compagnie du Révérend Père Ballerini, du chanoine Ingami de Marino, saint et vénérable prêtre qui nous est dévoué corps et âme et a prêché la retraite à nos musiciens, de l'abbé Daniel et de messieurs les officiers.

HENRI.

P.-S. Rome, ce samedi soir, 8 avril 1865.

Ayant obtenu une permission pour assister demain à la cérémonie des Rameaux à Saint-Pierre, je me suis rendu à Rome cette après-midi. En arrivant, j'ai

été surpris par une mauvaise nouvelle. Antoine de la Rochette, déjà fatigué avant son départ pour Naples, a récolté en route, à la barbe de ses cousines de Béjarry, soit au pied du Vésuve, soit à Pausilippe, à Sorrente ou dans la grotte du Chien, je ne sais, une très jolie fluxion de poitrine. Par bonheur, il est solidement charpenté et aussi admirablement soigné par M. le docteur Charruau, de Nantes, de passage à Rome, que par le docteur Berrard, l'auteur des fameux cancans Berrard, sous Louis-Philippe.

Ces Messieurs assurent que le danger, si danger il y a, sera promptement écarté. Donc inutile d'inquiéter sa famille. Madame de la Poëze et ses deux fils Henri et Charles, le duc Elzéar de Sabran, Charles de Chevreuse et plusieurs autres de ses amis se succèdent chez Antoine et on télégraphiera au Quenet, s'il y a lieu. Je viens de le voir, et il ne m'a pas fait l'effet d'un homme qui s'en va.





SOIXANTE-SIXIÈME LETTRE

PÈLERINS DE VICOVARO. — TIBUR. — LE SON DES CLO-
CLES. — L'HÔTEL ET LE TEMPLE DE LA SIBYLLE. —
LE DÔME DU *Tempietto* DE VICOVARO. — CHAPBAU
BAS. — PRIÈRE DU SOIR DEVANT LA MADONE. —
MESSE ET COMMUNION. — *Stefana Antonini*. — LA
DISPUTE DE *Casape*. — ABBÉ MITRÉ SANS PEUR ET
SANS REPROCHE. — DUC ET DUCHESSE DE PERSIGNY.
— ILLUMINATION RÉUSSIE. — *Sfortunato Palestro* !

Frascati, le 28 avril 1865.

L y a presque huit jours, mon cher papa,
que je suis parti avec M. le lieutenant de
Gouttepagnon pour une excursion *pedibus*
cum jambis dans les montagnes des Etats
pontificaux. Munis tous deux d'une permission de
six jours *ad hoc*, nous avons levé le pied dimanche
dernier par le fort de la chaleur, un léger paquet sur
le dos, la canne en main, de bons souliers *aux pattes*,
le revolver en poche et, bien entendu, de prosaïques
habits de pékin sur le dos. Pleins d'une juvénile ar-
deur, nous nous lançons comme des bombes vers Ti-

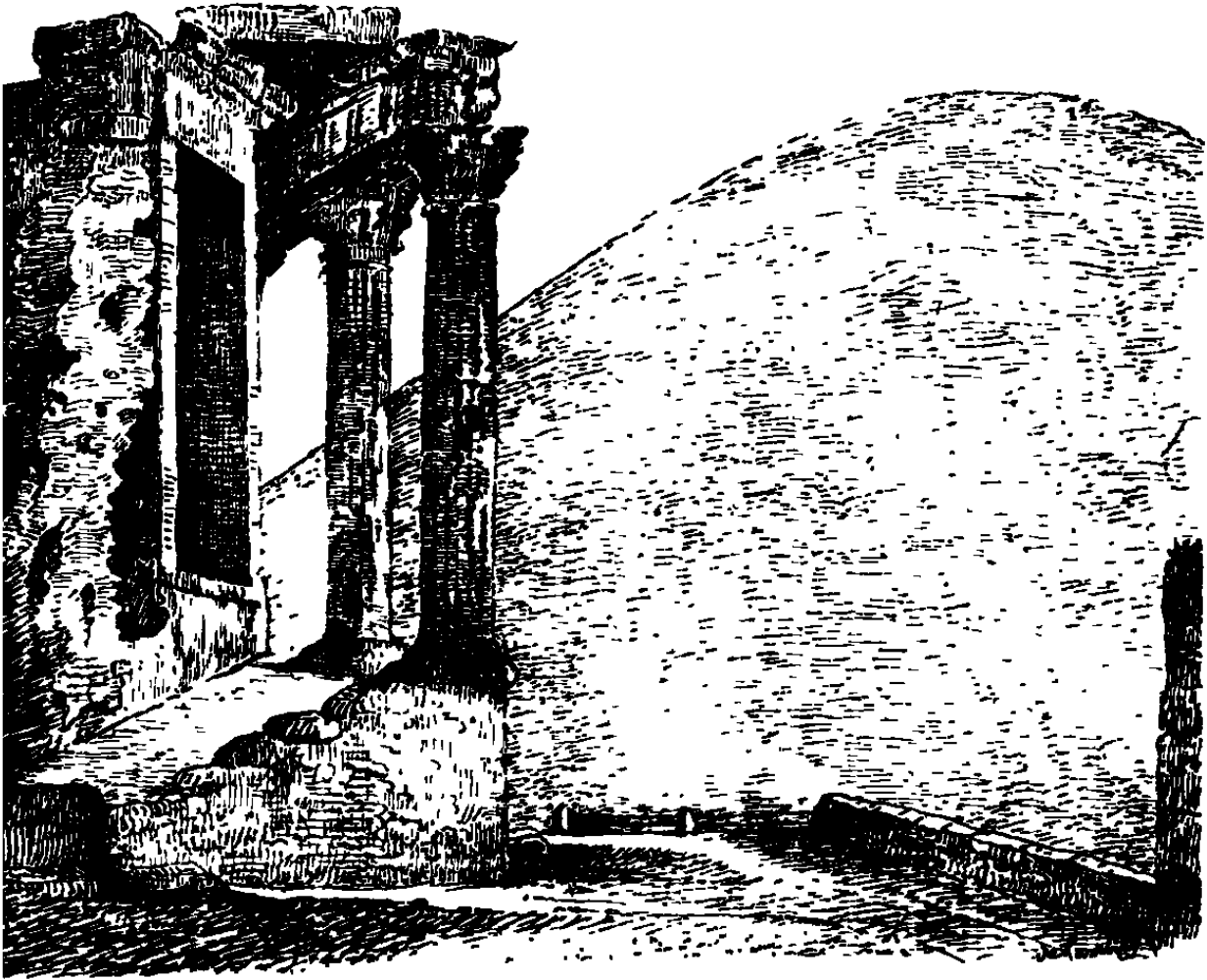
voli (Tibur). Suis-moi bien sur la carte. Après cinq heures de marche, Tibur et nous, étions en présence; il n'y avait plus qu'à monter, mais à monter longtemps. Position admirable, comme toujours, puis des cascades et des *cascatelles* qui font courir tous les étrangers; mais j'imagine que ça ne doit pas valoir la chute du Niagara. Les eaux dégringolent avec fracas du haut d'une immense montagne, puis se précipitent, etc., etc., etc. (Voir dans les Guides la description de Tivoli.) Je ne suis pas assez serin pour rabâcher à mon tour leur sempiternelle rengaine.

A huit heures du soir nous faisons notre entrée dans Tibur; les cloches sonnent, mais pas pour nous; c'est l'*Ave Maria*; aussi nous nous découvrons et récitons dévotement, comme tous les braves Tivolésiens, notre *Regina cœli*, puis nous emboîtons le pas du côté de l'hôtel de la Sibylle, le meilleur de l'endroit, ainsi nommé parce qu'il fait suite à un temple de Vesta dit de la Sibylle, d'où sortaient jadis les oracles et d'où sortent encore des hiboux et des chauves-souris. Ce temple, vrai petit bijou avec sa ceinture de colonnes en marbre, est admirablement conservé. Les Anglais ont la rage de s'y faire servir à déjeuner ou à dîner, même par le plus grand soleil.

Trahit sua quemque, voluptas: nous autres, nous avons préféré l'hôtel au temple, et, malgré que cet hôtel ne soit qu'une case de piètre apparence, nous y avons, ma foi, tout aussi bien mangé qu'à Ménéac chez madame Cotuan.

Le lendemain nous avons mis le cap sur Vicovaro, but principal de notre voyage. Depuis longtemps déjà, je brûlais du désir d'aller me prosterner devant la Madone miraculeuse, et de la prier pour vous et pour moi. Il était quatre heures du soir (lundi 24 avril) lorsque mon compagnon et moi nous avons aperçu le dôme de la sainte chapelle. A sa vue nous avons mis chapeau bas et récité le chapelet. Bientôt, tout couverts de poussière et ruisselants de sueur, nous étions aux pieds de Notre-Dame de Vicovaro. Dire ce que j'ai éprouvé est inexprimable. D'abord, cette peinture est toute céleste ; celui qui l'a conçue doit être un grand saint. En la regardant, on sent je ne sais quel frisson vous courir dans tous les membres, et les larmes vous viennent aux yeux. Elle prie si bien cette Vierge admirable, elle est si éloquente cette avocate des pauvres pécheurs, il y a tant d'amour dans ses yeux, tant de majesté et aussi de tendresse sur cet auguste visage de la Mère de Dieu et de la Mère des hommes, qu'il n'est pas étonnant que Marie ait fait choix de cette image pour donner par elle de solennels avertissements. Le miracle se produit encore très souvent. Il y a quinze jours, la Madone a remué les yeux et pâli presque toute la journée. Tout le peuple et tous les pèlerins en ont été témoins. Moins heureux qu'eux, je n'ai pas vu le prodige, je n'en étais pas digne. De Gouttepagnon, qui l'avait parfaitement constaté l'année dernière, n'a pas eu le même bonheur cette fois-ci.

Mais avec quelle ferveur on prie dans ce sanctuaire !
Je n'ai jamais été aussi impressionné, pas même
devant Notre-Dame du Bon-Conseil à *Genazzano*.



Porte du temple de la Sibylle, à Tivoli.

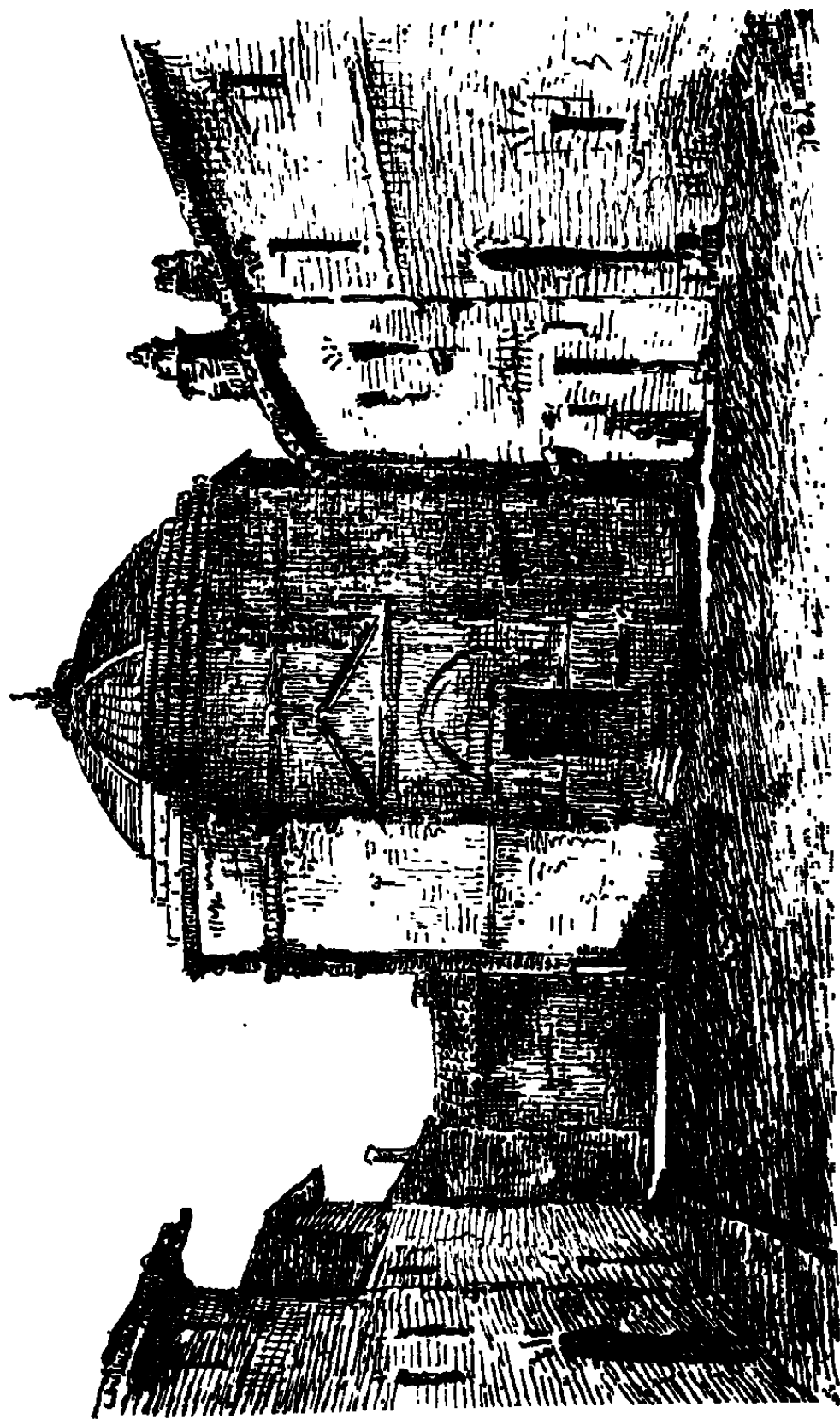
Pourquoi ? je ne saurais le dire. La Vierge de
Vicovaro, c'est le grand miracle de notre temps. Ici
pas de supercherie possible, c'est par cinquante
mille à la fois et durant des mois entiers que des
témoins de toute provenance et de toute nation qui

campaient en plein air ont attesté le prodige et par serment et par écrit. Des volumes énormes sont couverts de signatures de juifs, de protestants, d'impies déclarés qui se sont convertis ici et en grand nombre. Beaucoup, venus avec l'intention de se moquer de la crédulité des pèlerins, sont tombés à genoux et se sont confessés après avoir levé seulement les yeux sur la Madone. Personne ne lui a résisté.

Après avoir vénéré longtemps la sainte image, nous nous sommes occupés de trouver un gîte et aussi quelque chose à manger. Vicovaro est un tout petit bourg ; durant les mois dont j'ai parlé, on n'y venait pas sans provisions ni sans tentes. Depuis, un excellent bonhomme a fait arranger trois chambres de sa maison, et loge et héberge les pèlerins *di qualità*. Notre souper a été d'une frugalité anachorétique : une omelette à la graisse avec quelques feuilles de salade pas tendres et à l'huile rance ; mais à Vicovaro la Madone fait oublier tout le reste, puis un peu de pénitence en son honneur n'est pas hors de saison.

Après cette *cena brevissima*, nous avons assisté à la prière qui se dit tous les soirs devant la Madone. Il y avait ce soir-là foule de pèlerins, surtout *del regno* (du royaume de Naples).

Il faut voir les manifestations de la foi de ces braves gens pour s'en faire une idée. Chez nous, même en Bretagne, la foi n'est pas si vive, mais aussi je ne



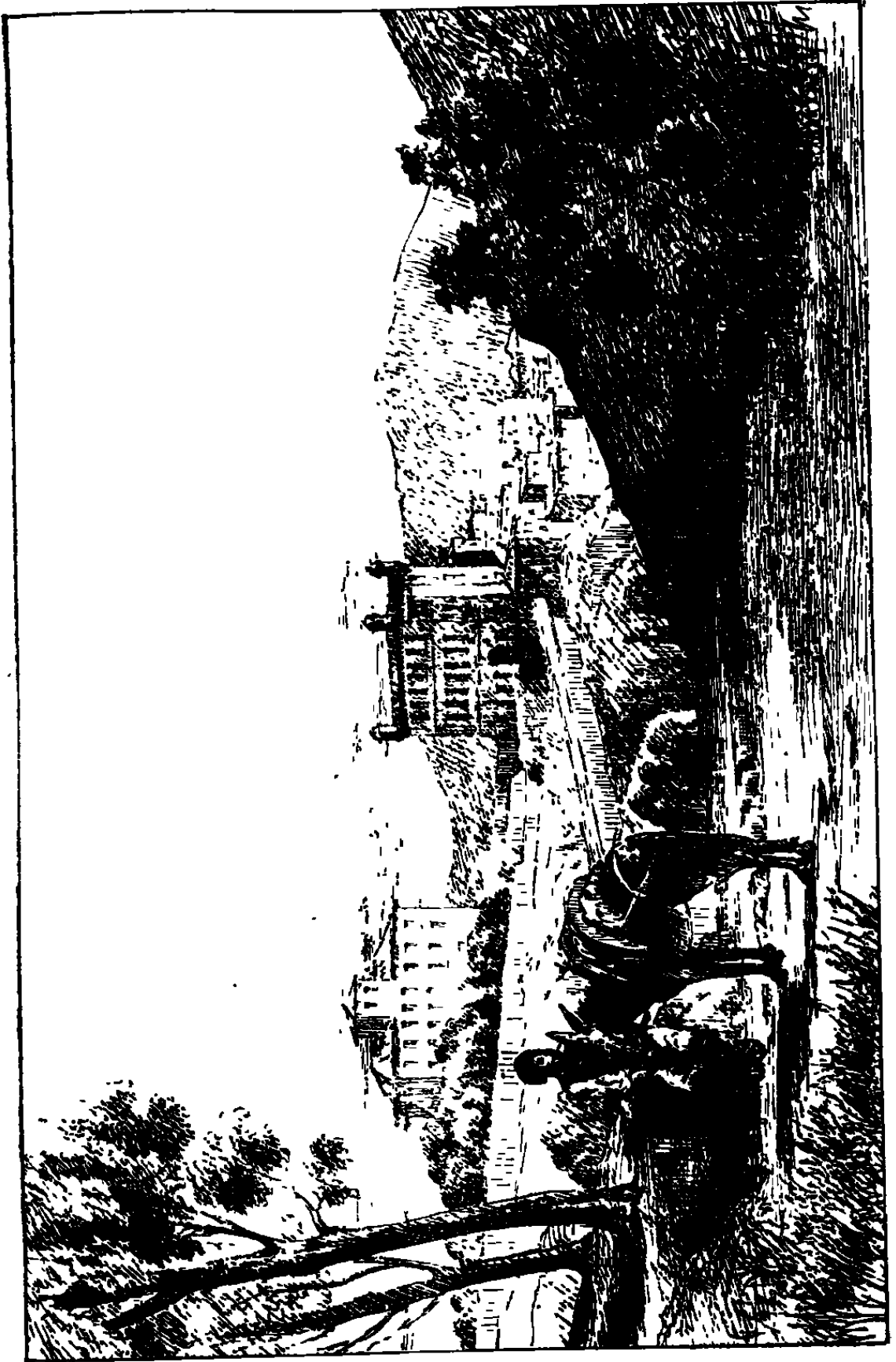
Le Tempietto de Vicovaro.

crois pas qu'elle soit aussi bien récompensée. Des hommes, des femmes, des enfants se traînent sur les genoux pendant deux ou trois kilomètres et arrivent ainsi en criant et en suppliant devant l'image miraculeuse. Ils prient et supplient avec tant d'insistance, pendant des jours, s'il le faut, que la très sainte Vierge est bien forcée de leur accorder la *grazia*. Après la prière le chant des cantiques commença. Toutes ces Napolitaines ne faisaient point de façons pour chanter, et cela avec tant de simplicité et de piété que nous en étions tous deux dans une sorte de ravissement. Quelles voix fraîches et pures que celles de ces montagnardes des Abruzzes ! Au premier abord elles semblent un peu criardes, mais on s'y fait vite, et l'oreille et le cœur subissent délicieusement le charme. Le lendemain matin, nous avons assisté à la messe et fait la sainte communion ; une bande de pèlerins est arrivée pendant ce temps ; il en est ainsi à chaque instant du jour. Si les caravanes ne sont plus aussi nombreuses que dans les premiers temps du miracle, c'est toujours la même foi et la même ferveur. Comme nous finissions notre action de grâces, un chapelain est venu nous prier de passer à la sacristie et nous a présenté une jeune Napolitaine et sa mère, en nous autorisant à les interroger, autant que nous voudrions, pour nous convaincre par nous-mêmes de la véracité du miracle dont il venait d'écrire la relation sur son registre.

Cette brave paysanne et sa fille qui venaient de com-

munier en même temps que nous et nous avaient vus, ont répondu à toutes nos questions avec autant de confiance que de candeur. J'avais mon calepin à la main, et j'ai tout écrit.

La jeune fille, nommée *Stefana Antonini*, née à *Santa Maria del Sambuco* dans le royaume de Naples, âgée de 19 ans, a reçu, le 5 août dernier (1864), onze coups de couteau, trois dans la région de la veine carotide qui a été coupée, et huit dans la région du cœur et dans la poitrine. Son assassin la laissa pour morte. Quelques heures après ce crime dont la jalousie avait sans doute été le mobile, Stefana Antonini fut heureusement aperçue par des passants et rapportée chez elle sans donner le moindre signe de vie. Le curé, le médecin, la justice ne tardèrent pas à accourir; tout le monde crut et déclara qu'elle était morte. La pauvre mère étouffait de sanglots et arrosait de ses larmes le corps de sa fille. Pendant qu'elle se désolait ainsi, l'inspiration lui vint d'invoquer la Vierge de Vicovaro : « Sainte Madone de Vicovaro, » s'écria-t-elle, en tombant à genoux, rendez-la-moi » et j'irai vous remercier avec elle, dans votre sanctuaire. » Immédiatement la jeune fille, revenant à elle comme d'un long sommeil, ouvrit les yeux. Onze jours après, toutes ses blessures étaient parfaitement fermées; la veine carotide s'était recollée par un procédé inconnu à la science. Nous avons vu, de nos yeux vu, les cicatrices des coups de couteau sur la carotide au-dessous de l'oreille gauche, cicatrices de



San Gregorio.

nature, en effet, à faire croire que la veine a dû être coupée, selon que l'assurait la mère de Stefana Antonini; mais il est bien clair que, n'étant pas médecins, nous ne pouvons affirmer si cette artère a été réellement tranchée. — Quoi qu'il en soit, la pauvre jeune fille pleurait à chaudes larmes et ne savait comment témoigner sa reconnaissance à sa toute-puissante Protectrice.

Elle a prononcé devant nous son acte de consécration à la très sainte Vierge, puis le chapelain l'a inscrite *Enfant de Marie* et lui a passé au cou le ruban bleu qu'elle a baisé bien des fois. Son bonheur était au comble. Je me disais que ma foi était peu de chose auprès de celle de ces deux pauvres femmes. Oh ! ce n'est pas le peuple des campagnes des Etats pontificaux, ce ne sont point les paysans des Abruzzes, au royaume de Naples, qui ont attiré sur leur pays les châtimens du ciel ; c'est bien plutôt leur foi qui apaisera la colère de Dieu. Ils ont pour avocate Notre-Dame de Vicovaro, et c'est par son intercession et par leurs prières que l'heure de la miséricorde et du salut viendra pour l'Italie.

Je joins à cette lettre une image commune, une de celles qu'on distribue aux gens de la campagne ; elle ne donne aucune idée de l'incomparable beauté de la Reine de Vicovaro ; mais un prêtre l'a fait toucher devant moi à l'image miraculeuse ; à ce titre ce pauvre morceau de papier est donc bien précieux. Baisez cette image avec respect. Comme bien vous pensez,

j'ai emporté de Vicovaro de grandes consolations et n'ai qu'un désir, celui d'y retourner.

Samedi matin, 29 avril 1865.

De Vicovaro nous nous sommes jetés dans les montagnes et avons parcouru des pays superbes que nous ne connaissions pas : Castel Madama, San Gregorio, Casape. Un des flancs de la montagne dans laquelle se trouve incrusté Castel Madama était couvert d'arbres de Judée aux fleurs rouges : on eût dit de loin un immense bouquet en forme de pyramide. A Casape, nous avons admiré des châtaigniers séculaires. Le terme de nos pérégrinations de ce jour-là était la petite ville de Poli. Or, vers six heures du soir, nous avons beau regarder dans toutes les directions du haut de la montagne qui domine Casape, nous n'apercevions ni maisons ni lumières. Le jour baissait, impossible de rien imaginer de plus beau que ce coucher de soleil ; tout à coup le sentier que nous suivions se bifurqua. Fallait-il prendre à droite ou à gauche ? De Gouttepagnon voulait s'engager à droite ; je soutins *mordicus* et avec une certaine animation que le sentier de droite nous menait sur Rome dont nous étions à environ huit lieues ; la dispute fut assez chaude, et après nous être dit, à plusieurs reprises, que nous n'avions pas le sens commun, je réussis pourtant à entraîner de Gouttepagnon dans ma voie, c'était la bonne. Au bout d'un quart d'heure

de marche, nous atteignons le sommet du mont, et immédiatement nous apercevions au bas, un peu dans la plaine, une blanche ligne de lumières qui étaient bien celles des quinquets de Poli. Ouf ! je triomphai à la barbe de mon lieutenant, qui au fond n'en était pas fâché, car nous commençons à nous demander sérieusement si nous n'allions pas passer la nuit dehors. Ces montagnes n'étaient rien moins que sûres : leurs flancs renfermaient de jolis petits ravins pourvus eux-mêmes de grottes et cavernes à tenter tous les brigands d'alentour, et c'est généralement la nuit que ces Messieurs opèrent leurs changements de garnison. S'ils allaient nous cueillir ! Pas plus tard que dans les premiers jours de ce mois, deux soldats français sont ainsi tombés au pouvoir d'une bande qui les a entraînés dans une forêt aux environs de Casamari. Comme on se disposait à les fusiller, ces deux pauvres diables ont supplié le chef de leur accorder la vie, en prétextant qu'ils n'étaient point armés, ni en expédition. « Nous sommes allés « nous promener au monastère de Casamari où le « Père Abbé nous a retenus, ont-ils dit, ce n'est pas « là un crime. — Eh bien ! a répondu le chef des « brigands, je veux savoir si vous dites toute la vérité. » Et il a écrit à l'Abbé mitré de Casamari. L'Abbé, qui n'a pas peur, s'est aussitôt rendu dans la forêt, a attesté que les Français étant venus demander l'hospitalité au monastère, il les avait reçus en toute simplicité selon la coutume, et a sommé le brigand de

les-lui confier. Le brigand s'est exécuté. Mais ici pas de monastère pour nous recevoir, ni de Père Abbé pour venir nous réclamer, si nous tombions *tra le gambe* des brigands.

La vue des reverbères de Poli fit évanouir en un clin d'œil nos inquiétudes, tout comme notre soleil d'avril sait déjà crever les nuages, et bientôt nous mangions des œufs et du fromage dans la première *locanda* de Poli. Le lendemain, après avoir entendu la messe dans une fort belle église, et visité une superbe villa dont le parc est dessiné tout à la française, nous avons gagné Palestrina, dont les monts se dressaient en face de nous et par des sentiers au sujet desquels il n'y avait plus de contestation possible. Monsieur le capitaine de Lambilly nous a de nouveau ouvert ses bras, son cœur et sa table ; de Gouttepagnon a pincé de la guitare en chantant le *passariello*, et moi j'ai dit l'*Amant de la lune*.

De Palestrina nous sommes revenus à Frascati, frais et dispos comme au départ, les jambes éminemment fortifiées, et cinq écus de moins dans le porte-monnaie.

Le duc et la duchesse de Persigny, arrivés depuis peu à Rome, ont été reçus en audience par le Saint-Père. Le duc, qui subit facilement, paraît-il, les influences des milieux où il se trouve, chante à qui veut l'entendre les louanges de Pie IX et de son gouvernement. Rome l'enthousiasme ; l'illumination du 19 de ce mois, en mémoire du retour du Pape de



Poli.

Gaëte et de sa préservation dans le désastre de Sainte-Agnès-hors-les-murs, l'a ravi.

Il est certain que la fête a été splendidement réussie; je suis allé y jeter un coup d'œil et ai rencontré, entre parenthèses, M. Charruau, qui m'a remis les trois cents francs dont tu l'avais chargé pour moi. Au commencement du mois, les Unitaires avaient organisé, à l'occasion de courses de chevaux, près de Rome, une petite manifestation qui n'a pas eu le même succès.

Le fils aîné de Victor-Emmanuel (le prince Humbert) avait fait engager un cheval du nom de *Palestro*. Le nom de la bête pronostiquait évidemment sa victoire; mais voici que, battu dans la première course, *Palestro* s'est jeté à terre dans la seconde, et qu'avec lui sont tombés tous les *bravos* préparés pour sa gloire. Les persécuteurs de l'Eglise ont tôt ou tard le sort de *Palestro*. A la place de son maître, je me serais fait de suite cette réflexion.

Hier, à mon arrivée ici, j'ai trouvé une très bonne et très aimable lettre du commandant, qui est toujours à Paris. « Dès que j'eserai à Nantes, me dit-il, j'écrirai à monsieur votre père, ou bien, si je le *puis*, j'irai le voir moi-même, en me rendant à Kerfily. » Comme je me réjouis pour vous de cette visite !

Tous les camarades vont bien, même de la Touche qui court tout seul et fait son service.

Adieu, mon cher papa; je t'embrasse bien affectueusement, ainsi que maman et les frères et sœurs.

HENRI.



SOIXANTE-SEPTIÈME LETTRE

PAS DE VERS EN PROSE. — VENANT EN DROITE LIGNE DE L'AUTEUR DE *l'Esprit des lois*. — CHEZ BERGERON. — MAXIMIN GIRAUD. — UN PIÈGE. — GUÈTRES PLISSÉES. — LE BERGER DE LA SALETTE. — DAVID ET GOLIATH EN PERMANENCE. — TENDRE SERPOLET. — FOIRE AUX VACHES. — « VOUS » PAR DISTRACTION.

Frascati, le 12 mai 1865.

MON BIEN CHER PAPA,

C'EST avec grand plaisir que j'ai reçu toutes vos lettres écrites à Kerguenec pendant les vacances de Pâques. J'ai vu avec un véritable bonheur que personne ne m'oubliait, et je vous remercie tous, père, mère, frères, sœurs, cousines et cousin, des marques d'affection que chacun a voulu me donner. Tout cela m'est arrivé au moment où je venais de faire partir la relation de mon pèlerinage à Vicovaro.

Voici que nos chaleurs déjà sont excessives ; ça fait un vers, relis plutôt, et mes professeurs de belles-lettres m'ont dit jadis que le vers n'était permis à

aucun prix quand on écrivait en prose ; je vais néanmoins le laisser avec ton autorisation, afin de ne pas perdre de temps. La manœuvre, éte nte devenue impossible au milieu du jour, est remplacée par la sieste ; mais en revanche nous nous dédommageons le matin.

Peu de fièvres jusqu'à présent ; l'air de Frascati n'est du reste pas malsain ; les collines d'Albano sont comme un rempart entre la *malaria des marais Pontins* et nous.

Pour le quart d'heure, je ne me sens pas du tout disposé à empoigner la fièvre ; en juillet je tâcherai d'aller respirer quelques bouffées d'air de Porto d'Anzio, et le reste de l'été se passera bien, j'espère. Le service est toujours rude, mais je ne m'en plains pas, ça fait passer le temps ; à force de porter l'eau, le pain, le bois et aussi de balayer les escaliers, on sent avec un légitime orgueil que le poignet et les épaules se fortifient.

Notre bataillon a atteint, je crois, son *maximum* pour cette année ; bien que le nombre des permissions soit plus considérable en été que l'hiver, nous sommes encore environ *sept cents*.

De fort belles et intéressantes recrues nous sont arrivées ces derniers temps, par exemple un Montesquieu descendant en droite ligne de l'auteur de *l'Esprit des lois*, fort gentil garçon et excellent soldat ; par exemple encore Maximin Giraud, le berger de la Salette, qui se trouve ici, sans trop savoir com-

ment, mais évidemment amené par la main de la très sainte Vierge. Nous le possédons depuis seulement dix jours, et je n'ai constaté qu'hier son identité. Je dis *je*, c'est bien mal de se mettre ainsi en avant, mais il n'y a pas à dire : c'est moi qui ai eu le mérite — si mérite il y a — de la trouvaille. Maximin, sur le conseil du cardinal Villecourt, son grand protecteur, avait résolu de garder l'*incognito* autant qu'il le pourrait. Il est certain que, les premiers jours, il n'est venu à l'idée de personne que ce gros Giraud fût le pâtre des Alpes dont on a tant parlé. — Giraud est un nom très commun. — Les Giraud pullulent de par la France. Donc, personne n'a pris garde au nouveau Giraud. Avant-hier soir, — me trouvant chez notre fourrier Bergeron, j'ai par hasard jeté les yeux sur la *matricule* qu'il mettait en règle de sa belle main. — Giraud Maximin, né à Corps (Isère), le 27 août 1835! — Ce nom de Maximin m'a frappé, celui de Corps aussi. Je n'avais pas réfléchi deux minutes que le nom de la Salette me venait sur les lèvres. « Mais, dis donc, Bergeron, « m'écriai-je, c'est tout à fait le nom du berger de la « Salette? Ce serait curieux, si c'était lui? — Ah! « bah! reprit Bergeron. — Regarde plutôt, né à « Corps en 1835. — L'apparition de la sainte Vierge « à Maximin et à Mélanie sur la montagne de la « Salette a eu lieu le 19 septembre 1846, je le sais « pertinemment, car ma mère a une grande dévotion « à Notre-Dame de la Salette et j'ai étudié cette affaire

« à fond dans le temps. Maximin avait onze ans à ce
« moment-là ; faisons le calcul : de 1835 à 1846, il
« s'est écoulé juste onze ans. — Tiens, tiens, fit Ber-
« geron, mais ça se dessine en effet ! Tâche donc, toi
« qui as des aptitudes pour tirer les vers du nez des
« gens, de savoir le fin mot. — Eh bien ! j'essaierai. »

Le soir à la prière, devant la statue de la sainte Vierge, car nous sommes en plein Mois de Marie et chaque caserne a sa principale chambre ornée d'un beau Mois de Marie avec fleurs et bougies, j'ai examiné attentivement le nouveau zouave ; il priait pour de bon et levait sur la petite statue de la sainte Vierge des regards vraiment affectueux et suppliants. La nuit, j'en ai rêvé et dressé mon plan d'attaque. M'étant rappelé fort, à propos que l'abbé Gassiat m'avait dit avoir fait la classe à Maximin à Dax, je me suis résolu, à part moi, de lancer ingénument dans la conversation le nom de l'abbé Gassiat, à la face du bonhomme.

A onze heures, après la parade sur la place de Frascati, j'ai abordé Maximin : « Eh bien ! Giraud,
« vous avez dû remarquer que monsieur de
« Troussures, le capitaine adjudant-major, n'est pas
« tendre ; si vous vous présentez un jour à la parade,
« quand votre tour viendra, avec des guêtres aussi
« mal ajustées, vous êtes bien sûr d'être mis dedans.
« — Vous croyez ? — Ça ne fera pas un pli, tandis
« que vos guêtres en font trop. Ah ! vous n'êtes pas
« bien ficelé, mon ami, il faudra pourtant tâcher

« d'être meilleur zouave que vous n'avez jadis été
« écolier à Dax. — Que voulez-vous dire ? — Oh !
« j'en sais long sur vous, sans que vous vous en
« doutiez ; l'abbé Gassiat qui vous a fait la classe
« m'a dit que vous étiez un peu paresseux. — L'abbé
« Gassiat vous a dit cela à vous ? — Tiens, vous le
« connaissez donc, l'abbé Gassiat, me suis-je écrié en
« souriant, pendant que mon lapin changeait de
« figure. — Mais oui, l'abbé Gassiat, de Bayonne ?
« — De Bayonne, précisément. — Ce qui fait, mon
« pauvre Maximin, que je n'ai plus l'ombre d'un
« doute sur votre identité, et que je suis maintenant
« absolument certain que, né à Corps (Isère) le 27
« août 1835, vous vous trouviez sur la montagne de
« la Salette en présence de la belle dame le 19
« septembre 1846. — Ah bien ! par exemple ! vous
« m'avez joué là un vilain tour, reprit-il confus et
« rouge comme une crête de coq ; moi qui me
« croyais sauvé et à l'abri de toute curieuse investi-
« gation, moi qui ai juré au cardinal Villecourt de
« ne pas me laisser prendre. »

Immédiatement je volai chez Bergeron, où je
rencontrai M. d'Albiousse, et leur fis part, sur
un petit ton de triomphe, de ma découverte. —
Du reste, dès le lendemain Maximin était
signalé par une lettre à M. de Troussures : plus
moyen de jouer à l'inconnu ; mais il a fallu cela
pour qu'il me pardonne ; car il était, pour de bon,
horriblement vexé d'être ainsi tombé dans mon

piège. Ça me l'a fait prendre de suite en estime. En conséquence, j'ai déjà beaucoup causé avec lui ; M. Daniel l'a même mis tout particulièrement sous ma haute direction, ça m'honore ; mais ce n'est pas un petit paquet que ce bonhomme-là ! Il est fort comme un bœuf, boit et mange bien, et j'imagine qu'il fouillera aussi souvent dans ma bourse que dans la sienne. Enfin, je le ferai pour l'amour de la bonne Vierge, et j'espère qu'elle m'en saura gré. L'ami Galbaud a pris aussi Giraud en affection, je n'en suis pas fâché, car, partagé entre nous deux, le fardeau sera moins lourd.

Maximin m'a déjà raconté toute sa vie et donné de nombreux détails sur l'Apparition. Quelle vie mouvementée et, en définitive, pas très heureuse ! Ce pauvre garçon a déjà bien souffert, et tout me porte à croire qu'il n'a pas fini. La sainte Vierge m'a l'air de le faire marcher par un tout petit chemin pas du tout semé de roses. C'est une bonne nature, agreste comme les montagnes du Dauphiné, mais droite et généreuse. Maximin m'a avoué toutes ses étourderies de Paris et d'ailleurs, ce qu'il appelle ses folies ; c'est plutôt ses extravagances qu'il faudrait dire, car il m'a juré que, sous le rapport de la moralité, la sainte Vierge n'avait jamais permis qu'il forlignât, si peu que ce soit. A Paris, tandis qu'il étudiait la médecine, certains étudiants lui ont dressé des embûches peu avouables ; il les a toutes évitées, et pour moi qui le connais déjà à peu près à fond, ce miracle est bien

plus miraculeux, si je puis ainsi m'exprimer, que celui de la Salette. Il a ses défauts ; il aurait, par exemple, une tendance à vouloir considérer un peu trop volontiers le fond des *foliettes* : ceci lui a déjà été reproché et le lui sera encore : depuis son arrivée ici, il m'a paru deux ou trois fois un peu échauffé. Hier j'ai voulu constater par moi-même si vraiment il passait les limites de la tempérance, et j'ai remarqué qu'un seul verre de mauvais vin lui déliait la langue et lui faisait monter le sang à la tête. C'est donc plutôt une affaire de tempérament : peut-être chez lui le cœur ne fonctionne-t-il pas trop régulièrement. Puis ce qui passerait inaperçu chez un autre est observé forcément chez Maximin. Mais pour ce qui est des paroles légères, à double sens, il en a horreur. On voit que son cœur est demeuré toujours digne de la très sainte Vierge et n'a pas contracté la moindre souillure. Eh bien ! le cœur c'est tout, et pour moi toutes les autres imperfections de Maximin sont une confirmation évidente du miracle de la Salette. *Infirma mundi elegit Deus ut confundat quæque fortia*. N'en déplaise aux impies et aux pauvres diables d'ignorants ou d'imbéciles dénués de sens surnaturel, c'est ainsi que Dieu a de tout temps procédé, et il n'est pas probable qu'il change de tactique d'ici la fin du monde. Ce sera toujours David qu'il mettra en présence de Goliath.

Dans la conversation ordinaire le berger de Corps est assez lourd, mais pas du tout dépourvu de bon

sens ni de jugement ; quand il parle de l'Apparition, il n'est plus le même. Il faut bien que ce soit la très sainte Vierge qui l'inspire, car il est alors admirable de clarté et de logique ; les objections les mieux formulées ne sont pour lui qu'un jeu, et il vous démolit tout cela plus aisément qu'un enfant n'abat le château de cartes qu'il a bâti. Je te tiendrai au courant de ses faits et gestes.

Antoine de la Rochette achève de secouer sa fluxion de poitrine en massacrant des cailles à Porto d'Anzio. C'est le moment de leur arrivée ; on en abat tant qu'on veut. Les habitants de Porto d'Anzio, moins prodigues de leur poudre que messire Antoine, tendent des filets et prennent par milliers ces pauvres petites bêtes. Si cette manière de chasser est très prosaïque, le gibier du moins n'est pas abîmé, et l'on ne court pas risque d'avoir les dents cassées par un ou plusieurs grains de plomb.

Il vient de me tomber une affaire colossale sur les bras, une affaire à plaider sous peu en conseil de guerre. Elle est si grave que mon client est, de l'avis de tous, condamné par avance. C'est un homme de ma compagnie déjà en prison préventive depuis vingt-huit jours. Le malheureux m'a supplié en grâce de le défendre ; je n'ai pas cru devoir lui refuser ce service. Dieu veuille qu'il n'ait pas à se repentir de son choix ; j'entrevois pourtant un système de défense. Priez pour moi à cette intention.

J'ai reçu ce matin une lettre de Corneto ; don Ar-

gelo Marzi m'invite à venir *prendre part* à une foire de vaches qui doit s'y tenir après-demain. Merci. Rien de choquant dans l'expression italienne ; mais en français, tu vois ce que ça donne. Quoi qu'il en soit, je tâcherai de faire un tour à Corneto dans quelques semaines, s'il plaît à Dieu et au colonel. Quel brave et délicieux homme que notre colonel ! Il vieillit bien un peu, mais en vieillissant il fait comme du vin de bon crû.

Voici qu'il s'est accordé, il y a déjà du temps, le luxe d'un chat, à moins que ce ne soit le chat qui se soit accordé celui du colonel. Un fait certain, c'est qu'ils sont devenus inséparables. Ce fortuné et énorme matou suit son maître partout, comme ferait le chien le plus fidèle ; il a nom Serpolet. C'est frais, tendre et joli, et d'aucuns que je connais n'ont pas été sans faire la remarque que le gros Serpolet et le bon colonel Allet ça rime ; Maurice du Bourg prétend même que la rime est riche. Le scélérat, s'il allait faire une chanson !

Je t'envoie le dernier petit mot de monseigneur de Ségur. Tu auras observé déjà que, dans ses lettres, tantôt il me tutoie et tantôt il me dit *vous* ; mais quand il y a *vous*, c'est une distraction de l'abbé Diringer. Pour ce qui me concerne, j'aime bien mieux son *tu*.

Je compte aller après-demain avec cet *excellent bon* à Rome pour assister à la Béatification de la Vénérable Marie des Anges.

Quant au tombeau du Vénérable Binet, notre parent, je n'ai pu encore le découvrir. Je suis pourtant allé à l'église de la *Madonna dei Monti*, selon les indications que tu m'as fournies, et, malgré que je me sois écarquillé les yeux à lire les inscriptions des pierres tombales, je n'ai point rencontré le nom du Vénérable.

Mille choses à toute la cure en bloc, mais pas au bloc. Embrasse-toi de ma part, si tu le peux, mon cher papa ; dans tous les cas, embrasse bien fort pour moi, maman, Marie et la petite Bretonne.

Ton fils respectueusement affectionné.

HENRI (1).

(1)

Paris, 25 avril 1865

MON CHER ET EXCELLENT HENRI,

Ta lettre m'a fait bien plaisir : j'aurais voulu y répondre plus tôt, mais le travail a absorbé tous mes moments. Encore aujourd'hui, je t'écris entre deux instructions de retraite. Tu crois, mon vieux bonhomme, qu'il n'y a que toi de zouave pontifical ? Tu te trompes ; je veux l'être aussi, et combattre sans relâche les ennemis invisibles (et les visibles aussi), comme vous autres, braves amis, vous combattez les visibles (sans excepter les invisibles). Tous, nous sommes ainsi les soldats du bon Dieu ; et notre cri de guerre et de victoire est le même : Dieu, Jésus, Pie IX.

Adieu, mon enfant ; bon courage dans les combats du cœur !
Communique saintement et très souvent et très régulièrement : c'est là qu'est la vie avec la force. Je t'embrasse de tout mon cœur et te bénis, ainsi que tous les tiens, au nom de Celui pour lequel tu veux vivre et tu espères mourir.


† L.-G. DE SÉGUR,
chanoine honoraire de Saint-Denis.



SOIXANTE-HUITIÈME LETTRE

UNE CULBUTE. — ACTIONS DE GRACES A NOTRE-DAME DE VICOVARO. — LE JUBILÉ DES ZOUAVES ET LE RÉVÉREND PÈRE BALLERINI. — COMMENT MAXIMIN S'EST TROUVÉ ZOUAVE. — UN SOUFFLET NON DIGÉRÉ. — LE CURÉ D'ARS. — UN CAMALDULE MOURANT. — INFORTUNÉ BRIGANDET GENDARMES PERCHÉS. — LA MISSION VEGEZZI. — BÉATIFICATION DE LA VÉNÉRABLE *Maria de Angelis*, CARMÉLITE, A SAINT-PIERRE DE ROME, LE DIMANCHE 14 MAI. — L'OMBRE DE GALBAUD DU FORT. — DANTE ET VIRGILE. — LES CHAPELLES DE SAINT-PIERRE. — LA *Lungara*. — SERMON SUR LE PONT SAINT-SIXTE. — VAINQUEUR DU *spleen*. — FALERNE AU *Lepre*. — DÉLICIES DE LA CROIX-BLANCHE.

Frascati, 22 mai 1865.

ien ! vous l'avez tous paré belle, mon cher papa. Quelle culbute ! Ce n'est pas la première que tu te permets ; Dieu veuille que ce soit la dernière. J'ai reçu la lettre où tu me racontes cet accident, hier matin, au moment où j'allais prendre la garde. La voiture était trop chargée, et vous alliez sans doute trop vite

à cette descente rapide de Kerdando. Je ne m'étonne pas que le gros cousin Georges de Cadoudal n'ait rien de foulé ni de cassé ; il aura rebondi comme un ballon de caoutchouc. En pareil cas, c'est une bonne chose de n'avoir pas que les os et la peau. C'est bien à saint Joseph et à Notre-Dame de Vicovaro que tu dois de t'en être tiré, en somme, à bon marché, et j'espère bien que, grâce à leur intercession, tu seras avant peu complètement remis de la secousse occasionnée par cette abominable chute.

Nous avons terminé hier notre jubilé ; le bataillon a été ce que je l'ai toujours vu en pareille circonstance, plein de foi et de ferveur. C'est encore le Révérend Père Ballerini qui a bien voulu venir nous y préparer, muni d'une permission toute spéciale du Saint-Père pour nous faire gagner les indulgences durant le Mois de Marie. Il nous a dit de la part du Pape que Sa Sainteté attachait une grande importance au jubilé des zouaves, et qu'il espérait beaucoup en nos prières. Voilà bien le cœur bon et délicat de Pie IX.

J'ai tenu à ce que l'ami Maximin fit intimement connaissance avec le Père Ballerini, auquel j'avais préalablement esquissé sa portraiture. Un peu plus, ce pistolet-là ratait son jubilé. Comme il rentrait à la caserne avant-hier soir, je lui demandai s'il avait fait toutes les visites prescrites : il lui en manquait une que j'ai faite avec lui, le lendemain matin avant la messe, pour être plus sûr de mon coup. Je sais

maintenant sur le pouce l'histoire de la venue de Maximin aux zouaves.

C'est assez curieux. D'abord, *hai da sapere*, comme on dit ici, il te faut savoir que Maximin, dont les père et mère sont morts il y a longtemps, a été recueilli et quasi adopté depuis environ six ans par deux bons négociants de Paris : M. et M^{me} Jourdain. Ces excellentes gens, après avoir fait de bonnes affaires, ont éprouvé de grosses pertes et sont maintenant assez gênés. N'importe : ce qui leur reste appartient à Maximin tout comme à eux. Notre pâtre m'a fait lire l'autre jour deux lettres de maman Jourdain (comme il l'appelle), vraiment admirables et pleines des sentiments les plus sincèrement affectueux pour lui. Or donc, voici que, vers le milieu du mois d'avril dernier, à l'instigation de M^{me} la marquise de Pignerolles qui lui a ouvert sa bourse, mon Maximin a souhaité le bonsoir à papa et à maman Jourdain et s'est rendu directement à Venise. Pourquoi faire ? Ni plus ni moins, pour entretenir le comte de Chambord de choses très sérieuses. Mais voici qu'il a été reçu là, m'a-t-il dit, comme un chien dans un jeu de quilles, et il se garde bien de rien ajouter de plus. Toutefois je le crois guéri à tout jamais de l'envie de vouloir donner de nouveaux conseils au roi. Après ce déboire, l'idée, qu'il n'avait pas d'abord, lui est venue de filer sur Rome. A-t-il été reçu en audience par le Pape ? c'est probable ; toutefois il ne s'en vante pas. Je soupçonne fort que le

bon Saint-Père Pie IX aura voulu l'éprouver en restant vis-à-vis de lui dans les limites d'une extrême réserve. A Rome, les quelques pièces d'or qui lui restaient ont vite filé, puis la vue des zouaves l'a fait réfléchir. Alors il s'en est allé frapper à la porte du cardinal Villecourt, qui ne l'a pas trop bien accueilli, lui a fait de justes remontrances sur son gaspillage un peu trop sans- façon des billets de cent francs de la marquise de Pignerolles, ne l'a pas détourné de son intention de se faire zouave, et finalement lui a donné les cinquante francs nécessaires pour son engagement. Le lendemain Maximin a reçu une lettre chargée, de trois cents francs, de madame Jourdain. Il y avait plusieurs jours que cette lettre était à son adresse à Rome, poste restante ; il l'avait réclamée en vain plusieurs fois, on ne l'avait pas compris, ou bien l'employé n'avait pas su la découvrir dans son paquet de lettres.— Dans cette lettre, la bonne maman Jourdain, qui était loin de se douter que Maximin eût songé à se faire soldat du Pape, l'accablait de tendresses et le suppliait de revenir à Paris, lui disant qu'elle ne pouvait vivre sans lui, etc., etc. C'était trop tard. Maximin, du reste, n'a pas eu l'ombre d'un regret, et je dois dire qu'il apprécie la grande grâce que la très sainte Vierge lui a faite à son insu. Son séjour ici parmi nous lui sera très utile et il le comprend mieux que personne. J'ai tous les jours une longue conversation avec lui. Avant-hier je suis allé le présenter à un couvent de Camal-

dules au-dessus de Frascati. Chemin faisant, il m'a raconté ses affaires avec monsieur l'abbé Dupanloup et avec le curé d'Ars.

En 1848, année de la première communion de Maximin, monsieur l'abbé Dupanloup, qui allait bientôt devenir évêque, voulant, si je puis m'exprimer ainsi, retourner le petit berger de la Salette sur toutes les coutures, vint à Corps. Après s'être montré aimable pour l'enfant, afin de gagner sa confiance, voyant qu'il n'en pouvait rien tirer au sujet de son secret, il changea de tactique, essaya de l'intimider, et bref, au bout de quatorze heures, perdant patience, monsieur l'abbé Dupanloup appliqua sur la face de mon Maximin un soufflet que celui-ci n'a pas encore digéré et qu'il n'oubliera jamais, jamais.

Le voyant s'animer outre mesure pour un fait, à mon sens, de peu d'importance, je l'ai plaisanté : « Libre à toi de ne pas oublier, lui ai-je dit ; mais tu n'es pas libre de ne pas pardonner. Monsieur l'abbé Dupanloup feignait d'être en colère, pour te tâter, et ce soufflet n'a pas empêché tes joues de s'arrondir et de se couvrir d'une barbe un peu vigoureuse à l'heure qu'il est. » — « Oui, oui, a-t-il repris, c'est très bien ; mais je n'étais qu'un enfant sans défense, et on ne frappe pas un enfant pour lui arracher un secret qu'il ne peut livrer. »

Voyant que je perdais mon temps à vouloir me faire davantage l'avocat de monsieur l'abbé Dupanloup, je l'ai fait passer au curé d'Ars. — « Eh bien, m'a-

t-il conté, ce n'est pas malin. Un frère de mon père m'avait emmené faire toute une excursion à pied ; dans la crainte que mon oncle ne voulût me produire comme une curiosité, un abbé connu de mon père vint me chercher et me ramena du côté de Corps. Nous cheminions toujours à pied et nous trouvant à quelques kilomètres d'Ars, l'abbé me dit qu'il serait content de me faire bénir par monsieur Vianney. Un peu avant d'arriver à Ars, je m'étais attardé près d'un beau cerisier, et comme je finissais de me régaler, le propriétaire arriva et me donna un galop, en me demandant de quel droit je volais ses cerises. — Quand j'eus rejoint mes compagnons, l'abbé dit : « Je parie que tu as volé des cerises? — Je répondis *non*. L'abbé reprit : « Tu mens, car tu as les lèvres toutes noires et tu feras bien de t'accuser au curé d'Ars d'avoir menti. » — Arrivés à Ars, nous nous rendîmes à l'église ; le curé confessait. L'abbé s'en alla frapper aux barreaux de son confessionnal au bas de l'église et lui dit qu'il lui amenait le berger de la Salette. Au bout de quelques instants, monsieur Vianney sortit, me prit par la main et m'emmena avec lui derrière l'autel ; je me mis à genoux et après avoir récité *mon confesse à Dieu*, je m'accusai d'avoir menti. — C'étaient mes cerises, moi, que j'avais dans la pensée. — Monsieur Vianney, lui, comprit qu'il s'agissait de l'apparition. — « S'il en est ainsi, mon enfant, vous êtes bien malheureux ; je ne puis pas vous entendre davantage, c'est à l'autorité diocésaine qu'il faut vous

adresser. » Puis il se leva très troublé, sans me laisser dire un mot de plus, et s'en alla.— Je m'en allai de mon côté, mais pas du tout troublé, me disant, à part moi, que ce saint homme-là n'était pas comme les autres. Depuis lors, je n'ai jamais revu le curé d'Ars. — Mais, gros serin, n'ai-je pu m'empêcher de répliquer, tu aurais dû lui écrire. — Ma foi, je n'en ai pas eu l'occasion ; puis je n'y ai plus pensé. »

« — Mais ce pauvre curé d'Ars a passé par des trances mortelles, à ton sujet ! — Que veux-tu que j'y fasse ? C'est sa faute, il m'a fermé le bec. — Voyons, est-ce bien vrai, ce que tu me contes-là ? — Je te le jure. »

Nous arrivions au couvent. Les Pères, qui m'avaient déjà témoigné le désir de voir Maximin, nous ont reçus à merveille. Lorsque la connaissance a été faite, c'est-à-dire après le récit du miracle et beaucoup d'autres considérations morales et politiques, on nous a introduits dans l'infirmerie du couvent, une grande et belle salle où les malades ne manquent pas d'air. Là, un vieux moine, âgé de quatre-vingt-trois ans, se mourait, tout habillé, sur une paille portée par des tréteaux ; le bon religieux avait encore toute sa connaissance. En levant les yeux sur Maximin qu'on lui avait annoncé et qu'il attendait, son visage s'est illuminé ; et il nous a fait comprendre qu'il était heureux de voir près de lui en cet instant suprême le berger de la Salette. Maximin, qui n'a pas de minces prétentions en médecine, a pris de suite le

pouls du mourant et déclaré gravement que la catastrophe était imminente. Ça n'était pas malin à voir : les Pères en étaient si bien convaincus que tout avait été préparé pour les derniers sacrements avant notre arrivée : aussi n'ai-je pas pu m'empêcher de rire en entendant mon zouave docteur prononcer solennellement son verdict de mort. Cependant on a administré le mourant qui le demandait. Que c'est beau et consolant les derniers moments d'un religieux ! Celui-ci souffrait beaucoup, mais avec quelle résignation, et comme il aspirait après le repos de l'éternité qu'il avait bien gagné par sa longue vie de solitude, de prière et de pénitence ! Cette cérémonie m'a vivement impressionné. Tout le temps qu'elle a duré, Maximin est resté droit comme un cierge (un gros cierge, par exemple) près du vénérable agonisant, lui tenant la main ou bien l'aidant à recevoir les onctions. Ça n'avait pas l'air de l'émotionner du tout, lui ; au fait il a fait ce métier-là assez longtemps dans les hôpitaux de Paris. L'agonie se prolongeant au delà de ses prévisions, nous avons dû prendre congé des Pères et descendre à Frascati pour ne pas manquer l'appel.

En traversant la magnifique avenue qui va de Mondragone à la villa Borghèse, nous nous sommes arrêtés un instant à contempler de gros arbres séculaires dont les rameaux touffus ont donné asile, il y a quelques jours, non pas à des vautours ou à des grands-ducs, mais à plusieurs de nos gendarmes, et

voici pourquoi. Un intelligent employé du chemin de fer de Frascati ayant besoin d'argent a eu l'idée lumineuse de jouer au brigand. En conséquence, il a expédié à un riche propriétaire d'icelieu, des lettres dans lesquelles il lui signifiait que si, tel jour et à telle heure (le 6 mai, si je ne me trompe), une somme de plusieurs milliers d'écus n'était pas déposée dans les ruines de la villa Borghèse, il serait *lynché*. Oui ; mais le propriétaire s'est dit qu'ayant les zouaves et les gendarmes à sa barbe, il serait bien bête de ne pas leur communiquer ces injonctions *birbantesques*. Or donc, de par l'ordre de monsieur le gouverneur, nos excellents gendarmes se sont déguisés et postés ce soir-là aux abords de la villa Borghèse, et spécialement dans les arbres ; l'argent avait été porté au lieu désigné dans un sac bien apparent.

Un jeune homme ou plutôt un enfant âgé de quatorze ans n'a pas tardé à arriver : c'était le fils de notre employé brigand ; au moment où il allait s'emparer de la somme, un des gendarmes cachés dans les arbres a tiré un coup de pistolet en l'air, immédiatement tous les autres sont descendus lestes comme des écureuils et ont cerné le gamin, qui a failli en mourir de peur sur place et a dénoncé sans la moindre hésitation monsieur son papa. Cet imbécile s'est laissé prendre cinq minutes après, et repose en paix en ce moment à l'ombre de nos prisons de Frascati. Ses compagnons de captivité le blaguent à fond.

Le Père Ballerini m'a dit que le Piémont semblait reculer un peu en ce moment. Un envoyé de Victor-Emmanuel, du nom de Vegezzi, est venu trouver le Pape et s'est montré plein de déférence pour Sa Sainteté. « Saint-Père, aurait-il dit en pleurant, la première fois qu'il a baisé le pied du Vicaire de Jésus-Christ, je ne suis qu'un pauvre excommunié indigne de paraître en votre présence, mais j'ai grand désir de mener à bonne fin les négociations que je viens entamer avec Votre Sainteté. »

Le Saint-Père l'a relevé avec bonté et trouvé disposé à des concessions sur lesquelles il ne comptait pas. La question à traiter est du reste purement ecclésiastique ; il s'agit des évêques, de leur serment, et de pourvoir aux évêchés vacants.

Que sortira-t-il de là ? Pas grand'chose sans doute, car la question politique est toujours pendante, tellement connexe à la spirituelle, qu'elle rendra très difficile, pour ne pas dire impossible, une entente complète. Toutefois monsieur Vegezzi mérite un bon point pour la bonne volonté vraiment sincère dont le Père Ballerini prétend qu'il est animé.

L'abbé Daniel est très bien ; il nous fait chaque soir, au Mois de Marie, de délicieux petits discours ; l'église est pleine et le colonel arrive toujours le premier. Après la Bénédiction du Saint-Sacrement, la retraite sonne, chacun regagne la caserne, et l'on s'endort content, en fumant une vieille bouffarde.

Il y a eu hier huit jours, j'étais à Rome avec cet

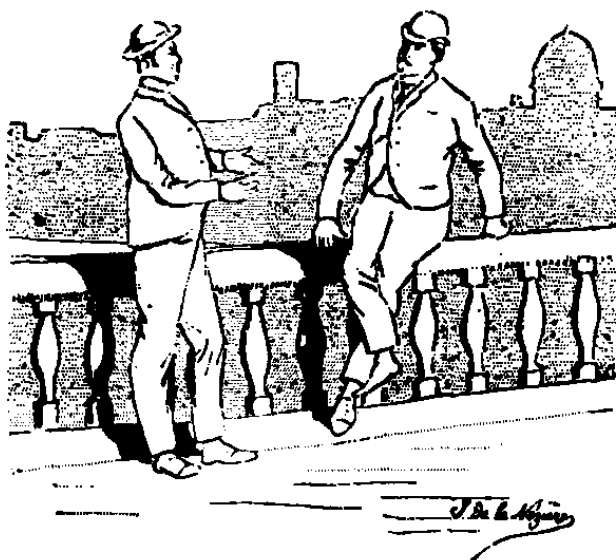
excellent bon, mais bien malgré lui, pour assister à la béatification de la Vénérable *Maria de Angelis*, morte à Turin en 1717. Mon très cher ami Galbaud du Fort a parfois des accès de *spleen*, et dans ces moments-là il cherche la solitude pour se mettre le plus possible à l'abri de tout commerce avec les humains.

— Eh bien ! vieil ami, lui ai-je dit, en lui tapant toujours sur la cuisse, le dimanche matin 14 du présent mois, après la messe militaire, en entrant à la Croix-Blanche où il m'avait précédé, en pékin : vivement, nous n'avons que le temps de prendre le train. — Laisse-moi tranquille, tu m'assommes ; si je vais, j'irai tout seul et j'entends rester seul. — Oh ! pas du tout, mon ami : tu as le spleen et mon incommensurable charité envers ta personne me fait un devoir de m'attacher à elle comme une ombre, en pareil cas. Nous allons bien voir. — Sur ce, j'entrai dans ma chambre pour me dépouiller de mon uniforme. — Quand j'en sortis, Galbaud avait déjà filé. — Vite je m'élançai du côté de la gare. Galbaud prenait son billet au guichet. Je lui tapai sur l'épaule et l'entendis grommeler de nouveau entre les dents : « Tu m'assommes. » L'ayant laissé s'installer préalablement dans un wagon de première classe, deux minutes après, j'y étais près de lui. — Sortie immédiate de Galbaud dudit wagon pour aller se loger dans un autre. — Mais son ombre l'y suit, et le train part. — Jusqu'à Rome, pas moyen de tirer un traître

mot des entrailles de mon *spleener*. En gare de Rome je le laisse me devancer de cinq pas, il saute dans une voiture. A peine le cocher se mettait-il en route que j'étais sur le marchepied. — Va-t'en, mauvais génie. — Cocher, m'écriai-je, un peu vite à Saint-Pierre, je doublerai la *buona mano*. Et le cocher d'aller bon train. A Saint-Pierre, foule énorme. Galbaud s'y faufile et pousse des soupirs de satisfaction en pensant qu'il va me perdre. Nenni point ; l'ombre fidèle est partout sur ses pas ; il a beau circuler, épier le moment où j'ai l'air de ne pas le regarder, pour changer de place, se réfugier de la chapelle Clémentine dans celle du chœur (c'est-à-dire dans celle où le Chapitre de saint-Pierre célèbre chaque jour les saints offices), de la chapelle *del Coro* dans celle de la Présentation ou dans celle de la Piété, ou dans les chapelles de Saint-Sébastien, du Saint-Sacrement et de la Vierge, se blottir derrière le tombeau de Benoît XIV, ou derrière celui de Grégoire XIII, je lui suis collé tout comme Virgile au Dante, avec cette différence que Dante lançait des œillades reconnaissantes au grand poète latin, tandis que cet *excellent bon* m'aurait foudroyé cent fois de son regard courroucé, s'il l'avait pu. — Au sortir de Saint-Pierre, il était presque une heure de l'après-midi, je fis le serment de ne pas lâcher Galbaud d'une semelle ; c'était le moment difficile. Je me figurais qu'il allait prendre une voiture : pas du tout, le voilà qui se dirige gravement et pédestrement, par

une jolie chaleur, du côté de la *Lungara*, que j'arpente avec lui dans toute sa longueur (encore un vers). En passant devant le palais Corsini, je me hasarde à l'interpeller pour lui faire admirer le portique du *palazzo* : rien que des yeux vomissant l'indignation et la colère ; enfin, suant à grosses gouttes, tirant la langue à qui mieux mieux et avec des sensations d'estomac descendu dans les talons, nous arrivons au pont Saint-Sixte. Au milieu du pont nous nous arrêtons et demeurons appuyés quelques instants sur le parapet pour humer un peu d'air, en regardant du côté de *Santa Maria in Trastevere*. Là, je ne sais quel génie me poussant, je me suis mis à prêcher mon ami Galbaud : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* « Vois-tu, mon ami, lui ai-je dit, vois-tu l'eau jaunâtre de ce vieux Tibre qui coule rapide sous ce pont ? C'est une image de toutes les vanités de ce monde ; richesses, plaisirs, honneurs, beauté, santé, gloire, tout passe comme cette eau, emporté par le temps dans sa course vertigineuse, etc. etc. J'en ai dit comme cela pendant au moins cinq minutes avec des gestes à la Ravignan ; à la cinquième minute, j'ai été, paraît-il, si éloquent et si grimaçant que cet *excellent bon*, n'y tenant plus, s'est mis à rire aux éclats en se pinçant les côtes ; l'horloge de *Santa Maria in Trastevere* sonnait deux heures. Si tu réfléchis que l'arc était tendu depuis non seulement le matin, mais depuis trois jours, tu peux te figurer quelle a été la détente. Si je l'avais

voulu, Galbaud m'aurait embrassé en plein pont Saint-Sixte, où du reste il n'y avait pas un chat. De l'excès de la tristesse et du marasme mon homme est passé à l'excès de la jubilation, me tapant dans les mains et dans le dos, riant, pleurant, me félicitant



Sermon du Pont Saint-Sixte.

de ma victoire, de ma constance et surtout de mon sermon.

Une voiture s'étant rencontrée au bout du pont, nous nous y sommes installés, car les jambes nous rentraient dans le corps, et, dix minutes après, de fraternelles agapes nous réunissaient à la même table à la *trattoria del Lepre*. Pour célébrer ma victoire sur son *spleen*, Galbaud a demandé du falerne, c'était bien le moins, et nous sommes revenus à Frascati meilleurs amis que jamais. Le soir, nos aventures du jour ont fait les délices des habitants de la *Croix-*

Blanche, et le plus heureux de tous a été sans contredit mon converti du pont Saint-Sixte.

Je te quitte, mon cher papa, en te recommandant de continuer à prier ferme Notre-Dame de Vicovaro qui va te remettre promptement sur pied, et en te chargeant de toutes mes amitiés pour maman, sœurs et cousines.

HENRI.





SOIXANTE-NEUVIÈME LETTRE

UN CONSEIL DE GUERRE AUX ZOUAVES PONTIFICAUX. —
SYSTÈME DE DÉFENSE. — NOTRE-DAME DE LA SALETTE
CONSULTÉE. — JEUNE ÉLOQUENCE. — ACQUITTEMENT
A L'UNANIMITÉ. — PRIS PAR LA PATTE. — CUISSE DE
MOÏSE. — CÉLÈBRE VÉTÉRINAIRE. — LE PAPE PLEURANT
DE JOIE. — PIANO FAMEUX. — LISTZ. — *In onore dei
zuavi.* — ÉLÈVE DE LISTZ. — BAINS SULFUREUX. —
INSPECTION ANNUELLE. — LE GÉNÉRAL KANZLER ET
LE COMTE MAXENCE DE DAMAS. — PERCEMENT DE TROIS
KÉPIS. — NÈGRE BLANC. — BERCHMANS BÉATIFIÉ.

Frascati, 30 mai 1865.

MON CHER PAPA,

LIER 29 mai, a été une belle journée pour moi
à Frascati. J'ai remporté un triomphe
auquel je ne m'attendais guère et dont je
rapporte toute la gloire à la très sainte
Vierge. Il me semble t'avoir déjà dit que j'avais
accepté, un peu à contre-cœur, de plaider une très
grave affaire en conseil de guerre.

Le ministère public réclamait ni plus ni moins

six mois de travaux forcés avec dégradation et expulsion du corps, pour mon infortuné client. Toute la population de Marino demandait elle-même justice, et le désir du colonel, des officiers, voire même de l'aumônier, était qu'elle fût accordée.

Mon client qui s'était rendu à Marino, avec beaucoup d'autres zouaves, pour assister, dans l'après-midi, à la procession de la Passion le jour du vendredi saint, 14 avril, avait eu le malheur de s'y enivrer. Il faut dire que le pauvre diable n'avait rien mangé ou presque rien dans la matinée, et que deux ou trois verres du vin de Marino, qui est très violent, avaient suffi pour lui faire perdre la raison. Dans cet état, comme il revenait à Frascati, sur la route, à peu de distance de Marino, il avait dégainé, essayé de porter plusieurs coups de sabre à un sous-officier, et s'était même rendu coupable d'un autre crime, au dire des habitants de Marino.

Le système de défense, bien simple du reste, que j'ai proposé à mon homme a été celui-ci : se borner à une seule réponse à toutes les questions qui lui seraient adressées : « J'étais ivre, j'avais perdu la raison, je ne me rappelle rien. » Pendant les quarante-cinq jours de sa prison préventive, il a subi je ne sais combien d'interrogatoires, et on n'a jamais pu lui arracher autre chose que la réponse convenue. Ce n'était vraiment pas mentir, car il se rappelait les faits d'une manière si confuse que j'étais bien autorisé à dire et à lui faire dire que l'ivresse lui avait enlevé

la mémoire. De plus, j'ai eu la chance de faire récuser, sauf un seul, tous les témoins que l'on a confrontés avec le prévenu et qui n'ont pas osé jurer qu'ils le reconnaissaient : or *testis unus, testis nullus* ; enfin j'avais travaillé consciencieusement mon affaire, bien épluché le dossier que m'avait communiqué le capitaine auditeur (c'est ainsi que s'appelle chez nous, en conseil de guerre, le ministère public), et écrit ma défense d'un bout à l'autre. Cela fait, j'avais tout remis entre les mains de Notre-Dame de la Salette et demandé à Maximin de vouloir bien l'invoquer avec moi à cette intention. En définitive, mon client, jusqu'à cette malheureuse journée de Marino, avait été bon soldat : un bel acte de courage lui avait même mérité la médaille militaire, et j'avais acquis la conviction que je faisais une bonne œuvre en essayant de l'arracher au bagne et à l'infamie.

Donc hier, à neuf heures du matin, le conseil de guerre, composé ainsi qu'il suit, se réunissait dans une des salles de la caserne de Sora :

Président : M. de Troussures, capitaine adjudant-major.

Membres : M. de Nervaux, capitaine.

M. Mousty, lieutenant.

M. Olivier le Gonidec de Traissan, lieutenant.

M. de Chazotte, sous-lieutenant.

M. de Fabry, sergent.

M. Vergniaud, caporal.

Capitaine auditeur : M. Esseiva, du bataillon des carabiniers suisses.

Greffier : M. Roësser, sergent au bataillon des zouaves.

Monsieur de Troussures, parfait gentilhomme, officier d'un haut mérite, mais pas tendre du tout dans le service. c'est l'équité même en galons ; messieurs de Nervaux, Mousty, le Gonidec et de Chazotte ont plutôt la main ferme que moelleuse ; Monsieur le sergent de Fabry n'est pas toujours un agneau de douceur ; quant au caporal Vergniaud, il est par nature porté à l'indulgence ; le sergent Roësser, en sa qualité de greffier, n'a pas voix consultative. Les fonctions mêmes de monsieur le capitaine Esseiva l'inclinent à la sévérité.

La perspective de *comparoitre* et de pérorer devant ce redoutable tribunal n'avait rien de réjouissant. Puis l'appareil d'un conseil de guerre est solennel. Ce peloton de soldats qui s'en va, baïonnette au canon, chercher le prévenu dans sa prison et l'amène dans la salle du conseil ; ces sentinelles postées aux portes et échelonnées de distance en distance ; cette grande table recouverte d'un tapis vert ou de couvertures grises, à laquelle viennent s'asseoir les membres désignés du conseil ; les tables plus petites du capitaine auditeur et du greffier ; l'auditoire anxieux et silencieux : tout cela produit sur le système nerveux une impression assez désagréable. Comme on ne parlait plus que de ce conseil de guerre depuis quel-

ques jours, les zouaves étaient venus en masse pour m'entendre, d'autant mieux que Morino (Antonin de Morin) avait chanté à tout le monde que j'avais étudié à fond mon sujet, et que monsieur le capitaine auditeur, habitué d'ordinaire à des défenses insignifiantes, n'aurait peut-être pas si facilement raison de la mienne.

Cependant, dès que la montre de monsieur de Troussures a eu marqué neuf heures, j'ai fait mon entrée dans la salle du conseil, suivi de l'escorte dont je viens de parler. Portez armes ! présentez armes ! puis tout le monde à ses places. Aussitôt monsieur le capitaine président donne la parole à monsieur le capitaine auditeur, qui commence par demander le huis clos. Le huis clos est prononcé ; alors les soldats évacuent la salle, pas contents ; mais, comme il fait chaud, et que l'on est contraint de laisser les fenêtres ouvertes, les zouzous se groupent au-dessous, espérant qu'ils entendront à peu près aussi bien que dans la salle, ce qui n'a pas manqué.

Après le réquisitoire vigoureux de monsieur le capitaine Esseiva concluant à la peine indiquée plus haut et qui a duré une bonne demi-heure, je me suis levé, et j'ai, ma foi, parlé trois quarts d'heure, timidement d'abord, puis en m'animant et en prenant du toupet à mesure que je constatais l'impression produite par ma *blague*. Il est certain que ces messieurs m'ont écouté avec une très sympathique attention. Je me suis positivement emballé, et à la fin la langue me collait au palais.

Quand j'ai eu fini, on m'a prié de sortir, et mon client, toujours entre ses cinq baïonnettes, en a fait autant. Alors les camarades de m'entourer, de me serrer les mains, de me crier à l'envi que j'allais avoir un acquittement. Plus ils me le vociféraient et plus je m'efforçais de persuader au patient qui attendait à mes côtés, à la porte, le prononcé du jugement, de n'y point compter.

Cependant le conseil délibérait. D'après notre code militaire, trois questions sont posées aux membres touchant la culpabilité du prévenu, et chaque membre doit répondre par oui ou par non, et par écrit, à ces trois questions.

Notre attente n'a pas été trop longue : lorsqu'on nous a fait rentrer, le cœur de mon pauvre bonhomme battait la générale ; chez moi, c'était pis, s'il est possible. Quand la salle a été remplie de tout le flot de zouaves qui s'est précipité derrière nous, monsieur de Troussures s'est levé ; les hommes de l'escorte et les sentinelles ont présenté les armes : c'était le moment psychologique. Aux trois questions qui lui ont été posées touchant la culpabilité du prévenu, le conseil a répondu, à l'unanimité, par la négative, et a condamné Paul X... à dix jours seulement de prison, par mesure disciplinaire, pour le délit d'ivresse.

. Alors, nom d'un *p'tit bonhomme*, tous les vieux ont claqué des mains ; les deux yeux de mon client, convertis instantanément en fontaine, ont commencé de

couler, et il m'a juré en m'embrassant que, par manière de reconnaissance, ça serait comme ça toute sa vie mortelle ; Maximin avec sa petite voix de taureau m'a lancé dans l'oreille un *hein?* avec un point d'interrogation un peu accentué, et voilà !

Dame ! je confesse très humblement que j'ai éprouvé, quelques minutes durant, une jouissance intérieure très douce ; mais je te répète encore et très franchement que je ne crois pas avoir été assez bête pour en ressentir de la vanité. L'honneur de ce petit miracle, car c'en est un vraiment, revient tout entier à Notre-Dame de la Salette. Qu'elle en soit à jamais bénie !

Dans la soirée ma joie a été troublée par une recrudescence des douleurs rhumatismales qui ont élu domicile depuis quelques jours dans une de mes jambes, la gauche. J'ai beau frotter et même faire frictionner par le demi-docteur Maximin qui n'y va pas de main morte, c'est comme si je voulais faire rougir la cuisse du Moïse en marbre blanc de Michel Ange. Le docteur Vincenti me conseille des bains chauds, mais il ne se trouve pas d'établissement balnéaire à Frascati. J'irai demain à Rome tâter des bains sulfureux, et il faudra bien que le mal déloge ou nous verrons.

Je me ferai plutôt mettre le feu au genou gauche par le vénérable père Dion, adjudant sous-officier vétérinaire à l'un de nos escadrons de dragons, qui nous a poussé une petite visite et m'a proposé, bien

entendu, un remède de *cheval*. Le père Dion s'est engagé vers la fin de 1860, âgé de cinquante-cinq ans, ce qui fait qu'il en a aujourd'hui cinquante-huit. C'est un type admirable de soldat vendéen, avec une foi à transporter des montagnes et d'une jovialité très originale, mais toujours digne. Il est certain que le père Dion impose le respect et vous met du même coup la joie dans l'âme. Tous les hommes de son escadron le vénèrent : il y a tant de loyauté et de bonté sur cette belle figure toujours épanouie et ornée d'une paire de moustaches comme il n'en pousse plus ! Et si les chevaux pouvaient parler, ils renchériraient, comme il est juste, sur les dragons.

En 1862 le père Dion, ayant fait ses preuves, a été reconnu comme adjudant sous-officier vétérinaire. On prétend que le jour où il a ceint l'épée et arboré les épaulettes il s'est commandé des cartes de visite chez le meilleur graveur du Corso *s. v. p.* Il les avait sans doute ainsi libellées :

X... . DION,

*adjudant sous-officier vétérinaire aux
Dragons de Sa Sainteté.*

Le lithographe, par une distraction familière aux gens d'imprimerie, a oublié ces deux seuls petits mots : *aux dragons* ; tu juges du fou rire qui s'en est suivi, car le père Dion, qui n'y regarde pas de si

près, a distribué ses cartes, sans s'être aperçu très probablement de l'omission. Monseigneur de Mérode ayant été le premier à recevoir une des fameuses cartes, n'a rien eu de plus pressé que de la présenter au Saint-Père, pour le mettre en bonne humeur, non pas toutefois sans avoir probablement édifié Sa Sainteté sur les vertus du vieil adjudant vétérinaire.

Immédiatement le bon Pie IX a témoigné le désir de voir le père Dion. Ce dernier, trouvant tout naturel que le Pape lui fit l'honneur d'une audience pour le féliciter de ses galons, s'est rendu au Vatican, radieux et dans toute la majesté de ses épaulettes d'argent et de sa flamberge. Le Saint-Père l'a béni, comblé de cadeaux et entretenu un bon quart d'heure ; après quoi le père Dion s'est relevé des pieds de Pie IX, transporté et le cœur inondé d'un bonheur sans mélange.

De retour à la Pilotta (le quartier des dragons), interrogé par les camarades sur l'accueil qui lui avait été fait au Vatican, l'adjudant vendéen a répondu que le Pape avait été charmant, très bon, qu'il avait ri et pleuré tout à la fois.

Tu devines sans peine que les larmes du Saint-Père étaient des larmes de joie ; la carte qu'il tenait en main suffisait à les faire couler, puis les cheveux presque blancs du père Dion, l'expression touchante de ses sentiments de dévouement absolu au Vicaire de Jésus-Christ, étaient bien aussi de nature à im-

pressionner l'âme tendre et aimante de notre bien-aimé Souverain (1).

Ah ! dans nos vieux jours si Dieu nous en accorde, nous serons joliment hypothéqués. Voilà ce que c'est que d'avoir abusé du sommeil à la belle étoile ! Ce qui nous console, c'est que saint Pierre nous a fait prévenir que les rhumatismes ne nous empêcheraient point d'entrer en paradis, que nous pouvions en attraper tant et plus, et que lui le portier en chef de la cité sainte nous recevrait quand même.

Ça me chiffonne tout plein de me calfeutrer à Rome en ce moment-ci où tout le monde prend la poudre d'escampette pour s'aller mettre un peu d'air marin dans les poumons. J'aurais préféré rester à Frascati jouir des amis, notamment de la gratitude de mon acquitté et d'un affreux piano carré qu'Alain de Charette et moi avons fait venir de Rome, en notre palais de la Croix-Blanche, au mois de mars. On nous l'a amené dans une charrette à buffles ; ça n'a

(1) M. Dion, décoré de la croix de Saint-Sylvestre et de la médaille de Mentana, était encore à Rome en 1870 et fit bravement le coup de feu sur les remparts de la Ville éternelle. — Durant la campagne de France, attaché au 17^e corps, toujours comme adjudant sous-officier vétérinaire de l'escadron des éclaireurs de Charette, il se battit avec son entrain habituel à Brou, au Mans et à Patay ; après le licenciement de Rennes, il lui fallut bien rentrer dans sa famille. Il s'est endormi dans le Seigneur, à Nantes, le 15 septembre 1889, à l'âge de *quatre-vingt-deux ans*. — (Note communiquée par M. Louis de Charette.)

pas été une petite affaire. Qui plus est, quand il s'est agi de le hisser sur ses quatre pattes en notre grand salon, Galbaud s'y est si bien pris que le pauvre clavecin s'est affaissé plus que brusquement sur notre dallage de briques et n'en est que plus faux. Quoi qu'il en soit, nous avons déjà donné quelques soirées très artistiques et des mieux réussies. Les guitares, se sentant ainsi soutenues, ont fait merveille. Croirais-tu que j'ai eu l'audace d'inviter Listz, oui, le grand *maestro* Listz en chair et en os, à venir rehausser de l'éclat de sa présence une de nos premières soirées, et qu'il a accepté ?

C'était quelques jours après l'arrivée de notre monumental instrument. Je te racontais dans une lettre que tu n'as pas reçue parce qu'un zouave distrait l'a sans doute gardée dans sa poche, qu'à la fin du mois de mars, j'avais eu la bonne fortune de rencontrer Listz un beau soir, chez la baronne Von Pockornie. J'étais en uniforme de zouave. La baronne et ses invités eurent beau supplier le *maestro* de casser trois ou quatre cordes du piano : Listz ne se laissa pas attendrir. Je pestais au dedans de moi-même : « Faut-il n'avoir pas de veine, moi qui aurais tant voulu l'entendre au moins une fois dans ma vie !... »

Enfin n'y tenant plus, j'abordai Listz moi-même, carrément, et à la zouave. *Maestro, scommetto che lei non avrà mai suonato fin'ora in onore dei zuavi, la prego umilmente di farmi questo favore, non mi lo negherà !* « Maestro, je parie que vous

n'avez jamais joué en l'honneur des zouaves ; je vous prie humblement de m'accorder cette faveur, vous ne me la refuserez pas ? » *In onore dei zuavi, s'écria Listz, suonerò certamente; avanti.* » Et le piano de la baronne résonna sous les doigts du maître. Tout le monde était debout, écoutant la bouche ouverte afin de mieux boire l'harmonie. Je trouvai que c'était très bien. Il y eut beaucoup de cordes de cassées ; tu devines la malice, le *maestro* les sacrifie pour montrer qu'il n'en est pas à dix cordes près, et son jeu est tout aussi brillant après qu'avant la casse.

Quand il eut fini, je le remerciai au nom des zouaves ; et comme il me prit affectueusement les mains, je m'enhardis à le prier de venir dîner avec nous à Frascati et de prendre ensuite le thé à la *Croce Bianca*. « Très volontiers, dit-il ; j'irai avec un de mes élèves qui travaille trop et a besoin de prendre un peu l'air. » Madame de Pockornie et son monde n'en revenaient pas, et l'on se demanda si j'avais l'habitude de jouer ainsi avec les miracles.

Hélas ! vingt fois hélas ! Listz me fit écrire par son élève, la veille du jour convenu, que des affaires très sérieuses l'empêchaient de tenir son engagement (je sais maintenant quelles sont ces affaires très sérieuses : le grand pianiste se préparait à revêtir la soutane, et personne n'ignore qu'il a reçu la tonsure aux quatre-temps de la Trinité) ; mais que son élève viendrait. Il vint en effet, et la soirée à laquelle nous avons invité l'abbé Daniel et nombre d'offi-

ciers fut splendide. Au surplus Olivier de l'Étoile, qui y a assisté, a dû en donner jusqu'aux moindres détails à François, à son retour à Paris, car il s'y est beaucoup amusé.

Il me serait donc bien plus agréable de savourer ici les agréments de la Croix-Blanche que d'aller me laver à Rome où je vais m'ennuyer comme une croûte de pain derrière une malle. J'ai mon lit tout fait dans le garde-meuble du commandant : donc pas de chambre à payer.

Hier encore nous avons reçu une belle visite, celle de monsieur le comte Maxence de Damas, qui est venu tout exprès nous porter les encouragements et les félicitations de Monseigneur le comte de Chambord. Il y a longtemps que Monseigneur serait parmi nous, si la chose ne dépendait que de lui, tu le sais aussi bien que moi. C'est le zouave de cœur par excellence, et il lui en coûte d'être éloigné par des considérations politiques de ce poste de péril et de gloire que son cœur royal a ambitionné dès le premier jour. Voilà pourquoi il suit avec tant d'intérêt les faits et gestes de notre bataillon (1). J'ai

(1) Ces réflexions étaient bien le fidèle écho des sentiments intimes du comte de Chambord. Le lecteur nous saura gré d'en apporter ici, comme preuve, une magnifique lettre adressée l'année suivante par le prince lui-même à Pie IX.

« Frohsdorf, le 12 décembre 1866.

« TRÈS SAINT-PÈRE,

« Au moment où les ennemis de l'Église s'acharnent plus que

eu l'honneur d'être présenté à M. de Damas dans la soirée ; mon plaidoyer du matin m'a valu des compliments, cela va sans dire ; mais ce qui m'a fait bien plus de plaisir , c'est la promesse que m'a faite M. de Damas de me nommer au Roi et de l'assurer de mon absolu dévouement, à la vie, à la mort.

jamais contre le trône auguste de Votre Sainteté, celui qui, dans ses longues épreuves, s'est toujours honoré avant tout du glorieux titre de Fils aîné de l'Eglise, éprouve le besoin de redire à Votre Sainteté qu'il a été, qu'il est, qu'il sera jusqu'à la mort, de cœur et d'âme, avec Elle. Si je n'ai pas couru depuis longtemps pour offrir au digne successeur du Prince des Apôtres, au représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre, les services de mon bras et de ma vie, c'est que je craignais d'ajouter encore, par ma présence, aux difficultés de sa position. Mais à un appel, à un signe venu de lui, je serai trop heureux de voler à ses pieds pour aider, dans la faible mesure de mes forces, à la défense, de ce Père chéri et respecté. Mon neveu, le duc de Parme, élevé par ma sœur d'abord et ensuite par moi, dans les mêmes principes, partage tous mes désirs et tous mes sentiments. Que Votre Sainteté dispose de nous en tout temps et en toute circonstance. Elle nous trouvera prêts à lui prouver que, dans ce siècle d'abaissement et de tristes défaillances, il y a encore des princes fermement attachés à cette Pierre contre laquelle viendront à la fin se briser tous les efforts de la Révolution jusqu'ici triomphante. Que Votre Sainteté reçoive ici l'expression bien sincère de mon admiration pour son courage et ses vertus apostoliques, en même temps que le nouvel hommage de tous les sentiments de respect et de dévouement filial avec lesquels je suis,

Très Saint-Père,
De Votre Sainteté,

Le dévot fils,
HENRI.

Ce matin, inspection annuelle passée par le général Kanzler ; nous étions tous luisants comme des astres. Le général, en homme qui sait vivre, a tenu à avoir à ses côtés, pendant la revue, monsieur de Damas. Cette attention délicate sera, je n'en doute pas, extrêmement agréable au Roi. Après le déjeuner, le général ayant rencontré Kaman, lui a demandé un échantillon de son savoir-faire à lancer le javelot. Trois képis ont été placés au moins à soixante mètres de Kaman au sommet d'un passe-rivière qui a été établi devant la caserne du *Granaro* pour nos exercices gymnastiques ; le javelot de notre nègre les a transpercés tous les trois successivement, et le général et monsieur de Damas ont crié *bravo*. Kaman a failli en devenir blanc d'émotion.

Après cette belle parole je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher papa, ainsi que maman, Marie et les pensionnaires des dames de Chavagnes. Je t'enverrai bientôt un autre journal par le brave Auguste Delalande, de la Chapelle des Marais, qui n'a pas revu le pays depuis quatre ans.

Ton fils bien affectionné,

HENRI.

P. S. Avant-hier 28 mai (dimanche dans l'Octave de l'Ascension) a eu lieu, à Saint-Pierre de Rome, la béatification du Vénérable Jean Berchmans, de la Compagnie de Jésus. Berchmans, qui est mort tout jeune au Collège romain comme saint Louis de Gon-

zague, était Flamand. Nous avons au bataillon deux petits Flamands du nom de Berchmans, et sans doute parents du nouveau Bienheureux. Ils sont charmants, je les ai vus dimanche matin, qui partaient pour la fête, avec leurs petites faces rubicondes si épanouies que je regrette deux fois plus d'être de garde ce jour-là. Du coin de la rue qui aboutit à notre poste, on découvre Saint-Pierre à l'œil nu, et j'ai pris ma part de la fête, autant que faire se pouvait, en montant ma faction.— J'ai déjà prié à Rome dans la cellule où est mort Berchmans, et le Frère qui me conduisait m'a même laissé enlever, avec mon canif, une parcelle du prie-Dieu où le Bienheureux a passé bien des heures à genoux.






SOIXANTE-DIXIÈME LETTRE

SOUFRONS-NOUS. — *Spleen* NANTAIS. — SŒURS DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL ET ZOUAVES. — VÉNÉRABILITÉ DU PÈRE JOUANNE. — COMMENT EN L'ESPACE D'UNE NUIT DES CHEVEUX NOIRS SONT DEVENUS BLANCS. — UN CRU DONT LES PRINCESSES ROMAINES NE VOUDRONT PLUS BOIRE. — FAUX CAPUCINS GÉANTS. — SENSIBILITÉ DES CARTILAGES DU GENOU. — LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU SOUS LES FENÊTRES DE L'HÔPITAL DE FRASCATI. — DU PÉCHÉ ORIGINAL A LA VALLÉE DE JOSAPHAT. — CRAINTE DE DIEU ET DES GENDARMES. — FRANÇOIS DÉPUTÉ AUX JOURDAIN. — LA TRIBU DES CAPORAUX. — LANDAU REMIS A NEUF.

*Frascati, hôpital militaire, le 15 juin 1865,
au soir de la Fête-Dieu.*

OMME je te le disais dans ma dernière lettre du 30 mai, mon cher papa, je me suis soufré à Rome, tant que j'ai pu, durant neuf jours, et tout ce soufrage ne m'a rien enlevé de ma souffrance. Selon que je le prévoyais, je me suis au moins autant ennuyé que soufré ; pas d'autre ressource que la dévotion, mais c'en est une et la seule vraie en pareil cas : aussi en

ai-je usé. Entouré que j'étais, dans le garde-meuble du commandant, d'un tas d'objets qui me rappelaient à chaque instant nos journées douloureuses de janvier, je ne pouvais manquer d'être absorbé par des pensées sérieuses.

Messieurs Séjourné, Peigné et Pinau, missionnaires de l'Immaculée Conception de Nantes, m'ont honoré d'une visite. Rome est si peu animée en ce moment-ci qu'ils ont tous trois un petit commencement de nostalgie. Le divertissant spectacle de leur *spleen* a chassé le mien, et je m'en suis revenu dimanche dernier, 11 juin, à Frascati, en assez belle humeur.

Le docteur Vincenti, qui est un véritable ami pour moi, ayant examiné ma jambe rhumatisée, m'a conseillé d'entrer à l'hôpital pour quelques jours, en me faisant observer que je serais mieux soigné, frictionné et dorloté que partout ailleurs. Je n'ai fait ni un ni deux, et suis venu incontinent établir mon quartier général dans notre hôpital de Frascati. Il faut te dire que personne ne se fait tirer l'oreille pour y entrer, car nous y sommes *littéralement* gâtés par trois excellentes Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Ça fait rudement du bien de retrouver loin de son pays ces admirables Filles de la Charité ! Elles sont comme un parfum qui vous embaume le cœur, on se croit en famille. Je ne sais quelles méchancetés le docteur et l'abbé Daniel leur ont dites de ma rhumatisante personne ; mais, il n'y a pas à dire, je ne

me fais pas d'illusion, elles ont pour moi toutes sortes d'attentions fines qui me font tomber en extase. Sac à papier ! je regrette bien de ne pas m'être confié tout de suite à elles au lieu d'aller moisir toute une grande semaine, sans aucun profit, à Rome.

Ce n'est pas que notre hôpital militaire de Frascati soit un monument dans le style de ceux de France : non ; il se compose d'une suite de maisons de très modeste apparence, mais dont tous les murs ont été blanchis au lait de chaux. Tout est d'une propreté absolument française ; les sœurs préparent elles-mêmes la nourriture, font avec l'un et avec l'autre un bout de causette, se servent des plus valides pour les aider soit à la cuisine, soit pour balayer, soit pour faire les lits, soit pour les pansements, et je te prie de croire que personne ne se fait prier. En un mot, notre hôpital de Frascati c'est l'*atrium* du paradis. J'y suis depuis trois jours et demi seulement, et, ma foi, si la jambe ne veut pas manœuvrer, je ne demande qu'à y rester tant qu'on voudra. C'est une vie charmante. La gaieté dépasse tout ce que tu peux te figurer, les sœurs ne le cèdent en rien aux zouaves. L'une d'elles, qui est certainement une jeune fille de grande famille, parfaite de distinction et de tact, m'a avoué du reste qu'elles étaient fort heureuses au milieu de nous. Je n'en suis pas surpris ; il y a une si grande analogie entre leur vocation et la nôtre, que nous nous comprenons. Le dévouement des sœurs pour nous et notre respectueuse gratitude envers elles n'ont pas de bornes ;

dans de telles conditions, les choses ne peuvent que merveilleusement marcher.

Je t'écris du reste aujourd'hui sous une impression d'hilarité extraordinaire ; mais tu vas voir qu'il y a de quoi ; seulement, je t'adjure par avance de me croire ; du reste, tous les zouaves ici présents, y compris les Sœurs, pourraient témoigner, à la face de l'univers, de la véracité de ce que je vais dire.

Nos Sœurs ont un planton permanent qui s'appelle le père Jouanne, un homme tout ce qu'il y a de plus vénérable, frisant la trentaine, Breton de naissance et de cœur, un zouave modèle. Toute la confiance des Sœurs s'est reposée sur la tête du père Jouanne du jour où il s'est mis à leurs ordres. C'est lui qui fait leur marché, avec un beau panier d'osier au bras, lui qui porte les ordonnances du docteur à la pharmacie et en rapporte les remèdes, lui qui tire le vin à la clef, lui qui met le camphre dans l'eau-de-vie, qui répond la messe dans le petit oratoire des Sœurs, etc. etc. Je n'en finirais pas de t'énumérer tous les titres et toutes les fonctions qui font du père Jouanne un très important personnage.

Il est calme, sobre, rangé, digne dans son attitude, portant solidement attachée au menton une belle barbe, longue et noire. Le père Jouanne était sapeur avant de prendre le gouvernement des affaires temporelles de nos Sœurs : on dirait un capucin habillé en zouave, tant il est grave. Ayant obtenu hier matin quelques heures de permission pour aller se prome-

ner, il s'est dirigé tout seul sur Monte-Compatri, à trois pauvres milles de cette capitale. Là, ses petites économies lui permettant de s'offrir un *rinfresco*, il a demandé une foliette de vin blanc (à peu près le tiers d'un litre). Cette foliette a-t-elle été l'unique engloutie par le père Jouanne en cette mémorable après-midi ? Il est probable que nous ne le saurons qu'au jugement dernier, bien que notre *ex-sapeur* affirme, sur un ton qui respire la bonne foi, que ses libations n'ont pas excédé cette foliette. Hier soir, le père Jouanne, un peu plus grave peut-être que de coutume, mais c'est tout, a religieusement suivi la prière qu'une des Sœurs récite à haute voix dans la plus grande des chambres de l'hôpital, s'est dépouillé, sans dire un mot par exemple, de la livrée militaire, tandis qu'il jase pas mal ordinairement, puis s'est glissé tout doucement dans son portefeuille, où il n'a fait qu'un somme jusqu'à ce matin. Quand, après s'être levé au petit jour, il s'est promené dans la salle cherchant un homme de bonne volonté qui l'aidât à s'enrouler dans sa ceinture, une exclamation d'étonnement, d'ébahissement, de stupéfaction, est partie de tous les coins : en un clin d'œil le père Jouanne a été entouré, et comme il ne comprenait rien à cet enthousiasme, on lui a présenté un miroir. Y ayant considéré *il suo grugno*, c'est-à-dire sa face, la tête y comprise, il a pu constater sans peine que de noirs qu'ils étaient la veille, ses cheveux étaient devenus blancs comme la neige durant la nuit. Au vacarme provoqué

par ce spectacle inattendu, nos Sœurs sont accourues en toute hâte. Ici je renonce à te décrire la scène, l'ahurissement du père Jouanne, le saisissement des Sœurs, notre fou rire à tous. Il est trois heures de l'après-midi, nous en rions encore, et les cheveux du père Jouanne sont positivement fixés au blanc, de par la vertu du vin de Monte-Compatri. — Voilà un crû qu'on aura désormais de la peine à mettre à la mode parmi la gent féminine. — J'ai dit la pure et exacte vérité; du reste, je te tiendrai au courant, et si par hasard les cheveux blancs du père Jouanne repassent au noir, tu en seras le premier instruit.

Pour me distraire, je viens de parcourir un numéro du *Monde*, du commencement de juin; pas une seule nouvelle politique qui ait de l'intérêt; mais, en revanche, une drôlerie qui m'a amusé. A l'exposition de Florence on a beaucoup admiré deux Capucins géants, deux hommes superbes, mais immenses, comme on n'en vit pas, même au berceau de l'Ordre. Le peuple est allé les voir en foule par curiosité et aussi par sympathie pour les fils de saint François; toutefois, d'aucuns n'ont pas manqué de faire remarquer que cette idée des supérieurs d'aller ainsi exposer deux de leurs sujets était assez raide. En voilà une manière de se faire valoir et de s'attirer des novices! Bientôt le bruit se répandit qu'on avait affaire à de faux Capucins; mais les deux géants et le patron de la baraque ont protesté. On ne savait plus à quoi s'en tenir quand le Père Provincial de Tos-

cane a protesté à son tour et fait s'évanouir en un instant cette singulière fumisterie.

Voilà Maximin qui arrive me rendre visite ; je l'entends qui cause avec les Sœurs, il va tant m'en dire que je n'ai qu'à plier bagage, c'est-à-dire à rengainer ma plume et mon papier, et remettre la fin de cette lettre à demain.

16 juin 1865.

Eh bien ! il n'y va pas de main morte, le docteur Maximin ! J'ai eu la bonhomie de lui donner à contempler une énorme bouclette que m'a faite sur le genou gauche un large vésicatoire appliqué d'hier, et voilà que ce sauvage-là, sans crier gare, m'a enlevé la peau de la bouclette, sans y mettre plus de façons que s'il se fût agi de découvrir un pot de confitures. « Animal, va ! lui ai-je lancé à la tête ! On prévient au moins ! — Pas du tout, m'a-t-il répondu ; moi je ne préviens jamais ; ça fait moins de mal quand on ne s'y attend pas ! — Possible. » Quoi qu'il en soit, je n'ai guère dormi cette nuit, le genou est une partie très sensible ; cependant, depuis que la Sœur m'a mis une compresse imbibée de pommade de morphine, je suis plus calme et en profite pour achever mamissive.

Hier c'était la Fête-Dieu ; des fenêtres de l'hôpital j'ai vu passer toute la procession. Notre hôpital donne sur une place plus longue que large qui forme comme une terrasse d'où l'œil embrasse toute la

campagne romaine. La procession s'y est déroulée à merveille ; le bataillon tout entier sous les armes suivait le Saint-Sacrement, à rangs serrés, par files de dix hommes. C'est un spectacle unique. - En France vous voyez bien le Saint-Sacrement escorté par la troupe dont la tenue est sans doute admirable ; mais de la part des soldats ce n'est pas le même recueillement qu'ici. Je le constatai hier avec admiration, une fois de plus. On sentait en les voyant passer une fierté toute chrétienne dans tous ces hommes. Oui, tous comprenaient, depuis le colonel jusqu'au dernier zouave, que c'était pour eux un incomparable honneur d'escorter le Dieu du ciel et de la terre caché sous les voiles du Sacrement et d'incliner devant lui et leurs fronts et leurs armes. Quand tout le bataillon se trouvera reformé, au ciel à l'ombre de la croix de Notre-Seigneur et de la tiare glorifiée de Pie IX, il sera plus brillant, puisqu'il sera confirmé en grâce et dans la gloire éternelle ; mais je me demande s'il sera plus beau qu'hier, à Frascati, adorant avec les yeux et avec le mérite de la foi Jésus-Christ anéanti dans l'hostie.

Tout en me félicitant de l'acquittement de mon client en conseil de guerre, tu as paru surpris que des zouaves du Pape puissent s'exposer à passer en conseil de guerre. Hélas ! mon pauvre papa, partout où il y a des hommes, la misère se rencontre ; mais, proportion gardée, j'affirme, sans crainte d'être démenti, qu'on la trouve ici moins que partout ailleurs.

A la vérité, il se glisse parfois dans nos rangs certains chevaliers d'industrie qui nous arrivent avec des papiers bien en règle ne leur appartenant pas toujours, quelques petits crevés des boulevards parisiens dont leurs familles ont cherché à se débarrasser d'une façon honnête ; mais ce sont des exceptions. Que ces exceptions-là fassent de temps à autre fonctionner le conseil de guerre, ce n'est pas un mal. Il n'est pas de si bon cheval qui ne puisse broncher, s'il n'est retenu par un frein salutaire. Depuis le péché originel la nature humaine est essentiellement portée à la canaillerie, et jusques à la vallée de Josaphat il lui sera souverainement utile de sentir cette gourmante qui est la crainte de Dieu et de messieurs les gendarmes, pour le commun des mortels, additionnée de celle du conseil de guerre pour les soldats : *Initium sapientiæ timor Domini.*

Frascati, 18 juin, toujours à l'hôpital.

Les cheveux du père Jouanne sont de plus en plus au blanc fixe : il en a pris absolument son parti.

Antoine de la Rochette est venu nous faire part de la nouvelle officielle du mariage de sa bonne et charmante sœur mademoiselle Esther avec monsieur Louis le Besch de Champsavin, sous-lieutenant, comme Antoine, aux dragons pontificaux. Cet excellent Champsavin m'avait confié son cher secret l'autre jour à Rome, tandis que je me *soufrais*, et en

de félicitant de tout mon cœur, comme je sentais un clou me perler sur la langue, je n'ai pu m'empêcher de lui recommander la discrétion jusqu'à ce que la chose fût bien décidée, « parce que dans la situation où vous vous trouvez, mon cher ami, lui ai-je dit sans sourciller, « il faut savoir aimer et se taire (Esther). » Que mademoiselle Esther me le pardonne.

Voilà un mariage qui va mettre tout le pays de Guérande en fête et auquel j'assisterais volontiers, mais je n'y songe point ; les demandes de permission sont nombreuses en ce moment, et il faut rester pour donner l'exemple.

22 juin.

En voilà une lettre faite ce qui s'appelle à bâtons rompus ; mais aussi j'ai des voisins de lit dont la langue ne s'arrête pas. J'ai du reste rédigé une tartine en style distingué pour mon frère François de Paris, et je l'ai confiée à un vieux gentilhomme breton, monsieur Ollitrault de Kerivallant, tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus respecté parmi les caporaux de notre bataillon.

Les caporaux, c'est une belle tribu ; il paraît que j'en fais partie depuis hier. Fume une pipe, si tu veux, en l'honneur de mes galons, ce sera bien assez.

Caporal, tout de même, quand on y réfléchit, ça n'est pas rien ; on peut accorder deux jours de salle de police et quatre de consigne. Caporal, on ne monte

plus de garde, mais on la fait monter ; on ne fait plus la corvée, on la surveille ; bref, on a un tas de privilèges, par exemple, celui d'attraper de la salle de police, les premiers temps surtout, quand on fait la semaine.

Avec ma lettre monsieur Ollitrault emporte un paquet de photographies que mon ami Maximin confie à mon frère François en lui donnant l'ordre d'aller le porter au Petit-Jouy, près Versailles, à monsieur et madame Jourdain. J'adjure François de s'acquitter fidèlement de la commission. Maximin m'affirme que ses parents adoptifs recevront mon frère, parce qu'il est mon frère, comme un sauveur. S'il en était besoin, recommande à ton tour à François de ne pas manquer d'aller *aux Jourdain*. Cette visite du reste l'intéressera certainement, et moi aussi, car je compte qu'il me la racontera par le menu.

Est-il vrai que la bonne et sainte madame de Marzan soit bien malade ? Je prie tout plein pour elle : elle a toujours été si bienveillante, si confiante pour moi qui ne le méritais guère, que je l'aime vraiment comme une seconde mère. Si le bon Dieu nous l'enlève, j'en aurai un profond chagrin.

Je deviens un infirmier émérite, car malgré que ma jambe gauche refuse toujours le service, je circule comme l'air, mais à l'aide d'une béquille. Me voici même presque autant que le père Jouanne, bien que je n'aie pas de cheveux blancs, l'homme de confiance des Sœurs. Ça fait plaisir de rendre service aux ca-

marades. J'ai eu grand'peur pour l'un d'eux cette semaine, pour Landau : un vaillant petit homme qui me rappelle Paul Saucet et qui est positivement un de mes amis de cœur. Il s'est préparé tranquillement à mourir, comme s'il devait sauter le pas ; les bonnes Sœurs ont tant prié que le voilà hors de danger et moi dans la jubilation.

Portez-vous bien et surtout pas de bile à mon sujet, car d'ici peu de jours j'aurai divorcé avec ma béquille. Je vous embrasse tous, père, mère, sœurs, cousines, en général, et aussi en caporal.

HENRI.





SOIXANTE ET ONZIÈME LETTRE

LE NEZ DE LA TYPHOÏDE. — M. LE LIEUTENANT DE
COUESSIN SOIGNÉ PAR M. DUFOURNEL. — LE COU-
VENT DES CAMALDULES ET LES MÉMOIRES DE MAXIMIN. —
SUR LA MONTAGNE DE LA SALETTE. — LE BATON. — LA
ROSE. — PATOIS ET FRANÇAIS. — LA FÊTE DU PRINCE
DES APÔTRES. — COUPOLE EN FEU. — LE TOMBEAU DE
SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL. — UN PROJET DE GARI-
BALDI EN 1849. — FIEL ET VINAIGRE. — HEUREUX EN
CHOIX POUR LE JOUR DE SA NAISSANCE.

*Hôpital militaire de Frascati, 29 juin 1865, en la
fête des saints apôtres Pierre et Paul.*

MON CHER PAPA,

GRACE au papier Fayard, me voici délivré de
mes douleurs rhumatismales. Il ne me
reste qu'un peu de faiblesse dans la jambe
gauche. L'appétit est superbe, et je n'ai
nulle envie de me laisser prendre par la fièvre qui
commence à faire des victimes parmi nous ; personne
n'a encore succombé, mais beaucoup sont sur le flanc.
Un de nos lieutenants, M. de Couëssin, la dis-
tinction et la bonté même, est atteint d'une belle ty-

phoïde. On le traite dans sa chambre. Monsieur Dufournel, son grand ami, n'en dort pas et se met en *dix* pour le soigner ; il est si saint homme et en même temps si adroit qu'il est capable à lui tout seul de le guérir.

Maximin lui-même est tout somnolent depuis quelques jours. Ce matin il est venu à la visite et m'a dit d'un ton piteux : « Je suis fumé et tu auras la consolation de me fermer les yeux d'ici huit jours. » — « Bon, mon vieux ! ai-je répondu : ce me sera un précieux souvenir pour le restant de ma vie. »

Là-dessus, le docteur est arrivé et a ordonné à mon pâtre une formidable dose d'émétique capable de secouer quelque peu ce tempérament de cheval. Pour l'instant, il n'est pas aux noces, et je m'apitoie avec plus ou moins de charité sur son triste sort. Il faut bien qu'il me paie le brutal enlèvement de mon vésicatoire. Je dois lui rendre cette justice qu'il est venu me voir fidèlement chaque jour et qu'il a suivi avec une grande ponctualité un bon conseil que je lui ai donné et dont son moral se trouve à merveille. Tu te rappelles ce couvent des Camaldules dont je t'ai parlé. Comme il n'y a pas d'exercice de ce temps-ci l'après-midi, et que Maximin n'aime pas faire la sieste, je l'en ai fait dispenser par Monsieur d'Albiousse, à condition qu'il irait passer toutes ses après-midi (sauf quand il serait de garde) chez les Pères Camaldules, pour écrire ses mémoires. Les Pères, auxquels j'avais soumis mon

idée par avance, l'ont adoptée avec enthousiasme, en s'offrant même à donner à notre écrivain un verre de vin et une croûte de pain sur les quatre heures, pour alimenter sa verve.

C'est qu'il s'est précipité à corps perdu dans ses fameux mémoires. « Quand ils seront terminés, c'est toi, m'a-t-il dit, qui donneras le coup de verni. » Il a une confiance absolue dans mes talents littéraires. J'ai déjà entre les mains deux gros cahiers, environ cent cinquante pages, que le garçon a griffonnées depuis trois semaines. Oh ! il y va à la bonne, sans prétention aucune ; c'est écrit comme il pense. L'orthographe et le français n'y sont pas absolument traités avec tous les égards que leur doivent des licenciés ou docteurs ès lettres ; quoi qu'il en soit, le tour de phrase est original, l'expression juste, c'est infiniment mieux que je ne prévoyais, et, il n'y a pas à dire, très intéressant. Dieu veuille que le rêve de Maximin se réalise, et qu'un homme intelligent, qui ne sera sans doute pas moi, mette tout cela en bon français et en bon ordre pour la gloire de Notre-Dame de la Salette. Dans mon dernier entretien avec Maximin sur l'Apparition, j'ai recueilli quelques nouveaux détails que j'ignorais.

Il était deux heures de l'après-midi. Maximin et Mélanie venaient de faire un bon somme ; Mélanie, s'étant réveillée la première, appela Maximin en lui disant : « Vite, Mémin, viens vite, que nous allions voir où sont nos vaches. » Maximin, se réveillant en

sursaut, saisit son bâton et suivit Mélanie. Bientôt Mélanie, prise de peur, s'arrêta, laissa tomber son bâton et se tournant vers Maximin, lui dit : « Vois-tu là-bas cette grande lumière ? — Oui, je la vois, » répondit Maximin ; mais ramasse ton bâton. » Et lui, faisant le moulinet avec le sien, ajouta sur un ton menaçant : « N'aie pas peur : si elle nous touche, nous lui donnerons une bonne volée. »

Il n'a pas d'expression pour rendre la façon dont la belle Dame leur a parlé ; ce n'étaient pas des sons articulés comme la parole humaine qui venaient frapper leurs oreilles, mais comme une musique délicieuse qui les ravissait intérieurement et gravait chaque parole en caractères ineffaçables au fond de leur cœur. C'est ce langage mystérieux et divin qui l'a impressionné plus que tout le reste.

Lorsque la belle dame commença de s'élever de terre, Maximin, la regardant et ne pouvant se résoudre à la voir disparaître, sauta en l'air si haut qu'il put, pour attraper une des roses merveilleuses couleur d'ar-en-ciel (c'est son expression) qui bordaient les souliers lumineux de la Très Sainte Vierge, et le pauvre bonhomme ne prit qu'un billet de parterre. En me contant cela, il s'est mis à sauter en levant la main, se croyant encore sur la sainte montagne, et j'ai vu dans ses yeux l'expression d'un regret qui n'a rien perdu de sa vivacité après dix-neuf ans.

Avant l'apparition, Maximin savait à peine quel-

ques mots de français. Mélanie ne parlait que le patois. En descendant de la montagne, tous deux ont redit en français la partie du discours prononcée en français par la belle dame, et ont continué à parler le français comme le patois, au grand ébahissement des habitants de Corps.

Saint Pierre et saint Paul ! c'est aujourd'hui leur fête. Hier soir je voyais de mon lit la coupole de Saint-Pierre en feu, et à cinq lieues de distance cette phénoménale illumination est encore d'un bel effet. C'est la grande fête de Rome chrétienne.

*O Roma felix, quæ duorum Principum
Es consecrata glorioso sanguine :
Horum cruore purpurata, cæteras
Excellis orbis una pulchritudines.*

La gloire, la fortune de Rome, c'est le tombeau du prince des apôtres. Puisse-t-il n'être jamais profané ! J'ai entendu dire à Rome que Garibaldi, durant le siège de 1849, ayant conçu cet horrible projet, de nombreux barils de poudre avaient été entassés par son ordre dans la crypte de Saint-Pierre, au-dessous même de la Confession. On devait y mettre le feu au moment où les Français entreraient dans la Ville éternelle ; mais les saints Apôtres ne le permirent pas. Humainement parlant, tout nous fait craindre que de mauvais jours ne reviennent pour Rome ; le règne des sectes s'étend chaque année davantage ; le Pape n'a plus qu'un lambeau de territoire, et une

ombre de souveraineté temporelle. Ce qu'il est vrai de dire, c'est que même aujourd'hui l'empereur Napoléon III le tient prisonnier dans Rome. Le *Monde*, faisant naguère à peu près les mêmes réflexions, citait à l'appui ces beaux vers du Dante :

Veggio.....

E nel vicario suo Cristo esser catto,
Veggiolo un'altra volta esser deriso,
Veggio rinnovellar l'aceto e'l fele
E fra nuovi ladroni esser anciso.

(*Purgatoire*, c. 20, 85-90.)

« Je vois Jésus-Christ de nouveau captif dans la personne de son Vicaire, bafoué, abreuvé de fiel et de vinaigre et égorgé entre deux voleurs. »

Les géoliers et les deux voleurs, je n'ai pas besoin de te les nommer ; mais un jour viendra où saint Pierre et saint Paul en auront raison. Nous avons aussi, nous, notre part de fiel et de vinaigre ; et bien difficiles serions-nous si nous ne l'acceptons pas de bon cœur, à l'exemple du Vicaire de Jésus-Christ. Exemple : le Saint-Père vient dans quelques jours à Castel-Gandolfo, à deux petites lieues d'ici. Il semblerait que l'honneur de l'approcher, de le garder et de faire le service du palais, nous revînt de droit. Eh bien ! non : l'armée française tient à lui fournir une garde de douze hommes commandés par un sergent. Pour que cela ne nous passe pas tout à fait sous le nez, deux de nos compagnies tiendront garnison à

Marino pendant la *villeggiatura* du Pape à Castel-Gandolfo, mais à une distance respectable, c'est-à-dire à deux kilomètres du Saint-Père. Et il nous faut avaler cette humiliation sans rien dire. C'est bien du vinaigre, ou je ne m'y connais pas. Remarque bien que le Pape nous désirerait autant que nous le souhaitons nous-mêmes ; mais hélas ! il ne fait pas ce qu'il veut. Voilà comment il est libre !

Le commandant nous revient dans les premiers jours d'août. Il est en ce moment à Nérís, d'où il compte revenir à la Conterie pour très peu de jours, puis de là voler à Frohsdorf, puis de Frohsdorf à Paris et de Paris à Rome. J'aurai grand plaisir à le revoir.

Me voici depuis avant-hier dans ma vingt-septième année. Quand tu avais vingt-sept ans, toi, moi je savais déjà lire et presque écrire ! Comme ça nous vieillit ! En y réfléchissant, je trouve que ça n'a pas été trop bête à moi de naître la veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul.

Je t'embrasse sur cette réflexion profonde, et suis plus que jamais ton fils très affectionné,

HENRI.





SOIXANTE-DOUZIÈME LETTRE

VICTIMES DE LA TYPHOÏDE. — ADMIRABLE RÉSIGNATION D'ERNEST DEPRISE. — LA CHARITÉ PARFAITE ET MON PETIT BLOCK. — UNE LETTRE DE FROHSDORF. — MON FORT SAINT-ANGE SUR LE TAPIS. — LE BON PASTEUR. — MON 15 JUILLET. — LA FÊTE DE SAINT VINCENT DE PAUL ET MONSEIGNEUR GALLOT. — LA CHASSE AU CHAT. — SERPOLET L'IMPRUDENT. — SA COMPLAINTÉ SUR LE GRAND AIR DE CELLE DE FUALDÈS.

Frascati, le 20 juillet 1865.

BARDONNE-MOI mon long silence, mon cher papa : j'ai compté sur François pour te donner de mes nouvelles ; aussi bien ai-je été assez occupé ces dernières semaines. Ma jambe étant redevenue souple comme un gant de peau de Suède, j'ai repris allègrement mon service, puis j'ai fait l'infirmier. L'hôpital et les Sœurs m'ont laissé de si bons souvenirs que j'y vais le plus que je puis. L'ouvrage n'a pas manqué du reste, car ce n'est plus seulement le nez, mais toute la terrifiante personne de madame la typhoïde qui est apparue parmi nous. Au moment où je t'écris, elle semble ficeler ses

paquets ; quoi qu'il en soit, elle nous a fait quelques victimes pendant la première moitié de ce mois. M. Dufournel, selon que je le pressentais, lui a si bien disputé son ami et collègue M. de Couëssin, que la victoire lui est restée.

Le 4 juillet, un homme de mon ancienne compagnie, la première, car mon caporalat m'a fait passer à la deuxième, a ouvert le feu à l'hôpital. C'est un Nantais nommé Ernest Deprise, ancien élève du petit séminaire de la Psallette. Après avoir traîné tant qu'il a pu à la caserne du Granaro, le pauvre garçon est venu à la visite à l'hôpital ; c'était trop tard. En quatre ou cinq jours, son affaire a été réglée. Je l'ai visité tous les jours ; jamais du reste il n'est demeuré seul, l'un de nous se tenait en permanence auprès de lui, et remarque que personne n'y était forcé. D'ailleurs, M. d'Albiousse, son capitaine, donnait l'exemple. Il s'est confessé, a reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une grande piété, et est mort dans une parfaite résignation à la sainte volonté de Dieu. Un Père Jésuite, le Père de Foresta, venu à Frascati ce jour-là pour voir son neveu qui est zouave, a béni le mourant dans son agonie et s'est retiré plein d'admiration. « On ne meurt pas plus saintement chez nous, disait-il, et on n'est pas mieux assisté. » Ah ! mais, c'est que notre affection les uns pour les autres n'est pas de la blague. On ne se lâche pas chez nous, ni dans la vie ni dans la mort.

Un autre, un petit Flamand du nom de Block, engagé depuis à peine trois mois, pas très haut de taille, mais bâti comme un petit taureau, d'une force herculéenne, a été abattu aussi lui en un rien de temps par le typhus. J'ai eu la chance de passer la dernière journée presque tout entière, le 9 juillet, près de lui. La Sœur m'avait indiqué quelques précautions à prendre pour me garer des exhalaisons, par exemple de me tenir un linge trempé dans un mélange d'eau et de vinaigre sur la bouche, et je n'ai rien attrapé que quelques coliques dont une potion au laudanum a eu promptement raison. Ce petit Block était un saint : je le savais, et je me suis dit qu'une fois là-haut, il ne m'oublierait pas. Ce n'est pas avec de la résignation, lui, qu'il est mort, c'est avec de l'allégresse, des élans d'amour du bon Dieu dont je n'avais encore jamais été témoin. Saucet, lui-même si souriant dans son agonie, n'a pas eu de ces transports. Mon petit Block a horriblement souffert pour mourir ; mais si tu avais vu avec quel amour il baisait son crucifix ! Comme il ne parlait guère le français, je ne pouvais le consoler autant que je l'aurais voulu ; toutefois je lui disais : « Courage ! confiance ! Bientôt au ciel ! » Et lui de me répondre : « *Moi content souffrir pour Pie IX, moi heureux, bien heureux mourir pour Pie IX et aller au ciel !* » A ses compatriotes qui vinrent le voir, aux deux jeunes gens Berchmans notamment, il dit des choses admirables. La Sœur n'était pas

moins émerveillée que moi ; il est certain qu'en dépit des convulsions de la mort, il y avait déjà sur son visage comme une expression de béatitude. Cet enfant a vraiment expiré avec la charité parfaite dans le cœur ; la Sœur et moi avons reçu son dernier soupir, et aussitôt la Sœur m'a dit : « Celui-là est déjà au ciel, il n'est pas possible qu'il reste même une seconde en purgatoire. »

Braillez tant que vous voudrez, messieurs les inactifs ou les jolis cœurs de Paris ou d'ailleurs, que les zouaves du Pape ça ne sert à rien ! Ces mortslà sont la rançon de l'Europe catholique, unies dans la balance divine au sang versé par les missionnaires, ce seront elles qui feront pencher un jour le plateau de la miséricorde.

Ce même jour, 9 juillet, j'ai reçu une belle lettre du commandant. Elle m'est d'autant plus précieuse qu'elle est datée de Frohsdorf. Le Roi s'est informé très particulièrement de toi près de Charette, et lui a demandé en même temps des nouvelles de mon humble personne. « Monseigneur savait votre « histoire du château Saint-Ange, me dit le commandant, et je ne me rappelle pas lui en avoir « parlé. » Le Roi a bonne mémoire, car cette histoire remonte déjà à trois ans. Je suis charmé qu'on l'en ait informé.

Dans cette lettre, le commandant m'offre les prémisses d'une image commémorative de la mort de madame de Charette, en me recommandant de la

« cacher jusqu'à son arrivée ». Le sujet est Notre-Seigneur sous la forme d'un jeune homme portant une brebis sur ses épaules : au verso de l'image ce seul texte tiré du second livre des Rois : « Il y
« avait une brebis qui avait été élevée chez lui,
« elle mangeait de son pain et elle buvait de son
« calice, et elle dormait sur son sein, et elle était
« pour lui comme une fille. » Puis quelques pensées admirables que l'on a trouvées dans le cahier de notes spirituelles de M^{me} de Charette, écrites de sa main.

« Jésus-Christ c'est tout, tout en ce monde, tout
« dans l'autre, tout, toujours et partout. Tout pour
« Jésus et par Jésus.

« Remplissez mon cœur, ma pensée, mon esprit,
« ma vie, tout mon être ; que je m'enveloppe de
« votre amour.

« Dieu, voilà ce que c'est que la mort.

« Dieu avec sa bonté, son amour infini, mais Dieu
« avec sa justice.

« Quelle joie de voir Dieu et de pouvoir le voir face
« à face. Quel beau jour ! On quitte les siens, tout
« ce que l'on a, mais on trouve Dieu ; quel échange
« et qui pourrait s'en plaindre ? Je trouve que la
« mort est plutôt une récompense pour l'âme fidèle.
« O mon Dieu, donnez-moi cette fidélité que je vous
« aime et qu'au jour de ma mort vous me preniez
« dans les bras de votre indulgence. »

C'est bien le résumé fidèle de tout ce que je t'ai écrit touchant madame de Charette.

Ce bon pasteur portant sur ses épaules cette brebis « élevée chez lui » est une reproduction d'une fresque trouvée dans les catacombes. M. Vespignani, célèbre architecte de Rome, qui s'est chargé de décorer la petite chapelle funéraire de Saint-Laurent-hors-les-murs, à laquelle je suis allé plusieurs fois en pèlerinage depuis le départ du commandant, fait peindre à fresque ce bon pasteur au-dessus de l'autel.

Dès que mon client acquitté par le conseil de guerre a eu terminé sa prison, il a fait ses Pâques et son jubilé ; c'est la coutume ici que les prisonniers sous le coup d'un jugement ne remplissent ce devoir qu'après la sentence rendue. Le pauvre garçon ne sait comment me témoigner sa reconnaissance. Le 15 juillet, il m'a apporté, avec un superbe bouquet pour ma fête, une immense pyramide d'oranges glacées. En voilà un qui ne se fera plus pincer. L'opinion publique, qui était montée contre lui avant le jugement, a viré de bord, et lui est devenue tout à fait favorable.

Hier, grande fête de saint Vincent de Paul à l'hôpital. Les bonnes Sœurs avaient mis toutes voiles dehors en l'honneur de Monseigneur Gallo, archevêque napolitain, qui est Lazariste. Il est venu tout exprès et pour les visiter et pour présider la fête. J'ai eu la bonne fortune de servir la messe de Sa Grandeur à laquelle tous les membres de la Conférence ont communié. Le soir, l'archevêque nous a fait une char-

mante allocution. Cette belle journée a dédommage nos Sœurs des fatigues et des émotions de cette rude quinzaine que nous avons partagées avec elles, mais qui, grâces à Dieu, ne nous ont rien enlevé de notre entrain. Pour t'en faire juge, je t'envoie une complainte composée par Maurice du Bourg et par ton serviteur ; mais ne va pas nous vendre, car notre bon colonel ne nous pardonnerait peut-être pas si facilement. Tu sais, car je te l'ai dit bien sûr de vive voix, sinon par lettre, que la *chasse au chat* est très en honneur parmi nous. C'est le soir que les chasseurs s'embusquent pour guetter leur proie.

En guise de fusil, ils ont chacun en main un bâton terminé à la partie inférieure par ce que les bonnes gens de Saint-Molf appellent une marotte. Cette marotte est garnie de grosclous à tête quadrangulaire. Deux des chasseurs se postent à l'une des extrémités d'une des rues les plus fréquentées par la gent féline, pendant que deux autres battent la rue en faisant en sorte de pousser le gibier sur les deux embusqués. Ceux-ci, quand il passe, tâchent de l'assommer. Il en est de réputés pour leur prestesse et leur adresse. Les chats occis sont incontinent dépouillés, puis immergés dans un bain de vinaigre, où ils marinent trois jours, après lesquels on en fait, au dire des amateurs, des civets exquis. Or *figuriti* que notre colonel s'est pris d'affection, il y a déjà quelques mois, pour un superbe matou qu'il a décoré du nom de *Serpalet*, un nom gra-

cieux et tendre comme le serpolet que diapre aux premiers feux du soleil la matinale rosée. *Feu Serpolet*, car hélas ! il a passé tout dernièrement de vie à trépas, suivait son maître comme le plus fidèle caniche, tantôt au trot, tantôt au petit galop, le plus souvent au pas, grave et majestueux, comme il convenait à un chat de son rang. On avait beau l'appeler, le siffler : il ne quittait pas d'une semelle les traces de M. Allet. Jour et nuit il lui tenait compagnie fidèle. Jamais chat ne fut plus choyé ni plus adulé. En dehors du colonel, Serpolet n'accordait guère ses caresses qu'aux secrétaires ou aux capitaines qui le régalaient le mieux durant les repas. La complainte va du reste t'édifier sur toutes ces particularités intéressantes.

Tu pressens déjà, j'en suis sûr, ce qui est advenu de Serpolet. Ce farceur-là ne s'est-il pas avisé d'aller vagabonder dans les quartiers hantés par nos chasseurs ! Comme c'était la nuit et qu'il ne s'est point fait connaître, il a été poursuivi comme le plus vulgaire des matous de Frascati et assommé du premier coup par un scélérat que je connais bien et qui ne s'en consolera jamais. La peau du pauvre Serpolet, que l'on tanne en ce moment, servira à faire deux ou trois blagues à tabac. La chanson va te dire en quel tombeau sa chair grassouillette, et marinée comme à l'ordinaire, est venue s'ensevelir. C'est horrible à penser, mais c'est une vérité acquise à l'histoire et que le colonel commence à soupçonner.

« C'est pas l'affaire, l'entend-on dire à chaque instant, Serpolet ne revient pas ; pourvu que mes zouaves n'en aient pas fait une gibelotte ! Dans tous les cas, je suis sûr qu'ils ne l'ont pas fait exprès. » L'assassin n'a pas été fier à la première heure, et il a fallu un serment *archisolennel* de la part de ses complices, pour le rassurer.

Il est bien clair que nous autres poètes nous ne pouvions rester muets en face d'une telle douleur. Maurice et moi, nous avons donc accordé nos lyres ; après un ou deux verres de Marsala sec, elles se sont mises à frémir sous nos doigts et ont chanté. Rabé des Ordons, Henri de Villèle et d'autres qui nous écoutaient ont noté leurs accents. Les voici, car je tiens à ce que les échos de Kerguenec les redisent à la mémoire de Serpolet, après ceux de Frascati :

SERPOLET.

(COMPLAINTE SUR L'AIR DE CELLE DE FUALDÈS.)



I

Je vais vous conter l'histoire
Du plus beau chat qu'on ait vu.
Son poil noir lisse et touffu
De son maître, était la gloire.
On l'appelait Serpolet,
Il était au père Ailet..

II

Dedans le palais Mélesme,
A l'abri de tout effroi,
Serpolet vivait en roi.
« C'est comme un autre moi-même,
Il est plein de dignité, »
Disait son maître enchanté.

III

Devenu tout militaire,
Il arrivait au rapport,
Grimpait sans aucun effort
Sur le dos du secrétaire,
D'où bientôt il s'envolait
Sur le ventre au père Allet.



J. de la Haye
1891

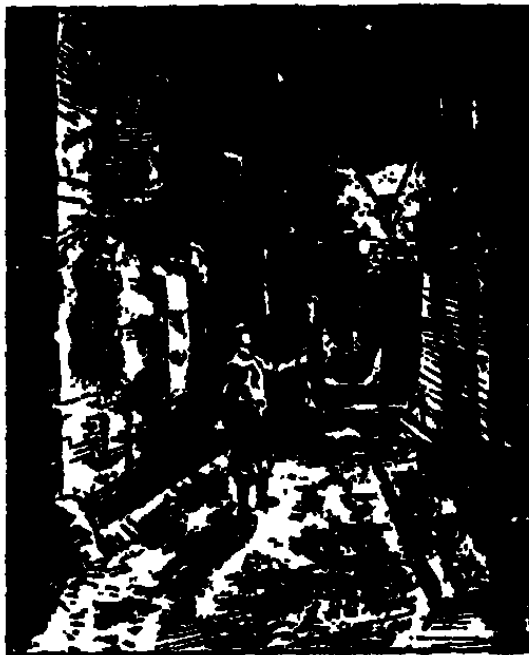
..... Sur le dos du secrétaire.

IV

A table les capitaines
De lui jeter maints morceaux
Que vite il happait tout chauds
Pour avoir d'autres aubaines ;
Il goûtait à tous les plats,
Aussi laissait-il les rats.

V

Mais l'excès d'heureuse veine
Le rendit audacieux,
Du danger peu soucieux ;
Il courut la *pretantaine*,
Et la nuit, sur un trottoir
Périt d'un coup d'assommoir.



..... à la lueur d'un quinquet, il reconnut Serpolet.

VI

Son bourreau devint livide,
Quand, à la lueur d'un quinquet,
Il reconnut Serpolet
Oh ! dit-il, quel *chatricide* !
Ciel ! et quel deuil éternel
Pour notre bon colonel !

VII

Trois jours après sur la table
Où naguère il fricotait,
On le servit en civet.
Il fut trouvé délectable ;
Le colonel, radieux,
Disait : C'est délicieux.

VIII

Mais bientôt, angoisse horrible !
Ne voyant plus son matou,
Il s'en fut criant partout
Sur l'air de femme sensible :
Si vous trouvez Serpolet,
Rendez-le moi, s'il vous plaît

IX

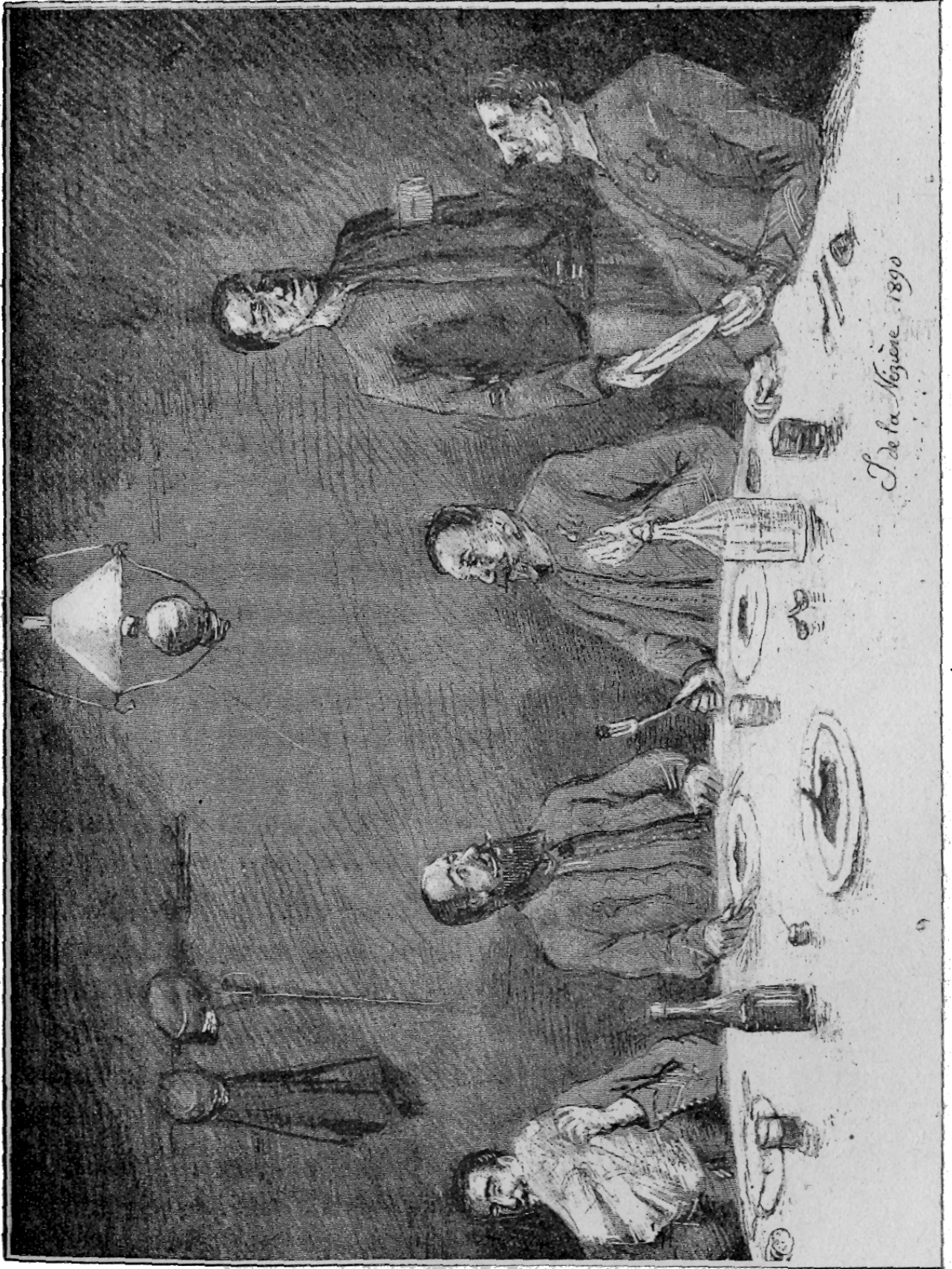
Serpolet, tendre et fidèle,
Serpolet si doux, si beau,
Serais-tu dans un tombeau
Descendu ? Sors, je t'appelle.
A ma voix, à mon amour,
C'est trop longtemps rester sourd

X

Tiens ! j'ai les yeux pleins de larmes
Ma voix tremble et mon cœur bat,
Jusques à mon estomac
Qui me cause des alarmes,
Comme s'il me reprochait
D'avoir mangé du civet.

XI

En le voyant dans l'épreuve,
Plaignons notre père Allet,



Le colonel radieux, disait : C'est délicieux.

Plaignons le cher Serpolet,
Plaignons même aussi sa veuve,
Et pour adoucir son deuil,
Ayons tous la larme à l'œil.

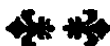
XII

Allez-vous enfin comprendre,
O vous chat, de Frascati !
Qu'un soir pour être sorti
Serpolet s'est laissé prendre ?
Si vous voulez faire un tour,
Attendez le point du jour.

Après cette œuvre magistrale, il n'y a plus qu'à tirer le rideau pour aujourd'hui. Je vois d'ici le père la Tocnaye qui en rit et en pleure dans sa barbe. Au fait, c'est touchant, et Maurice et moi nous serions très fiers, si l'on nous disait que c'est touché.

Ne va pas surtout t'imaginer qu'il nous soit venu un seul instant dans la pensée de manquer, si peu que ce soit, à la vénération qui est due et que nous accordons dans une mesure peu commune à notre colonel. Il faut bien rire une fois le temps, ne serait-ce que pour fêter le départ de la typhoïde. Avec moi remercie le bon Dieu qui m'a protégé; embrasse pour moi toute la maisonnée et crois plus que jamais, mon cher papa, à ma plus tendre et respectueuse affection.

HENRI.





Kerguenec.

SOIXANTE-TREIZIÈME LETTRE

A MONSIEUR ZACHARIE DU REAU, LIEUTENANT AUX ZOUAVES
PONTIFICAUX, AU CHATEAU DE BAROT, PAR MONTREVAULT
(MAINE-ET-LOIRE). — UNE LETTRE DE MAXIMIN GIRAUD.

Kerguenec, 30 septembre 1865.

MON CHER ZACHARIE,

EN bien ! cette permission de quatre mois commence à se tirer d'épaisseur, pour parler comme nos troubadours. Lorsque tu nous as fait tes adieux, ou plutôt lorsque nous t'avons dit au revoir à Frascati le 2 juillet et que les murs de la Croix-Blanche ont failli se fendre de douleur en te voyant t'éloigner, j'étais bien loin de songer à faire un tour au pays de France. Après m'être bien comporté jusqu'au

21 juillet, j'ai été pris subitement de la fièvre avec une telle violence, que le bon docteur Vincenti, sans me donner le temps de faire de réflexions ni d'observations, m'a, aussitôt l'accès passé, dirigé sur Civita-Vecchia en me disant : « Prenez-moi le premier paquebot pour Marseille et restez en Bretagne ce qu'il faudra de temps pour vous désempoisonner. » Désempoisonné, je le suis absolument, surtout depuis une charmante excursion de dix jours en mer que je viens de faire en compagnie du docteur Herr, de mon frère François, de Doorésamy, d'Arthur de la Tocnaye en permission comme moi, et d'un autre ami. Nous avons visité l'île du Met, Belle-Ile, Hédic, Houat, le Morbihan. Après ce bain prolongé d'air marin, je puis bien déclarer, n'est-ce pas ? que je ne sens plus ni le moisi, ni la fièvre. Au retour de notre traversée, en abordant à Piriac, le dimanche 13 septembre, la nouvelle de la mort du général de Lamoricière est venue nous frapper comme un coup de foudre. Je ne t'écris pas pour te proposer des considérations profondes sur ce douloureux événement. Tous nos cœurs de zouaves battent à l'unisson en cette circonstance et ressentent vivement cette perte. Mon intention est seulement de te demander des nouvelles de ton voyage dans les Pyrénées et de te donner rendez-vous à Nantes pour le service du général le mardi 17 octobre.

Cela dit, je fais un pas de plus et m'enhardis à t'adresser en mon nom et en celui de tous les miens

une humble supplique. Tu serais le plus délicieux des lieutenants si tu t'arrangeais de façon à venir à Kerguenec avec nous après le service. Je sais qu'en Anjou on s'arrache à l'envi ton aimable et chère personne : aussi bien ne serai-je pas indiscret. Tu nous donneras le temps que tu voudras, trois ou quatre jours seulement, si tu ne peux pas mieux. Nous tâcherons de *calotter* quelques perdrix, puis nous causerons d'une masse de choses, surtout des amis de la Croix-Blanche, voire même des chanoines de Cave. Mon père a peine à y croire ; tu témoigneras de ma véracité. Nous nous entendrons pour le retour au bataillon, car me voici suffisamment remplumé et tout prêt à regagner Frascati. J'ai l'idée d'aller cette fois par le Mont-Cenis. *Samy*, qui doit voyager avec moi, est ravi de la perspective de se laisser voiturer en traîneau par des mulets, sur la neige glacée.

J'ai reçu une lettre de Morino (Antonin de Morin) datée du 21 août de Frascati. Tout va bien, il n'y a eu qu'un mort, un Belge de la cinquième compagnie, depuis mon départ ; la fièvre a délogé et l'hôpital est à peu près vide. Morino a tenu bon. « Pour moi, je suis bien portant, me dit-il ; de sorte que tu as perdu ton pari, à savoir que je serais à l'hôpital avant le 5 août ; j'espère m'en tirer avec les honneurs de la guerre cette année-ci. »

Il était si jaune dans les jours qui ont précédé mon gros accès que je le prêchais pour qu'il se soignât un

peu, lui prédisant l'hôpital avant le 5 août, s'il s'obstinait à ne pas prendre de quinine.

Monsieur Thomalé est arrivé comme capitaine à la huitième et a invité à dîner tous les officiers du bataillon et les sous-officiers de sa compagnie. *Diammine!* Une compagnie a été détachée à Carpineto pour faire la guerre aux brigands. Henri de Bellevue y est et ne s'y amuse pas. Maximin, qui s'y trouve aussi et n'en est pas plus charmé que de Bellevue, m'a écrit, de Carpineto même, à la date du 8 septembre, une très longue lettre. Je ne sais si Maximin a choisi à dessein cette date du 8 septembre, c'est-à-dire une fête de la très sainte Vierge, pour me faire plaisir; mais il en est capable. Sa lettre, écrite sans aucune prétention, le peint au naturel et me confirme pleinement dans l'opinion que j'ai de lui. Pensant qu'elle t'intéressera, je l'enferme sous ce pli, tu me la rendras à Nantes, le jour du service du général.

Deux lignes de réponse, s'il te plaît, pour me dire si nous pouvons compter sur toi; tu ne me refuseras pas cette faveur, et crois-moi toujours, mon cher Zacharie et vénérable lieutenant, le plus affectueusement dévoué de tes amis,

H. LE CHAUFF DE KERGUENEC (1).

(1) Voici *in extenso* le texte de la lettre de Maximin Giraud dont il vient d'être parlé :

Carpineto, le 8 septembre 1865.

MON CHER HENRY,

Depuis que tu es parti, il s'est passé bien des choses, du moins pour moi, sinon pour tout le bataillon.

La cinquième compagnie a été envoyée en détachement, et Dieu sait dans quel pays ! J'ai été désigné d'abord sur ma demande, puis par mon numéro et comme étant le dernier passé au bataillon, dans la première compagnie ; par conséquent je n'ai pu faire tes commissions auprès des braves et dignes zouaves dont tu me parles dans ton aimable petite lettre ; je ne l'ai reçue que le 7 au matin, quoique datée du 23 août. Je vais te faire une petite narration qui t'intéressera sans doute ; vu ton amour pour tout ce qui se rattache au bataillon, le moindre fait est pour toi une source de plaisir ou de peine, suivant que les choses vont bien ou mal !

Nous sommes partis le 26 juillet, vers les deux heures du matin. Pour la première fois je mettais mon sac au dos tout au complet, il m'a paru un peu lourd les trois ou quatre premiers milles, mais après je m'y suis fait. Nous sommes venus ainsi jusqu'à la gare d'Albano, et de là nous avons pris le chemin de fer jusqu'à Segni ; à cette gare, sans avoir rien mangé, il a fallu avaler une côte raide, de huit à neuf milles, par une chaleur affreuse. Nous ne sommes arrivés, ou plutôt le détachement, car quelques-uns et moi sommes arrivés environ une heure ou une heure et demie avant, que vers les deux heures de l'après-midi, et l'on n'a mangé pour la première fois que vers les quatre heures. Le détachement est resté là pour passer la nuit ; Jouin, Vergnaud et moi avons été envoyés deux heures plus loin, à travers les forêts, broussailles et rochers, pour nous rendre à Monte-Lanico au-devant des bagages et en avant-garde ! Nous sommes restés dans ce village jusque vers les trois heures du matin, puis, ne voyant rien venir, nous avons cheminé avec un guide jusqu'à la ville de Carpineto ; nous n'y sommes entrés que vers les six heures du matin, toujours sac au dos et avec tout notre armement ; nous n'avons cessé de gravir, car nous étions au milieu de hautes montagnes qui ressemblent beaucoup à celles de mon Dauphiné. Tu vas me demander très naturellement ce que nous venions faire ici et aussi loin de Rome et de Frascati ; c'est pour chasser les brigands qui font ici un ravage épouvantable, car vers le 5 septembre ils sont entrés dans une petite ville appelée Maenza, à cinq heures de Carpineto, et là, après

s'être bien gobergés, ils se sont livrés à toutes sortes d'orgies, ils ont tué trois personnes, deux hommes et une femme, et plus loin onze autres personnes, ce qui a mis une terreur dans le pays, et aucun homme n'a osé s'opposer à cela. Ce châtiement donné par les brigands vient, dit-on, de ce que les personnes de ce village leur ont envoyé des vivres empoisonnés. Quant à nous, nous faisons toujours des patrouilles, mais elles sont très fatigantes. Il n'y a pas un seul chemin plat, toujours monter sur des rochers et cailloux coupants, aussi les sous-pieds et les souliers font faire un gain épouvantable au gouvernement, tous les jours il faut renouveler.

Pour l'œil, Carpineto est de toute beauté, les points de vue sont délicieux, mais la ville intérieurement est affreuse; les cochons, les chiens, les chats, les chevaux, plutôt les mulets et ânes sont pêle-mêle dans les maisons, avec les habitants; les rues n'en sont pas, ce sont des escaliers, aussi on ne trouve aucun instrument à roue.

Quant à la nourriture, elle est très mauvaise, le vin est absolument du vinaigre, mais cela n'empêche point d'en boire; cependant les fatigues, les vivres, la chaleur et cet air vif des montagnes nous ont donné beaucoup de malades. J'ai été constitué infirmier, je l'ai fait d'abord par charité et ai donné ma démission quand l'on a voulu me payer; aussi en ce moment j'ai repris mon service et en suis fort content, parce que l'on poursuit le vent dans les montagnes au lieu des brigands; cependant l'on en voit quelques-uns de temps en temps. Il est besoin que je termine, quoiqu'ayant encore beaucoup de choses à te dire de cette ville et de ses habitants; mais on ne trouve ni papiers à lettres ni enveloppes; il faut que je t'écrive *de dessus* mon sac, et encore avec du mauvais papier et une plume qui ne marque pas; mon encre est du cirage délayé avec de l'eau; cependant nous sommes casernés dans un couvent.

Adieu, mon cher Henry; je t'en prie, ménage bien ta santé. Je prie la très sainte Vierge de la Salette qu'elle te guérisse, car si tu veux t'en aller au ciel plus tôt, d'autres te veulent retenir sur la terre, entre autres moi.

Adieu donc, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton ami dévoué,

MAXIMIN GIRAUD, DE LA S.

P.-S. Ne m'oublie pas auprès de ta très honorable famille que je n'ai pas l'honneur de connaître, ni de ton cousin de la Tocnaye. Je crois bien que j'irai faire un tour en France à la fin de mon congé, ma mère (1) le désire beaucoup, et je crois que cela est une promesse faite par le capitaine de Troussures ; je t'écris en courant, car la poste part en ce moment et nous ne l'avons que deux fois la semaine. Je ne t'affranchis pas, parce que je n'ai pas un seul sou en ce moment ; ma mère ne m'en a pas encore *mandé*.

A Monsieur Henry le Chauff de Kerguenec, au château
de Kerguenec, près Guérande (Loire-Inférieure).

France.

(1) Sa mère adoptive, Madame Jourdain .





SOIXANTE-QUATORZIÈME LETTRE

LETTRE DE M. ANTONIN DE MORIN, SOUS-OFFICIER AUX ZOUAVES PONTIFICAUX, A MONSIEUR HENRI LE CHAUFF DE KERGUENEC. — DÉTAILS SUR LE SERVICE FUNÈBRE POUR LE REPOS DE L'ÂME DU GÉNÉRAL DE LAMORICIERE, CÉLÉBRÉ DANS LA CATHÉDRALE DE FRASCATI LE 25 SEPTEMBRE 1865.

Frascati, le 21 octobre 1865.

MON CHER HENRI,

Tu dois trouver que je suis bien paresseux : voilà un mois que j'ai reçu ton aimable lettre, et elle est encore sans réponse ; mais lorsque je t'aurai dit que depuis le 1^{er} octobre nous avons manœuvre deux fois par jour, théorie récitative, théorie pratique, tu t'expliqueras peut-être mon silence. Aujourd'hui samedi matin, par extraordinaire il n'y a rien : aussi je profite de mon peu de temps pour causer avec toi.

Lorsque le commandant me remit ta lettre, nous devions partir dans la nuit pour Brasciano, un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, quatre ser-

gents et quatre-vingts hommes, pour un incendie qui dévorait la belle forêt appartenant au prince Odescalchi ; mais dans la nuit il y a eu contre-ordre. J'en ai été très content, car je devais y aller.

Quelques jours auparavant, il y avait eu encore un incendie qui a duré pendant cinq jours dans la forêt d'Ostie, un autre à Rome, qui a consumé tous les fourrages français. Qu'est-ce que tout cela, sinon un mot d'ordre des sociétés secrètes ?

J'ai ta lettre sous les yeux et je vois que tu désires savoir quelle impression la mort de Lamoricière a produite à Rome ; tout le monde a été aussi désolé que surpris de cette mort : on a fait dire immédiatement des Messes pour le repos de son âme. Dès le lendemain il y avait une Messe *ad libitum* à Frascati ; tout le monde y est allé. Le 25 septembre, il y a eu un Service magnifique à l'*Ara Cœli* : il y avait une foule immense ; le général a eu les honneurs que l'on rend aux princes romains. Il y avait un détachement de toutes les troupes, les drapeaux voilés étaient rangés le long du catafalque, que les officiers supérieurs entouraient ; les autres officiers de l'armée pontificale remplissaient l'église. Pas un officier français en tenue, quelques-uns en pékin. Je ne pourrais pas te dire comment l'église était ornée, car j'étais de semaine, et je n'ai pas pu m'y rendre ; mais, de l'avis de tous ceux qui sont allés à Rome, Frascati a été plus beau.

C'était le 11 octobre, à dix heures et demie. C'est

Monseigneur Baillès qui a officié, et Monseigneur Dechamps, qui vient d'être nommé évêque de Namur, qui nous a parlé. Si tu ne le sais pas, il faut te dire que le Père Dechamps, étant encore religieux, avait beaucoup connu Lamoricière en Belgique, et que c'est à lui qu'il faut attribuer sa conversion.

L'église était magnifiquement ornée, toute en noir, le fond de l'église aussi ; et la croix de Castelfidardo en or dominait le maître-autel. Sur tous les piliers il y avait la devise du général : *Spes mea Deus*, et ses armes. Au milieu de l'église était étendu, comme pour les princes romains, une espèce de lit de repos entouré de cierges et, sur ce qui forme le cercueil, l'habit que Lamoricière avait à Ancône, son chapeau, son écharpe et son épée. Au pied, sur un coussin de velours noir, on avait placé la croix de Pie IX, la médaille de Castelfidardo et le grand cordon de Pie IX. Tout le bataillon était sous les armes, et formait avec le maître-autel un carré ; d'ici tu vois la forme. Un peloton en ligne vis-à-vis l'autel et deux sur les côtés près des piliers ; dans le milieu toutes les personnes invitées et les meilleures familles de Frascati ; les officiers autour du catafalque. Le général Kanzler, le colonel Blumens-til, M. de France et d'autres officiers de Rome y assistaient. Sur le seuil de l'église, en bas des marches, où sont les bornes, il y avait huit faisceaux de drapeaux, tous couverts d'un énorme crêpe. Le

drapeau du régiment, tenu par Lefèvre, était aussi tout voilé. Au pied du catafalque se tenaient les clairons et la musique avec un crêpe à leurs instruments ; enfin le service a été magnifique. Après la cérémonie, dîner de cinquante-deux couverts chez le commandant ; les deux fils du prince Borghèse en étaient, ainsi que le marquis Patrizzi et tous les officiers venus de Rome.

Quand reviendras-tu ? Il commencerait à être temps de te guérir. Je ne sais si tu nous retrouveras à Frascati : on parle beaucoup du départ du bataillon pour Velletri. Un autre bruit plus triste que celui-ci, c'est la retraite de Monseigneur de Mérode. Il paraît que, dans une discussion, Monseigneur de Mérode aurait offert sa démission qui aurait été acceptée, et il est parti pour la Belgique ; mais c'est à cause de la fièvre qu'il avait depuis longtemps.

Il arrive du monde au bataillon ; fais en sorte de nous envoyer aussitôt quelques recrues. Adieu ; je vois que le papier me manque, il me faut cesser, malgré le plaisir que j'aurais à t'ennuyer encore de mon bavardage. Gouttepagnon est à Palestrina, je suis seul ici maintenant : aussi il me tarde de vous voir tous arriver. Du Reau revient avec son frère. Tu sais que ta prolongation est accordée.

Adieu, je t'embrasse de tout cœur. Villèle, Bégasse, etc., te font dire bien des choses.

Ton ami dévoué,
DE MORIN.



SOIXANTE-QUINZIÈME LETTRE

LETTRE DE M. L'ABBÉ DANIEL, AUMÔNIER AUX ZOUAVES
PONTIFICAUX, A M. HENRI LE CHAUFF DE KERGUENEC.
— LES RECRUES. — LE BRIGANDAGE. — L'AFFAIRE DE
SAN-LORENZO.

Velletri, 2 décembre 1865.

MON cher Henri, enfin j'arrive à trouver votre tour ; depuis si longtemps je voulais vous écrire ! Votre dernière lettre m'avait été fort agréable, et je me proposais de vous répondre aussitôt. Tous nos divers mouvements ne m'ont laissé aucun instant de liberté.

Dieu merci, nous avons beaucoup de recrues, chacun vient faire sa présentation chez l'aumônier. C'est un bien, je m'en réjouis ; mais cela, joint aux choses ordinaires, c'est autant d'enlevé aux vieux, surtout à ceux qui sont loin comme mon Henri.

Nos nouveaux arrivants pour la majeure partie sont bons ; il se glisse bien encore quelques farceurs, et quelquefois de bien drôles d'espèce. Mais, en somme, les recrues sont bonnes ; de bons paysans dévoués, quelques bons jeunes gens de famille mus

par les sentiments qui nous ont mis en mouvement nous-mêmes dans le principe. Toutes ces arrivées donnent beaucoup de vie au bataillon ; du reste, la vie du bataillon n'est plus la même ; nous sommes entrés dans une toute autre phase. C'est un peu la vie de campagne. Il y a ordinairement une ou deux compagnies en mouvement, le reste du bataillon est toujours sur le qui-vive, prêt à partir ; c'est le temps de l'aumônier, tout le monde est bon. Un peu de mouvement nous remet dans notre élément et ne nous fait que du bien.

Je reviens de toute une expédition jusqu'à San-Lorenzo. — Deux compagnies étaient en route pour ces montagnes où les brigands étaient réunis en plus grand nombre. J'arrivai à Sezze où je trouvai la première tranquille, mais assez inquiète de la huitième à Piperno. Je pris des chevaux et un guide ; je partis pour Piperno. Le moitié de la première était en expédition vers San-Lorenzo depuis trois jours ; on n'en avait encore aucune nouvelle. On savait qu'il y avait eu une rencontre avec les brigands ; que quelques gendarmes étaient morts ; on disait aussi quelques zouaves. J'allai donc, vers San-Lorenzo, à la recherche de mes brebis dans la montagne. Mon guide se grattait l'oreille, il avait flairé quelque chose de ce qui se passait par là : les *papettes* le décidèrent. Je partis avec une escorte de zouaves pour San-Lorenzo. Je rencontrai sur la route le colonel Azzanesi en reconnaissance avec une

escorte de gendarmes. Il me raconta l'engagement de l'avant-veille où il avait perdu quelques gendarmes et un jeune homme de la ville. — A midi, me dit-il, je dois savoir s'ils capitulent, comme ils m'en ont fait parler ; autrement j'attaque ce soir. — Vous voyez que j'arrivais bien... A midi les brigands ont fait parler de capituler et je suis reparti le soir... A peine étais-je rentré à Velletri que j'ai entendu dire qu'ils avaient refusé toutes les conditions de capitulation ... tout va recommencer.

Que sont ces brigands ? Lisez *l'Espérance du Peuple* : elle est parfaitement renseignée ; elle apprécie très bien la position, et je lui en fais de nouveau nos sincères compliments. C'est un travail de révolution, c'est un des moyens moraux pour entrer dans les Etats de l'Eglise. Quelqu'un qui est bien au courant disait à un zouave à Rome : Des brigands on vous en fera toujours trouver ; s'il n'y en avait plus, on vous en ferait.

Restez cependant jusqu'à la fin de votre congé ; mais après, revenez, revenez, c'est le moment. Le commandant a écrit à tout le monde de revenir ; pourtant donnez au papa, à la maman, tout le temps qui est accordé.

Communiquez toutes ces choses au vieux de la Tonnaye et saluez-le de ma part. Je vous attends, je voudrais vous voir revenir l'un et l'autre doublés de deux ou trois de la même étoffe que vous.

Recommandez le tout aux prières de papa, maman,

sœurs.— Le moment approche. — Kanzler est très bon pour nous, il fait tout pour l'augmentation du bataillon. Le Pape désire souverainement voir notre nombre devenir plus considérable, il le dit à qui veut l'entendre. C'est donc le Vicaire de Jésus-Christ qui parle ; il n'y a pas à hésiter : *Ecce ego quia vocasti me.*

Le commandant, le docteur, vos amis vous saluent ; de Morin est à San-Lorenzo avec Wyart, Groboz, de Villèle, Joly, etc., etc.. Je vous serre bien affectueusement la main.

A l'instant même j'entends parler d'un autre engagement à San-Lorenzo.

Mes respects, s'il vous plaît, à votre père, à votre mère ; qu'ils se fassent courageux, comme toujours.

Votre tout dévoué,

JULES DANIEL.





SOIXANTE-SEIZIÈME LETTRE

LES DILIGENCES DE SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE. — GROS NÉGOCIANTS ET *vice versa*. — RAGÔUT DE MARMOTTE. — EN TRAÎNEAU SUR LE MONT CENIS. — UNE ANGLAISE QUI GRIFFE. — DOIGT MAL PRIS. — JAMBE DE BOIS. — A LA LUEUR DES TORCHES. — GARE FLAMBÉE. — ÉLEVÉ COMME UNE PORTE DE PRISON. — VALMAGGIA CAPINERA. — DÉPÊCHES DE LA NONCIATURE ET TABAC. — AMENDE AMÈRE. — A LA TABLE DE MESSIEURS LES DÉPUTÉS DE FLORENCE. — *Santa Maria Novella*. — PALAIS PITTI. — *Marta*. — PORTRAIT DE VICTOR-EMMANUEL AU CHARBON. — L'ORIGINAL. — LUI AUSSI A LA MESSE. — MAUVAIS FILS. — LA *Vendetta* DE MONTALTO. — UNE AFFECTION QUI NE GÈLE PAS. — NOUVELLE DE LA MORT D'EDGARD DE SOISSAN. — VISITE AU CARDINAL ANTONELLI. — MONSIEUR TIMIDE.

Rome, le 19 décembre 1865.



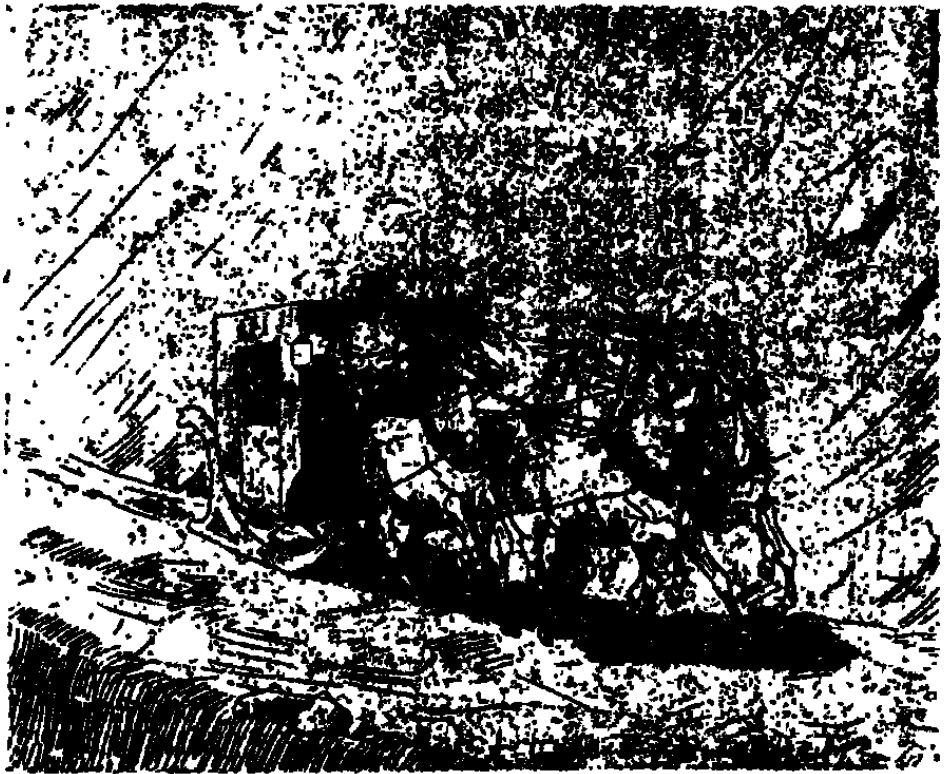
EST très curieux, mon cher papa, mais je me demande si je suis bien à Rome. N'ayant pas passé la mer, j'ai, du moins, peine à croire que j'aie fait autant de chemin que les autres fois pour atteindre la Ville éternelle. Nous y sommes pourtant bien, dans notre

Rome, Samy. et moi, après un magnifique voyage. Les aventures n'ont pas manqué : il y en a eu d'agréables, de désagréables, voire même de comiques, et tu vas voir que je puis te le prouver.

Je ne te dis rien de notre halte à Paris ; Théophile s'en est chargé. Jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne rien de bien extraordinaire. A Saint-Jean-de-Maurienne nous avons dû troquer nos wagons pour de vieilles diligences Laffite et Gaillard au teint moins que frais. *Sangue di cagna !* Que c'est déplaisant de s'empiler là-dedans ! Entre autres compagnons de route, le ciel nous a servi deux espèces de grands et gros négociants parlant tantôt le français, tantôt l'italien. Ces animaux-là, sans savoir au juste que nous étions des zouaves, attendu que ce n'était pas plus écrit sur le front noir de Samy que sur le mien d'albâtre, mais s'en doutant peut-être, n'ont pas tardé à nous apprendre qu'ils devaient s'arrêter à Florence, tout comme nous, puis de là gagner Rome, et se sont mis à parler du Pape et de son gouvernement en fort mauvais termes. En moins de cinq minutes, Samy avait passé du noir au rouge. — « Vieux prince, lui ai-je dit, ne t'emballe pas ; pour le moment il nous faut avaler ça, et faire les morts ; si nous leur échauffons les oreilles, ces oiseaux de malheur pourraient nous dénoncer à Florence et nous faire mettre au clou ; mais plus tard, qui sait ! il y aura peut-être moyen de prendre sa revanche.

A Saint-Michel, après un détestable déjeuner de

deux francs cinquante (je crois bien qu'on nous a fait manger de la marmotte), nous nous sommes installés dans les traîneaux. Les traîneaux!... j'en grillais. Pense donc, se sentir glisser sur la neige



Le traîneau du Mont Cenis.

à l'aide d'espèces de patins qu'on n'a pas dans les pieds, mais qui sont comme les roues des traîneaux! La nouveauté de cette perspective avait un charme indéfinissable. A ces traîneaux qui sont de jolis petits wagons bien rembourrés, à six places, étaient attelés des mulets pur-sang, au pied d'une solidité à toute épreuve et prêts à dévorer l'espace.

Il faisait un froid de loup. Nos deux négociants ayant eu le bon esprit de se détacher de nous, nous montâmes sans eux dans un traîneau où nous suivirent quatre autres voyageurs, dont deux dames réunissant à elles deux une centaine de printemps,



Une Anglaise qui griffe.

l'une quarante et l'autre soixante. La nuit était noire comme la face à Samy, et le départ du train de traîneaux éclairé par des torches que tenaient en mains une masse d'hommes d'équipe et de muletiers, ne tarda pas.

A peine commencions-nous de glisser sur les glaçons neigeux que je m'empressai de fermer la glace de ma portière, en priant Samy d'en faire autant de son côté. « *Is it possible ! no ! no !* » s'écria avec la

voix d'un chat qui a la queue prise dans une porte, et en bondissant comme une tigresse sur ma mansuète personne, la vieille dame, une affreuse *lady* anglaise, comme tu vois, n'entendant pas un mot de français, *no ! no !* La moins vieille, qui écorchait un peu notre langue et était sans doute la dame ou demoiselle de compagnie de ma tigresse, me fit entendre que celle-ci avait mal au cœur et besoin d'air. « Oui, plus souvent, ma bonne femme ! me dis-je à moi-même. Par une température aussi basse, laisser la glace ouverte ! Aie mal au cœur tant que tu voudras ; mais nous n'allons pas empoigner chacun, pour tes beaux yeux, une fluxion de poitrine ! » Faisant alors un effort, je levai la glace ; la tigresse, m'accaparant les mains, voulut la baisser et n'y arrivant pas, ne trouva rien de mieux que de me griffer. Il fallut bien me résigner à me laisser déchirer les *pattes* pour ne pas lâcher la glace. Épuisée par la lutte, la vieille retomba désespérée et crispée sur la banquette, en hurlant toutes sortes de jolies injures à mon adresse. Cependant sa suivante essayait de la calmer. A mon tour je me rassis. Samy, qui se trouvait vis-à-vis, voulant allonger le pied, heurta violemment, sans le faire exprès, la jambe gauche de l'english mégère qui n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Nous nous sommes fait la réflexion qu'elle devait être paralysée de cette jambe-là. Nos rires et nos propos exaspéraient cette vieille furie.

« Oh ! chère, — rabâchait-elle indéfiniment à sa

compagne, dans un jargon que nous avons à peu près compris, — qu'il me tarde d'arriver au chemin de fer, pour me plaindre de ces insolents, pour leur faire un procès ! etc., etc. »

Peu d'instants avant cette arrivée tant désirée, Samy, voulant saisir l'extrémité de la courroie qui sert à lever ou baisser la glace, et la cherchant sous sa couverture de voyage, se sentit l'index de la main droite pris dans je ne sais quel engrenage dont il ne pouvait se dégager.

Par bonheur, les mulets ralentissaient le pas, et notre traîneau s'arrêtait bientôt. « Messieurs les voyageurs, descendez. » On n'a pas à descendre de haut quand on sort de traîneau. Vite je m'élançai sur la neige au milieu des porteurs de torches et employés de toutes sortes. Samy, malgré que la portière fût ouverte, demeurait près de la vieille, le doigt toujours engrené : où ? C'est ce que les bons hommes aux torches qui s'empressaient d'accourir à son secours, nous apprirent bientôt. Aux lueurs de la résine enflammée éclairant la face noire de Samy et le visage crispé de la vieille, nous aperçûmes, horreur ! le doigt de mon prince noir pris au verso du genou dans l'articulation d'une jambe de bois. Devines-tu ? — C'était dans une jambe de bois que Samy avait cogné tout le temps, et dans l'articulation du genou, qu'en cherchant la courroie de la glace, il s'était fourré le doigt, au moment où la furie anglaise avait plié la jambe.

Les larmes que le fou rire a fait verser à tous les spectateurs de cette scène auraient été capables de faire fondre la neige que nous piétinions, si nous n'avions dû entrer immédiatement dans les wagons qui allaient nous voiturer jusqu'à Suse.

La vieille d'Albion a tempêté, crié, interpellé tous les employés en leur faisant mille et une doléances sur moi. Personne, fort heureusement, n'a soupçonné ce qu'elle disait ; je dis fort heureusement, car si un imbécile l'eût prise au sérieux, j'aurais pu avoir des ennuis avant-coureurs de ceux qui m'attendaient à la gare de Suse.

Aussi pourquoi venait-elle de flamber, cette sotte gare, quand nous y sommes entrés à trois heures du matin ? Tous les employés, mais particulièrement ceux de la douane, étaient d'une humeur massacrate : on les avait probablement requis pour jouer de la pompe, et cet exercice leur avait désagréablement surexcité les nerfs. Exemple : J'avais dans une de mes malles les dépêches de la Nonciature pour le cardinal Antonelli. Monseigneur Chigi me les avait remises à Paris dans une boîte d'assez jolie dimension, ficelée et recouverte de gros cachets rouges, en veux-tu, en voilà. D'après les lois diplomatiques, ces paquets-là doivent être respectés à toutes les douanes. Mes Sardes n'ont pas touché effectivement à mes dépêches, mais les ont lorgnées d'un mauvais œil. A droite et à gauche de ce colis diplomatique, j'avais mis deux paquets de cigares d'un sou, dont

madame de la Tocnaye m'avait chargé pour Arthur et un paquet de tabac à fumer déjà entamé et appartenant à Doorésamy ; instantanément les yeux de nos gabelous piémontais se sont illuminés d'éclairs d'une joie brutale. « *Tentato contrabando*, se sont-ils écriés en chœur, *venite con noi all'uffizio dell'amministrazione doganale, ed ivi il ricevitore vi assegnerà la multa da pagare.* » « Tentative de contrebande : venez avec nous au bureau de l'administration de la douane, et là le receveur vous fixera l'amende à payer. » « *Corpo di Bacco*, ai-je répondu, *mi la fate troppo' grossa, andiamo. all'uffizio e vedremo.* » « C'est trop fort, allons au bureau, et nous verrons. » Je trouvai à ce bureau un receveur élevé comme une porte de prison (je ne sais pas si tu as remarqué que les portes de prison sont en général basses, et partant pas *bien élevées*). J'ai eu beau lui faire observer que ce tabac était notre provision de route à Samy et à moi : ce soudard, évidemment pour me faire expier l'honneur que j'avais de porter les dépêches de la Nonciature, et subodorant un zouave pontifical, m'a condamné à soixante et une liras d'amende. Si l'on m'avait permis de prendre le train suivant, je me serais arrêté à Suse et j'aurais adressé une réclamation en règle au chef de ce receveur. Mais cette permission m'a été refusée. Oh ! les gueux ! Et pour ne pas perdre le prix de mon billet de Paris à Florence, j'ai dû m'exécuter et sortir de mon porte-monnaie soixante et un francs, non

pas toutefois sans avoir réclamé une quittance imprimée que je t'envoie. Comme la moitié du tabac confisqué appartenait à Samy, il était souverainement équitable qu'il supportât la moitié de l'amende. Du reste, il a été le premier à m'en faire la remarque dont je n'ai pas cru devoir contester un seul instant la justesse.

A Florence, nous sommes tombés le samedi soir, vers six heures, sur la place *del Gran Duca*, à un hôtel où une cinquantaine de députés prennent leur pension. Comme je priais un des garçons de monter nos malles dans nos chambres, ce brave *cameriere*, prenant Doorésamy pour mon domestique, l'a invité à en porter une ; fureur et récrimination de Samy. « *Brutta bestia, io, sono un principe.* » C'est bien, me suis-je dit ; mais on nous le fera payer bon, ce titre-là ! Pas du tout, pour trois repas et deux nuits, on nous a demandé à chacun *quatorze lires* (*una sciocchezza* !).

Le dimanche matin, nous avons entendu la messe dans une magnifique église : *Santa Maria Novella* ; puis assisté dans la même église à la messe militaire de presque deux régiments de ligne. La tenue des officiers laissait un peu à désirer ; beaucoup ne se gênaient pas pour causer. Quoi qu'il en soit, le spectacle était beau : à l'Élévation, les larmes me sont venues aux yeux. « Est-il possible, me suis-je dit, mettre le genoux en terre devant Notre-Seigneur, lui présenter les armes, et faire en même temps la

guerre à son Vicaire ! » Il est vrai que ces pauvres soldats n'en sont pas la cause, et que beaucoup préféreraient le drapeau de Pie IX à celui de Victor-Emmanuel.

Victor-Emmanuel, lui aussi, va à la Messe le dimanche. En sortant de *Santa Maria Novella*, nous avons pris le *caffè latte* à notre hôtel, puis immédiatement nous nous sommes rendus au palais *Pitti* ; la musique d'un bataillon de *bersaglieri* jouait *Marta* sous les fenêtres du roi. Ce n'était pas mirobolant, notre musique des zouaves enlève cela bien autrement. Après le morceau, nous avons circulé ; un *cicerone* nous a d'abord fait admirer la chapelle ; tout était disposé pour la messe, et, s'il vous plaît, pour la messe du roi qui devait commencer dans dix minutes. « Si leurs seigneuries veulent y assister, je vais demander et obtenir de suite la permission », nous a dit le *cicerone*. J'ai répondu que nous n'avions pas le temps ; la vraie raison, c'était que ni Samy ni moi ne nous en sentions le courage. En sortant de la chapelle, nous descendîmes l'escalier par lequel le roi devait arriver. Au bas de cet escalier, sous une des arcades d'une cour intérieure, tout près du poste des bersagliers, se trouve attaché au mur, à hauteur d'homme, un cadre vitré d'un mètre de long à peu près, sur soixante centimètres de large, recouvrant un portrait de Victor-Emmanuel, dessiné au charbon sur la pierre blanche, par un bersaglier. Il paraît que ce brave homme a fait, sans s'en douter, un *capo*

d'opera ; et au lieu d'attraper de la salle de police, il a eu les honneurs *d'una cornice*, comme on dit à Florence et aussi à Rome. Pendant que nous considérons le portrait, l'original est venu à passer, escorté de quelques officiers et chambellans. Le roi était vêtu d'un mac-farlan, et tenait son chapeau à la main. Samy hésitant à se découvrir, je lui ai poussé vigoureusement le coude. Oh ! n'aie pas peur, ce n'est pas que j'eusse la moindre envie de saluer Sa Majesté Sarde ; je lui aurais bien plus volontiers coupé une de ses énormes moustaches en l'appelant voleur ; mais ce n'était pas le moment de nous laisser confisquer comme notre pauvre tabac de Suse. Nous avons donc soulevé nos couvre-chefs *tout juste, très juste, pas plus qu'il ne fallait*, et nous avons laissé Victor-Emmanuel aller à la messe : à la messe lui aussi, comme ses soldats, lui le mauvais fils qui, reniant l'héritage des vertus de sa mère de la terre, la très pieuse reine Marie-Thérèse (archiduchesse d'Autriche de naissance et sœur du grand-duc de Toscane), a porté une main sacrilège et homicide sur la sainte Église sa mère, sur le meilleur, le plus doux, le plus aimant des pères, sur le Saint-Père Pie IX. Je ne sais quel sentiment de tristesse profonde et d'indignation m'a envahi l'âme en ce moment. Samy et moi sommes demeurés silencieux pendant quelques minutes. Le guide nous a regardés avec étonnement, se demandant ce que nous pensions ; mais comme nous entrons dans l'*Argenteria* de Benvenuto Cellini, les

merveilles qui se sont présentées à nos regards ont donné un autre cours à nos pensées et à notre conversation.

Après le déjeuner, toujours en compagnie de nos députés piémontais, bien loin de se douter qu'ils avaient l'honneur de coudoyer pour quelques instants deux zouaves du Pape, nous avons visité les autres monuments religieux et profanes de Florence, sans oublier la belle et fameuse promenade *delle Cascine*.

Le lendemain matin, à la première heure, en wagon pour Rome. Par une permission du ciel et pour exercer à nouveau notre patience, nos deux gros négociants de Saint-Jean-de-Maurienne se sont *vissés* dans notre compartiment. Ils en veulent joliment au Pape, car leurs invectives et leurs plaisanteries fines ont recommencé. Notre calme à nous ne s'est pas démenti une minute. A la *Nunziatella*, où la voie ferrée se termine, nous avons diné, encore en territoire piémontais, au buffet de la gare, pour quatre francs chacun (ça ne valait pas trente sous); puis, trouvant moyen de nous débarrasser de nos deux grossiers personnages, nous avons prestement escaladé l'impériale de la diligence qui devait nous transporter à Civita-Vecchia. Nos deux rustres s'en sont donnés tant qu'ils ont voulu dans l'intérieur sur la tyrannie papale et sur la *prepotenza* des cardinaux. Causez toujours, les anciens, me disais-je en trépiignant quelque peu, nous ne tarderons pas à atteindre

notre frontière, et alors ce sera notre tour. La Providence m'a servi à souhait. A Montalto, première ville pontificale, quand nous sommes descendus pour la douane et pour le relai, je suis tombé dans les bras d'un de nos gendarmes de Palestrina, un vieil et tendre ami, maréchal des logis, s'il vous plaît, commandant tous les gendarmes de Montalto. On s'est embrassé avec effusion, ce que voyant les deux négociants ont commencé de faire une *sale tête*. En peu d'instants mon maréchal des logis était édifié à fond sur leur compte.

Rapport au choléra, pour parler comme les gars de Saint-Molf, tous les voyageurs sont astreints à subir en ce moment à Montalto une fumigation d'au moins un bon quart d'heure. Plusieurs petites chambres sont disposées à cet effet, et on vous y enferme bel et bien quatre par quatre ou six par six, les messieurs d'un côté et les dames de l'autre. Accompagnés de notre maréchal des logis et marchant déjà le front haut, Samy et moi nous n'avons fait que traverser les vapeurs odoriférantes du thym, du serpolet, de la sauge ; mais, ayant aperçu une toute petite chambre à deux personnes, une idée m'est venue que mon gendarme a adoptée d'emblée. Sur son ordre, nos deux négociants aboyeurs sont entrés dans ladite chambrette ; cela fait, j'ai donné deux tours de clef, puis nous sommes allés souper tous trois. L'arrêt à Montalto est de plus d'une heure. Nos deux bonnes gens ont subi trois quarts d'heure de désinfection. Ce

n'était pas trop pour des individus aussi malpropres. Je n'ai pas manqué de le leur dire en les rendant au grand air et à la liberté. Ils suaient comme des bœufs et grommelaient assez modestement et modérément, qu'on les avait oubliés, que c'était abominable, *etc.*, *etc.* Mais fouette cocher ! Au revoir, vieil ami gendarme, complice intelligent de notre vengeance. De notre impériale, plus d'une flèche empoisonnée est allée porter la rage au cœur des *fumigés* dans leur *intérieur*, de Montalto à Civita-Vecchia ; mais nous étions les maîtres. A bon chat bon rat.

Nous sommes arrivés à Rome ce matin à quatre heures, pas trop démolis, mais chacun avec un rhume bien conditionné : aussi je passe ma soirée à griffonner mon journal de route.

Demain j'irai à Velletri voir où en sont les affaires. Ça va très bien, paraît-il, les brigands sont terrifiés et redoutent de se rencontrer avec les zouaves. C'est justement ma compagnie qui a ouvert le feu. Les recrues arrivent en masse, non seulement pour nous, mais aussi pour les autres régiments. A Rome pas plus qu'à Florence, on ne croit au départ immédiat des troupes françaises.

Voici qu'il se fait tard ! Le sommeil me gagne, Samy ronfle déjà ; *buona notte*, mon cher papa ; embrasse de ma part, mère, frères, sœurs, cousines et cousins, et croyez tous fermement que mon affection pour vous n'a pas gelé sur le mont Cenis,

HENRI.

Rome, 20 décembre, 7 heures soir.

Post-scriptum

Hier matin j'ai reçu d'Avignon une lettre qui m'a mis de la tristesse plein le cœur. Mon pauvre ami, Edgard de Soissan, est mort le dimanche 10 décembre, au lendemain du jour où je recevais à Kerguenec la dernière lettre sans doute qu'il ait écrite en ce monde. Je te l'ai lue, si je ne me trompe. Il me disait qu'une bronchite dont il souffrait beaucoup allait le priver du plaisir de me voir dans la Rome française, comme c'était convenu ; qu'il était trop malade pour pouvoir bien me recevoir, et qu'en conséquence il me conseillait de brûler Avignon. Cette lettre est dans le petit bureau de ma chambre.

Pauvre Edgard, je l'aimais tendrement et je le pleure comme un frère. C'est un bon et brave garçon de moins ici-bas, mais un protecteur de plus au ciel, j'en ai la conviction. Priez quand même pour lui.

Dès que je le pourrai, je vais adresser mes respectueuses condoléances à madame la comtesse de Soissan. Il faut avoir connu Edgard comme moi pour comprendre quelle perte elle vient de faire, et partant sa douleur. Je sais qu'elle a l'âme vaillante, et les consolations de toutes sortes ne lui manquent sans doute pas ; toutefois je tiens à lui dire combien Edgard était aimé et apprécié aux zouaves et à l'assurer que tous ses frères d'armes vont prier pour lui.

Ce soir, vers cinq heures, après avoir endossé l'ha-

bit noir de rigueur et m'être ceint le col de la cravate blanche, j'ai pris avec mes dépêches le chemin du Vatican. C'était la bonne heure. Son Eminence le cardinal secrétaire d'Etat, après avoir lu au-dessous de mon nom, sur ma carte, ces simples petits mots : «porteur des dépêches de la Nonciature de Paris», m'a reçu presque immédiatement : je n'ai pas attendu dix minutes qui m'ont paru assez longues toutefois. Paraître devant un si grand diplomate, j'en étais par avance intimidé.

Ah bien oui ! dès que j'eus franchi le seuil de son cabinet, le cardinal Antonelli m'a embrassé sur les deux joues et installé dans un fauteuil. Saperlotte ! c'est qu'il est bien plus aimable que Monseigneur de Mérode. Il a été d'une bonté exquise, m'a demandé des nouvelles de Monseigneur Chigi, s'est informé de la manière dont j'avais fait mon voyage. C'était le cas de lui raconter l'affaire de Suse et de lui confier que l'honneur de porter ses dépêches m'avait coûté soixante et un francs. Si Son Eminence ne m'eût pas proposé de me rembourser, Elle m'eût peut-être dédommagé par quelque joli cadeau ! Eh bien, triple serin que je suis, je n'ai pas osé lui conter ma mésaventure ; ce n'est pourtant pas le temps qui m'a manqué, car le cardinal, prétextant que sa journée était finie, et qu'il ne recevait plus personne, m'a bien gardé vingt minutes. Ah ! mon pauvre papa, je n'ai aucune disposition, vois-tu bien, pour les affaires commerciales. Je me le suis

dit sur tous les tons en sortant de chez Son Eminence : ça n'a pas comblé le vide de mon portemonnaie. Mais je ne reviens pas de l'affabilité du cardinal Antonelli que je n'avais jamais encore approché. Il m'a dit des choses ravissantes des zouaves; bref, je suis charmé de mon audience, et définitivement je me console de mon amende, en pensant que ce n'est pas acheter trop cher l'honneur d'avoir été embrassé sur l'une et l'autre joue par le cardinal Antonelli.





SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME LETTRE

LA MONTRE DE MON CAPITAINE. — MESSE DE MINUIT A L'HÔPITAL DE VELLETRI. — PROSEDI. — FAMEUX ÉDIT CONTRE LES BRIGANDS. — LES SCIOCCIE. — CHARLES DE CHEVREUSE. — ABBÉ DANIEL ET BRIGANDS *capitulards*. — VISITE AU *Campo Santo* DE SAINT-LAURENT A ROME. — BRIGANDS TUÉS ET BLESSÉS. — NOS MORTS. — UN RHUMATISME DANS UN QUART DE CÔTE. — CAMPHRONS-NOUS.

Prossedi, le 29 décembre 1865.

Voici que je descends de garde, mon cher papa : le capitaine, qui est malade et partant de très mauvaise humeur, m'a fait la gracieuseté de deux jours de salle de police, sous prétexte que j'ai fait sonner le réveil trop tôt ce matin. Sa montre est malade comme lui, bien sûr, car la mienne allait fort bien hier soir et ne m'a pas l'air de s'être détraquée cette nuit ; mais je ne songe pas à lui en vouloir, d'autant plus qu'ici dans nos montagnes nous n'avons pas de salle de police, et que ma punition se réduit alors à ne pas sortir du vieux palais qui nous sert de caserne, ou bien, si

je sors, à ne pas rencontrer le capitaine, ce qui est peu probable, attendu qu'il est dans son lit. De plus, vous y gagnerez une lettre, Théophile aussi ; donc, actions de grâces sur toute la ligne, au capitaine.

Avant de rejoindre ma compagnie, j'ai *drogué* à Rome quelques jours de plus que je ne comptais : en partant pour la France, j'avais fait un dépôt de mes armes et de ma vieille tenue, de mes brosses, etc. Mais va te faire *lan laire*, je n'ai rien retrouvé du tout. L'officier d'habillement avait mieux aimé donner tout cela aux recrues, de sorte que j'ai été obligé de toucher tout le *biblo* comme un conscrit, — ce dont ma masse ne se porte pas mieux. Notre dépôt à Rome est à trois bons kilomètres du centre de la ville : Doorésamy et moi étions obligés d'y aller plusieurs fois par jour pour voir si l'on pourrait nous habiller ; de plus, afin de savoir au juste ce qui se passait au bataillon, et voulant voir préalablement le commandant, nous avons fait un premier voyage à Velletri. Après avoir présenté nos hommages à tout le monde, nous sommes revenus à Rome. Enfin j'ai pu arriver à Velletri le samedi soir 23 décembre. Mais je n'étais pas rendu. J'ai passé la journée du dimanche avec les camarades ; j'ai même assisté avec eux à la messe de minuit que Mgr de Woëlmont nous a dite à l'hôpital, à l'autel qui se trouve au fond de la salle principale ; toutes les grandes salles des hôpitaux de ce pays-ci sont ainsi pourvues d'un autel. Pendant ce temps,

un pauvre diable de pékin italien agonisait ; zouaves et civils sont mêlés pour l'instant, mais il est probable qu'un hôpital militaire pourvu de nos Sœurs ne tardera pas à être installé. Le Frère de Saint-Jean-de-Dieu, directeur de cette salle, voulait que nous chantions pendant la messe ; mais nous nous en sommes privés, dans la crainte d'accélérer le transit du bonhomme. Quoi qu'il en soit, bonne messe de minuit ! Si les gosiers n'ont pu s'en donner, les âmes n'en ont chanté qu'avec plus de recueillement en l'honneur de l'Enfant-Dieu de la crèche.

Arthur est venu de Valmontone, et nous nous sommes vus pendant deux heures : il était très bien. — Le lendemain matin, c'est-à-dire le jour de Noël, je suis parti avec tout mon bazar pour rejoindre ma compagnie à Prossedi. J'ai fait d'abord vingt-cinq à trente lieues en chemin de fer, jusqu'à Ceccano, de l'autre côté de Frosinone. De là, je me suis rendu à pied avec mon sac, et tout le bataclan sur le dos, à Prossedi. La localité qui répond au nom de Prossedi est un trou ou plutôt un pic en pleine montagne, où l'on ne trouve pas même une chandelle de suif. La population varie de quatre à cinq cents habitants : nous sommes en plein pays sauvage ; presque tous les enfants demi-nus, par le froid qu'il fait. Bref, avec toute la meilleure volonté du monde et vos imaginations françaises, il vous est impossible de vous figurer ce que ça peut être. C'est ici le coin des brigands par excellence, mais ils ont une peur effroyable de nous ;

et pourtant ils occupent des positions terribles; une partie du pays est pour eux; malgré cela, ils se



Un repaire de brigands, près de Sezze, fouillé par les zouaves pontificaux.

rendent tous les jours, surtout depuis l'édit qui a été porté; ils ont vu qu'il n'y avait plus à badiner. Cet édit est une pièce très curieuse que j'ai pu me

procurer et dont je t'envoie la traduction (1). Il y a cinq jours, on a arrêté le gouverneur d'un village où ils vont souvent se ravitailler ; on a pincé en même temps quatre femmes, entre autres celle d'Andreozzi, le chef principal, plus cinq ou six autres pékins à mauvaise

(1) *Voici la traduction de ce document d'après le Journal de Rome du 9 décembre 1865.*

EDIT.

Luigi Péricoli, prélat de la maison de Sa Sainteté le Pape Pie IX, protonotaire et délégué apostolique de la ville et province de Frosinone.

Pour la répression plus efficace et plus prompte du brigandage qui infeste actuellement les provinces de Velletri et de Frosinone, le Saint-Père, après avoir entendu le conseil d'Etat et le conseil des Ministres, nous a ordonné, par dépêche du ministère de l'intérieur (n° 4416—14790) de publier les dispositions extraordinaires ci après :

Art. 1^{er}. Il est institué en la ville de Frosinone une commission mixte de trois magistrats et trois militaires. Cette commission jugera tous les délits ayant trait au brigandage, qui auront été commis dans lesdites deux provinces. Le plus élevé en grade parmi lesdits militaires remplira les fonctions de président. A cette commission, outre le procureur fiscal, sera attaché le personnel nécessaire.

Art. 2. Il sera procédé par voie expéditive et sommaire ; les sentences ne seront passibles ni d'appel, ni de revision. En cas de peine capitale, avant l'exécution, le gouvernement devra être consulté.

Art. 3. Dans le cas où l'on procéderait contre un contumace, il suffira d'une seule sommation dans laquelle on fixera au contumace le délai de dix jours pour se présenter ; autrement il sera réputé contumace et la cause sera jugée sans qu'il soit besoin d'autre formalité. La sommation et la condamnation seront affichées à la porte du local des séances de la commission

figure ; c'est ma compagnie et la huitième qui est ici en détachement avec nous, qui ont fait cette prise.

Depuis plus d'un mois nos hommes couchent sur la pierre recouverte d'un peu de paille ; jour et nuit on fouille les montagnes ; c'est très intéressant, mais

et dans les localités ordinaires des villes de Velletri et de Frosinone. Si le contumace tombe aux mains de la justice, il sera interrogé, et s'il ne présente pas de raisons qui tendent à le disculper, la commission ordonnera la pleine et entière exécution du jugement qui l'aura condamné ; au cas contraire, la commission ordonnera la revision des actes et elle rendra un nouveau jugement également expéditif et sommaire, comme si le premier n'avait jamais été prononcé.

Art. 4. La réunion même de trois brigands armés est considérée comme conciliabule, et la peine de mort est applicable à ceux qui composeront cette réunion ; ils seront fusillés par derrière.

Art. 5. Le brigand armé qui n'aura pas fait partie d'un conciliabule sera puni des galères à perpétuité.

Art. 6. Les recéleurs, fauteurs qui auront donné spontanément asile ou fourni des armes ou munitions, de l'argent, des vivres, des habillements et autres objets semblables, ou donné avis du campement ou du mouvement de la troupe, et quiconque aura volontairement, soit par lui-même, soit par le moyen d'autrui, favorisé d'une manière quelconque les brigands, seront réputés complices et punis comme tels, suivant les résultats des actes, par un ou deux degrés moindres que la peine spécifiée aux articles 4 et 5. Les ascendants et descendants, la femme et les autres parents jusqu'au 4^e degré de parenté civile, seront punis d'une peine moindre, d'un à quatre degrés, s'il s'agit d'actes exclusivement dirigés contre la sûreté de la personne.

Art. 7. Les brigands et les complices ne jouiront pas du bénéfice de l'immunité locale, et les peines ci-dessus énoncées seront applicables même aux étrangers, nonobstant la teneur des art. 3 et 5 du règlement sur les délits et peines.

Art. 8. A quiconque exécutera l'arrestation d'un brigand

aussi très fatigant ; de plus, la nourriture est tout à fait insuffisante : aussi nous avons pas mal de malades. C'est la guerre la plus rude qu'on puisse faire ; nous autres qui nous portons bien, nous ne demandons qu'à continuer ; mais il est probable que nous serons bientôt remplacés, à moins toutefois que tout le bataillon ne soit mobilisé pendant huit ou dix jours à l'effet de faire une razzia. Il y a du reste dans notre détachement un entrain inimaginable, on ne rêve que coups de fusil ; puis chacun a pris une figure de circonstance. Nous avons l'air plus brigands que les

sera accordée la prime de cinq cents écus. Si c'est un chef de bande, la prime sera de mille écus.

Ces primes sont également accordées à la troupe qui aura arrêté ou tué un brigand, et si cela a eu lieu par suite de dénonciation, un cinquième de la prime sera prélevé au profit du délateur.

Art. 9. Aux brigands qui, dans la période de quinze jours de la date du présent édit, se seront présentés et constitués spontanément dans les prisons du gouvernement, la vie saine et sauve est garantie. Si avant la promulgation de la présente loi ils avaient commis des délits n'emportant pas la peine capitale, il leur sera accordé un adoucissement de 1 à 3 degrés de la peine. Si, avant de s'être livrés au brigandage ou depuis, ils n'ont pas commis d'autre délit, ils seront renvoyés à l'autorité de police.

Art. 10. Demeurent en vigueur toutes les dispositions légales qui ne seront pas en opposition avec les dispositions extraordinaires spécifiées dans le présent édit.

Donné au palais apostolique de Frosinone, le 7 décembre 1865.

Le délégué apostolique,
LUIGI PÉRICOLI.

brigands que nous poursuivons. On a *balancé* les képis ; les bonnets rouges les ont remplacés sur nombre de têtes ; de plus, beaucoup ont adopté la chaussure du pays, qui est fort élégante. Ce sont de grands bas de laine noirs qui montent bien au-dessus du genou ; sur les bas noirs se détachent avec beaucoup d'avantage de petites lanières de cuir rouge de la largeur d'un doigt, qui font plusieurs tours et se croisent en losange sur le pied, à l'effet de retenir tout bonnement un large morceau de cuir qui sert de semelle. Cela s'appelle en italien des *scioccie* : avec ces instruments on court, sans glisser, sur les rochers des montagnes, et on est léger comme des cerfs. Tu te demandes comment nous autres qui avons le palais délicat nous faisons pour vivre : c'est difficile ; mais enfin il y a des jours où nous mangeons à moitié. Pour arriver à ce résultat, nous nous sommes réunis : officiers, sous-officiers, caporaux et soldats capables de contribuer à la dépense commune ; et quand vient le soir, alors que les étoiles commencent à scintiller au firmament, nous mangeons tous ensemble.

J'ai retrouvé ici d'excellents camarades, parmi lesquels Charles de Chevreuse qui a rejoint la compagnie avant moi et non sans quelque mérite. *L'Espérance* t'aura certainement appris la mort récente de sa sœur mariée à notre lieutenant le duc Elzéar de Sabran, depuis seulement trente mois. C'était une seconde madame de Charette, bonne, sainte, charitable,

gaie et alerte comme elle. Que de fois elle a fait à cheval la course de Rome à Frascati et de Frascati à Rome, c'est-à-dire dix lieues, et cela dans la même journée ! C'était un jeu pour elle. Sa robuste santé semblait devoir lui assurer une vie interminable. Elle était rentrée depuis peu en France, et voilà qu'elle est enlevée par la fièvre, presque dans les mêmes conditions que madame de Charette, à vingt et un ans !

Eh bien ! Charles de Chevreuse, le futur duc de Luynes, qui avait là une raison bien légitime de demeurer parmi les siens pour les consoler, est revenu au premier signal reprendre sa carabine et se fatiguer nuit et jour dans des marches à pied qui lui sont très pénibles. Les messieurs qui jouent et chassent en France et qui ont peur de se déranger, auront beau ricaner : c'est là un magnifique exemple. C'est bien facile de dire : « Le gouvernement du Pape ; tout y va à la diable » ! Ou vous êtes catholique ou vous ne l'êtes pas. Si vous êtes catholique, ce sera toujours votre devoir de défendre le chef de l'Eglise. On n'apprécie peut-être pas assez votre dévouement : vous n'en aurez que plus de mérite. Dieu voit tout, sait tout, pas moyen de lui en passer ; or, si c'est pour Dieu que vous travaillez, comme vous devez le faire, vous serez sûrement bien payé de vos sueurs et de vos souffrances.

Puis nous avons ici l'abbé Daniel, qui court avec nous, revolver à la ceinture — il a du poil ! oh ! mais

oui !... Plusieurs brigands tout ahuris ont parlé de capituler entre ses mains.

Doorésamy s'est engagé à la 6^me compagnie : il est à Velletri, ce qui ne veut pas dire que nous soyons voisins. Je l'ai laissé très bien portant, à part toutefois un gros rhume que nous avons attrapé *tous deux* en route, c'est la moindre des choses. — Blévéneec est à Velletri, Arthur à Valmontone. Nous avons une autre compagnie détachée à Sezze en pleins Marais-Pontins. Dans ce fortuné pays, les enfants naissent pour la plupart avec la fièvre et la gardent toute leur vie. Ici au moins l'air de nos montagnes de Prossedi est très sain ; il y gèle très dur ; en revanche nous avons, à partir de dix heures jusqu'à quatre heures du soir, un soleil splendide et, ce qui est énorme, du vin à moitié potable. Nous faisons venir de Frosinone de petites pommes de terre que nous mangeons avec ce que nous trouvons de viande. Nous avons aussi le privilège de pouvoir savourer du fromage de buffle : à cent pas ça vous asphyxie quelqu'un qui n'en a pas l'habitude.

J'ai vu le commandant à Velletri ; pas besoin d'ajouter que j'ai été bien reçu. Il m'a fallu faire avec lui une petite excursion à Rome, ou plutôt un pèlerinage au cimetière de Saint-Laurent. Tu comprends que ça n'a pas été de refus. Un matin donc, nous sonnions de bonne heure à la porte d'un couvent de Capucins qui touche le *campo santo* : Derlin dindin, derlin dindin, — le commandant n'y va pas de main morte.

— *Cosa volete?* — Eh! — *un padre che sia a digiuno per dire la messa al campo santo; anche due o tre padri, se due o tre posson venire* (1)!! — *Molto bene, signore comandante, i padri, tutti quanti, sono alla di lei disposizione. — Volete anche frati per servire le messe?* — *No, noi altri ci penseremo* (2).

Comme je te l'ai fait pressentir dans le temps, le commandant a obtenu du Pape la permission de faire dire la messe dans le cher caveau, tant qu'il voudra. Les Pères Capucins sont déjà rompus à cette sainte manœuvre.

Nous avons entendu et servi chacun notre messe. Comme on prie bien dans ce petit caveau, devant cette fresque du Bon Pasteur, près de cette tombe qui n'a vraiment rien de lugubre! Les tombes de Paul Saucet et d'Achille de Bligny ont eu pareillement notre visite. En somme, notre séance à Saint-Laurent a bien duré deux heures; mais le jeûne et nous, nous sommes camarades.

J'ai vu un instant à Rome M. Datti et la femme d'Alexandre; mais je n'ai pas vu le reste de la famille. Le commandant et de Chevreuse ont loué un appartement dans leur palais: ce sera très agréable si nous allons à Rome.

(1) Que voulez-vous? — Un Père à jeun pour dire la messe au *campo santo* et même deux et trois pères, s'ils peuvent venir.

(2) Très bien, Monsieur le commandant; tous les Pères sont à votre disposition. Voulez-vous aussi des frères pour servir les messes? — Non, c'est notre affaire à nous.

Le général de Courten a établi son quartier général à Frosinone; jusqu'ici nous en sommes très contents, ainsi que du nouveau ministre.

Dans trois jours nous serons en 1866. Espérons que notre sort se décidera enfin dans le courant de cette année. Je ne crois pas que les brigands puissent nous occuper bien longtemps; du reste, jusqu'ici ils ne nous ont pas fait grand mal. Du côté des zouaves, pas de morts, du côté des gendarmes quatre, dont un a été horriblement mutilé par les brigands; du côté de la ligne, un mort. — Les brigands ont éprouvé des pertes très sensibles; si nous arrivons à les cerner une bonne fois, il n'en échappera pas, jusqu'ici ils ont toujours trouvé moyen de se sauver.

En ce moment je fais l'infirmier près d'un camarade qui a la fièvre. Pour moi, je vais très bien, à part un petit rhumatisme qui me tient le quart d'une côte, mais c'est très peu de chose; le médecin de l'endroit m'a enjoint une friction à l'eau-de-vie camphrée. Camphrons-nous.

Embrasse bien maman et toute la famille pour moi; je vous souhaite à tous une bonne année et prie le bon Dieu de vous bénir. Unissons nos prières et les petits sacrifices que nous pouvons lui faire, et peut-être cela nous exemptera-t-il de grands malheurs, même temporels. François doit être à Paris.

Lorsque j'ai laissé Doorésamy, il était enchanté de son sort.

Adieu, mon cher papa, je t'embrasse comme je t'aime.

Ton fils tout dévoué,

HENRI LE CHAUFF DE KERGUÉNEC,
caporal à la 2^me compagnie des zouaves pontificaux
détachée à Prossedi (province de Frosinone).





SOIXANTE-DIX-HUITIÈME LETTRE

A PROPOS DE L'INCIDENT DE SUSE. — LE DEUIL DE LAUVERGNAC. — BONS SOULIERS. — BRIGANDS ACCULÉS. — HENRI DE VILLÈLE SAUVÉ. — COURSE A SEZZE. — FRANÇOIS CHOTARD EXPIRANT AU PIED DU GRAND CRUCIFIX. — *O tira vento o suona morte.* — LA *Courte* DE MAURICE DU BOURG. — L'ÉPIPHANIE. — UN ROI ET UNEREINE. — LE GÉNÉRAL DE COURTEN. — DEUX OLIVIERS. — LE LIEUTENANT LE GONIDEC. — LE LIEUTENANT DE KERMEL. — LE LIEUTENANT DE FUMEL. — LE CAPITAINE DE SAISY. — COMPLIMENTS ET SOUHAITS DE BONNE ANNÉE DE PIE IX.

Prossedi, le 7 janvier 1866.

MON cher papa, ma chère maman, vos lettres que j'attendais avec impatience me sont arrivées ici avant-hier ; j'espère que vous aurez reçu la mienne datée de Prossedi il y a huit jours. Aujourd'hui, je suis de garde, et j'en profite pour vous écrire sur mes genoux. Vous excuserez mon papier, mais je n'en ai pas d'autre : à la guerre comme à la guerre !

A propos de l'incident de Suse, tu me dis, mon cher papa : 1° que j'aurais dû mettre mes dépêches

sous mes vêtements ; c'est ce que je n'aurais pas manqué de faire sans la dimension exorbitante du paquet, qui remplissait à lui seul le quart de ma petite malle ; il y avait des livres pour le Saint-Père et des papiers, il me semble te l'avoir dit clairement. 2° J'aurais dû encore, me dis-tu, abandonner « la bête pour le dommage ». Sois tranquille, les Piémontais ne connaissent point cette maxime. Non seulement j'ai payé l'amende, mais on m'a bel et bien gardé tabac et cigares. Tu dois bien comprendre en effet que ma première idée a été d'abandonner le paquet ; mais on m'a répondu avec une ironie amère que la confiscation allait de soi. Relis attentivement ma lettre : tu verras que tout cela s'y trouve ; mais elle était si longue que tu auras oublié ce détail. Je n'ai donc pas pu faire autrement.

La mort de mademoiselle de Geloës m'a bien tristement impressionné, car j'étais loin de m'y attendre, et vos lettres m'en ont apporté la première nouvelle. Je me suis empressé d'écrire dès hier à M. de Geloës sur une feuille de papier à lettre que m'a cédée généreusement M. Daniel, qui perche avec nous dans les montagnes de Prossedi. C'est une bien rude épreuve que Dieu a envoyée à cette excellente famille, et je n'ai pu m'empêcher d'admirer avec quelle foi et quelle résignation tous ont su supporter cet affreux malheur. Je ferai tout mon possible pour obtenir les Indulgences que désire M^{me} de Geloës ; je crois que j'en viendrai facilement à bout. Toutefois je ne

réponds de rien pour le Saint-Sacrement ; mais j'ai la confiance que Monseigneur de Woëlmont, cousin de M. de Geloës, pourra obtenir cette faveur ; nous ferons pour le mieux. Comme je suis très éloigné de Rome et que nos communications sont fort difficiles, cela demandera probablement plus d'un grand mois ; mais enfin je ne négligerai rien pour apporter ma petite part de consolations au cher Lauvergnac que j'aime de tout mon cœur.

Comme vous le voyez par la date de ce griffonnage, nous sommes toujours à Prossedi. Je suis devenu à peu près sauvage. J'ai déjà l'air brigand comme pas un, et je grimpe sur les montagnes comme une chèvre. Les souliers de M. Tattevin se prêtent avec beaucoup de grâce à ce genre d'exercice. Je n'ai jamais de ma vie passé par des pics aussi impossibles : il y a de quoi se casser le cou cent fois pour une ; mais bast ! on s'y fait, et on descend les ravins au pas gymnastique, ce qui veut dire qu'il y a souvent de magnifiques culbutes.

Les pauvres brigands sont acculés partout et crèvent de faim. Tout notre bataillon, moins la première et la sixième compagnies qui sont encore à Velletri avec le colonel, est détaché en colonnes mobiles. On voit des zouaves partout : aussi les populations nous croient inépuisables. La quatrième compagnie, celle où s'est engagé Doorésamy, était, la semaine dernière, en train d'explorer les Marais-Pontins ; on m'a dit qu'elle avait dû rentrer hier à Velletri.

La troisième est à Sezze, montagne qui domine tous les Marais-Pontins et d'où l'on a une vue splendide. J'y suis allé il y a trois jours, avec plusieurs camarades, voir un de mes bons amis, Henry de Villèle, qu'on avait cru flambé un moment et qui, après soixante jours de maladie, est parvenu à triompher de la satanée fièvre. Le jour où je l'ai vu, il se levait tout seul. Il a même pu faire une fois le tour de sa chambre, ce dont on a profité pour l'expédier à Rome couché sur un matelas dans une voiture assez passable, venue *ad hoc* de Velletri. C'est un des plus charmants et des plus saints garçons que j'aie connus, et sa perte eût été pour nous un vide immense. Grâce à Dieu, je crois que pour cette fois-ci il est sauvé.

Il y a une rude trotte de Prossedi à Sezze ; il nous fallait aller et revenir en moins de trois jours. C'est Maurice du Bourg qui a monté l'expédition. « Il paraît que Linotte (c'est ainsi qu'on appelle Henry de Villèle, par euphémisme, car il a une bonne tête et beaucoup de jugement) va peut-être tourner de l'œil, m'a-t-il dit ; il faut absolument que nous allions lui serrer *les pincés* et l'embrasser auparavant » ; et je suis parti avec Maurice et le vieux Bernard (Joseph de Vaubernier).

Maurice, selon son habitude, en voulant prendre *la corta*, c'est-à-dire le chemin le plus court, du côté de Piperno, nous a mis trois milles de plus dans les jambes ; mais c'est un détail. Je te disais tout à l'heure que la position de Sezze dominant les Marais-Pontins

est splendide. Oui, mais c'est le pays de la fièvre par excellence, précisément à cause des émanations qui montent des Marais-Pontins jusqu'à la ville :

Sezze sfortunato paese !
O tira vento, o suona morte.

Tel est l'adage qui se répète de temps immémorial dans ce pays-ci et qui peut se traduire en français comme il suit :

Sezze, ville de pleurs, qui ne plaindrait ton sort ?
Toujours chez toi les vents soufflent avec furie,
Ou des cloches le glas, comme une voix qui prie,
Ne sonne que la mort.

A l'extrémité d'un des cloîtres du couvent où est casernée la huitième, on m'a fait remarquer un immense crucifix (quasi une croix de mission) prenant toute la hauteur de l'étage. C'est au pied de cette croix qu'a expiré, il y a déjà presque un mois, François Chotard, de Saint-Mars-du-Désert, près Nantes. Monsieur Daniel était arrivé à Sezze dans la journée du 7 décembre, juste à temps pour le confesser. Ce jour-là les compagnies (la 8^e et la 3^e), ayant chassé le brigand par une pluie torrentielle, ne rentrèrent à Sezze qu'à sept heures du soir. A minuit et demi on vint avertir l'aumônier que Chotard se mourait. Monsieur Daniel arriva près de lui sans tarder et l'eut vite préparé à recevoir la sainte Communion. « Figure-toi, m'a dit du Ribert, qui m'a donné ces détails,

que presque tous les zouaves étaient étendus sur leur paille dans les cloîtres, bien fatigués. Ils se sont levés pour escorter le Saint-Sacrement, de l'église jusqu'à ce grand crucifix, auprès duquel se trouvait le *campis* de Chotard. Cette procession toute spontanée à trois heures de la nuit a été admirable. Le brave Chotard a reçu le saint Viatique, puis l'Extrême-Onction et l'Indulgence plénière, avec une piété angélique. Je n'oublierai jamais tous ces zouaves agenouillés devant ce crucifix ; j'en suis encore impressionné ! Quand l'abbé, qui n'en pouvait plus, s'est retiré pour aller se jeter sur une paillasse, le vieux *Chrétien* l'a remplacé près du mourant et l'a exhorté tout comme M. Daniel l'aurait fait, en lui donnant à baiser le crucifix jusqu'à son dernier soupir qu'il a recueilli un peu avant quatre heures du matin. »

François Chotard était un excellent garçon, toujours gai et plein de charité pour les autres ; je le connaissais beaucoup et je m'amusais même dans le temps à le contrefaire pour un petit défaut de prononciation, ce dont il était le premier à rire. J'imagine qu'il doit être bien placé là-haut.

Ce du Ribert dont je viens de te parler est un *débrouillard* de première force ; il a trouvé moyen de nous faire servir un vrai dîner dans le réfectoire des religieux qui ne sont pas encombrants, attendu que la communauté, pour l'instant, se réduit à un. — Nous étions bien quinze à table, y compris le lieutenant Joly, qui a été très malade aussi lui, et en a rappelé.

Au dessert, je leur ai chanté les *Distractions de Monsieur Mathieu*. Notre retour à Prossedi s'est prestement opéré, d'autant mieux que Maurice ne s'est pas obstiné à vouloir reprendre *sa courte*.

La cinquième compagnie, celle d'Arthur, est à Valmontone, et n'a rien à faire que le service de la place.

La septième compagnie est encore plus près de la frontière que nous, à Trissulti: la largeur seule d'une rivière la sépare des Piémontais. C'est la position la plus enviée.

Enfin la huitième est venue de Sezze rejoindre ma compagnie, la fine deuxième, dans les jolies montagnes de Prossedi. Jusqu'ici à nous le pompon ! On dit que nous sommes les plus canailles, et que c'est à nous qu'on doit le plus de brigands rendus. Nous faisons de nuit et de jour des patrouilles des plus intéressantes et pleines d'émotion; malheureusement nous ne pouvons arriver à avoir quelque jolie petite rencontre : ce serait si amusant ! Nous avons faim de *brigands*, nous voudrions en manger ! Que j'aurais du plaisir à en assommer deux ou trois d'une balle de mon fusil ! Enfin je ne désespère pas ; il en reste encore de la graine.

Une grande amélioration est survenue dans notre situation : on nous a envoyé des lits de caserne et des draps, que c'est comme un bouquet de fleurs — absolument !

Du reste, je me trouve très bien ici ; les paysans

commencent à nous apporter quelques provisions, attendu que nous les payons bien, de sorte que chaque soir nous faisons une manière de dîner. Hier nous avons tiré les Rois. Un de nous avait eu la prétention de faire un gâteau de *plomb* que personne n'a pu manger, vu qu'il n'était pas cuit. Malgré cela, on a fait semblant à cause des fèves. C'est ce cher aumônier, M. Daniel, qui a eu les honneurs de la Royauté ; immédiatement on lui a colloqué une reine qui a été *Chevreuse*, de sorte que le roi et la reine ont *pincé* l'immense avantage de payer un vin chaud à toute la société, car nous avons du vin, un peu moins fort que du cidre, mais qui néanmoins se laisse avaler et coûte dix sous le litre, ce qui n'est pas cher pour ces pays-ci dépourvus de vignes.

Les habitants du trou où nous coulons une si douce existence, sont pour nous, du reste, d'une amabilité sans pareille. Généralement on nous préfère aux brigands.

Nous avons trouvé moyen d'installer une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul dont M. Daniel est le président. Tous frais des derniers jours payés, il nous reste plus de cinquante francs en caisse : c'est superbe. Nos efforts tendent surtout à pourvoir les pauvres de paillasses, car la plupart couchent sur un peu de paille qui sert au moins pendant six mois et qui finit ainsi par être joliment habitée.

Combien de temps resterons-nous ici ? Nous n'en savons rien ; du reste, nous ne tenons pas à partir de

sitôt. Cette vie est beaucoup plus intéressante que celle de garnison; l'important est de se bien porter : jusqu'ici ça va très bien pour ma part. Nous sommes donc tous disséminés, c'est pourquoi il me serait bien difficile de donner des nouvelles des *pays*. Quand nous nous retrouverons réunis, nous aurons d'autant plus de plaisir à nous revoir ; chacun se racontera ses exploits.

Notre général, M. de Courten, a établi son quartier général à Frosinone. C'est là le centre des opérations. On dit que cette semaine nous allons probablement tous *donner* en même temps, pour faire la *razzia* dont je parlais dans ma dernière lettre et qui n'a pas encore eu lieu collectivement, parce qu'on a accordé une trêve de six jours aux brigands pour se rendre.

Mon lieutenant, commandant la deuxième compagnie, est Olivier le Gonidec de Traissan ; mon autre lieutenant Olivier de Kermel, — deux Olivier qui sont loin d'être sauvages. Tous deux sont fort aimables, mais ont leur cachet à part, cela va de soi. Si les naturalistes ont remarqué qu'il n'y a pas deux feuilles d'arbre à se ressembler parfaitement dans la création, on peut faire la même observation de tous les fils d'Adam et d'Eve. Olivier le Gonidec est un délicieux causeur : les choses les plus vulgaires, quand elles ont passé par ses lèvres, se trouvent avoir un petit air de distinction ; puis il est admirablement compatissant pour le pauvre monde.

Olivier de Kermel est une nature des plus sympathiques, un peu rêveuse parfois ; mais comment ne ferait-il pas rêver lui-même, et rêver de lui ? C'est le *bel giovanotto* par excellence, pour parler comme le *teologo* de Cave. Des traits d'une régularité parfaite, de grands yeux bleus, une barbe noire, touffue, soyeuse, à faire pâlir le plus bel astrakhan de Perse ; une taille élancée et d'une flexibilité de saule. De Castelfidardo jusqu'à Prossedi, il est resté ferme comme une colonne au bataillon, et n'a pas volé les deux galons d'or qui s'étalent en gracieuses spirales sur les manches de sa veste en beau drap bleu de roi.

Mon sous-lieutenant est M. de Fumel, un Toulousain, élève des Jésuites, réunissant en sa personne, par un privilège peut-être unique, et l'ardeur des gens du Midi et le flegme des gens du Nord.

Mon capitaine, M. de Saisy, qui ne badine pas et inspire aux natures nonchalantes une frayeur salutaire, n'est pas encore de retour ; mais tout me porte à croire que je m'entendrai parfaitement avec lui.

L'Espérance du Peuple vous a-t-elle parlé de la réception de nos officiers présents à Rome, par Pie IX, le 27 décembre dernier ? *Le Journal de Rome* vient de nous donner le résumé du discours du Pape. En louant notre fidélité, le Saint-Père a dit, pour flétrir quelques déserteurs (pas des zouaves, bien entendu) qui ont passé à l'ennemi : « Il faut se souvenir de ce passage fatal que la fable antique plaçait

non loin d'ici, dans le détroit de Sicile, où les navigateurs devaient boucher leurs oreilles pour ne point entendre les provocations des sirènes. Les soldats qui ont écouté les séductions de la Révolution se trouvent aujourd'hui méprisés et bafoués par ceux-là mêmes qui les ont corrompus et achetés. »

Le Saint-Père a ensuite décerné des éloges flatteurs aux troupes qui sont aux frontières, et exalté et béni le dévouement de ses enfants valeureux, accourus des diverses parties du monde, pour faire de leurs poitrines un rempart à sa double majesté de Vicaire de Jésus-Christ et de Roi.

Qu'en dis-tu ? Des compliments comme ceux-là nous font trouver légères les petites ironies fines des beaux messieurs de Paris ou d'ailleurs, qui nous reprochent de faire la belle jambe ici.

J'ai su que Zacharie du Reau était arrivé à bon port à Rome avec son petit frère. Et mon jeune frère François, est-il encore au foyer paternel ? Ce bon, ce cher, a peine à quitter les lieux qui l'ont vu naître. — Enfin le choléra est une chose avec laquelle on ne badine pas. Embrassez-le pour moi (mon frère).

Inutile de dire que j'embrasse maman, Marie et toutes les cousines, du meilleur cœur. Ne m'oubliez pas dans vos prières. Soyez sûrs que de mon côté je pense tous les jours à vous, et que je n'oublie personne au milieu de mes fatigues. Quant à la recommandation de Paule du Minehy touchant le jeune

Bonvallet, j'en ferai le plus grand cas ; je sais que son protégé est arrivé, mais j'ignore à quelle compagnie il est entré.

Adieu, je vous embrasse tous de nouveau. Mille choses aimables aux voisins, au curé et aux vicaires de Guérande ; surtout un souvenir tout particulier à Monsieur et Madame de Geloës dont je partage bien sincèrement la douleur. Mes meilleures amitiés au pauvre Charles.

Votre fils bien affectionné,

HENRI.





SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME LETTRE

MARCHES ET CONTRE-MARCHES. — PAIN CUIT DANS SON JUS.
— PITTORISQUE A PROFUSION. — CHARMES DE SAN-LORENZO. — ÉPOUVANTABLE ASSASSINAT DU JUGE MILZA.
— GUERRE TERRIBLE. — LES CHÂÎNES DE SAINT PIERRE.
— A PROPOS DU 21 JANVIER.

San-Lorenzo, 21 janvier 1866.

Au poste, que j'ai l'honneur de commander.

MON CHER PAPA, MA CHÈRE MAMAN,

VOTRE dernière lettre m'a été remise à Pro-sedi ; depuis ce temps j'ai fait du chemin. Des marches quotidiennes, pour ainsi dire, m'ont empêché de vous écrire. On ne nous épargne pas, nous sommes mis à toutes les sauces ; du reste, c'est ce qu'il nous faut, et personne ne songe à s'en plaindre, d'autant plus que nos opérations offrent le plus grand intérêt. Il m'est arrivé plusieurs fois, ces jours derniers, de prendre la garde un jour à dix heures du matin, de passer la nuit blanche par conséquent, puis de partir le lendemain matin à trois heures (avec un

simple morceau de pain), et de grimper dans les montagnes jusqu'à midi ou une heure. Alors on s'arrête pendant quelques instants, dont on profite pour déguster le morceau de pain, lequel, cuit dans son jus, est excellent et finit progressivement par venir s'épanouir comme un morceau de velours sur l'estomac.

Après le festin on se remet en marche, et l'on revient d'ordinaire dans ses cantonnements, où l'on se met sous la dent ce que le caporal d'ordinaire a pu trouver pendant le jour. Il y a eu des soirs où nous avons fait presque de vrais dîners.

Au point de vue du pittoresque, le pays que nous arpentons est magnifique. Vous autres, pauvres habitués de la civilisation moderne, ne pouvez avoir une idée des choses que nous avons le loisir d'admirer dans nos montagnes.

Je me rappelle qu'à Hédic, dans l'Océan Atlantique, durant notre excursion avec le docteur Georges Herr, le curé de la fameuse île chantée par Gresset nous disait que dans son royaume les mœurs étaient encore celles du quinzième siècle. Ici nous n'en sommes qu'au douzième, et sous le rapport de la propriété nous devons être en retard d'un siècle sur celui d'Abraham : vous pouvez calculer où cela nous mène.

Le 18 courant, nous avons failli faire une prise superbe. Le coup a manqué par la faute d'un capitaine, au moment où les brigands allaient tom-

ber dans le piège que nous leur avions tendu.

Voici la chose : le 18 au soir, entre Pisterzo et Piperno (suivez, s'il vous plaît, sur la carte), à côté de Sonnino, petite ville éloignée de sept lieues de Prossedi, sept brigands arrêtaient le nommé Altobelli, habitant de Sonnino, jouissant d'une certaine aisance. Ils l'emmenèrent avec eux, lui promettant la vie sauve au cas où il leur procurerait deux mille écus (dix mille francs), et le menaçant de mort si son frère n'envoyait pas la somme à tel endroit déterminé, cela dans les quarante-huit heures. Nos gendarmes, qui n'ont pas des têtes de linotte, étaient parvenus à savoir de la manière la plus précise le lieu où devait être portée la rançon et par qui elle devait être portée. Nous pouvions donc espérer de prendre celui qui viendrait la chercher, bien que les individus employés *ad hoc* par les brigands soient d'ordinaire des bergers ou des paysans qui sont sommés de ce faire et qui n'en savent pas plus long ; c'est toujours bon à prendre. En conséquence, la garnison de Prossedi (c'est-à-dire la 2^e et la 8^e compagnie) avait été divisée en trois colonnes. Deux de ces colonnes étaient parties, l'une, le soir, à la nuit pour aller se poster sur la montagne de Pisterzo qui domine tout le pays, et l'autre, dont je faisais partie, commandée par le lieutenant le Gonidec, le lendemain matin. Nous étions tous magnifiquement embusqués au milieu de rochers et d'épaisses broussailles, d'où nous pouvions observer de part et

d'autre, sans être vus, le lieu du rendez-vous.

L'heure fixée par les brigands était midi : à midi et demi, les deux hommes porteurs des deux mille écus tombaient en plein dans notre colonne. C'était déjà quelque chose. Nous convenons avec les gendarmes que nous les suivrons de loin, en battant les montagnes, de manière à n'être pas aperçus, attendu qu'il y allait de la vie des deux pauvres mâtins chargés de consigner l'argent.

Pendant ce temps, voilà le capitaine en question, qui s'avise de déboucher sur la route de Prossedi à San-Lorenzo, avec sa colonne. Immédiatement avis est donné à messieurs les brigands, au moyen de signaux ; la mèche est vendue, et en route ! Nous courons encore après.

J'ai quitté Prossedi il y a trois jours, avec ma compagnie. J'ai laissé avec regret l'abbé Daniel et d'excellents camarades que j'avais à la huitième, entre autres de Morin.

Me voici à San-Lorenzo, encore plus près de la frontière que Prossedi : une seule montagne nous sépare des soldats du roi galant homme. Nous n'avons qu'une lieue et demie à faire pour nous voir. Inévitablement San-Lorenzo est une affreuse, horrible petite ville, aux rues infectes, dont la plus grande est large comme la moitié de la rue Saint-Denis à Nantes, je n'exagère pas. C'est plus grand que Prossedi, mais beaucoup plus mal situé, presque en plaine, de sorte que l'air y est, dit-on, surtout l'été, épouvantable-

ment malsain. A part deux ou trois individus qui portent des chapeaux en feutre gris et des paletots *marrons*, le reste est sauvage. Le costume des femmes y est fort original et charmant quand il est propre. Il y a plus de ressources ici qu'à Prossedi pour la nourriture, et je n'en suis pas fâché.

Nous avons remplacé une compagnie de ligne qui est repartie pour Frosinone. Ces bons lignards nous ont légué trois espèces de taudis en guise de caserne, avec des paillasses d'une propreté qui ferait dresser même les cheveux d'Arthur de la Tocnaye, sur son crâne lisse, s'il était ici. Heureusement que je suis parvenu à me louer une paire de draps n'ayant servi que dix ou quinze jours, de sorte que je dors comme un loir.

San-Lorenzo, tout comme San-Stefano, était continuellement hanté par les brigands, avant que le ministre se soit décidé à envoyer des troupes au mois de novembre dernier, à l'occasion d'un crime épouvantable commis entre San-Lorenzo et Sonnino, par *nos bons amis*, sur la personne d'un pauvre diable nommé Milza.

Ce Milza, juge au tribunal civil de Rome, ayant été condamné à une suspension d'un an, pour je ne sais quelle faute dans l'accomplissement de ses devoirs, était venu se réfugier à Sonnino.

Durant une promenade solitaire aux environs de San-Lorenzo, près d'un petit *casale di campagna* que je suis allé visiter hier, le malheureux fut surpris par

les brigands. Sa mise plus soignée que celle des autres habitants du pays leur fit conjecturer qu'il devait être riche : c'est pourquoi, l'ayant garrotté, ils l'emmenèrent sur le territoire napolitain. De là, ils envoyèrent des émissaires à Sonnino réclamer à la famille de leur prisonnier une rançon de cinquante mille francs : pas davantage. La famille déclara qu'elle n'avait pas le moyen de payer une pareille somme ; ces messieurs, grands et généreux, voulurent bien alors rabattre de leurs prétentions en diminuant la taxe de dix mille francs ; mais les pauvres Milza ne pouvaient pas davantage faire porter quarante mille francs que cinquante mille, et les émissaires revinrent de nouveau bredouille.

Le lendemain la signora Milza recevait un pli ensanglanté contenant une des oreilles de son mari. Tu t'imagines la stupeur de la pauvre femme. Le jour suivant, ce n'était plus seulement une oreille, mais une main du malheureux juge avec l'anneau au doigt, pour que la famille n'eût pas l'ombre d'un doute sur l'identité de la victime. Pauvres gens ! leur torture était épouvantable ; le troisième jour, c'était une jambe qui arrivait. Oh ! les monstres ! Enfin le cinquième jour, on recevait la tête. L'infortuné Milza avait fini de souffrir, mais après quelle épouvantable agonie ! Rien qu'en y pensant je frémis de la tête aux pieds. On ne parle ici que de cet épouvantable assassinat, et la terreur est telle que les hommes eux-mêmes n'osent pas aller plus loin que la Croix sur

la route, c'est-à-dire à douze ou quinze cents mètres des portes de la ville.

San-Lorenzo a tout comme Guérande son enceinte de murs complètement intacte, avec cette différence que dans celle de Guérande on mettrait au moins deux San-Lorenzo. Hier soir, deux brigands ont été signalés dans une sorte de café où se trouvaient des zouaves. C'est une bonne femme qui n'a pas craint de dire aux zouaves qu'elle les reconnaissait ; mais elle n'avait pas achevé sa dénonciation que les lapins avaient déjà défilé la parade. On a fouillé toutes les maisons ; les sentinelles, prévenues, ont gardé les portes avec une particulière attention ; ils sont sortis quand même de la ville par un trou qu'ils ont eu le temps de pratiquer, avec des pioches, au bas d'un mur de jardin déjà pas mal crevassé.

Combien de temps resterons-nous dans ce fortuné *pays* ? Je n'en sais rien ; le soldat ignore cinq minutes avant ce qu'on lui fera faire dix minutes après. Nous sommes ici tout à fait perdus ; pas de communications, pas de voitures, rien. Malgré cela, nous nous y trouvons très bien, rien ne nous étonne plus ; tout est possible dans la guerre que nous faisons et avec les barbares ennemis que nous traquons. Les troupes sont vraiment admirables ; chaque jour tout le monde marche, on voit partout des colonnes. Quelquefois le matin, à un point donné où il semble que nous ne devrions pas rencontrer un chat, nous nous trouvons réunis, tout d'un coup, cinq

à six cents hommes. Comme vous n'avez pas idée des pays que nous parcourons, vous ne pouvez conséquemment vous imaginer d'une façon exacte la guerre que nous y faisons ; elle est terrible et on ne peut plus difficile.

Les Français l'ont tentée pendant bien des années et n'ont obtenu que des résultats insignifiants. Plus heureux, en moins de deux mois et avec cinq fois moins d'hommes, nous sommes arrivés à la répression presque complète du brigandage. Andreozi reste seul avec six bandits. Hier matin est passé à San-Lorenzo l'individu arrêté à Sonnino. Le malheureux avait été relâché le matin et était plus mort que vif ; il a raconté que ces messieurs marchaient pendant toute la nuit et dormaient le jour dans les bois, dans des bas-fonds. disait-il, où ne coucheraient pas *des chiens*. Evidemment ils seront pris un jour ou l'autre s'ils ne se rendent pas ; mais peut-être faudrait-il du temps. Il y a, et en quantité, des montagnes quasi inaccessibles, inhabitées par conséquent ; on les couvrirait de six cent mille hommes que peut-être on ne réussirait à rien. On ne peut faire quelque chose que par surprise et au moyen d'espions.

Comme vous devez bien penser, je n'ai de nouvelles de personne ; trois jours avant mon départ de Prossedi, j'ai eu la visite du jeune Bonvallet qui est encore aux recrues, mais qui sous peu, j'espère, rejoindra sa compagnie, la mienne, je crois. C'est un fameux poulet et un fort gentil garçon ; il est venu

tout exprès me voir de Velletri à Prossedi, sachant qu'il m'était recommandé par M^{lle} Paule du Minehy. Elle peut être assurée que j'entourerai son protégé de tous mes soins.

Je ne saurais vous dire s'il y a encore des zouaves à Velletri, attendu que nous sommes tout à fait séparés du reste des humains. Je me porte comme un charme et ne voudrais pas céder ma place en ce moment à qui que ce soit pour tout l'or du monde. Tant pis pour les gens *sine intellectu*. Est-ce que le devoir de tout jeune homme qui se sent du sang chrétien dans les veines n'est pas d'accourir ici ?

J'attends qu'on m'indique de Rome une occasion sûre pour envoyer les médailles de M^{me} de Geloës. Mes meilleurs et plus respectueux souvenirs à cette excellente famille, si cruellement éprouvée. J'attends une réponse de M^{me} Datti au sujet des indulgences. Si loin de Rome, je ne puis faire ce que je veux.

A propos des Datti, je suis chargé par eux de vous faire connaître une dévotion déjà très en vogue ici et que je me suis engagé à propager autant qu'il me sera possible : je veux parler des Chaînes de saint Pierre. C'est M. Mencacci, l'oncle de ces dames, qui est à la tête de cette belle œuvre, encouragée, bénie et enrichie par Pie IX. Il s'agit de porter, en guise de chaîne de montre, un *fac-simile* des véritables chaînes de saint Pierre qui sont conservées à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre-ès-liens. L'autre jour, à Naples (c'est la *Correspondance de Rome* qui

a rapporté le fait), un pauvre ouvrier paralysé de la main droite et ne pouvant plus travailler, s'est recommandé au prince des Apôtres, sur le conseil d'une noble zélatrice des Chaînes de saint Pierre. Après avoir prié, il s'est mis un beau soir autour de la main malade une chaîne de saint Pierre, et le lendemain matin il s'est levé guéri. Puisse le culte de ces chaînes bénies se répandre en France ! Pauvre France ! comment ne pas y penser tout particulièrement en ce jour du 21 janvier ? Voilà soixante-treize ans qu'elle expie l'assassinat du roi-martyr, enserrée dans les chaînes de la Révolution. Daigne saint Pierre, par la vertu de ses chaînes, briser celles de notre pays et donner à la France de reprendre sérieusement son rôle de Fille aînée de l'Eglise, car c'est de sa fidélité à le bien remplir que dépendra toujours sa vraie grandeur.

Je vais demander à ces dames de vouloir bien joindre aux médailles de M^{me} de Geloës une bonne provision de chaînes de saint Pierre.

Aidez-moi à les répandre et croyez encore, mon cher papa et ma chère maman, à ma vive et respectueuse affection.

HENRI.

P.-S. Arthur arrive à l'instant, très bien. La 8^e compagnie part pour Piperno ; peut-être celle d'Arthur (la 1^{re}) va-t-elle venir à Prossedi ?





QUATRE-VINGTIÈME LETTRE

DÎNERS A BÉCASSES. — REGISTRE BRUYANT. — BONS SENTIMENTS DES HABITANTS DE SAN-LORENZO. — *Pipino, Petruccia* ET *Serafina*. — LE CAPORAL DE LA MANDOLINE ET *il caporale di rancio*. — VISITE DU COMTE WERNER DE MÉRODE. — LE MIRACLE DU SANG DE SAINT LAURENT. — AFFAIRE DE *la Mola di San Stefano*. — JEAN PÉTERS ET DE WILD A L'HÔPITAL DE VELLETRI, OU LA CHARITÉ DANS LA MORT. — LE PÈRE WILD ET LA CONGRÉGATION DES FLAMANDS. — UN RÉGIMENT FRANÇAIS AVEC LA COCARDE PONTIFICALE. — UNE LETTRE DE MADAME LA COMTESSE EDGARD DE RAFFELIS SOISSAN.

San-Lorenzo, 29 janvier 1866.

TU connais le vieux proverbe : *Assueta vilesunt*, mon cher papa. Eh bien ! il en va tout autrement de San-Lorenzo pour ton serviteur. Chaque jour ce pauvre San-Lorenzo, qui m'avait produit une si désagréable impression à l'arrivée, monte dans mon estime. Cette population est pleine de foi et de simplicité ; nous lui sommes devenus tout à fait sympathiques. Le soir, nous nous réunissons parfois, plusieurs

gourmets, chez un bon chanoine, dont la sœur nous apprête très gentiment des bécasses, pour un prix relativement modéré. Ces dîners à *bécasses* nous reviennent à peine à quarante baïoques par tête, y compris le *brodo* (bouillon) avec fromage de Parme, les *maccheroni di pasta fatta in casa* (dont la pâte est faite à la maison), l'*insalata* et un plat de légumes, le *frutta* (le dessert ou les fruits) et le vin (*vino padronale*, s'il te plaît, c'est-à-dire récolté par le propriétaire). Nous nous sommes déjà accordé trois de ces festins.

En ma qualité de caporal d'ordinaire, j'ai tout le gros commerce de San-Lorenzo à mes pieds, et l'encombrement n'est pas encore bien considérable. C'est égal, il n'y a pas à dire, je me sens quelque chose, et mon boucher, mon boulanger et *la padrona della spezieria* (l'épicière) me le rappelleraient au besoin, si j'étais tenté de l'oublier. Ces braves gens me vénèrent; ils m'ont vu, ainsi que les autres zouaves du reste, entrer de temps en temps à l'église, j'ai même joué de l'orgue plusieurs fois au Salut, un orgue à tuyaux avec un registre unique en son genre, un registre de grosse caisse, dont j'ai abusé; de sorte que je leur suis vraiment une demi-divinité, et qu'ils ont en moi une confiance sans limites. Veux-tu que je te le prouve? Écoute, et je te jure que je n'invente pas une syllabe.

Nous avons dans notre compagnie des artistes en guitare et en mandoline, mais surtout un virtuose

d'un réel talent sur la mandoline, Paul de Lavau, le frère de Roger, que nous appelons Clara. Je ne saurais dire quel est le plus charmant de Clara ou de Paul, mais pour la musique Paul dame le pion à Clara. — Or donc on a organisé des espèces de soirées en famille, de guitare et de mandoline, et voilà que les indigènes de l'un et l'autre sexe sont accourus en foule pour entendre de Lavau. La fille de mon boucher et de ma bouchère, Serafina, 18 ou 19 printemps, candide comme son nom et qui en remontrerait pour la correction des traits à tous les types de madone de Raphaël, a dit à ses père et mère devant moi avant-hier, sur le coup de onze heures, qu'elle voudrait bien *sentire il caporale che suona la mandolina* (entendre le caporal joueur de mandoline). « *Sono stanco io, voglio dormire stasera.* » Je suis fatigué et je veux dormir ce soir, a répondu Pipino, mon boucher. — Et moi aussi, a ajouté Petruccia sa femme. — « *Peccato l allora come si fa ?* » C'est dommage, mais alors comment faire ? s'est écriée Séraphine. « *Si le signor caporale di rancio* (caporal d'ordinaire) veut te mener et te ramener, a repris Pipino, je te remets bien volontiers entre ses mains ; mais vous veillerez bien sur elle, *signore caporale.* » — « *Sicuro,* a continué Petruccia, *ma farà in sorta di non tornare troppo tardi.* » Bien sûr, mais vous ferez en sorte de ne pas revenir trop tard. »

Qu'en dis-tu, mon cher papa ? Ça c'est de la con-

fiance, ou ça n'en est pas. Comment penses-tu que je m'en suis tiré ? Refuser un tel honneur eût été froisser ces braves gens et *far un dispetto* (faire un affront) à la pauvre Séraphine. J'ai donc accepté la proposition, mais à la condition que la mère serait de la partie, si bien que, le soir venu, je suis allé les prendre toutes deux. L'une et l'autre, comme il convenait, avaient endossé leur beau costume du dimanche, et il a fallu que j'offre le bras à Séraphine; de Lavau et les trois guitares qui l'accompagnaient se sont distingués. Le concert a duré une petite heure, durant laquelle mes deux *sciocciaie* se sont répandues en éloges de toutes sortes sur le merveilleux talent du caporal de la mandoline, puis le retour s'est opéré avec le même cérémonial que l'aller et après avoir reçu de *Petruccia* et de sa fille *tanti complimenti* et *tante grazie*, j'ai regagné mon quartier général, tout édifié de cette parfaite et innocente simplicité de mœurs. *Pipino* m'a offert le lendemain pour ma peine un *biccherino di rosolio di cannella*, et il s'en va aujourd'hui du côté des *Monti Lupini* m'acheter une vache pour la *compagnie*. Ce n'est pas chose facile, je te prie de le croire, que de trouver la nourriture de quatre-vingts hommes dans des capitales telles que San-Lorenzo.

Ces jours derniers, nous avons eu, ici même, la visite du comte Werner de Mérode, le frère de notre ancien ministre, accompagné de Monseigneur de Woëlmont son parent. Comme je connais déjà ma

cathédrale ou plutôt ma collégiale de San-Lorenzo et aussi pas mal de chanoines à fond, j'ai eu l'honneur de servir presque de *cicerone* au comte de Mérode, et la chance de participer, en sa compagnie, à une vraie faveur, celle de contempler et de baiser la magnifique relique du sang de saint Laurent qui est la grande richesse de cette vieille église du XIII^e siècle.

Si j'ai bien compris le chanoine qui nous a ouvert le trésor, la châsse où se trouvait le vase contenant le sang de saint Laurent, fut découverte par des bœufs, sans doute pendant qu'ils labouraient ; aussitôt ces bœufs tombèrent sur les genoux, pour indiquer par cette marque de respect, à leur maître, qu'il avait devant lui une sainte relique. Les pauvres bêtes ne se relevèrent plus et furent enterrées devant la porte de l'église. Quoi qu'il en soit de la légende, le sang de saint Laurent est tout à fait authentique. Le reliquaire où l'on a enfermé l'ampoule sainte, est tout en argent massif et d'un poids énorme. J'ai vu le sang coagulé adhérent par plaques aux parois de cristal de l'ampoule.

Chaque année, dès le commencement des premières vêpres de saint Laurent, le 9 août, jusqu'à la fin des secondes vêpres, le 10, ce sang se liquéfie, et il n'est pas besoin pour cela que saint Laurent se fasse prier comme saint Janvier à Naples. Ici c'est une affaire réglée, et, de mémoire d'homme, on n'a pas, souvenance, à San-Lorenzo, que le miracle ait jamais

manqué. Le chanoine nous a dit que ce sang liquéfié remplirait bien deux grands verres ; qu'au début de la liquéfaction il bouillonnait vraiment, comme il bouillonnait sans doute dans les veines du saint martyr, durant le supplice du gril ardent. Les populations des villes voisines seulement accourent à San-Lorenzo ce jour-là ; il me semble qu'on devrait y venir non seulement de Rome, mais des extrémités du monde.

Au sortir de l'église, j'ai interrogé beaucoup d'habitants touchant ce miracle : tous m'ont unanimement confirmé le récit du chanoine. Si je suis encore dans ce pays-ci, au mois d'août prochain, je viendrai manger *una macaronata* chez *Pipino*, et je demanderai au prévôt des chanoines, qui est mon confesseur, de me placer tout près de l'ampoule, pour que je puisse bien constater le miracle. Ce n'est pas que je doute, comme le bon saint Thomas ; mais ce sera *ad augmentum fidei*.

Il y a trois jours, dans la soirée du 26 au 27, trois de nos gendarmes et vingt-trois soldats de la ligne ont fait une reconnaissance près de la *Mola di San Stefano*. Les indications qu'on leur avait données étaient excellentes et l'embuscade bien choisie, car, vers les dix heures du soir, messieurs les brigands ont paru. Une jolie décharge les a salués ; malheureusement nos soldats, qui n'y voyaient pas trop clair, ont tiré au jugé, et il n'y a eu qu'un brigand d'abattu ; les autres ont riposté, mais sans faire de mal

à nos hommes, puis ont disparu dans le maquis.

Pas de malades ici. Une lettre de Velletri vient de nous apprendre qu'ils ont perdu à l'hôpital deux braves Hollandais, l'un, de Wild, victime de sa charité envers son camarade Jean Péters. Péters, entré à l'hôpital pour un abcès très grave à la main, fut pris bientôt, en plus, de la petite-vérole ; de Wild l'a soigné avec un dévouement qui a jeté le Frère de Saint-Jean-de-Dieu, infirmier de l'hôpital, dans l'admiration.

Après la mort de Péters, de Wild, atteint de son mal, n'a pas tardé à succomber lui-même. Les Flamands, ses amis, sont venus le visiter en masse ; chacun lui parlait du bon Dieu et l'exhortait à bien mourir. Le Frère dit que la scène des derniers sacrements a été belle et émouvante au suprême degré. Le moribond, tout absorbé en Dieu, s'unissait aux prières qui se faisaient autour de lui. On lui a demandé s'il avait peur de la mort ; il a répondu non, par un léger signe de tête et un sourire qui voulait dire : « Est-ce que vous plaisantez ? » De quoi aurait-il pu avoir peur en effet ? Il mourait au service du Pape et martyr de la charité. Si on ne va pas tout droit au ciel dans ces conditions-là, c'est à y renoncer. Ceci s'est passé il y a seulement huit jours, le 21 janvier.

Ces Flamands-là ont encore plus de foi que nos meilleurs Bretons ; ce sont des soldats admirables. Il faut les voir à leur Congrégation de la Sainte Vierge,

quand ils récitent l'Office, le Chapelet et chantent leurs cantiques : c'est pis que n'importe quels moines, et quand je dis pis, j'entends que c'est plus beau. Leur grand directeur est un Père Jésuite, Flamand, bien entendu, qui s'appelle, aussi lui, Wild ; pour un saint homme, c'en est un, il n'y a pas à en douter ; mais pour raide il l'est aussi. Je le sais par expérience pour m'être aventuré à me confesser deux ou trois fois à lui, et pourtant je n'avais pas à lui étaler de grosses scélératesses. Le Père Wild vient de temps à autre dans les différents cantonnements ranimer la ferveur de ses congréganistes et leur fourbir la conscience. Quand ils ont été absous par le Père Wild, ces chrétiens-là peuvent se vanter d'avoir dit, par le menu, tous leurs péchés.

Il paraît certain que le Saint-Père a accepté du gouvernement français deux mille soldats qui auront le même costume et la même cocarde que les hommes de notre régiment de ligne, et aussi notre drapeau. Comment les recrutera-t-on et quelles seront les recrues ? L'avenir nous l'apprendra. S'ils nous arrivent avec un vrai dévouement pour le Pape, nous serons bons amis ; s'ils n'apportent qu'un demi-dévouement, la cordialité ne sera pas grande. Espérons, jusqu'à preuve contraire, que Sa Majesté l'Empereur tiendra à offrir au Saint-Père le dessus de son panier à soldats.

Le bruit s'est répandu ici, il y a déjà quatre jours, que les Piémontais avaient passé la frontière à Véroli

et qu'une de nos compagnies s'était battue. Cette nouvelle ne s'étant pas confirmée depuis, je la tiens pour fausse, ou du moins pour inexacte. Quoi qu'il en soit, nous pourrions bien lever le pied d'un jour à l'autre de San-Lorenzo.

De nouveau toutes mes respectueuses et affectueuses condoléances à Lauvergnac. Du reste, j'ai écrit d'ici à M. de Geloës, il y a deux jours, une petite lettre dans laquelle je lui annonce que M. Datti a fait signer au Saint-Père tout ce que nous avons demandé.

Je t'embrasse bien affectueusement, ainsi que toute la maisonnée.

HENRI.

POST-SCRIPTUM. 29 janvier 1866.

Madame la comtesse Edgard de Soissan a bien voulu me répondre, et je ne saurais dire combien sa lettre m'a touché, et aussi consolé ; lis-la plutôt et joins-la dans mon petit bureau à la dernière lettre d'Edgard.

« Avignon, 17 janvier 1866.

« MONSIEUR,

« Je ne saurais assez vous dire combien je suis touchée de la part que vous prenez au coup si douloureux dont Dieu vient de me frapper. Mon pauvre

mari vous aimait beaucoup et parlait souvent de vous. Il regrettait tant de n'avoir pu vous serrer la main au passage, et gardait avec moi si bon souvenir de l'amitié que vous lui aviez témoignée à Rome, l'année passée, au jour de la mort de sa mère. Votre affection ne lui fera pas défaut, et je suis bien reconnaissante des prières que vous et ses frères d'armes ferez pour lui. Je vous remercie d'avoir compris que là était ma seule consolation, ou plutôt ma seule force pour supporter une séparation si terrible et qui a brisé ma vie pour toujours. Dieu seul peut soutenir en de telles épreuves, c'est en Lui seul que nous pouvons chercher ceux que nous pleurons.

« Mon pauvre Edgard a conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment, ne cessant de renouveler le sacrifice de sa vie pour le triomphe de l'Eglise ; son titre de volontaire pontifical lui était précieux, et il recommandait qu'on ne manquât pas de le revêtir de son uniforme, afin, disait-il, « que saint Pierre ne puisse me fermer la porte du ciel ». J'ai pleine confiance qu'elle lui aura été ouverte, mais il ne faut pas se lasser de prier quand même pour lui ; il nous le rendra du haut du ciel. Je réclame aussi vos prières pour l'heureuse venue en ce monde du petit ange que j'attends dans deux mois, et que son pauvre père désirait si tendrement.

« Je vous renouvelle tous mes remerciements pour l'affection si sincère et si chrétienne dont vos lignes témoignent envers mon cher Edgard, et vous prie

d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués,

« Comtesse E. DE RAFFELIS-SOISSAN. »

Pourquoi Dieu a-t-il voulu séparer deux âmes si bien faites pour se comprendre, deux cœurs si dignes l'un de l'autre ? Ces mystères-là sont insondables, et il n'y a qu'à adorer en silence la volonté de Dieu, comme le fait avec tant de courage et de résignation la sainte veuve de mon ami.

Vouloir être revêtu de son uniforme de zouave après sa mort, ce trait peint Edgard tout entier : zouave dans la vie, zouave dans la mort, et zouave pour toujours au ciel en compagnie de saint Maurice, le patron d'un de ses frères, et de tous ceux qui auront combattu le bon combat. Priez toujours pour lui et aussi à l'intention qui m'est recommandée.





QUATRE-VINGT-UNIÈME LETTRE

LE CAPORAL D'ORDINAIRE AUX ZOUAVES PONTIFICAUX. —
L'ANTIQUE CAPITALE DES VOLSQUES. — LE CAILLOU
DE SAINT ANTOINE. — UN BAL A PIPERNO. — GANTS
DE PEAU BLANCS ET JARRETS D'ACIER. — GUERRE A
LA MODE D'AFRIQUE. — BELLES RECRUES. — MORT
DE MADAME DE SAINTENAC. — NOTRE-DAME DE VICO-
VARO A PROSEDI. — LE GÉNÉRAL DE KALBERMATTEN.

Prossedi, le 12 février 1866.

MON CHER PAPA, MA CHÈRE MAMAN,

L y a bien longtemps que je ne vous ai écrit ; la raison en est que je n'ai pu trouver un seul instant pour le faire. A San-Lorenzo, je vous ai écrit deux fois du corps de garde, et j'ai bien fait de profiter de ces moments, parce qu'ensuite je me suis vu accablé de besogne. Outre les patrouilles, les gardes, etc., on m'a chargé de faire vivre toute la compagnie, ce qui n'est pas chose facile dans les trous où nous nous trouvons. L'économie domestique et l'art culinaire n'ont pas été jusqu'ici préci-

sément mon fort ; pourtant l'on trouve que je ne fais pas un trop mauvais caporal d'ordinaire. Quoi qu'il en soit, ces fonctions-là sont fort peu divertissantes : chiffrer toute la journée, crier sur les uns et sur les autres, sur le boulanger, sur le boucher, etc. ; et puis, s'il est difficile de contenter tout le monde et son père, il est on ne peut plus facile de se mettre le doigt dans l'œil. Dans l'armée française, le caporal d'ordinaire fait ce qu'on appelle *du fourbi* ; ici, comme nous n'avons pas des consciences élastiques, le caporal d'ordinaire est presque toujours obligé de mettre quelque chose de sa poche ; ajoutez encore à ces ennuis deux cahiers excessivement compliqués à tenir. Malgré tout, j'espère m'en tirer avec honneur et surtout sans que ma bourse en souffre trop ; je n'ai plus que dix jours à faire, car on ne peut nous forcer à faire l'ordinaire qu'un mois ; or j'ai pris les rênes de la marmite le 20 janvier ; le 20 février, je les remettrai avec enthousiasme à celui de mes collègues qui aura l'honneur et le bonheur de me remplacer. Nous sommes revenus à Prossedi le 31 janvier. La huitième compagnie que nous y avons laissée est partie le lendemain de notre arrivée pour Piperno, petite ville à cinq lieues d'ici, l'antique *Privernum*, capitale des Volsques. C'est peut-être la ville la plus propre que j'aie encore vue dans les Etats pontificaux, un petit Guérande, avec la différence que l'on n'y trouve ni Santy, ni Paquelet, ni Rabouin. Piperno peut bien compter cinq mille habitants ; c'est

la reine des *pays* (ou villes) de toute la contrée, elle enfonce même Frosinone.

J'y suis allé déjà quatre fois, trois fois en expédition et la quatrième pour... je te le donne en cent à deviner. Mais procédons par ordre.

La première expédition avait surtout pour but de faire de la monnaie dont le Gonidec avait absolument besoin pour la solde des hommes. Il m'en fallait à moi pareillement pour payer mes fournisseurs. En entrant en ville la carabine sur l'épaule par une pluie battante, je sortis de mon portefeuille un billet de cinquante écus (deux cent cinquante francs) et le tins, ou du moins crus le tenir dans la main droite, sous la crosse de ma carabine, tout le temps que dura l'ascension d'une rue fort escarpée qui menait au palais communal de l'endroit où nous devions changer nos billets. C'était pour pouvoir le présenter immédiatement et être payé *item*.

Mais voilà qu'en escaladant cette rue, fatigué de la route et tirant la langue, j'ouvris la main par distraction ; mon billet tomba, et quand je voulus le changer, je ne le trouvai plus. Comme tu penses bien, j'étais vexé, car ça me faisait deux cent quarante *balles* à prendre sur mes économies ou à emprunter. « Invoque saint Antoine de Padoue, me dit Maurice, et tu vas voir que nous allons le retrouver. — Prie-le, toi aussi, de ton côté, ce ne sera pas de trop », lui répondis-je. Et voilà que ce complaisant Maurice et moi nous redescendons la fameuse rue que la pluie

avait transformée en un véritable torrent, suppliant le bon saint Antoine de me tirer de cet embarras. Vers le milieu de la rue, en face d'une vieille qui vendait des châtaignes, je la vois encore, je donnai du pied contre un gros caillou. Maladroit ! fis-je en sautillant et, comme je regardais le caillou qui m'avait fait trébucher, j'aperçus mon billet de cinquante écus, collé en quelque sorte contre lui, au milieu de l'eau qui coulait des deux côtés.

Une fois de plus dans ma vie, j'ai remercié saint Antoine en faisant l'aumône à la vieille marchande de châtaignes, et, quelques instants après, j'avais la satisfaction d'empocher mes deux cent cinquante francs en belle monnaie d'or et d'argent. O grand saint Antoine, vous vous êtes souvenu certainement que l'excellente Madame de Kergos vous fit jadis une neuvaine à mon intention, alors que j'étais perdu dans les profondeurs des casemates du château Saint-Ange, et vous avez eu pitié de ma pauvre bourse de zouave : grâces éternelles vous en soient rendues !

Comme tu n'as pas encore deviné pourquoi je suis allé une quatrième fois à Piperno, je m'en vais te le déclarer tout carrément. J'y suis venu en compagnie de plusieurs autres pour danser. Oui, il y a eu un bal et un très grand bal à Piperno ; un bal d'une distinction parfaite, tout ce qu'il y a de plus collet monté, c'est le cas de le dire, car la belle jeunesse de Piperno porte des robes montantes, même au bal. Nos camarades de la huitième, Monsieur le lieute-

nant de Couëssin, le très cher sergent Antonin de Morin et d'autres nous avaient invités. Il faut que nous y allions, me dit M. Dufournel : ce sera curieux. Ayant racolé du Bourg, Rabé des Ordons, et quatre autres, nous nous sommes donc fait voiturer un de ces derniers soirs vers la coquette Priverne, pour la somme de trente baïoques par tête, dans un *carretto* à cinq places où nous nous sommes entassés huit. En arrivant, nous avons commencé par dîner pour nous donner des jambes.

Pendant que nous débridions, Morino ne s'est-il pas avisé de nous demander si nous avions des gants blancs ! — Des mains noires, caleuses, gercées par les derniers froids, oui ; mais des gants blancs ! tu nous portes là une jolie antienne, Morino *de mon cœur et des croûtes* ! Ce n'était pas une plaisanterie : les gants blancs étaient de rigueur, et des gants de peau, s'il vous plaît, et l'on vend des gants blancs à Piperno ! Un instant après, en essayant de beaux gants blancs napolitains, de trente-cinq sous la paire, dans un magasin éclairé *a giorno*, j'ai chancelé sur mes bases et me suis demandé si quelque prince de l'armée céleste ne m'avait pas transporté, par les cheveux, de Prossedi dans la rue de Rivoli. C'était ahurissant que de passer d'une façon aussi subite du sein de la barbarie en pleine civilisation !

La fête avait lieu dans la grande salle de la mairie, ou, pour parler plus justement, du palais communal de Piperno, qui est, ma foi, très curieux et d'une belle

architecture mauresque byzantine. Toute l'élégante société Privernoise s'y trouvait ; les papas et les mamans voulaient à tout prix faire danser leurs *trésors* avec les zouaves. Ça n'a pas été une petite besogne, car nous n'étions pas les plus nombreux, une vingtaine peut-être, et ce monde-là a des jarrets d'acier. Toutes les jeunes filles étaient vêtues de blanc et portaient des ceintures de soie jaune en l'honneur du Pape et aussi des zouaves. Il y en avait au moins trente.

La salle présentait un coup d'œil charmant et fort animé. Tout s'est passé le mieux du monde et avec une convenance, je dirai plus, avec une dignité parfaite. La signorina Zaccalone, la plus riche héritière du pays, fort bien à tous égards, m'a accordé la faveur d'une contredanse. On a passé des rafraîchissements, du punch, des glaces, des gâteaux, sur des plateaux d'argent. Les uniformes de MM. Dufournel et de Couëssin étaient d'un merveilleux effet à la lumière. Ce drap bleu autrichien est si joli ! Le pianiste était excellent, mais son instrument ne valait pas cher ; les *Lanciers* ont été menés quand même avec un grand entrain. *Les Lanciers* dansés à Piperno tout comme aux Tuileries, et nos danseuses le savaient toutes très bien ! Voilà qui peut te donner une idée de la civilisation de la vieille capitale des Volsques.

A une heure du matin, le bal était fini, mais la société Privernoise en gardera un bon souvenir. « *Sono tutti quanti galuantomini di primo ordine !* »

répétaient à satiété les papas et les mamans, durant la soirée. Et ces demoiselles, que n'ont-elles pas dû dire et penser ! Sans doute qu'elles seraient charmées de revoir des cavaliers si aimables et de si bon ton, ce qui n'arrivera probablement jamais. — Bref, cette soirée dans un monde comme il faut, entre deux patrouilles, nous a un peu *recivilisés* et agréablement distraits de la chasse aux brigands.

La huitième est toujours cantonnée à Piperno ; nous autres, nous explorons de plus en plus les gorges des montagnes de Prossedi. Si l'on ne nous disait que les brigands ont arrêté un individu à tel endroit, qu'ils ont commis un assassinat dans tel autre, nous n'y croirions certainement pas, car jusqu'ici nous n'avons, pour ainsi dire, pas eu la chance de les rencontrer. Aussi, gare le jour où nous tomberons dessus ! nous commençons à être pas mal furieux et nous ne ferons pas de quartier. Les coquins nous font trop courir. Il y en a toujours quelques-uns qui vont se rendre à Frosinone ; mais ce n'est pas cela que nous voudrions. Il faut bien dire que tous ou presque tous les habitants de ce fortuné pays sont plus ou moins brigands, ou, du moins, ont peur de les dénoncer, et le fait est qu'ils doivent y regarder à deux fois, car s'ils se trompent dans leurs indications, ils sont pincés ou par nous, ou par les brigands. Du reste, il y en a eu de tout temps dans ce pays, et je crois qu'il y en aura toujours.

Le général de Courten a couru les montagnes de

Vetroli, Alatri, Filettino, Bahuco, Trissulti, toute la semaine dernière, avec une colonne de cinq cents hommes ; je ne connais pas encore le résultat. C'est tout à fait une nouvelle guerre d'Afrique ; le difficile est de rencontrer l'ennemi. Notre bataillon est maintenant, dit-on, magnifique : nous sommes plus de onze cents. Dans un mois et demi, si on n'y met pas obstacle, l'effectif sera de deux mille hommes. Avant-hier encore, il nous est arrivé d'un coup deux cent dix recrues : tous ces jeunes gens sont, paraît-il, excellents. M. Daniel, qui s'est échappé de Velletri pour venir nous faire une petite visite, nous disait que c'était admirablement choisi. Honneur aux évêques et au clergé de Belgique ! Allons, messieurs de France, vous restez en arrière, tant pis pour vous ! Pourtant je fais exception pour Guérande, et adresse des éloges sans fin à M. le curé et à M. Blois : à la bonne heure ! Je n'ai pas encore vu Auguste Dugast, pas plus que Rousseau et les autres ; tous ces chers conscrits sont à Velletri. Néanmoins j'ai reçu par un camarade l'argent que tu m'as envoyé par Dugast ; je me suis empressé d'envoyer à Rome, à M. Dattj, dix écus et quarante baloques pour payer les médailles ; elles sont probablement, à l'heure qu'il est, à Paris, entre les mains de monsieur mon frère, 9, rue Jean-Bart.

Arthur est, je crois, avec sa compagnie, la septième, à Veroli. Nous avons aussi une autre compagnie du côté de Trissulti et de Filettino. Doorésamy est tou-

jours, je pense, à Velletri ; il y a presque aussi longtemps que vous que je ne l'ai vu, de sorte qu'il me serait un peu difficile d'en donner des nouvelles très fraîches. Je ne sais rien non plus du lieutenant de la Rochette. Son commandant, M. de Saintenac, vient à son tour de perdre sa femme ! Décidément les zouaves n'ont pas de chance, il faut croire que le bon Dieu veut que nous allions jusqu'au bout, libres de nos personnes.

En fait de politique, je ne sais absolument rien, peu de journaux arrivent jusqu'à Prossedi.

J'ai reçu, il y a huit jours, votre dernière lettre ; vous ne trouvez pas Prossedi sur la carte, vous pouvez vous le figurer entre Frosinone et Piperno. Après Piperno, plus loin vous verrez Sezze où se trouve la troisième avec le Père Lambilly que je n'ai pas encore rencontré ; du reste, je n'ai pas vu la moitié de mes amis ; nous sommes tous semés par les montagnes *que c'est comme un bouquet de fleurs par les vents dispersées*. Bien que la chasse aux brigands soit fort jolie, j'aimerais que l'on nous réunît tous ensemble pour quelque temps au moins : ce serait diablement chic !

Vous ai-je dit, dans mes précédentes lettres, que nous avons à Prossedi une copie de la Madone miraculeuse de Vicovaro ? Cette copie, fort belle, a été exposée avec la permission de l'évêque diocésain dans l'église Saint-Nicolas de Prossedi, au mois de décembre 1863. En juin 1864, le miracle de Vico-

varo commença à se reproduire à Prossedi, et de nombreux pèlerins affluèrent de toutes parts. Un saint missionnaire, don Cataldi, se dépensa avec tant de zèle pour mettre cette dévotion en honneur, qu'il mourut bientôt à la peine, emporté par la fièvre, et fut remplacé par un Père Jésuite, le Père Tornielli, qui a fait un bien énorme dans ce pays-ci. Grâce aux aumônes qu'il a su recueillir, l'église, qui n'était qu'une ruine, a été restaurée; tout y est maintenant, sinon luxueux, du moins convenable. La petite chapelle où se trouve Notre-Dame de Vicovaro (*Avvocata nostra*) est modeste, mais propre. C'est dans cette chapelle que le Saint-Sacrement est exposé aujourd'hui pour les quarante heures. Les zouaves adoreurs ne manquent pas. Cette guerre aux brigands est, du reste, excellente pour l'âme. Comme, en définitive, nous pouvons recevoir une balle d'un moment à l'autre dans nos *perlustrazioni*, chacun tient à avoir la conscience nette: aussi les confessions et communions sont fréquentes. Je connais ici un de nos gendarmes qui communique tous les matins, quand nous ne sommes pas en patrouille.

Sur ce, je vous quitte; il faut que j'aille à la cuisine voir s'il y a assez de bois pour la soupe de demain matin, et dans ces sentiments, comme dirait le *tour-lourou* de France, je vous embrasse tous et de tout cœur, comme je vous aime.

HENRI.

Post-Scriptum.— Nous apprenons la mort d'un de nos généraux, le général de Kalbermatten, depuis longtemps au service du Saint-Père. Comme notre colonel, monsieur de Kalbermatten appartenait à une des plus vieilles et des plus catholiques familles de Suisse. C'était un homme d'une grande distinction, de vieilles manières seigneuriales, et d'une politesse si aimable qu'il vous gagnait le cœur du premier coup. Je ne l'ai vu qu'une fois à Rome en 1862, chez le commandant, dans son appartement de la *via Borgognona*. — Courage, commandant, dit-il à Charette, en le quittant. — Merci, mon général, reprit ce dernier ; mais nous sommes bien peu nombreux. — « Oui, ajouta le général, mais avec des soldats tels que ceux-ci (et il nous désignait du doigt, du Puget, de Chambure, de Saint-Chéron et moi, qui nous tenions respectueusement à deux pas), on va jusqu'au bout du monde. » C'est étonnant comme ces choses-là se gravent dans la mémoire ! Aussi je vous demande de dire avec moi un ou plusieurs *De profundis* pour ce noble et vieux serviteur de Pie IX.





QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LETTRE

L'ART DE GRIMPER DE PICS EN PICS. — LE CAPITAINE DE SAISY DE RETOUR. — ADIEUX A L'ORDINAIRE. — LA FAMILLE BENOITON. — SYNCOPE STUPIDE. — SIX BALLES DANS LE CORPS. — *Messieurs* LES CHEFS DE BANDE, ANDREOZZI, CIPRIANI ET DORIA. — QUELQUES-UNS DE LEURS PROCÉDÉS — *Il medichetto*. — CANNIBALISME A SON COMBLE. — ONGUENT POUR LES MAUX D'OREILLE. — *Corruptio optimi pessima*. — MONSIEUR DE LÉVIS-MIREPOIX CHEZ LA SIGNORA TUTA A PROSEDI — TROIS DUCS.

Prossedi, 3 mars 1866.

MON CHER PAPA, MA CHÈRE MAMAN,

L y a bien longtemps que je n'ai pu vous écrire ; depuis trois semaines, nous menons une rude vie. Grâce à Dieu, personne de nous n'est sur le flanc, et c'est vraiment miracle. Il nous est arrivé de marcher quatre jours et trois nuits sans désespérer ; nous n'avions que de sept heures à onze heures du soir pour dormir, et encore ceux qui montaient la garde soit à la ca-

serne, soit dans la montagne, ne dormaient pas. En moyenne, nous n'avons pas un jour de repos sur trois : voilà notre vie. Personne ne se plaint ; pour le moment nous sommes devenus d'acier, mais il est probable que nous ne perdrons pas pour attendre. Les populations au milieu desquelles nous vivons n'en reviennent pas ; les guides que nous faisons marcher avec nous, et qui pourtant sont tous des bergers habitués depuis leur naissance à grimper dans les montagnes, ont peine à nous suivre. Je ne sais si nous prendrons jamais les quelques brigands qui restent ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les pauvres diables doivent mener une triste existence. Quand je dors, je dors plus tranquille qu'eux.

Notre capitaine, M. de Saisy, est de retour de France ; il est raide, ce qui est une excellente chose, surtout en ce moment où nous avons beaucoup de nouveaux. A l'heure qu'il est, nous sommes quinze cents zouaves. En raison de l'encombrement qu'occasionnait au dépôt, à Rome, l'arrivée de tant de recrues à la fois, on a suspendu le recrutement pour un mois, en Belgique.

Quant à moi, depuis six semaines je n'ai pas pu trouver un jour pour souffler. Je vous ai déjà dit, je crois, que j'étais caporal d'ordinaire, c'est fort *astrigent* même en garnison ; en campagne et surtout dans des pays sauvages comme celui-ci, où l'on ne trouve rien à manger, c'est bien autre chose, surtout lorsqu'il faut marcher et monter la garde tout comme

les camarades. Enfin je vais secouer après-demain ce rude fardeau que je porte depuis deux mois, car on n'a pas voulu m'en décharger après le premier ; mais j'ai tant réclamé ces derniers jours auprès de M. de Saisy, qu'il m'a nommé hier un successeur. *Deo gratias* ! car j'ai vraiment besoin de souffler. Il y a quelque temps, en revenant de faire une petite ronde, je me suis payé une syncope des plus brillantes, chose qui ne m'était encore jamais arrivée. Je suis tombé comme un grand serin, à la renverse, tout près de mon *campis*, les bras et les jambes raidis, paraît-il, d'une manière charmante ; j'ai grincé des dents, puis je me suis trouvé dans ma toile, suant à grosses gouttes, entouré de mes camarades, qui ont prétendu que je leur avais fait grand'peur. En tout cas, je ne me suis aperçu de rien ; il faut croire que c'est le sang qui était en révolution ; pourtant nous n'avions pas marché ce jour-là. Je m'étais couché fort tranquillement, ayant même un peu faim, car notre vieille aubergiste, la signora *Tuta*, comme nous l'appelons, — qui ne jouit plus que d'une dent, mais a en revanche soixante-dix ans sonnés, — ne nous avait donné qu'une omelette et du fromage de buffle.

Quand le docteur est venu, j'avais repris connaissance ; mais je me sentais courbaturé de partout : aussi ai-je été condamné à ne pas marcher le lendemain. J'espère bien ne plus jamais me livrer à pareille stupidité.

Avant de me coucher, j'avais lu aux sous-officiers

et caporaux qui perchent dans la même chambre que moi *la Famille Benoîton*, qui fait fureur à Paris. Cette déclamation un peu longue m'avait sans doute fatigué, et pourtant, quand je me suis levé pour ma ronde, j'étais très alerte. Bref, c'est passé et oublié. Le pharmacien d'ici m'a dit que la *malaria* ou la fièvre paludéenne débutait souvent de cette manière. Que le bon Dieu le bénisse !

Il y a quelques jours, Doorésamy est venu me voir, il était très bien et enchanté de son sort. Il est toujours à Velletri.

La première, dont fait partie Maurice du Reau que je n'ai pas encore revu depuis Vannes, est partie pour Terracine. Terracine est à peu près à douze lieues de Prossedi. Si je puis obtenir quarante-huit heures de permission, j'irai incessamment leur pousser une visite.

Arthur est du côté de Veroli. La semaine dernière, ils ont tué un brigand et en ont pris trois autres ; le malheureux qui a avalé sa gaffe avait six balles dans le corps, et il paraît que ces farceurs-là n'ont tiré que six coups de fusil : c'est un beau tir.

Les trois principaux chefs de bande qui nous font tant courir et que nous voudrions bien pincer sont : Andreozzi, Cipriani et Doria. Chacun d'eux a un état-major d'une douzaine d'hommes qui ne les quittent pas, et recrutent en très peu de temps jusqu'à une centaine de brigands, lorsqu'il y a un coup sérieux à faire ou qu'il leur faut se défendre contre la

troupe. Leur costume est à peu près celui-ci : culotte de toile écrue boutonnée au genou, ceinture verte faisant plusieurs fois le tour de la taille, moins longue que notre ceinture rouge pourtant, gilet rouge ou bleu, veste bleu de roi ou de velours noir, feutre noir pointu à larges bords ; comme chaussures, des *scioccie*. Ils sont armés d'excellentes carabines et de revolvers gros calibre à six coups, sans parler des couteaux et poignards qui garnissent leurs poches ou pendent à côté du revolver à la ceinture.

Andreozzi a vingt-cinq ans ; c'est un beau jeune homme qui a fait tourner la tête à plus d'une *contadina* de Castre, de San Stéfano et de Sonnino. Pour la férocité, c'est un tigre ; tu te rappelles les détails de l'assassinat du pauvre Milza ; c'est Andreozzi qui a présidé à cette épouvantable mutilation de plusieurs jours, avant la mort.

La prison de Frosinone vient de recevoir un horrible monsieur de sa bande, lequel ne tardera pas à être guillotiné ou fusillé dans le dos ; ses camarades l'ont surnommé dans leur cynisme *medichetto* (petit médecin), à la suite du joli exploit que voici. Prends ton courage à deux mains, car les raffinements de cruauté d'Andreozzi sur le pauvre Milza ne sont rien à côté de ceux-ci.

Un pauvre homme, bien innocent, mais dont il avait sans doute à se venger, est tombé, il n'y a pas longtemps encore, entre les mains de *Medichetto*. Devine ce qu'il en a fait ? Il l'a attaché bien solide-

ment à un arbre, puis, en poussant des cris sauvages, il lui a planté son poignard dans la gorge, mais se donnant bien de garde de le tuer du premier coup.

Alors il s'est assis devant ce malheureux dont les gémissements auraient fendu le cœur à tout autre qu'à un monstre de son espèce, et il s'est mis à manger et à boire, en savourant avec délices son vin et sa viande en même temps que les tortures de son supplicé. Plusieurs fois il s'est levé, paraît-il, il s'en est vanté, et ses compagnons l'ont affirmé, pour faire descendre le poignard plus avant dans la gorge. Ce petit jeu a été l'assaisonnement de son festin ! Comme il finissait de manger, le poignard était arrivé jusqu'au bas du ventre ; il avait pu le mener jusque-là, en pressant avec les mains le corps pantelant de sa victime. Ivre de colère et de vin, la pipe entre les dents, il s'est mis alors à arracher le cœur, le foie et les entrailles qu'il a étendus sur le gazon. Est-ce réussi comme cannibalisme ? Tu comprends que le tribunal sommaire de Frosinone n'aura pas besoin d'hésiter pour prononcer la sentence.

Cipriani est un Napolitain, non moins cruel qu'Andreozzi. Grand coupeur d'oreilles, il a une recette des plus simples pour cicatriser les plaies de ses amputés. Après leur avoir délicatement abattu avec des ciseaux plusieurs mèches de leurs cheveux, il les brûle, mélange la cendre de ces cheveux brûlés avec de l'huile et applique cet onguent d'un nouveau genre

sur les blessures dont le sang s'arrête instantanément.

Doria est un misérable défroqué ; *corruptio optimi pessima*. On ne sait pas qui il n'a pas torturé. Il a commencé par se donner la jouissance de déchiqueter plusieurs membres de sa famille. C'est un grand bonheur que notre prestige et notre costume inspirent une si grande frayeur à ces *cocos-là*, car la perspective de demeurer entre leurs pattes manque absolument de charme.

J'ai reçu hier, par un ancien zouave, Gabriel de Becdelièvre qui est revenu, des lettres de François, de Théophile et d'Albert Lebout de Châteauthierry. François doit être, à l'heure qu'il est, licencié en droit ; il m'annonce qu'il va commencer son doctorat.

Monseigneur de Woëlmont est venu nous voir il y a quatre jours, et m'a demandé si j'avais reçu une réponse de monsieur de Geloës ; fais-le se presser un peu.

Le commandant a été appelé ces jours derniers à Paris, par une dépêche télégraphique : on prétend qu'il a perdu son petit garçon, mais la chose n'est pas certaine, jusqu'ici rien n'est venu nous confirmer ce bruit. Si c'est vrai, il faut convenir qu'il est bien malheureux, et que Dieu ne ménage pas ceux qu'il aime.

Quant à la politique, je ne sais plus où nous en sommes, il y a un siècle que je n'ai lu un journal. Nous savons seulement que la *légion française* (de 1,200 hommes) va arriver et qu'elle sera envoyée à Viterbe, voilà tout. Il est probable qu'on ne cher-

chera pas à nous mettre en rapport avec elle.

Comment vont monsieur Joseph et la cousine Anna à Vannes ? Je n'ai pas encore eu le temps d'écrire à Philippeville, je le ferai dès que je pourrai trouver un moment. Aujourd'hui je suis de garde ; toute la compagnie est dans les montagnes et doit revenir à quatre heures ; c'est pourquoi j'ai pu, après avoir rédigé mes livres d'ordinaire et commandé le *rata* de ce soir, attraper une plume et vous donner signe de vie. J'attends chaque jour une lettre de vous ; j'espère que vous aurez reçu mes trois dernières, les deux datées de San-Lorenzo et celle datée de Prossedi. L'abbé Daniel a rejoint depuis longtemps déjà Velletri. Ici nous sommes donc perdus plus que jamais dans nos montagnes et au milieu de nos sauvages ; malgré cela, nous ne nous ennuyons pas ; du reste, on ne nous en laisse pas le temps. Il y a des jours où nous avons de bons moments : par exemple, hier, nous recevions ici une compagnie de ligne qu'on a envoyée pour occuper Giuliano et San-Stefano, deux repaires de brigands à une lieue de Prossedi, dont j'ai déjà parlé, de sorte que la soirée a été très gaie.

Cette soirée avait été précédée, il n'y a pas longtemps, d'une autre plus solennelle en l'honneur du duc de Lévis-Mirepoix, l'oncle de Charles de Chevreuse. Vois-tu M. de Mirepoix tombant, des brillants salons de Paris, dans l'*osteria* de la signora *Tuta* à Prossedi ? Je parierais que les choses de ce monde ont dû lui apparaître sous un jour nouveau,

durant le temps qu'il a bivouaqué au milieu de nous. Grâce à des conserves que de Chevreuse a fait venir de Rome, le dîner a été aussi ducal que possible, et M. de Mirepoix n'a pas eu l'air trop en pénitence. Mais la soirée ? Eh bien ! chacun a déployé ses petits talents ; j'ai dit mes meilleures chansonnettes, *M. Matthieu, l'Amoureux de la lune, Ma Rose de Bohême. La signora Tuta et Mariuccia*, la servante, qui a coiffé sainte Catherine depuis longtemps, étaient comme pétrifiées. Pense donc ! un duc, un *duca francese* dans leur auberge, c'était renversant ; et il y en avait bien deux, sac à papier, car de Chevreuse l'est aussi lui, et si Sabran se fût trouvé là, ça en eût fait trois !

Adieu, je vous embrasse tous, on m'appelle. Déjà, tout à l'heure, j'ai interrompu une fois ma lettre, pour aller patiner de la viande qui vient de m'arriver de Piperno : je suis devenu homme de ménage.

Mille choses à tous les voisins, en particulier aux du Minehy, sans oublier M. le curé de Guérande et ses vicaires. A-t-on reçu les médailles à Lauvergnac, ainsi que le Bref du Saint-Père qui accorde les Indulgences applicables aux défunts ? M. Datti a dû envoyer le Bref ces jours derniers.

J'embrasse mille fois maman, Marie, Anna, les petites cousines et Victor. Priez pour moi comme je prie pour vous.

Votre fils dévoué,
HENRI.



QUATRE-VINGT-TROISIÈME LETTRE

RAVINS ET CREVASSES. — DOUCHES DU TEMPS DE NOÉ. — RIRES ET GAÏÉTÉ DE L'UN, COLÈRE ET *spleen* DE L'AUTRE. — SAUVE QUI PEUT. — CHEZ UN BOULANGER. — ORDRE DE LA NUIT. — MÉTAMORPHOSES. — *Capretto alla padella* ET SOUPER DE ONZE COUVERTS. — SUR LE PÉTRIN. — *Addio* ET LARMES DANS LES YEUX. — AU PARADIS. — SOUPE AU VIN ET *pane brusco*. — MON OPINION. — LE GÉNÉRAL DE COURTEN.

Prossedi, le 15 mars 1866.

ME voici de retour, mon cher papa, d'une légère expédition dans les montagnes, et je profite de la journée de repos qui nous est accordée, pour répondre à vos lettres du 28 février. Nous venons de faire des marches épouvantables par un temps affreux ; je n'entreprendrai pas de vous en écrire tous les détails, vous y croiriez à peine, attendu qu'il faut avoir passé par ces gorges et ces ravins, pour s'en faire une idée. Nous avons fait en trois jours trente lieues, dans la montagne, par des sentiers qui n'ont jamais été

battus probablement que par des pâtres, les brigands et nous. Pas un accident durant ces trois jours, c'est prodigieux, car nous sommes passés dans des endroits fort dangereux, sur le flanc de la montagne, tout à fait à pic et au-dessus de crevasses au fond desquelles rien n'était plus facile que de rouler. Pour comble de bonheur, une pluie torrentielle, ce qui ne nous a pas empêchés de chanter tout le temps. Bien entendu, nous n'avions pas de rechange, pas même une paire de souliers ; au départ, le capitaine avait exigé que nous fussions le plus légers possible.

Un soir, nous sommes arrivés dans une capitale dont tu as déjà entendu parler : Carpinetto, d'où Maximin Girault m'a écrit un jour, pendant que j'étais en permission. Depuis sept grandes heures nous marchions sous la pluie, et comme personne n'était prévenu de notre arrivée, pas de paille prête, et il faisait déjà nuit. Comment faire ? Nous dire de coucher dans une écurie quelconque en cet état et sans avoir mangé, était impossible, les trois quarts auraient pincé la fièvre et des fluxions de poitrine ; de plus, il n'est pas d'usage de donner de billets de logement dans ce fortuné pays. Nous sommes restés assez longtemps l'arme au pied sous une galerie couverte, attendant des ordres. D'aucuns chantaient comme des loriots, et j'étais du nombre ; je plaisantais et riais par-dessus le marché. « Comment ! malheureux, tu ris et tu chantes ? m'a hurlé avec un accent de colère épouvantable mon voisin Rabé des Ordon,

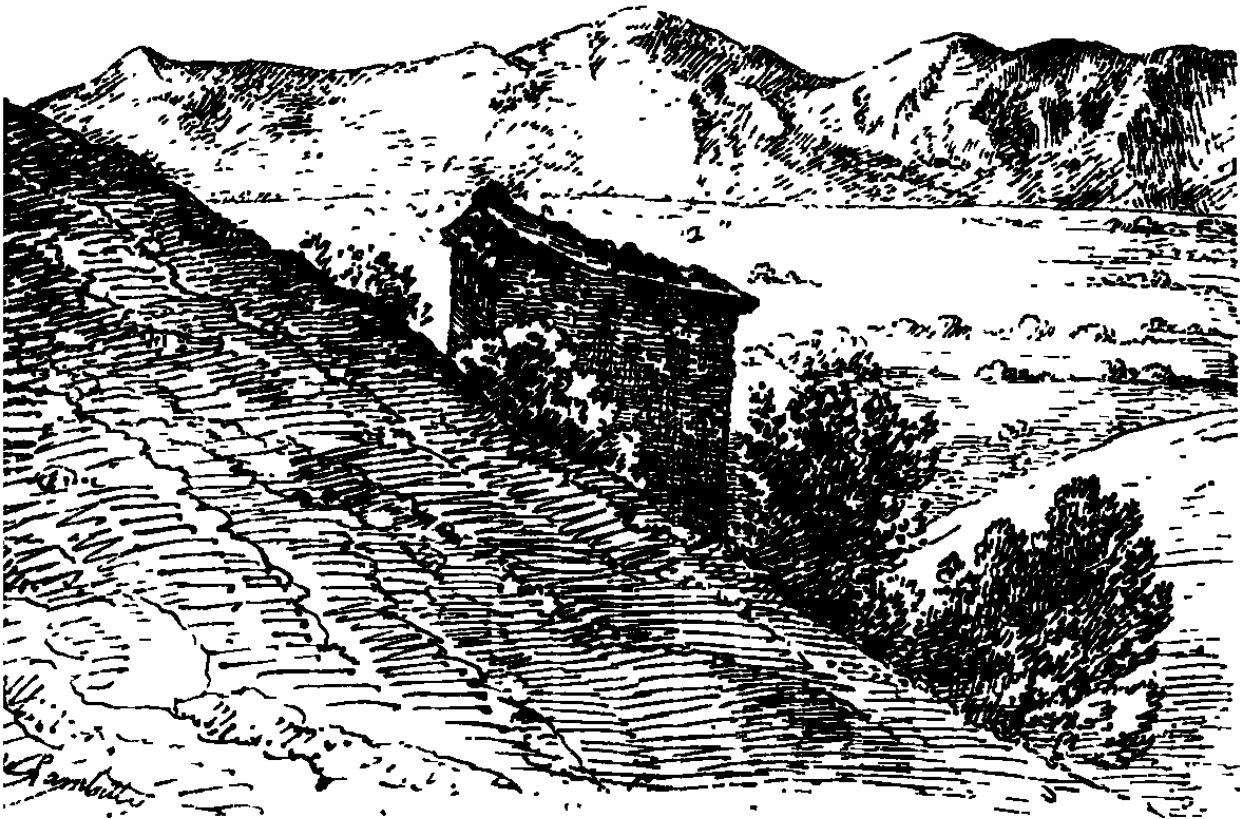
que nous appelons *Bébé* ; tu chantes alors que nous sommes quasi à l'agonie, car nous allons tous, pour le sûr, en *claquer* cette fois. » Loin de me faire taire, ces objurgations de *Bébé* n'ont fait qu'animer ma verve ; il m'aurait étranglé s'il avait pu.

Enfin, car il fallait bien aviser, le capitaine, après avoir sondé nos dispositions a décidé dans sa sagesse que chacun s'en tirerait comme il pourrait. Aussitôt, sauve qui peut, car les cataractes célestes ne cessaient de nous arroser, comme aux jours du père Noé, à jet continu. *Bébé*, tout en marronnant, a daigné me suivre en compagnie de Gustave Guillon, un bijou Poitevin que m'a confié Monseigneur de Ségur, et de quatre autres. Nous sommes donc tombés sept dans une très pauvre case, chez un boulanger de très petite volée, qui se chauffait devant quelques tisons fumants, entre sa femme et deux grandes filles âgées de vingt et vingt-deux ans. C'est moi qui ai porté l'antienne.

— Eh ! *signore*, je n'ai que du pain à vous donner à manger, et vous voyez qu'il n'y a point de place pour vous loger.

— « *Caro*, ai-je répondu, je suis désolé, mais nous n'en pouvons plus ; pour faire de la place, nous écarterons les murs, s'il est besoin ; et quant à la mangeaille, tu vas *subito* sortir par le beau temps qu'il fait, et nous chercher des œufs, de la viande si tu en trouves, etc., etc. Voilà deux écus, file et reviens vite. C'est une fortune que tu vas faire avec nous. »

Les flèches lancées par les mains des vieux Parthes ne devaient pas fendre l'air plus vite que mon homme n'arpenta ce soir-là les *vicoli* de Carpinetto. Bientôt il nous rapporta des œufs, un chevreau frai-



Le Mont-Cacume.

chement tué, du vin et du fromage.

La *casa* se composait de trois pièces, le rez-de-chaussée, une, le premier étage, deux, le grenier, trois. Ayant inspecté le tout, je lançai immédiatement un ordre du jour, ou plutôt de la nuit, ainsi conçu : « La famille, le père, la mère et leurs deux grandes perches auront la bonté de se tenir, pour cette nuit, dans le

grenier ; les zouaves tâcheront de s'allonger comme ils pourront, dans les deux autres pièces. » Aucune objection n'ayant été formulée, les femmes se mirent en devoir d'apprêter le chevreau et de battre les œufs, et nous nous retirâmes tous les sept, un instant, *al primo piano*, pour nous débarrasser de nos vêtements trempés par la pluie.

Là, *Bébé* a commencé à se dérider. Nous avons empoigné dans les coffres et armoires de nos bonnes gens ce que nous avons pu trouver de linge et de vêtements ; le patron étant seul de son sexe, il est clair que les vêtements masculins n'étaient pas en majorité. En dix minutes, notre toilette fut faite, et nous étions prêts à nous mettre à table. *Bébé* était transformé en une forte et puissante mère de famille ; Gustave Guillon et moi étions devenus de jeunes *sciocciaie* (paysannes portant des *scioccie*) pleines d'ingénuité et de fraîcheur ; le vieux Bernard avait bel air dans le costume du bonhomme ; les autres avaient dû se contenter de couvertures serrées à la taille par leurs ceintures rouges et agrafées au cou par des épingles. Après que nous eûmes étendu nos uniformes sur des cordes au-dessus d'un feu dont la fumée s'en allait par où elle voulait, sauf par une cheminée, nous descendîmes au rez-de-chaussée. Tu juges de *l'allegria* et des éclats de rire de nos hôtes. « *Quanto sono bene!!* » Comme ça vous va bien ! On dirait que vous n'avez jamais porté autre chose, etc., etc. Je te laisse à penser si le souper a été gai ;

nous ne pouvions en exclure nos hôtes qui ne se sont pas fait prier, de sorte que le chevreau y a passé tout entier. Cependant nous étions fourbus et pressés de prendre la position horizontale. Après le souper, nous avons fait la prière en commun, à la grande édification de la famille, puis chacun s'est conformé à mon ordre de nuit. Le boulanger et les boulangères se sont installés et sont demeurés sages comme des images dans leur grenier, et nous autres nous nous sommes organisés des lits tant bien que mal. Guillon et moi avons jeté une paille sur le pétrin, mais nous étions si fatigués et nous avons tant ri que le sommeil n'a pas été fameux. C'est égal, nous étions du moins à l'abri et au sec, et nos vestes et culottes grises ont pu sécher pendant la nuit.

Le lendemain matin, quand nous sommes partis, le *fornajo*, sa femme et ses filles pleuraient d'attendrissement. « *Ci rivedremo mai?* » disait-il et disaient-elles. Nous reverrons-nous jamais? — Bien sûr, avons-nous répondu, nous nous rencontrerons toujours en paradis, car c'est pour le gagner que nous nous sommes faits soldats du Pape. — « *Poveri signori, lo guadagnate davvero!* Pauvres *signori*, vous le gagnez bien en effet. *Addio!* » Et le dernier adieu donné, j'ai déposé dans les mains du vieux qui m'en a baisé les miennes, une grégorine, ou douze francs cinquante. Ce n'était pas trop pour l'embarras que nous lui avons causé, et le bonhomme avait l'air aux anges.

Il faut que le zouave ait la vie dure pour résister à cette vie de bohème. Pour l'instant, nous sommes tous en parfaite santé, nous vivons surtout d'œufs, de soupe au vin et de fromage. Quand la *perlustrazione* dure plusieurs jours, on donne aux hommes qui l'ont demandé, le prêt franc chaque matin ; puis débrouillez-vous comme vous pourrez, pas de soupe réglementaire. Alors, quand on arrive dans un pays (tout ce qui n'est pas ville proprement dite s'appelle ici un *paese*), on se réunit par groupes de six, sept, huit, comme on l'entend, dans une maison particulière quelconque. Vite la patronne est priée de mettre sa bassine à *pollenta* au feu ; dans ladite bassine nous précipitons au moins un litre de vin par homme, avec du sucre et de la cannelle ; pendant que ça chauffe, chacun fait griller son pain, puis, lorsqu'il est bien *brusco* (grillé), le taille par tranches que l'on dépose dans ce qui se trouve de soupières et de saladiers. Quand le vin a assez bouilli, on trempe la soupe, et en avant les cuillers ! Cette alimentation est très tonique, mais aussi quelque peu échauffante. A la guerre comme à la guerre !

Monsieur de Saisy a eu grand'peine à me laisser lâcher l'ordinaire. Enfin, c'est fait ; pour me récompenser de mes bons services, il m'a nommé vague-mestre. C'est une gracieuseté délicate, qui me dispense de tout service intérieur ; pas de garde à monter, par exemple, ce qui est fort appréciable.

La légion n'est pas encore arrivée. Mon opinion

est que l'état de choses actuel ne changera pas tant que l'empereur des Français s'appellera Napoléon. Le jour où il manquera, oh ! alors les événements se précipiteront ; mais Victor-Emmanuel n'est pas encore à Rome.

Les enrôlements sont arrêtés en Belgique ; en France, on est toujours prié d'envoyer des jeunes gens de bonne famille, c'est surtout cela qui nous manque. Je ne sais quand on nous enverra faire connaissance avec le bataillon ; on parle de nous réunir tous après Pâques à Viterbe : ce serait charmant.

Je n'ai pas encore mis le pied à Rome, pas plus qu'à Velletri, depuis le 25 décembre. Le commandant doit revenir la semaine prochaine ; la nouvelle de la mort de son petit garçon était fautive ; il est allé en France uniquement pour affaires.

J'espère que vous êtes tous remis de vos petites misères, et que maman ne se ressent plus de ses maux d'estomac. Quand je *pourrai*, j'écirai à François et à Joseph ; aujourd'hui j'aurais voulu le faire plus longuement, mais voilà qu'on nous annonce l'arrivée du général de Courten qui vient nous rendre ses devoirs. Ça tombe bien quand nous sommes crottés, mouillés, déchirés. — Arme bras ! Enfin ce sont les scies du métier.

Adieu donc, je vous embrasse tous de tout mon cœur comme je vous aime.

HENRI.




QUATRE-VINGT-QUATRIÈME LETTRE

CHANGEMENT A VUE. — LES CIMES DU *Cacume*. — LA CÔTE DE *Maenza*. — UNE SCIE DONT LES DENTS FONT MARCHER. — JAMBONS DE MAYENCE. — UN ESPION. — LA DIANE SUR LE *Cacume*. — EFFRONTÉ MOUTARD. — UN DESSOUS DE FAGOTS. — ROCCA GORGA. — MESSE MILITAIRE DU DIMANCHE DES RAMEAUX. — LA VIEILLE AUX RATS. — LE CŒUR DU SERGENT-MAJOR LALLEMANT. — *Tiriboum, tiribun, tra la la la la la la la*. — LE SAUT DE PROSEDI A FROSINONE. — EN CHEMIN DE FER. — ARRÊT A VELLETRI. — LE PÈRE ALET ET NOTRE COLONEL. — RETRAITE PASCALE. — UN MOT DE PIE IX. — NOUVEAU BATAILLON. — GRAND CAFÉ DE ROME. — PAQUES A SAINT-PIERRE. — PRÉVISIONS DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR.

Rome, le 29 mars 1866 (Jeudi saint).

MON CHER PAPA, MA CHÈRE MAMAN,

EST au sortir de Saint-Pierre de Rome que je vous écris ; je viens d'y recevoir encore une fois la bénédiction du Saint-Père, et même plus que cela, comme je vous le dirai bientôt. Je me demande si je ne rêve

pas et si je suis bien dans la Ville éternelle depuis trois jours, tant la transition a été brusque ! Au milieu de l'autre semaine, le 21 mars, à onze heures du soir, nous étions partis de Prossedi pour explorer le *Cacume*, le pic le plus élevé de ces régions, qui domine *Maenza* où le bon *Doria* a anesthésié *in æternum* plusieurs de ses consanguins, et la petite ville plus importante de Rocca-Gorga qui possède une grande place entourée de maisons très régulièrement bâties. Pour arriver à *Maenza*, il faut grimper pendant une heure par un sentier rocailleux ressemblant plus à une échelle dressée quasi perpendiculairement qu'à une route carrossable. Jusqu'ici nous avons toujours enlevé cette côte lestement à l'aide d'une scie française dont les dents sont capables de faire grincer, en effet, les jointures des jarrets les plus engourdis :

1^{er} COUPLET.

*Un jambon de Mayence,
Voilà que ça commence
Déjà bien.
Nous allons faire bombance
A ce festin.
Il ne manquera rien.*

(Rentrée de basse.) Car j'aperçois :

2^e COUPLET.

Deux jambons, etc. .

Ici c'est vraiment l'air qui fait la chanson, et tu comprends sans peine qu'au trentième ou

quarantième jambon l'on ait besoin de souffler.

Sur la cime du *Cacume*, se trouve un petit bois dans lequel les brigands avaient fait leur popote la nuit précédente. Un de nos espions qui les avait aperçus était venu à toutes jambes nous en donner avis. Gare à toi! lui avait dit le capitaine; si tu nous trompes, tu seras fusillé à Maenza; en attendant, endosse cette tenue de gendarme et marche devant la colonne.

A quatre heures du matin, nous cernions le petit bois en question. Pour éviter de faire le moindre bruit, nous n'avions pas emporté nos fourreaux de sabre, rien que la lame passée au travers des plis de nos ceintures rouges. Vers cinq heures et demie, au petit jour, après une attente anxieuse et émouvante, nous nous attendions à les tirer comme des lièvres au sortir du bois. « Clairons, sonnez le réveil, cria le capitaine; ces messieurs dorment sans doute, la diane va les surprendre agréablement »; et les clairons d'obéir; rien, sinon au bout de quelques minutes la voix d'un jeune *pecoraro*.

En un clin d'œil nous étions sur lui. « Où sont les brigands ? demanda notre espion, car je t'ai vu avec eux hier soir. — C'est vrai, répondit l'enfant; mais ce n'est pas ma faute s'ils sont venus ici où j'ai coutume de garder mes chèvres; ils sont partis cette nuit dans la direction de Rocca-Gorga, et je n'en sais pas davantage. » Ce disant, le gamin était assis sur cinq ou six fagots, sans doute le reste du bois avec lequel leurs *Excellences* avaient fait la soupe. Il avait

l'air de parler si franchement, ce polisson-là, que nous primes, désappointés, le chemin de Rocca-Gorga.

Cependant l'espion riait jaune, car le capitaine, pour le tâter, le menaçait de le fusiller quand même, lui reprochant de s'être moqué de nous, de nous avoir amenés trop tard à dessein, etc., etc. Heureusement pour lui, à Rocca-Gorga, le curé appuya son témoignage, et alors, au lieu de coups de fusil, il reçut de vrais compliments et quelques pièces de monnaie.

Eh bien ! mon cher papa, sais-tu ce que nous avons appris quelques heures après ? Les fagots sur lesquels trônait notre scélérat de petit pâtre, à l'air insouciant et si sincère, recouvraient une sorte d'anfractuosité de rocher dans laquelle nos *gars*, se sentant pincés, avaient trouvé moyen de s'empiler douze, les uns contre les autres, au risque de mourir asphyxiés. Nous avons pensé à tout, excepté à remuer ces fagots, et l'espion, en interrogeant le satané mou tard, ne s'est certainement pas douté plus que nous de ce que ces fagots cachaient. C'est ce qui s'appelle de la *déveine* en grand. Après avoir battu sans résultat le *Cacume* et les environs pendant deux jours, nous avons abordé le samedi, de bonne heure, à Rocca-Gorga. Le lendemain matin, c'est-à-dire dimanche dernier, nous avons eu notre messe militaire dans l'église principale de la ville où deux bonnes femmes, qui avaient trépassé le vendredi, attendaient, étendues chacune sur le dos dans deux chapelles de l'église, qu'on leur

donnât une sépulture honorable. Les rats s'en étaient tellement donné sur une, durant la nuit, qu'ils en avaient semé des lambeaux un peu partout sur le dallage. J'en ai eu quelques distractions durant la messe des Rameaux. A la fin de la messe, on nous a distribué des rameaux que nous avons mis et à nos képis et à l'embouchoir de nos carabines, puis chacun a pensé à s'étayer l'estomac avec des saucisses et des côtelettes de *maiale* (ça veut dire du porc) dont Rocca-Gorga regorgeait ce jour-là. Pendant que nous mangions, l'idée de la bonne femme en lambeaux m'est revenue, j'en ai parlé, et voilà que notre sergent-major Lallemand, qui devrait avoir le cœur aussi solide qu'il a la barbe longue et les épaules carrées, m'a invectivé en déclarant que si je continuais, il avait fini de déjeuner. On a ri à se tordre ; mais par charité, uniquement par charité, je me suis tu sur la vieille aux rats, ou, si tu aimes mieux, sur les rats à la vieille.

A neuf heures, en route pour Prossedi ; nous avons plutôt dansé que marché, en chantant une balançoire italienne avec un refrain : *tiriboun, tiribun, tra la la la la la la, tra la la, tra la la*, que nous affectionnons beaucoup, parce que l'air est très harmonieux et fait très bien marquer le pas. A une heure, nous étions à Prossedi. En arrivant, le capitaine ouvre ses dépêches et nous communique *illicò* un ordre ministériel autorisant tous ceux qui voudraient et qui pourraient, à aller passer neuf jours à Rome, pour les fêtes de la

Semaine Sainte. Comment résister à une pareille tentation ?

A trois heures, en dépit des cinq lieues de Rocca-Gorga à Prossedi, je partais pour aller prendre le chemin de fer à Frosinone, avec douze autres camarades, tous charmants jeunes gens. Cinq autres lieues à avaler ! Si tu nous avais vus gambader sur la route ! Nous ressemblions, pour sûr, à des échappés de collège. Le train de cinq heures cinquante arrivait en gare, en même temps que nous. Quand nous nous sommes vus assis sur des banquettes de seconde rembourrées, notre jubilation n'a pas connu de bornes.

A sept heures du soir, arrêt à Velletri, où nous avons passé la nuit et la journée du lendemain jusqu'au train de sept heures pour Rome. Nous avons trouvé le bataillon en pleine retraite commencée de l'avant-veille ; trois prédicateurs, s'il vous plaît, un français, un italien et un belge. Le prédicateur français, un Jésuite que je me rappelle avoir vu à Vannes, était allé, ce dimanche-là, terminer sa station à Saint-Louis des Français, à Rome. Il s'appelle comme notre colonel ; seulement son nom ne prend qu'un *l*. Lorsqu'il est allé recevoir la bénédiction du Saint-Père avec les autres prédicateurs au commencement du Carême, Pie IX lui a demandé son nom. — Alet, Très-Saint-Père. — Vous vous appelez comme mon colonel ? — Oui, Saint-Père, mais il n'y a qu'un *l* dans mon nom, tandis qu'il y en a deux dans celui du

colonel des zouaves. — Oh ! c'est vrai, a répliqué le Pape en riant, mon colonel a deux *ailes* ; mais malgré cela je vous affirme qu'il aurait de la peine à voler. — C'est qu'en effet notre bon *père* Allet, comme nous disons dans l'intimité, n'a pas précisément une taille de guêpe.

Nous sommes allés lui présenter nos hommages. « Mon Dieu, ce n'est pas l'affaire, nous a-t-il dit ; c'est son mot quand il est heureux, mais je suis charmé de vous voir ; votre capitaine est très content de vous ; il m'a écrit que vous marchiez comme des sauvages et que vous grimpez comme des singes. Continuez. » J'ai aperçu l'abbé Daniel deux seules minutes. Le dimanche soir, il a été obligé de prêcher à la place du Père Alet, puis voilà que le lendemain matin, ledit Révérend Père a manqué le premier train, et que l'abbé a dû encore prêcher à dix heures et demie.

Ce matin-là, nous avons fait autant que possible connaissance avec le nouveau bataillon, car ils sont plus de cinq cents que nous n'avons jamais vus. La plupart sont maintenant habillés ; quelques-uns toutefois font encore l'exercice en *pékin*, c'est à mourir de rire. Je les ai regardés pendant un bon quart d'heure avec un réel intérêt. Le vieux Blévénec m'a présenté le petit Rousseau, de Guérande, bon soldat, enchanté de son sort et ne demandant qu'à entrer en campagne. Auguste Dugast est dans je ne sais quelles montagnes du genre de celles de Prossedi ; Blévénec m'a dit qu'il s'était fait de suite

au métier. Un autre élève de Guérande, nommé Rabier, doit être avec lui. Je regrette de ne les avoir pas vus tous deux. Il me tarde de nous voir tous réunis au moins pour quelques jours. Quand nous nous ébranlerons aux commandements du colonel Allet et de Charette avec toute une légion de clairons et de musiciens en tête, ce sera superbe ; un frisson de jubilation vous courra par tout le corps, de la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux.

Lundi soir, en la Ville éternelle, après une *macaronata* soignée et une forte portion de *cignale* (sanglier), que nous nous sommes payées au *Lepre*, nous avons fait, tous les douze en bloc, une entrée solennelle dans les salons dorés du grand *Café de Rome* nouvellement ouvert au Corso, en face de Saint-Charles, selon les rubriques françaises. La tasse de café coûte deux sous de plus qu'ailleurs et est naturellement plus mauvaise. Nos uniformes fatigués mais propres et nos figures bronzées ont fait sensation, on nous a beaucoup questionnés sur les brigands et sur notre genre de vie dans les montagnes.

J'irai demain chez les Datti. Grande nouvelle : Doorésamy est passé caporal à ma compagnie ; bonne affaire, nous pourrons souvent jaser du pays ensemble. Le commandant revient de France après-demain ; je le prendrai au débotté, et nous irons sans le moindre doute en pèlerinage à Saint-Laurent-hors-les-murs.

Il faut absolument que maman aille à Paris se mettre entre les mains d'un spécialiste pour son estomac ; ta lettre à ce sujet m'a fait de la peine, mais je veux espérer que le mal n'est pas sans remède.

Ce matin, j'ai fait mes Pâques à Saint-Pierre avec mes autres camarades de Prossedi. C'est un grand bonheur pour tout catholique et surtout pour un zouave pontifical que de pouvoir prier et communier au tombeau des saints Apôtres. Il y a huit jours, je ne me doutais guère que cette consolation me serait donnée cette année. Vous devez bien penser que j'ai surtout recommandé à Dieu la santé de maman.

Je t'envoie la dernière lettre de Monseigneur de Ségur :

« MON CHER HENRI,

« Je ne t'écris presque jamais faute de temps ; mais je pense bien souvent à toi, ainsi qu'à mes autres amis et enfants du bataillon des zouaves. Depuis trois ou quatre mois, j'en ai vu partir un bon nombre : Augustin Sicard, Jules Trudelle, Narcisse Lelièvre, Gustave Guillon, Désiré Hubert, Arthur Poyet, etc. Les connais-tu tous ? Dis-leur, je te prie, mille tendresses de ma part. Je les bénis et les embrasse tous en ta personne. Voilà les grands moments qui approchent. Quel sera le dernier mot de la Providence dans cette crise solennelle ? Si Notre-Seigneur nous traite selon nos mérites, ce sera un cataclysme effroyable ; car le monde n'est plus digne de

posséder un Pie IX, ni d'entendre une voix dont il ne veut plus. Heureusement que la miséricorde dépasse ordinairement et de beaucoup la justice ; mais je crains, malgré cela, qu'il ne faille de sanglantes expiations, et que la terre sacrée du patrimoine de saint Pierre n'ait besoin d'un peu de sang innocent, pour reverdir. Ce sera peut-être le tien, mon brave Henri.

« Je vois régulièrement le cher François qui est toujours ce que tu sais, le meilleur garçon du monde. Il est en train de finir son *droit* et de commencer son doctorat.

« Adieu, mon cher Henri, je t'aime toujours comme mon vieux fils, plus cher à mon cœur que bien d'autres. Demande à *mes* zouaves de prendre pour eux la lettre que je t'écris en ce moment ; plusieurs m'ont écrit, mais je ne puis leur répondre à chacun en particulier. Je t'embrasse mille fois et te bénis au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour l'amour duquel tu es soldat.

« † L.-G. DE SÉGUR. »

18 mars 1866.

Monseigneur de Ségur croit à une nouvelle effusion de sang. C'est fort probable ; mais nous n'y sommes pas encore. Quelle belle âme que celle de ce saint aveugle, et quel cœur vraiment papal ! Je voudrais bien qu'il vint en personne nous porter quelque jour

ses consolations et exhortations ; l'abbé Daniel ne s'en sentirait pas d'aise.

Mille choses à tous les écoliers des vacances de Pâques, et au bon abbé Beuchet, s'il est de la partie.

Je vous embrasse tous du meilleur cœur.

HENRI.





QUATRE-VINGT-CINQUIÈME LETTRE

EN LA SOCIÉTÉ D'UN SABRE. — LA *locanda* DE FROSINONE. — SAGES CONSEILS D'UN FILS A SA MÈRE. — UNE *brigantine* QUI NE SE REND PAS. — ENCORE LE *Cacume* ET LA SIGNATURE DE DORIA. — COUP D'ŒIL RAPIDE ET RÉTROSPECTIF SUR LES FÊTES DE PAQUES A ROME. — DERNIER BEAU JOUR D'UN HABIT NOIR. — L'ADRESSE DE M. DE ROHAN-CHABOT. — RÉPONSE DU PAPE. — HORRIBLE PLAT. — CONCERT *moisi de chic*. — LANTERNES VÉNI-TIENNES DE FROSINONE EN L'HONNEUR DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER. — M. LE CAPITAINE DE SAISY MEMBRE DE LA COMMISSION DU CODE MILITAIRE. — FUSILLÉ PAR TERRE ET DANS LE DOS. — SAVON A LA CANNELLE ET FIN D'UNE BROSSÉ A DENTS

Frosinone, le 8 avril 1866.

Fu n'as pas encore reçu de lettre de moi datée de Frosinone, mon cher papa. L'explication, c'est qu'en ma qualité de vague-mestre, je suis venu porter à la gare du chemin de fer des dépêches importantes qui ne seraient pas arrivées à temps par la poste. C'est la seconde fois que je m'accorde cette promenade depuis quatre

jours. Plusieurs camarades sont venus me faire la conduite assez loin, car c'est aujourd'hui dimanche, et par extraordinaire ma compagnie est au repos à Prossedi ; puis j'ai continué gaîment ma route en la société de mon sabre et de mon revolver. La chaleur commence à être plus que gênante ; quoi qu'il en soit, parti à onze heures et demie de Prossedi, je suis arrivé ici à trois heures. De la gare qui est en plaine, à la ville assez haut perchée, il y a encore une bonne trotte.

Après avoir avalé un verre de vin et m'être jeté une demi-heure sur un des lits d'une chambre commune, c'est-à-dire d'une chambre où la patronne de la *locanda* m'a prévenu que je pourrais avoir des compagnons, s'il en venait, j'ai fait un léger tour dans cette estimable ville de Frosinone, résidence actuelle du général de Courten et de son état-major. N'ayant rien à dire ni à l'un ni à l'autre, et ne connaissant personne ici, je me vois réduit à ma plus simple expression, et comme je ne repars que demain matin pour Prossedi, je ne puis mieux employer mon temps, qu'à répondre à ta lettre du 1^{er} avril, reçue hier.

Vos vacances de Pâques vont sans doute se terminer 'demain ; et quand vous recevrez ces lignes, tout Kerguenec sera rentré dans l'ordre et dans le silence. La présence des écoliers et écolières aura été, je l'espère, une bonne distraction pour maman ; mais cela ne saurait suffire, il faut absolument qu'elle

aille rendre visite en la capitale à Mon sieur mon frère François, en son hôtel, rue Jean-Bart. Accompagnée de sa fille aînée, maman fera un voyage charmant. Notre-Dame des Victoires, le Petit Saint-Thomas; qui sait! l'Opéra, voire même peut-être un brin d'Opéra-Comique; Robert Houdin, il y a là de quoi tenter le diable. *Delenda est Carthago*, en bon français il faut donner leur congé en bonne et due forme à ces maux d'estomac. En wagon, maman sera tout aussi bien que dans son coupé, puis l'express marche bien. Mais deux femmes voyager seules? — C'est affreux, profondément horrible. Dans les pays fortunés que j'embellis des charmes de mon individu, il y a des femmes qui sont moins craintives et qui voyagent dans les montagnes, seules ou avec les brigands, le fusil sur l'épaule; l'une d'elles s'est même défendue bravement, il y a quelque temps, contre nos gendarmes et soldats qui n'ont pu faire autrement que de tirer sur elle, comme sur ses compagnons, et l'ont tuée.

Donc le voyage de Paris est chose décidée : je suis sûr que ma sœur en est tout à fait convaincue ; on n'est pas tous les jours empoigné par une éloquence comme la mienne qui ressemble un peu, à la vérité, à celle de Cartouche, mais c'est le pays qui le veut.

C'est mercredi dernier au soir, que nous sommes revenus à Prossedi, enchantés de notre séjour à Rome. Dès le lendemain, expédition sur le *Cacume* ; dans les ruines d'une chapelle, sur un des murs, nous

avons trouvé écrits au charbon les noms de messieurs les brigands ; le premier était celui de Doria.

La bénédiction du jour de Pâques, sur la place Saint-Pierre, a été plus belle que jamais. Je me suis laissé dire qu'il y avait au moins cent mille étrangers ; en y ajoutant la population romaine, on arrive à un joli chiffre. Qui n'a pas vu Pie IX bénissant cette foule prosternée et envoyant, avec sa magnifique voix, cette bénédiction à toutes les parties du monde : *Urbi et orbi*, n'a rien vu. La plume est impuissante à reproduire cette scène et les impressions de ce solennel moment. Pour moi, quand je me relève, j'ai toujours les yeux humides et je crie de toutes mes forces : Vive Pie IX !... Du reste, toute cette multitude en fait autant, c'est une immense clameur. Et l'on dit que la Papauté agonise !... Jamais elle n'a été plus vivante. Est-ce que tout homme, si petit qu'il soit, ne grandit pas au milieu des épreuves ? A plus forte raison, quelle ne doit pas être la grandeur de la Papauté, si on la mesure aux humiliations et aux outrages dont les sectes du monde entier l'abreuvent ! Ses ennemis pourront bien lui arracher pour un temps des lambeaux de pourpre, je veux dire les quelques lambeaux de territoire qui lui restent ; ils n'étoufferont pas son empire sur les âmes. Jésus-Christ ne meurt plus ; or c'est Jésus-Christ que continuent les Papes sur terre ; les hommes se succèdent. Après Pie IX, viendra nous ne savons qui, mais la papauté est immortelle.

La veille de notre départ de Rome, je veux dire mardi dernier, nous avons été les heureux témoins d'un autre grand spectacle. Ce jour-là, les catholiques français présentaient une adresse au Saint-Père. La manifestation n'ayant pas l'ombre de caractère militaire, l'habit noir était de rigueur. Mon pauvre vieil habit ! je me suis encore une fois *coulé* dedans, comme dit mon ami, le sergent X... des environs de Falaise ; le reste de la bande de Prossedi en a fait autant, pas dans le mien, mais dans d'autres habits, propriété personnelle, ou empruntés, puis nous nous sommes transportés dessus nos jambes au Vatican. On nous a beaucoup regardés dans les rues, parce que nous étions sans pardessus, mais pas sans gants ; nos gants blancs du bal de Piperno se sont retrouvés pour la circonstance : on a de l'ordre ou on n'en a pas. Au Vatican, dans la masse des catholiques français nous avons fait aussi belle figure que tous les beaux messieurs de Paris. L'adresse a été lue par M. de Rohan-Chabot. Le Pape y a répondu en français. Une fois de plus, il a affirmé avec une majesté incomparable la nécessité du pouvoir temporel, et il s'est élevé avec force contre la Révolution qui ravage cette *pauvre, cette misérable Italie* (misérable, c'est-à-dire digne de compassion, tel est évidemment le sens que Pie IX attache à cette expression). Si la France lui a donné de grands sujets d'amertume, elle lui a toujours donné pareillement de grands motifs de consolation, et il espère

qu'elle ne faillira pas à la mission qui lui a été confiée par Dieu...

J'ai rencontré, à cette audience d'une inénarrable beauté, plusieurs connaissances, par exemple le petit abbé de Saint-Martial, qui est toujours charmant, et dans le bonheur de se trouver à Rome, au Séminaire français, où il espère passer trois ans.

On n'y voit plus; il doit être près de sept heures, je m'en vais descendre et me faire servir un léger repas, puis, avant de m'abandonner au sommeil, je continuerai cette lettre.

Après souper.

Je reprends. On m'a donné une horrible chose, une espèce de crème avec du fromage, de la cannelle et du sucre. Eh bien! vrai, moi qui suis devenu pourtant ce qu'il y a de plus romain quant à la nourriture, moi qui ne bronche pas devant le fromage ou le beurre de buffle, j'ai été obligé de baisser pavillon devant cette affaire-là. Pour me remettre de ce festin de Lucullus, je me suis incontinent dirigé vers le grand café de la ville. Là, j'ai rencontré la majeure partie de l'état-major et de nombreux pékins réunis, probablement pour une fête de famille, car on nous a régalés d'un superbe concert à l'accordéon, avec accompagnement d'une contre-basse et deux violons, sur lesquels deux musiciens de notre régiment de ligne ont râclé, sinon avec autant d'art, du moins

avec autant d'aplomb que feu Paganini. C'était *moisi de chic* (locution favorite de Samy). Il m'a semblé pourtant que l'accord laissait un tout petit peu à désirer, mais sans doute je suis trop difficile, car tout le café a applaudi avec frénésie.

Ce n'est pas du reste le seul agrément dont je vais jouir ce soir, jusqu'à ce que mes paupières se soient closes. Toute la rue où je perche, et dont ma *locanda* est la plus belle maison, est illuminée *a giorno* avec des lanternes *véniennes* de Frosinone. Il y a fête à une petite église qui me fait vis-à-vis, et fête en l'honneur de saint François-Xavier. Nous sommes pourtant pas mal loin du 3 décembre. Quoi qu'il en soit, je souscris de grand cœur à l'illumination en l'honneur de saint François-Xavier et vais aller faire ma prière à l'église. Tu vois que je suis venu, ce soir, à Frosinone, pour voir toutes sortes de belles choses, et j'en remercie mes dépêches.

Notre capitaine M. de Saisy a pris ce matin le chemin de Rome où il est appelé par ordre ministériel pour travailler à la refonte de notre code militaire : ses connaissances juridiques et son intelligence pas du tout commune le désignaient tout naturellement comme membre de la commission constituée *ad hoc*. Cette manipulation va durer un bon mois, sinon plus, de sorte que le commandement de la compagnie passe à M. le Gonidec.

On a fusillé un brigand ici ce matin ; le malheureux était quasi mort avant la décharge du peloton

d'exécution et n'a jamais pu se tenir debout: aussi a-t-on été obligé de le fusiller couché à terre et dans le dos. Je m'en vais dire un *De profundis* pour lui à la fin de ma prière, puis m'abandonner à un sommeil réparateur. Puissiez-vous tous dormir aussi bien que moi !

Je vous embrasse très affectueusement.

HENRI.

P.-S. — *Frosinone, 9 avril, 8 heures du matin.*

J'ai eu un trop gai et trop joli réveil ce matin, mon cher papa, pour ne pas te le narrer, avant de jeter cette lettre à la poste. Hier soir, comme j'allais m'endormir, le *padrone* de la *locanda* m'a amené dans ma chambre, comme c'était son droit, un brave homme, riche *mercante di campagna*, qui a fait élection d'un lit, mettons à six mètres du mien, et m'a souhaité le bonsoir d'une façon très polie, en me priant de *scusare l'incommodo*. Comment donc, excellent *compare* (c'est un qualificatif que nous aimons à donner aux gens de ce pays-ci et de cette classe-là, et qui les flatte), ça ne me gêne pas du tout, au contraire, enchanté — Ronflez-vous ? — Non, *signore* — Eh bien ! quand vous ronfleriez, ça me serait absolument égal, car je n'entendrai rien du tout. Bientôt, après un court assaut de politesses du même genre, silence complet dans la chambre jusqu'à la pointe du jour. Tout près de moi, sur un

petit guéridon en bois d'olivier à belles veines noires, verni, j'avais déposé ma brosse à dents, et un morceau de savon parfumé à la cannelle près d'une vaste cuvette et d'une *brocca d'acqua* de très honnête dimension. Sur le coup de six heures, mon compagnon a fait aussi discrètement et légèrement que possible, pour ne point me réveiller, la levée de son propre corps. N'étant pas fâché de *fainéantiser* un peu davantage, j'ai fait semblant de ne pas le voir ni l'entendre. Le gaillard, me croyant endormi d'un sommeil de plomb, en a alors agi comme s'il eût été tout seul, et dans sa propre chambre. Oh ! n'aie pas peur, il ne m'a pas volé et n'a commis aucune scélératesse. Seulement il faut croire que l'odeur de la cannelle dont les Italiens raffolent, l'a attiré. Il a donc commencé par s'annexer mon savon et à s'en couvrir la face de gros flocons mousseux : je l'entendais qui en reniflait de plaisir et de bonheur, comme un vieux dromadaire. Ça lui a semblé si doux, si bon, à l'extérieur, que l'idée lui a poussé naturellement de se parfumer l'intérieur de la bouche. Ma brosse à dents ne se trouvait-elle pas là, tout exprès, pour lui faciliter cette petite sensualité ? Tu devines mon anxiété qui n'a duré qu'une minute, car mon horrible compagnon avait mis sans tergiverser son idée à exécution, et moi je n'avais plus qu'à faire le sacrifice de ma brosse. Le premier moment de terreur passé, une idée m'est venue à moi aussi. Le temps que mon marchand a mis à replacer sur mon

guéridon et le savon et la brosse préalablement essuyés avec le revers d'une de ses manches de chemise, je n'invente rien, m'a suffi à la mûrir. Me réveillant donc avec fracas, et souhaitant amica-



La fin d'une brosse à dents.

lement le bonjour à mon accapareur de savon et de brosse, je me suis frotté nonchalamment les yeux et ai bâillé pendant une ou deux minutes ; puis, m'étant paré de ma culotte grise, je me suis assis, majestueux comme un sénateur romain, dans la chaise la plus voisine, pendant que mon citoyen, à l'haleine parfumée, se chaussait. Elevant la main du côté de la cuvette, du broc d'eau, du savon et de ma brosse

à dents, j'ai saisi successivement le tout et l'ai étalé (devines-tu? — pas encore?) et l'ai étalé à mes pieds. Maintenant tu n'as pas besoin, je crois, de faire un grand effort d'imagination pour deviner et te représenter la scène.

Tout comme le *mercante* j'ai passé la brosse à dents sur le savon moussieux, puis transformant soudain sa destination, pour le châtiment bien mérité du cher homme, j'en ai fait *illico*, dignement et sans sourciller, une brosse à *pieds*. Y es-tu? — « *Ma cosa fate, signore zuavo?* » Mais qu'est-ce que vous faites là, seigneur zouave? — Mon vieux lapin, c'est ma petite toilette des pieds; tout gentilhomme français qui se respecte n'y manque jamais après une marche un peu longue, et cette brosse mignonne me sert depuis longtemps à rendre à chacun de mes doigts cet indispensable service. — *Sarebbe possibile?* Pas possible! — Mon homme a pâli, puis a toussé, et enfin, comment dirais-je bien pour ne pas choquer maman, a été pris d'une salivation abondante, qui n'est sans doute pas près de s'arrêter, et que je lui souhaite pour le reste de ses jours.

Voilà Lallemand qui arrive en *caretino* et me propose de me ramener *dopo pranzo* (après dîner) à Prossedi. Je crois bien, mon vieux major! Depuis hier, en ai-je du bonheur?





QUATRE-VINGT-SIXIÈME LETTRE

ADIEUX A PROSSEDI. — LA *signora Tuta* ET BABYLAS. —
JOIE DE REVOIR SUBIACO. — CASERNE TROP PEUPLÉE.
— EXÉCUTION D'UN SCORPION. — DÉTACHEMENT A VAL-
LEPIETRA. — SAINT BENOIT ET SAINTE SCHOLASTIQUE.
— LE POSTE. — TRAITÉ COMME UN GÉNÉRAL. — ZOUAVES
ET BÉNÉDICTINS EN GRAINE ET EN HERBE. — UN GROUPE
AVEC LÉGENDE. — PREMIER FRISSON. — ESTOMACS ET
CORSETS DE PARIS. — AU *Sacro Speco*.

*Couvent de Sainte-Scholastique,
Subiaco, le 27 avril 1866.*

MA CHÈRE MAMAN,

LU vas sans doute être étonnée en voyant, par l'entête de cette lettre, que je suis au couvent; cependant ne t'alarme pas trop. Nous avons quitté Prossedi le jeudi 12 avril, avec enthousiasme, en apprenant que notre destination était Subiaco, mais aussi avec regret, car on s'attache particulièrement aux lieux où l'on a mangé davantage de misère.

La *signora Tuta* nous a fait des adieux déchirants

Sa dernière dent est tombée pendant qu'elle serrait la main de Babylas. Babylas est un Parisien loustic, qui a pour vrai nom Leudière, et une *platine*, mais une platine vraiment désopilante, avec une figure à laquelle il fait prendre toutes les formes, comme les arlequins à leur chapeau de feutre mou. Il eût été merveilleux dans une chaire de cathédrale ; malheureusement Babylas n'a pas pour deux sous de vocation ecclésiastique.

Aux haltes, dans les marches, il grimpe sur une borne, sur un tas de pierres ou sur un arbre, et se met à prêcher. C'est ineffable, et comme talent naturel, c'est prodigieux. Si les prédicateurs parlaient ainsi, sans se croire obligés pourtant de dire tout ce que dit Babylas, ils auraient des succès renversants. Je suis un de ses auditeurs les plus assidus.

La signora *Tuta* l'avait pris en affection, et je parierais que cette sainte vieille n'avait jamais ri avant d'avoir connu Babylas qui, en dépit de sa *lousticité*, est un garçon très brave et foncièrement religieux.

Babylas, lui a-t-elle donc dit, au moment du départ, en essayant de retenir sa main juvénile dans la sienne calleuse et décharnée, et bien loin de soupçonner que Babylas est le surnom de Leudière : « *Babylas, ricordati qualche volta della signora Tutà che mo se n'anderà tra i più, ma spera di rivederti in paradiso* ». Babylas, souviens-toi quelquefois de la signora *Tuta* qui bientôt (le *mo* de ces montagnes est évidemment le *mox* latin) s'en ira parmi ceux qui sont

le plus (*tra i più*), c'est-à-dire parmi les morts, mais espère te revoir en paradis.

Nous avons quitté Prossedi le 12 avril ; inutile de répéter que nous avons dit adieu à ce délicieux pays avec un réel plaisir. Après trois grandes étapes, sac au dos et par le fort de la chaleur, nous sommes arrivés à Subiaco, la ville de saint Benoît, à Subiaco, la terre privilégiée, la terre la plus sainte des Etats pontificaux. C'est avec un véritable bonheur que j'ai revu ces belles montagnes. En les apercevant de loin, je me suis rappelé tous les détails du pèlerinage que j'ai fait ici l'année dernière, le 20 novembre, avec mon ami Galbaud. Ce jour-là, en m'éloignant de saint Benoît et de sainte Scholastique, je ne pensais pas devoir y revenir jamais, et voilà que Dieu m'y ramène : qu'il en soit béni !

Nous avons trouvé à Subiaco une belle caserne occupée précédemment par les Français. Chacun de nous a une paillasse, des draps et des couvertures ; rien ne manque donc à notre bonheur. Malheureusement la susdite caserne est infectée de punaises ; nous en sommes mangés. Il y a quatre ou cinq jours, j'ai même eu pour compagnon de lit un seigneur scorpion de la plus belle espèce ; fort heureusement il ne m'a pas piqué. La nuit, l'odeur de la punaise m'ayant réveillé tout d'un coup, j'ai allumé un bout de chandelle, à seule fin de procéder à un massacre général et de porter la terreur parmi ces dames qui faisaient avec un incroyable laisser-aller l'école de bataillon

sur les murs. J'en ai en effet étendu un nombre incalculable sur le carreau, puis, comme j'allais me recoucher, j'aperçois sur mon traversin un scorpion de la plus belle eau. Le monstre me regardait fixe ; immédiatement je lui ai ravi la lumière, d'un coup de bâton de tente, chose qui n'a pas paru lui être agréable, et je me suis remis au lit. Tu dois bien penser que tout le reste de la nuit les scorpions et les punaises m'ont fortement hanté l'imagination.

On nous a laissé huit grands jours de repos à Subiaco ; nous nous sommes crus dans le paradis, il y avait si longtemps que nous avons perdu l'habitude de nous reposer ! Puis, l'ordre est arrivé de partir en détachement, mais heureusement pas pour tout le monde. La moitié de ma compagnie seulement est partie avant-hier, à trois heures du matin, pour Vallepietra, trou charmant à sept lieues de Subiaco. Combien de temps vont-ils y rester ? C'est ce que nous ne savons pas. Pour moi, par la plus grande des chances, je suis resté ici avec Doorésamy et un autre caporal, Ernest Rabé des Ordons, mon grand ami.

Mais tout cela ne vous dit pas comment il se fait que je me trouve au couvent de Sainte-Scholastique, au milieu des Révérends Pères Bénédictins, complètement retiré du monde et jouissant des charmes de la plus douce et de la plus suave des solitudes. Je vais vous expliquer la chose en deux mots. Les couvents de Sainte-Scholastique et de Saint-Benoît se trouvent à une demi-heure de Subiaco dans la montagne.

Depuis quelque temps le Père Abbé ne dormait plus, et, croyant toujours voir arriver les brigands, s'était décidé à demander un poste de zouaves, ce qui lui a été accordé.

Quatre hommes et un caporal partent donc, tous les cinq jours, de Subiaco, et viennent s'installer ici pour cinq grands jours. On n'a rien à faire ; de plus, on est nourri et on couche dans de très bons lits, d'où tu peux facilement conclure que le poste du couvent de Sainte-Scholastique est très envié... On se bat presque pour y venir. Les moines sont, du reste, aux petits soins pour nous. Nous sommes gâtés. Nous mangeons au réfectoire avec les religieux. Le caporal est à la droite du Père Abbé ; les quatre hommes viennent à sa suite. C'est moi qui monte en ce moment la garde au couvent de Sainte-Scholastique ; j'y suis venu hier soir remplacer mon ami Rabé. *Bébé* est bien mal remplacé, car il est beaucoup plus saint homme que moi, mais enfin les moines font pour moi comme pour lui. Je suis comblé d'honneurs. J'ai une chambre à part, et, de plus, tous les appartements des étrangers à ma disposition. Il y a de fort beaux salons dont je fais les honneurs aux zouaves qui viennent me voir.

Tu peux croire que je suis d'une courtoisie parfaite et d'une générosité sans exemple ; j'offre du vin, et je puis même inviter à dîner. C'est à mourir de rire. En un mot, je suis choyé comme un général ; mes zouaves sont traités en officiers supérieurs du plus

grand mérite : il y a de quoi étouffer d'orgueil. Les moines ont ici quelques élèves qui font leurs études avec les religieux, et le pensionnat Sainte-Scholastique compte bien quatre-vingts personnes. Il y a promenade trois fois par semaine pour les religieux et les élèves ; nous les accompagnons en armes. Le caporal et deux hommes se mettent en avant, et les deux autres ferment la marche : c'est fort imposant. Bien entendu, religieux et moutards se disputent l'honneur de blaguer avec les zouaves. Je commence à être persuadé que je suis un grand homme, et que plus j'irai, plus je deviendrai célèbre dans le monde.

Pendant les récréations, nous jouons à la balle avec les enfants : c'est très bien porté et en même temps très curieux. Vois-tu tous ces costumes de zouaves tranchant sur les robes noires des enfants de saint Benoît ? Enfin, et ceci est plus sérieux, à Sainte-Scholastique nous sommes comme en retraite, nous nous délectons dans les souvenirs sacrés. Tout respire ici les parfums des vertus de saint Benoît et de son angélique sœur ; l'âme est embaumée et se retrempe. Nous devons donc bien remercier Dieu de nous avoir conduits dans des lieux saints parmi les plus saints, en la société d'admirables Religieux dont les exemples de vertu et de mortification raniment notre courage et ne nous font pas regretter, je t'assure, le sacrifice que nous avons fait à Dieu, en devenant soldats pour son amour.

Depuis que nous sommes à Subiaco, j'ai passé plus

de temps à Sainte-Scholastique qu'à la caserne. Comme nous n'avions rien à faire, j'y venais voir *Bébé* presque tous les jours, et alors nous passions cinq ou six bonnes heures ensemble, causant à cœur ouvert religion, famille, etc. Ce *Bébé* que vous ne connaissez pas, mais que vous connaîtrez certainement un jour, s'il plaît à Dieu que nous revoyions la France, occupe dans mon cœur une large place.

28 avril.

Comme souvenir de notre campagne de cet hiver, nous avons fait faire à Subiaco, chez un photographe, chose fort extraordinaire pour ce pays, un groupe que je t'envoie dans cette lettre. Vous aurez soin, quand vous l'aurez bien vu, de l'adresser au père Beuchet, afin qu'il le reproduise ; j'en veux au moins une vingtaine d'exemplaires. Aujourd'hui ou demain je lui écrirai une lettre *ad hoc*. Voici l'explication de ce groupe, avec le nom des personnages : MM. le Gonidec, lieutenant, Maurice du Bourg, sergent, Doorésamy, le Chauff et Bébé, caporaux, se sont arrêtés, en faisant une patrouille contre les brigands, dans un bouchon quelconque. Il fait grand chaud et grand soif. Du Bourg dit, en avalant un grand verre de vin, que si un de ces coquins de brigands peut lui tomber sous la patte, son affaire est réglée ; de fait, vous voyez que Maurice n'a pas l'air très commode, ni très content ; il porte la chaus-

sure des montagnes, les *scioccie*, avec lesquelles on marche infiniment plus légèrement qu'avec des sou-



liers ; de plus, le vin est affreux, et Maurice n'est pas de bonne humeur. C'est ce qui fait rire le Gonidec et Doorésamy ; le prince noir rit véritablement de tout son cœur. Tu comprends bien que l'hilarité de

Samy et de le Gonidec produit un très mauvais effet sur Bébé et sur moi qui, au lieu de rire, fronçons diablement le sourcil ! Bébé, qui a déjà roulé une cigarette qu'il tient entre les deux premiers doigts de la main gauche, regarde Doorésamy et le Gonidec avec des yeux farouches, en soutenant, comme à Carpinetto, qu'il n'y a pas de quoi rire, et que, pour son compte, il en a plein le dos. Quant à moi, appuyé nonchalamment sur son épaule, je juge à propos à mon tour de rouler une cigarette, en songeant, hélas ! avec amertume, qu'il nous faut encore cinq heures de marche pour regagner Prossedi. Cette pensée toutefois ne me fait rien perdre de ma dignité habituelle ; j'ai, comme toujours, des mains charmantes, et si je ne faisais pas la grimace, je pourrais être un joli garçon. Comme il est facile de le voir, Samy et du Bourg ont légèrement bougé, si bien que le canon de la carabine de Samy a l'air de lui sortir par l'oreille droite ; Maurice et moi portons nos manteaux roulés en bandoulière ; les autres, pour se délasser, les ont mis par terre. Le grand mérite ou plutôt le seul mérite de ce groupe, c'est d'être fait à Subiaco : vous le garderez précieusement, en souvenir de notre dure campagne de 1866.

Hier j'ai dû interrompre ma lettre pour recevoir une masse de camarades qui sont venus me voir. J'ai eu la bêtise d'avoir comme un petit frisson de fièvre : ce qui ne m'était pas arrivé depuis mon départ de France. Ce soir j'avalerais un peu de quinine, et tout

sera dit. Du reste, je compte aller, vers la fin de mai, prendre des bains d'eau sulfureuse ou à Viterbe, ou à Tivoli, ou à Ferentino : j'en ai absolument besoin pour mes rhumatismes qui me font encore pas mal *jouir de temps en temps*. Après cela je serai frais comme un gardon et capable de recommencer plusieurs campagnes.

Comment vous va le séjour de Paris ? Ma chère sœur Marie doit être dans le ravissement de son âme, et mon cher frère François doit nager dans la jubilation. Vous avez déjà vu le docteur Herr, le docteur Lebout et ses fils que je vous charge d'embrasser pour moi ; monsieur, madame et mesdemoiselles Wappers. Vous n'aurez pas manqué non plus d'aller rendre vos devoirs à Monseigneur de Ségur.

Comment vous trouvez-vous perchés rue Jean-Bart ? Il faut absolument que tu te fasses faire un estomac tout neuf, ma chère maman ; à Paris, ça se fabrique comme les corsets. J'espère beaucoup que ce voyage te fera du bien ; quelquefois les distractions ont une plus heureuse influence que toutes les drogues du monde.

Allons, la vie de Paris doit vous paraître un peu étrange auprès de celle de Kerguenec ; j'espère pourtant que vous ne vous en lasserez pas trop vite et que vous prendrez le temps de voir la capitale. Dooré-samy me charge pour vous de ses plus respectueux hommages, ainsi que pour *Monsieur Docteur* ; il est sans lesou et doit beaucoup d'argent ; je vais être

obligé de lui en prêter un peu pour ne pas le laisser crever de faim ; le petit farceur ne connaît pas du tout le prix de ce vil métal. Enfin, c'est *Madame Comtesse* qui paiera tout cela.

Adieu, je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Crois bien, ma chère maman, que je ne t'oublie pas aux pieds de saint Benoît et de sainte Scholastique. Demain matin je communierai à ton intention dans le *Sacro-Speco*. De votre côté, priez aussi pour moi, surtout pour que ma santé se soutienne toujours.

HENRI.





QUATRE-VINGT-SEPTIÈME LETTRE

A VALLEPIETRA OU AUX ANTIPODES DES CHARRETTES. — RÉVEILLÉ PAR ERREUR. — LE VIN D'AFFILE. — DÉSERT DE *l'Arcinazo*. — VINGT-CINQ DÉTACHEMENTS. — TRÉVI LA COQUETTE. — NÉNUPHARS EN FLEURS. — SURPRISE DE NEIGE. — FEU PARTOUT. — LA PENTE-CÔTE. — BETTA ET LES ARTICHAUTS DANS LA PÂTE. — EN DEHORS DE LA FRONTIÈRE. — LE LAC FUCINO. — CROIX DANS LA MONTAGNE. — JEUNESSE A RENOUVELER. — PERSPECTIVE DE VITERBE. — COUPERET DE GUILLOTINE ARRÊTÉ EN ROUTE. *Evviva Maria!* — GIUSEPPE LESTINO. — EMBLATRE SYMPATHIQUE. — ÉTAT NOMINATIF DU DÉTACHEMENT DE FILETTINO.

Filettino, le 26 mai 1866.

DIRE que je n'ai pas encore répondu à ta lettre du 25 avril, mon cher papa ! Ce serait impardonnable si je n'avais toutes sortes de bonnes excuses à te donner. Au moment où je taillais ma plume, crac ! il m'a fallu aller faire connaissance avec Vallepietra où se trouve détachée une partie de ma compagnie. « Vous viendrez

me réveiller vers trois heures du matin », m'avait dit le Gonidec, mon lieutenant. Je n'y manquai point; seulement, croyant entrer dans la chambre dudit lieutenant, j'ai pénétré avec mon falot dans celle de M. le capitaine de Montcuit, pas plus commode quand il dort que lorsqu'il veille. Ne soupçonnant en rien mon erreur, j'ai donc tiré vigoureusement les pieds de M. de Montcuit. Comme en dehors du service je fraternise sur le pied de l'égalité avec Olivier le Gonidec, je pouvais me permettre avec lui ce mode de réveil par les pieds; mais, vis-à-vis de M. de Montcuit avec lequel je n'ai guère eu affaire qu'à la manœuvre, cette familiarité était plus qu'audacieuse : aussi ai-je attrapé quelques jolis et sonores compliments dont je n'ai ouï que le commencement et pas la fin, tant j'ai détalé vite, de peur d'être reconnu.

Vallepietra est un village entouré de montagnes inaccessibles et presque sur la frontière du royaume de Naples. La plupart des maisons de cette capitale sont recouvertes de mauvaises planches, chargées elles-mêmes d'énormes cailloux qui empêchent les grands vents de les emmener se promener à travers l'espace. Neuf lieues séparent Subiaco de Vallepietra. Les sentiers par où nous sommes passés, ressemblent à ceux du Cacume, de Carpineto et de Maenza; aucun véhicule à roues, depuis que le monde visible a été tiré du néant, ne s'y est encore aventuré. On m'a montré à Vallepietra de bonnes vieilles qui n'ont

jamais vu une charrette et mourront sans doute sans avoir eu cette consolation. Si l'on pouvait les transporter près d'une locomotive, elles seraient capables de virer de l'œil, sur place. L'aller à Vallepiera et le retour à Subiaco n'ont rien eu de divertissant, le soleil tapait ferme. Comme il n'y a pas moyen de pratiquer ces sentiers la nuit, sous peine de se rompre le col, nous devons forcément marcher une partie du jour. Puis sont venues des patrouilles sans fin aux environs de Subiaco, par exemple à Affile qui n'est pas précisément en plaine et où il faudrait vraiment des cordes à nœuds pour grimper. En revanche Affile possède le meilleur vin de la contrée : aussi les Bretons de ma compagnie ne se faisaient-ils point prier pour boire, en faisant un calembour dans le style Guérandais, plusieurs verres de vin d'Affilée (1).

Malgré le désir que j'en avais, je n'ai pu fréquenter le couvent et les Pères Bénédictins autant que je l'aurais voulu, jusqu'à mon départ pour la grandissime ville de Filetino, d'où je t'écris et où j'ai reçu ce matin ta lettre et celles de maman, de Marie et de François, datées de Paris. Maman t'aura évidemment communiqué les détails que je lui ai donnés sur les couvents de Sainte-Scholastique et de Saint-Benoît. Je n'y reviens pas ; je t'envoie seulement quelques vers qui, je crois, te feront plaisir. Ma pièce n'est point un chef-d'œuvre ; tout son mérite est d'avoir été écrite aux

(1) Au pays nantais, la locution d'*affilée* répond au mot *de suite*.

pieds de saint Benoît, et à ce titre elle trouvera près de toi bon accueil. Je compte en faire part aussi, un jour ou l'autre, à l'ami Benjamin Sebaux, qui, étant un *pieux*, la savourera et me dira s'il y a des fautes.

Avant de te narrer ma venue à *Filettino*, que je t'exprime mon étonnement à la vue de ton enveloppe timbrée de Paris. Ta lettre m'a tout appris : c'est une bonne pensée que tu as eu d'aller chercher ces dames et de vouloir assister toi-même aux consultations du docteur Delpech. En suivant son traitement, maman, qui est déjà mieux, va s'en tirer tout à fait.

Au moment où vous recevrez cette lettre, vous serez sans doute remisés à Kerguenec, à l'abri des dangers du monde parisien et du bruit des voitures.

Maintenant à *Filettino*. C'est le 19 mai, au matin, à trois heures, que nous avons levé le pied de Subiaco pour venir en ces hauteurs. Il y a neuf lieues de Subiaco à *Filettino*, par conséquent neuf heures de marche ; en comptant les deux heures de repos à la grande halte que nous avons faite au milieu d'un joli désert qui s'appelle l'*Arcinaço*, nous avons mis onze heures pour atteindre *Filettino*. A l'*Arcinaço*, j'ai rencontré, dans une méchante bicoque qui lui sert de quartier général, le sergent Arthur de la Tocnaye, à la tête de vingt-cinq hommes et de trois gendarmes. Peste, Monsieur ! c'est un vrai commandement ! Arthur doit rester quinze jours dans ce lieu de délices. En ce moment notre bataillon fournit vingt-cinq détachements : c'est honnête, on n'a pas peur de se servir de

nous, et on a raison. Dans plusieurs de ces détachements, il y a des sergents qui font fonction d'officier et ont la gendarmerie sous leurs ordres. J'ai été ravi de revoir Arthur, qui s'est ingénié pour me faire à peu près déjeuner. Le gaillard a su par ses gendarmes, en arrivant ici, que le vin d'Affile se laissait boire et en a fait venir une petite provision. La chaleur était torride, et pas un arbre au quartier général de l'Arcinazo.

A une heure nous nous sommes engagés dans des défilés d'un pittoresque indescriptible, par de petits chemins où les chèvres se cassent souvent les pattes, et si étroits, que nous ne pouvions y marcher qu'à la queue leu leu, en face d'une coquette petite ville, logée dans la verdure et dans les arbres, qui s'appelle Trevi ; nous avons suivi toutefois le long d'Anio, pendant près d'une heure, une espèce de route large d'au moins quatre mètres. Après une halte de quelques minutes au bord de l'eau d'une admirable transparence et d'une fraîcheur de glace, chargée de beaux nénuphars blancs, nous nous sommes donné de l'élan pour commencer l'ascension de Filettino. Attendu que les charrettes sont encore à l'état légendaire dans ces parages, comme j'ai déjà eu l'honneur de t'en informer, nous avons des sacs *archicomplets*, c'est-à-dire très lourds. A mesure que nous montions, la chaleur perdait de son intensité, et nous nous demandions pourquoi ; mais bientôt, en nous approchant des sommets que couronne Filettino,

nous avons rencontré la neige. Voilà ce qui s'appelle sauter prestement d'un extrême à l'autre. Aussi, dès que nous avons eu mis sac à terre dans une manière d'écurie fort basse qui nous sert de caserne, Monsieur de Fumel, en homme sage qu'il est, nous a-t-il donné l'ordre de mettre nos manteaux. C'est lui qui commande notre détachement dont l'effectif est de quarante hommes. Pour le cas où cela t'intéresserait, je te donne les noms sur une feuille à part.

Nous avons remplacé ici soixante hommes du régiment de ligne. Henri de la Poëze, Rabé, un autre charmant petit caporal du nom de Burman et moi, nous logeons dans une chambre communiquant avec la salle où couchent les hommes. Cette chambre est ornée par bonheur d'une cheminée où nous faisons du feu matin et soir. Geler au 26 mai, c'est un peu fort sous le beau ciel d'Italie ! Dans quelques jours la neige aura disparu de nos cimes, mais pour l'instant Filettino est une vraie Sibérie.

Le 19 au soir se trouvait la veille de la Pentecôte ; le lendemain matin, Messe militaire, bien entendu, à sept heures. A l'Élévation, nos deux clairons, Lenti et Cameracanna, ont sonné comme deux anges.

Après cette messe, je me suis dit que pour un jour de Pentecôte ce ne serait peut-être pas mal d'en entendre une autre et d'y communier ; plusieurs autres ont eu la même idée. Oui, mais il fallait se confesser. Entrant dans la sacristie, j'ai avisé un chanoine vénérable, car cette église-ci est encore une collégiale

tout comme San-Lorenzo ; il nous a confessés en deux temps et a été charmant, puis nous avons fait nos dévotions.

De retour à la caserne, j'ai procédé à l'installation des hommes, attendu que Monsieur de Fumel m'a chargé du casernement. Cela fait, vers dix heures et demie, de la Poëze, Rabé, le grand des Jars et moi nous avons inauguré notre popote chez *Betta*, une brave femme sachant cuisiner un brin. En vérité, elle ne ferait pas mal si elle avait de quoi ; mais c'est que la *materia circa quam* fait défaut. Ici on ne tue que du mouton, et, en fait de légumes, il n'y a que des artichauts. Ce sont ces artichauts qui nous sauvent, car *Betta* les fait frire à merveille dans de la pâte, et, bien que nous en mangions deux fois le jour depuis notre arrivée, je n'en suis pas encore rassasié. Après notre premier déjeuner chez *Betta*, Monsieur de Fumel et les autres gradés sont allés faire connaissance avec les environs de Filettino. Etant de semaine, je suis resté au quartier.

27 mai.

Je continue mon petit journal de Filettino qui ne pourra peut-être pas partir avant 48 heures. Il y a quatre jours, nous nous sommes payé la fantaisie d'aller en Piémont, c'est-à-dire que nous avons dépassé la frontière de trois ou quatre mètres ; je ne dis pas que nous l'avons *violée*, car ce pays ne leur

appartient pas ; ils l'ont volé au roi de Naples, et nous avons toute permission de François II, de chasser sur ses terres.

Nous nous sommes arrêtés une bonne demi-heure sur une cime très élevée d'où le regard embrassait une bonne partie du cher royaume de Naples. A nos pieds se déroulait le beau lac *Fucino*, très poissonneux et dominé par la ville de Celano, dont nous distinguons les maisons. Dans la montagne nous avons rencontré plusieurs croix indiquant que de pauvres soldats français ont péri là, surpris et égorgés par les brigands.

J'ai su que Boischevallier était de retour et que Gaston de Barbeyrac arrivait pour la première fois à Rome. *Bravo, signore Gaston*. Il y a des cheveux de toutes couleurs parmi les zouaves ; toutes les nuances sont admises.

Sauf quelques rhumatismes dans l'épaule droite, à l'endroit où frotte la carabine, je me porte comme un charme. Le cher docteur Vincenti, auquel j'ai écrit à ce sujet, m'a répondu que non seulement il me conseillait, mais qu'il m'ordonnait un mois des eaux sulfureuses de Viterbe, et que le commandant était du même avis. Le docteur s'est chargé de m'obtenir la permission : dès qu'elle m'aura été expédiée de Velletri bien en règle, je m'en irai 70-70, et M. de Fumel me promet de me-suivre à peu de distance. Il paraît que Viterbe est une vraie ville, et qu'il y a moyen de n'y pas périr d'ennui.

La légion n'arrive pas, pas plus que la guerre. C'est donc un bon moment pour refaire sa jeunesse ; mais dès que les eaux de Viterbe m'auront rendu ma souplesse et ma fraîcheur, en avant, par le flanc droit, marche ! Je ne demande que plaies et bosses. N'aie pas trop peur pour ta bourse, j'ai l'intention de faire les choses avec une discrétion convenable, sans doute, mais aussi très réelle.

D'abord les bains me sont fournis à peu près gratuitement par le gouvernement ; j'aurai, par exemple, à payer le reste, c'est-à-dire les voitures pour me rendre à la *solfatarà*, à un mille de la ville, ma chambre et ma pension, puis quelques excursions à cheval et en voiture... Hum ! mais encore une fois je serai discret.

30 mai.

Ma prose va pouvoir s'envoler cette après-midi pour Frosinone, et de là sur les ailes de la vapeur, jusqu'à vous.

Il nous arrive de Rome une nouvelle qui n'a rien de commun avec la politique, mais est fort intéressante pour quiconque a une brîbe de dévotion envers la très sainte Vierge. Nous voici à la fin du Mois de Marie : tu pourras lire ce trait de sa protection aux bonnes gens qui se réunissent dans la chapelle de Kerguenec, ce sera dignement clôturer vos exercices de chaque soir.

Il y a peu de jours, à Bracciano, à cinq ou six lieues de Rome, une foule nombreuse, comme il arrive toujours en pareil cas, était réunie autour d'un échafaud pour une exécution capitale. Un jeune homme, nommé Giuseppe Lestino, condamné à mort pour avoir assassiné, allait subir sa peine ; déjà il était étendu sur l'horrible bascule, et le bourreau avait lâché la corde qui soutient le couperet, lorsque, on ne sait pourquoi, le couperet a cessé de glisser tout d'un coup et s'est arrêté à mi-chemin dans les rainures, comme retenu par une main invisible. Cependant le pauvre patient, apercevant ce retard, faisant un effort désespéré, est parvenu à se retourner et apercevant le couteau toujours immobile en l'air, il s'est mis à crier de toute sa force : *Evviva Maria!* Le bourreau, stupéfait et perdant la tête, est demeuré immobile à l'instar de son couteau, et alors toute la foule attendrie et mue comme par un ressort magique s'est mise à crier : *Grazia, grazia!* en se précipitant vers l'échafaud. L'émotion a si bien empoigné tout le monde que le bourreau et ses aides ont été les premiers à délier le malheureux Lestino, qui a été réintégré, quelque peu émotionné et tremblant, dans sa prison.

Voilà le fait brutal ; maintenant que je t'explique comment la sainte Vierge se trouve par derrière. *L'amico* Lestino, aussitôt sa condamnation, s'était mis en règle avec le bon Dieu, et avait commencé de se préparer à la mort comme un vrai saint, en

suppliant la très sainte Vierge de lui obtenir la grâce de ne pas faiblir sur l'échafaud, et d'accepter sa peine en chrétien repentant. Lorsqu'on lui a annoncé que le moment suprême était venu, il a demandé de marcher pieds nus au supplice, soutenu par son confesseur. Sur l'échafaud, il a eu le courage de s'accuser de ses crimes, et d'implorer humblement le pardon de Dieu et des hommes, en ajoutant qu'il ne regrettait qu'une chose, c'était de ne pouvoir achever le Mois de Marie sur la terre.

Ce que c'est que la foi italienne et l'amour de la très sainte Vierge ! Je me souviens t'avoir raconté un miracle que Gouttepagnon et moi avons pour ainsi dire palpé à Vicovaro ; est-ce que cet arrêt du couperet de la guillotine de Bracciano n'en est pas un autre et des plus touchants ? Le Saint-Père n'a pas encore dit son dernier mot ; mais tout le monde croit qu'il n'ira pas contre la volonté de la sainte Vierge, et que la peine de Lestino sera commuée.

Là-dessus je n'ai plus qu'à tirer l'échelle et à vous faire à tous ma révérence. Mille choses aux voisins, particulièrement à ceux de Clin ; je prie Marie d'offrir mes respects à Paule et de me mettre aux pieds de Mademoiselle Cocotte. M. de Fumel me réclame à grands cris pour l'aider à mettre au feu une compote de cerises, car je t'écris de chez Betta, avec de l'encre bleue et sur du vrai papier à lettres dont Henri de la Poëze m'a fait

cadeau. Adieu pour de bon. On va laisser mijoter la compote, au feu, convenablement, puis nous nous en appliquerons une emplâtre sur l'estomac... par-dessus les artichauts. Le jour où maman pourra en supporter une semblable, elle sera guérie.

Je vous embrasse bien tendrement.

HENRI (1).

(1) Détachement de Filettino (mai 1866).

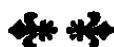
Commandant le détachement et la place : M. de Fumel, sous-lieutenant.

SERGEANT : Henri de la Poëze.

CAPORAUX } Henri le Chauff de Kerguenec.
Ernest Rabé des Ordon, Burman.

ZOUAVES (*par rang de taille*):

des Jars	Carlier
de Keysel	Van-Wattinghen
Lenti	Scanlan
Guillon	Perrot
Buffet	Sommers
Buonfanti	Hogger
Yanssen (Charles)	Fabre
Tromp	Dua
Vogelaere	Batselé
Tolsma	Stensens
Van Huden (aîné)	Van-Huden (cadet)
Schilthuysen	Cameracanna
Swinkels	Herlé
Vogel	Brunsma
Fouquaërt	de la Brosse
Voos	Durand
Sanders	Kock
Letreult	Vollerbregt.





QUATRE-VINGT-HUITIÈME LETTRE

Addio Filettino. — PATROUILLE DE SURETÉ ET D'HONNEUR. — L'ARCINAZO ET LE PILIO. — LE VIEUX LENTI ET LA CHASSE AUX CAILLES. — *Riveder Anagni e poi ... non morir.* — LA *locanda* DE *Pipino* ENVAHIE PAR LE LUXE. — *Pipina* OU UNE MÉTAMORPHOSE. — DÉGRINGOLADE D'UN PIC NEIGEUX DANS UN WAGON DE PREMIÈRE CLASSE. — *Il 42 della via dei Cestari.* — BARON ET BARONNE DES COUDRÉES. — LES VILLÈLE. — *Nounouchon.* — EDOUARD ET ROBERT VETCH. — L'HÔTEL DE LA MINERVE. — LE LIEUTENANT HENRI WYART. — SA BARBE ET SON AVANT-BRAS. — VISITE A VELLETRI. — AMAND DE LÉPERTIÈRE. — LORD COLLINGDRIGE. — GASTON DE BARBEYRAC. — LOUIS BERTHELOT DE LA GLÉTAIS. — MAURICE DE LA BORDE CAUMONT. — DE BOIS-CHEVALLIER. — ANTONIN LA PEYRADE. — AFFAIRE DE CASTRO. — MÉNAGE DÉLICIEUX. — MESDAMES SÉRAPHINE ET AIMÉE DE KERTANGUY. -- ATTENDU A CORNETO.

Rome, 10 juin 1866.

MON CHER PAPA,

LA veille de mon départ de Filettino, je recevais une lettre de Rabé, déjà à Rome depuis trois jours ; entre mille autres bonnes choses il me donnait le conseil suivant :

« Quand tu partiras, passe par le *Pilio*; une heure de l'*Arcinazo* au *Pilio*, trois heures du *Pilio* à Anagni, je soutiens que c'est le plus court. »

Bébé n'étant pas précisément un âne et s'y entendant pour apprécier les distances, je me suis conformé à ses instructions. Mon départ a mis Filettino sens dessus dessous; le chapitre, les gendarmes, Betta, n'en pouvaient croire leurs oreilles. Monsieur de Fumel a poussé l'amabilité jusqu'à m'offrir une patrouille pour m'escorter durant la route, et qui plus est, il a voulu lui-même en faire partie. Nous avons à arpenter dix bonnes lieues avec nos *compas*, et ce n'est pas une plaisanterie par la chaleur étouffante qu'il fait en ce moment. Dès cinq heures du matin, le cinq du présent mois, nous étions en route; jusqu'à l'*Arcinazo* ç'a été charmant; j'ai admiré de nouveau les bords enchanteurs de l'Anio et les délicieux horizons à l'extrémité desquels on aperçoit Trevi; mais après le quartier général d'Arthur, on a commencé, bon gré mal gré, de tirer la langue. Mon brosser actuel, une perle de clairon, le vieux Lenti, avait tenu à m'accompagner, d'abord pour jouir plus longtemps de mon aimable société, puis pour revoir Anagni. Avant de s'engager aux zouaves par vrai et pur dévouement pour le Pape, Lenti a eu l'avantage d'être caudataire de Monseigneur l'évêque d'Anagni, et ce n'était, bien sûr, pas le diable qu'il tirait par la queue, car je t'ai déjà dit dans le vieux temps d'Anagni, en 1861, combien notre évêque était bon et saint. Or

donc, en approchant du *Pilio*, alors que la brise d'Anagni lui venait déjà dans les narines, Lenti a entamé le chapitre de Monseigneur Pagliari dont il m'a parlé déjà bien des fois, et toujours avec attendrissement, et, ma foi, sa fine conversation m'a rendu la chaleur plus légère. C'est un excellent homme que Lenti, sérieux, consciencieux, ayant déjà l'air d'un petit vieux, malgré qu'il n'ait guère dépassé la trentaine : aussi l'appelons-nous *Povero Vecchio*. Je l'aime beaucoup, et c'est réciproque,

Après le *Pilio*, Lenti m'a dit : *Eh signore caporale, vedi un po il pié di questa collina* : « Regardez un peu le pied de cette colline. » — « Ça y est, *povero vecchio* — *Ci son venuto tante e tante volte con monsignor vescovo per la caccia delle quaglie !* » Que de fois j'y suis venu avec Monseigneur l'évêque, chasser les cailles ! » C'était vrai, et le bon Monseigneur Pagliari ne scandalisait personne. Il pouvait faire, le fusil sous le bras, dans une matinée le tour de son diocèse et visitait ainsi ses bonnes gens. Un jour, m'a dit Lenti, un monsieur pointu le dénonça au Saint-Père ; mais Pie IX, après avoir entendu avec bonté les excellentes raisons de Monseigneur Pagliari, comprenant que cet exercice, bien innocent, était aussi favorable à la santé de l'évêque qu'au bien spirituel de ses ouailles, lui donna pour pénitence de continuer.

A midi et demi nous faisons notre entrée à Anagni, par le fort de la chaleur. Un peu avant d'arriver,

trois de nos zouaves s'étaient permis de tomber sur la route ; les hommes sages ont soin d'avoir toujours en réserve un peu de café aromatisé d'eau-de-vie dans leurs bidons, et ne touchent à cette réserve qu'à la dernière extrémité. Or donc M. de Fumel et Lenti, voire même moi, n'avions pas touché à la réserve, et de cette façon nous avons pu ravigoter nos tombés qui ne nous ont retardés que d'un petit quart d'heure. Anagni, revoir Anagni, j'en étais au moins aussi heureux que Lenti, car cette satisfaction ne m'avait pas été donnée depuis 1861.

J'ai trouvé la ville toute transformée, les maisons ont été blanchies, le luxe s'y est quasi fauflé : ainsi chez *Pipino* où nous avons dîné et où nous mangions en 1861, on ne se reconnaît plus. La gargote est devenue un restaurant tout à fait propre. *Pipina*, la fille de *Pipino* son père, une mioche il y a cinq ans, avec une voix de fresaie qui vous perçait le tympan, *Pipina* qui braillait et pleurnichait toujours quand on l'appelait, parce qu'elle ne pouvait avancer à servir, et que son illustre père lui flanquait des coups, est devenue une grande personne de dix-sept printemps et mille autres vertus, polie comme une glace, plus alerte qu'une gazelle et aussi distinguée qu'un cachemire de l'Inde. Bref, tout en Anagni s'est métamorphosé de la sorte. J'étais dans le ravissement de mon âme. Un omnibus m'a conduit à la gare qui se trouve au bas des fameuses roches *Beaurepaire*, ainsi nommées parce qu'en ce temps-là M. de Beaurepaire les

faisait escalader au pas gymnastique à sa compagnie Tomber des cimes encore demi gelées de Filetino dans un omnibus, puis de l'omnibus dans un wagon de première classe, il faut avoir la tête solide pour résister à de pareilles émotions. Nonobstant, j'ai ronflé sur mes banquettes rembourrées, comme un vieux *cachalot*, jusqu'à Rome, et vers neuf heures, après une légère réfection, je me trouvais de mon long étendu dans un des lits du 42, *via dei Cestari*, à deux enjambées de la Minerve.

Le lendemain, on a fait connaissance, en ladite Minerve, où ils ont pris gîte, avec le baron et la baronne des Coudrées, les parents de mon ami Rabé des Ordons, qui m'ont pris en affection du premier coup tout comme Villèle, qui, lui, a de l'avance sur moi, étant déjà en relations avec eux depuis je ne sais combien de temps. Pour ma part, je n'ai encore rien vu de meilleur, ni de plus aimable, ni de plus distingué que M. et Mme des Coudrées. C'est parfait comme sentiments religieux et politiques, et c'est zouave jusqu'à la moelle du cœur. Ils n'ont qu'un fils, le jeune François, dont les Pères Jésuites de la Providence d'Amiens soignent l'éducation. Je me laisse gâter, *archigâter* ; on m'y oblige sous peine de péché mortel. Ce qui me met la conscience à l'aise, c'est que Villèle, le saint Henri de Villèle, trouve la chose absolument licite. T'en ai-je jamais parlé d'Henri Villèle? C'est la perle des zouaves. Le bon Dieu s'est plu à l'inonder de

ses dons. Du nom, je n'ai rien à dire, il est assez connu et du reste magnifiquement représenté parmi nous ; car, à l'heure qu'il est, ils sont quatre Villèle aux zouaves, tous venus de Bourbon. L'aîné, Louis, il me souvient t'avoir dit un mot de celui-là en te narrant ou plutôt en narrant à mon frère François en 1861 notre expédition par mer à Terracine, s'est battu comme un lion à Castelfidardo. En 1862, il a regagné Bourbon où il s'est marié. Entendant dire que nos derniers dangers approchaient, il a voulu revenir les partager, a planté là sa femme (comme une canne à sucre) et nous a apporté deux autres Villèle : Charles, qu'on dirait grimpé sur des échasses, et dont la mère est religieuse ici chez les Réparatrices au *Borgo San Spirito*, et Gaston, un petit homme, trapu, lui, un *po basso*, c'est-à-dire pas trop haut de taille, avec des moustaches naissantes pleines d'avenir, et d'un heureux caractère. Gaston a déjà un nom de guerre. Nous l'appelons : *Nounouchon*. Pourquoi ? Je serais fort embarrassé de le dire. Peut-être parce que son âge fait nécessairement penser à ses mois de *nounou* ou de nourrice. Ces quatre Villèle sont flanqués de plusieurs cousins, nés comme eux au pays des cannes, *inter quos* Edouard et Robert Vetch, qui ne se ressemblent que de nom et aussi pour la vaillance du cœur et du bras ; car pour les caractères, ce sont des antipodes. Mais, comme je le disais tout à l'heure, la perle de ces chers colons, c'est Henri, mon homo-

nyme. Il n'y a pas à dire, il nous dame le pion à tous ; ce n'est pas seulement au bataillon, mais dans Rome même que Monsieur est réputé pour un saint, et vénéré comme tel de son vivant. Son influence parmi nous est unique. Malheureusement nous allons le perdre bientôt ; avant deux mois sans doute la livrée des fils de saint Ignace aura remplacé pour Henri l'habit des zouaves, et nous en sommes désolés. Jusqu'ici le Père de Villefort ne lui avait pas permis de mettre à exécution ce projet qui ne date pas d'hier, trouvant que sa présence, au moins pour un temps, était indispensable ici, et voici maintenant qu'il *lui cède*. Enfin Dieu avant tout : il faut savoir obéir quand il commande.

A midi, nous étions tout un essaim de zouaves invités par M. et M^{me} de Coudrées, en la grande salle de l'hôtel de la Minerve ; l'abbé Daniel et le Père Lambilly étaient de la fête, sans parler du vieux Maurice du Bourg et du lieutenant Henri Wyart, un homme superbe, brun et barbu à faire envie aux plus beaux blonds, absolument à cheval sur la discipline et d'une piété non équivoque, en plus chevalier de Pie IX pour une belle blessure reçue dans l'avant-bras (si je ne me trompe) à Castelfidardo.

Tu vois en quelle société je me trouve ; cela c'est du monde un peu propre. Ça repose de San-Lorenzo, de Prossedi, de Filettino et du Cacume, et on oublie presque la signora Tuta, Betta, et même le monde élégant de Piperno.

Mais, sac-à-papier, il faut que je finisse, ou du moins que je m'interrompe, car Maurice du Bourg, qui est à mon flanc, m'avertit qu'il est temps d'aller au Salut du Gesù. Voilà, du reste, plus de deux heures que ma plume marche quasi à l'électricité. La suite à demain.

Rome, 11 juin 1866.

Depuis les quelques jours que je mène la vie de grand seigneur dans la Ville éternelle, j'ai trouvé le temps de faire deux apparitions à Velletri, histoire de saluer les anciens, et surtout de voir les nouveaux. J'ai donc vu le petit cousin Amand de Léperrière ! il est haut comme trois crêpes, mais, malgré cela, très décidé et très heureux. C'est à peine s'il a dix-sept ans ; mais il est bien pris dans sa petite taille, et je suis convaincu qu'il fera un excellent zouave. Te dire la joie qu'il a éprouvée en me voyant, est impossible. La vénérable tante de Langlais m'a écrit pour me le recommander, et je lui ai répondu que j'étais disposé à rendre tous les services que je pourrais, à son cher petit-fils.

Ce petit homme-là est animé des meilleurs sentiments et d'une foi ardente ; l'entretien que j'ai eu avec lui m'a tout embaumé : aussi l'ai-je invité à venir me voir ici la semaine prochaine, en compagnie de lord Collingdrige (c'est l'expression dont il s'est servi), un nouveau zouave irlandais ou anglais, dont

il m'a dit beaucoup de bien et qui est son grand ami. J'espère qu'il pourra, au sortir des recrues, entrer dans ma compagnie, et je le soignerai.

J'ai rencontré aussi monsieur Lamy de la Chapelle, un ami commun à François et à moi, un charmant jeune homme. Grâce à Dieu, il commence à en pleuvoir, des jeunes gens d'élite, par exemple Louis Berthelot de la Glétais, un poulet superbe en zouave, m'a-t-on dit, car je ne l'ai point vu, non plus que messire Gaston de Barbeyrac, tous deux ayant été envoyés en détachement, avec le sac sur le dos, et des galons d'officier en expectative dans leur giberne.

En revanche, j'ai été très heureux de faire la connaissance d'un autre nouveau zouave avignonnais, portant aussi crânement l'uniforme que son nom. Il s'appelle Maurice de la BordeCaumont. Si Louis Berthelot de la Glétais est un beau poulet breton, Maurice de la Borde est un joli produit du Comtat Venaissin. A la vérité, sa taille, quoique très raisonnable, n'est pas celle d'un géant; mais comme ce bonhomme-là est bien pris, quelle force musculaire dans ces bras, dans ces épaules pour lesquelles le terrible sac ne sera qu'un joujou ! Il m'a fait plaisir à voir, et, en souvenir de mon pauvre Edgard de Soissan dont il est le cousin, je lui ai donné une rude poignée de main qui ne sera, bien sûr, pas la dernière.

Et notre cher grand Boischevallier donc ! je l'ai aussi pressé dessus mon cœur. C'est l'incarnation de l'ardeur et de la pétulance, comme par le passé. « Où

sont-ils, les brigands ? demande-t-il aux camarades, où sont-ils ? Je veux tous les manger d'un coup. »

Qui m'a t-on présenté encore ? Ah ! M. Antonin La Peyrade, le fils de l'ingénieur de la Compagnie d'Orléans, que tu as trouvé si parfaitement bien au jury d'expropriation et que je me rappelle avoir vu à Poitiers ; le fils est aussi bien que le père.

J'allais oublier de te parler de l'affaire de Castro dont l'*Espérance* a dû vous donner les détails ces jours derniers. Ce combat, qui s'est livré le mois dernier près de Castro, entre les brigands et nos soldats de ligne renforcés de plusieurs gendarmes, nous a coûté quatre hommes.

Deux soldats ont été tués raides : un sergent et le capitaine M. Sgambella, blessés mortellement, n'ont pas tardé à succomber. Le capitaine Sgambella est mort à Frosinone ; ses obsèques ont été l'occasion d'une magnifique démonstration de la part des habitants de la ville et des environs en faveur du Saint-Père. Comme tu le vois, la répression n'est pas encore complète ; mais nous viendrons à bout de ces scélérats, et tant pis pour eux, nous serons tous impitoyables, ne serait-ce que pour imiter Boischevallier.

Voici que M. de Saisy m'a demandé pour l'aider à traduire le code pénal militaire : j'en suis tout à fait honoré et me préoccupe déjà de repousser les assauts de la vaine gloire. Employé à des travaux juridiques à 27 ans, dans la vieille terre classique du Droit, en la société d'hommes d'un réel

mérite, il y a là de quoi gratter l'amour-propre d'un serin.

Le jeune ménage Senni est ravissant, tous deux. Madame Charlotte et le comte Vincent ont été pour moi d'une amabilité exquise : si jamais nous tenons garnison à Rome, cet intérieur me sera joliment précieux.

Le 21, jour anniversaire du couronnement de Pie IX, une partie des troupes pontificales doit être passée en revue sur la place Saint-Pierre; quatre cents zouaves y figureront. Madame des Coudrées, qui se ferait volontiers cantinière chez nous, si son mari voulait l'imiter, en a déjà la fièvre. Voir ces quatre cents zouaves entrer dans Rome, musique en tête, et au milieu d'eux le drapeau aux jaunes et blanches couleurs, béni par Pie IX à Porto d'Anzio en 1862, ce sera en effet quelque peu empoignant. Il est entendu déjà que nous irons à leur rencontre sur la place d'Espagne, et que de là nous les suivrons à *pattes* en criant et en agitant des mouchoirs jaunes et blancs, jusqu'à la place Saint-Pierre.

Mon *post-scriptum* a été un peu long, et pourtant je veux te dire encore que j'ai vu, à l'hôtel de la Minerve, madame Séraphine de Kertanguy et sa sœur, venues à Rome pour des affaires concernant la Retraite. Elles m'ont annoncé le prochain retour d'Elie parmi nous. Je tiens à t'informer aussi que je compte passer un bout de temps chez l'ami Angelo à Corneto, en attendant l'ouverture des eaux de

Viterbe, fixée seulement au 1^{er} juillet. Je l'ai prévenu, et nous nous en réjouissons autant l'un que l'autre ; je te promets de ne pas lui faire trop de misères.

Mille choses aux voisins, à Monsieur le curé et à ses vicaires ; je vous embrasse tous bien tendrement.

HENRI.





QUATRE-VINGT-NEUVIÈME LETTRE

COMPLIMENTS AU GÉNÉRAL KANZLER. — MONDRAGONE ET YVES DE QUATREBARBES. — L'ANTIQUÉ *Tarquinies*. — VAILLANTS COURSIERS. — PALAIS BRUSCHI. — UNE TÊTE D'AMI OU UNE AFFECTION D'OUTRE-TOMBE. — AU CARMEL DE CORNETO. — SURPRISE. — LE GRAND CHEVAL DE *Scipione*. — SUPERBE CULBUTE. — UN PÈRE DE SAINT-JEAN-DE-DIEU ENDOMMAGÉ. — FOU RIRE. — LES PENTES DE *Corioles*. — L'ACTE DE *repentissement*. — SIX CENTS HYPOGÉES ÉTRUSQUES. — FRANGES D'OR DE CHLAMYDES. — PRÉCIEUX SCARABÉE. — EXPLORATION AGRICOLE. — MACHINES A BATTRE. — LE LIEUTENANT DU MARTRAY. — ROULÉS PAR L'AUTRICHE.

Corneto, 28 juin 1866,
27^e anniversaire de ma naissance.

LA revue que je t'annonçais dans ma dernière lettre, mon cher papa, a été passée le 21 sur la place Saint-Pierre, à l'universelle satisfaction. Le général de Montebello a fort complimenté le général Kanzler.

Quelques jours auparavant, le 17 juin, j'avais poussé une petite pointe jusqu'à ce vieux Frascati,

histoire d'aller y visiter un détachement d'une vingtaine de zouaves envoyés de Velletri, pour garder *Mondragone*, immense palais à peu près en ruines, appartenant au prince Borghèse, où les Jésuites viennent de réunir quelques élèves, tous jusqu'ici de grandes familles ! Là j'ai rencontré Lamy de la Chapelle, le charmant ami de François, et Yves de Quatrebarbes dont j'avais déjà serré la main, mais tout à fait en passant, à Velletri.

Un Quatrebarbes de plus parmi nous, c'est bien quelque chose. Celui-ci semble admirablement disposé à marcher sur les traces de son cousin Bernard, qui est toujours le modèle des officiers d'artillerie. Yves s'est engagé le 19 mai, et a déjà une jolie tournure militaire. « Si l'occasion se présente, m'a-t-il dit, je me ferai volontiers casser la tête pour le Pape, ça ne fera pas un pli ; mais auparavant je tâcherai de couper quelques oreilles. J'étais élève des Jésuites l'an dernier, et voici que je garde un de leurs collègues aujourd'hui : c'est curieux, n'est-ce pas ? »

Nos jeunes recrues sont enchantées d'être à *Mondragone* ; plusieurs Pères comprennent notre langue, quoique, à la vérité, pas un seul ne soit Français (1). Au retour de cette excursion et après la fameuse

(1) Madame la vicomtesse Yves de Quatrebarbes a bien voulu nous communiquer plusieurs lettres écrites, de Rome, par son mari, qui a succombé, depuis plusieurs années déjà, à une maladie occasionnée par ses glorieuses fatigues. Une de ces lettres fait précisément mention de *Mondragone*. En l'insé-

revue du 21, durant laquelle Madame des Coudrées a failli mourir de joie, j'ai songé à prendre mon essor vers l'antique Tarquinies, aujourd'hui Corneto.

A Civita-Vecchia j'ai trouvé le fidèle Angelo avec

tant ici, notre but est de prouver que les sentiments dont étaient animées les recrues de 1866, ne le cédaient pas en magnanimité à ceux des volontaires de 1860.

Frascati, 18 juin 1866.

MES CHERS PARENTS,

Je vous écris aujourd'hui de Frascati où nous nous trouvons quatorze soldats, un caporal et un sergent. C'est vendredi dernier que j'ai fait ma première étape. Elle n'était que de cinq lieues, mais en revanche mon sac pesait soixante bonnes livres. Quoi qu'il en soit, ça n'a pas trop mal été.

Nous sommes venus ici pour garder Messieurs les petits princes qui sont à Mondragone, chez les Jésuites. Nos bons Pères se sont dit que les brigands pourraient bien succomber à la tentation de faire main basse sur cette tendre jeunesse, afin de tirer des familles de grosses rançons, et nous voici les couvrant de l'ombre de nos carabines.

Mondragone est une villa superbe, ancien palais papal, appartenant maintenant au prince Borghèse. La façade seule de cet immense édifice est debout. Le prince Borghèse vient d'abandonner Mondragone aux Révérends Pères Jésuites pour cent ans, moyennant une redevance de trois livres de cire par an, et à la charge pour eux de faire les réparations.

O vicissitude mystérieuse des choses humaines !

L'année dernière, j'étais élève des Jésuites ; aujourd'hui, je les garde ainsi que leurs élèves. Qui s'en serait douté il y a seulement un an ?

J'ai monté hier ma première faction de dix heures à minuit. Dans le silence de la nuit, sur la cime de cette montagne, au milieu des chênes verts séculaires, en face de Rome dont les feux se distinguaient à l'horizon, je me suis pris comme mal-

son carrosse et deux vigoureux coursiers qui ont lestement franchi leurs dix-sept kilomètres. J'ai reçu de la part de toute la famille l'accueil le plus empressé, et j'ai inauguré avec Angelo et le comte

gré moi à rêver ; mon âme est tombée dans une sorte de contemplation indéfinissable, le sentiment de la grandeur et de la toute-puissance de Dieu, puis celui de la faiblesse de l'homme m'ont tour à tour pénétré. Jamais encore je n'avais été témoin d'un si beau spectacle.

Pendant mes deux heures de faction, pas le moindre bruit, sinon les cris des factionnaires répétant lentement aux intervalles marqués : « Sentinelles, prenez garde à vous ! »

Votre pensée, mes chers parents, s'est présentée à moi, cela va sans dire, et le cœur aussi bien que les lèvres ont prié pour vous.

Il n'y a pas un seul Père français ici, mais quelques Pères se font assez bien comprendre en notre langue. Le Père Procureur m'a fait faire la connaissance d'un élève qui était l'an dernier à Vaugirard.

Lamy de la Chapelle fait partie du détachement de Mondragone, c'est un excellent camarade. Dans sept ou huit jours nous regagnerons Velletri, où vous pourrez toujours m'adresser vos lettres.

Me voici loin de vous, mais je suis très heureux parce que je fais tout ce que l'on me commande ; je dors, je ris, je chante, peu soucieux du lendemain.

Tâchez de nous envoyer des recrues.

C'est le moment de venir pour les jeunes gens qui n'ont rien à faire, et il y en a tant dans la Mayenne qui traînent leurs jours dans l'ennui et dans l'oisiveté ! Ils devraient bien travailler un peu pour le Saint-Père, maintenant si malheureux. Quand on est catholique, c'est bien le moins qu'on se sacrifie pour la défense de la plus grande et de la plus sainte de toutes les causes. Pour moi, je sais qu'avec la grâce de Dieu, je verserai mon sang jusqu'à la dernière goutte, résolu que je suis à marcher, jusqu'à ce que les forces m'abandonnent.



Mondragone.

et la comtesse de Bruschi, une ravissante petite vie de flâneur occupé. Angelo m'a logé dans la chambre de feu son père, voisine de la sienne.

Le soir, après notre visite au Saint-Sacrement à la cathédrale, nous faisons dévotement nos prières dans mes appartements, puis, après la prière, nous lisons, chacun à tour de rôle, un chapitre d'*Imitation*. Pour me donner plus de dévotion et me faire m'endormir sur de graves pensées, Angelo tire d'une petite armoire une magnifique tête de mort, luisante comme l'ivoire, et la dépose religieusement sur une nappe bien blanche, entre deux flambeaux. C'est la tête d'un de ses amis : « J'é l'ai aimé autant que toi », m'a-t-il dit, la première fois qu'il m'a fait la surprise de ce crâne, « il n'était pas taquin comme tu es. Lorsqu'il mourut, on l'enterra dans la *chiesa del purgatorio* (l'église du purgatoire), qui est aussi la sépulture de ma famille ; et quelques mois après, m'étant entendu pour cela avec le *custode* de l'église, j'ai levé, une belle nuit, la pierre qui recouvrait mon ami, et j'ai emporté sa tête dont je ne me séparerai jamais. »

Remerciez Dieu, car c'est lui qui m'a donné de tels sentiments, et si je viens à succomber dans un combat, regardez-moi comme le plus heureux des hommes.

Si nous ne devons plus nous revoir en ce monde, Dieu nous fera la grâce de nous trouver tous réunis dans la céleste patrie.

Votre fils qui vous aime tendrement,

YVES DE QUATREBARBES.

Qu'en dis-tu ? c'est une idée comme une autre. Si je meurs avant Angelo, il viendra me prendre *ma tête*, n'importe où elle sera, c'est entendu, et je ne demande pas mieux ; mais moi je ne me suis pas engagé à aller *chiper* la sienne pour me tenir compagnie. Ne m'accuse pas de *broder* : Angelo a déjà montré la tête de son ami à nombre de zouaves qui tous pourraient t'affirmer, sous la foi du serment, que je ne donne pas l'ombre d'une entorse à la vérité.

Chaque matin je sers la messe de mon pieux ami, car il l'est, c'est incontestable. Tous les samedis il jeûne et se prive de dessert en l'honneur de la très sainte Vierge, sauf en voyage, et tu ne l'y ferais pas manquer pour un canon.

Le comte et la comtesse Bruschi m'ont ouvert, à deux battants, les portes de leur superbe palais : promenade à cheval et en voiture, fins goûters, etc., etc. ; on a pour moi toutes les délicatesses. La vieille comtesse Bruschi est la bonté même ; sa fille Madeleine, sa joie et son orgueil, s'est faite Carmélite ici, il y a quinze jours. Je ne suis pas bien sûr que ce scélérat d'Angelo n'ait pas trempé un peu là-dedans, car il vous fourre volontiers les gens au couvent. Je m'ingénie donc à consoler la bonne comtesse comme je puis, ma tâche n'est pas trop difficile. Dans ce pays-ci, quand le bon Dieu a parlé, les parents lui font généreusement le sacrifice de leurs enfants, et la comtesse Bruschi, en dépit de sa tendresse pour sa fille, ne se plaint pas.

Mais mon tête à tête avec Angelo, la tête de son ami, ses frères, sa belle-sœur, une fort aimable, sainte et douce créature, et les nobles habitants du palais Bruschi, n'a pas duré longtemps.

J'avais à peine quitté Rome que M et M^{me} des Coudrées, Rabé et Villèle, qui avaient projeté d'abord d'aller prendre des bains de mer à Civita-Vecchia, m'ont télégraphié, pour savoir s'ils ne pourraient pas trouver à s'installer à Corneto. On ne pouvait pas se passer de moi, voilà la vérité. En moins d'une heure, Angelo et moi nous avons trouvé un appartement superbe capable de contenir deux cents hommes, fait marché avec un restaurant, et vite une dépêche disant : « Pouvez venir, installation superbe, plage à deux pas ». Tout était vrai dans cette dépêche, même la plage à deux pas, en entendant par deux pas, deux milles et même davantage, c'est-à-dire une petite lieue.

A peine la dépêche partie, je dis à Angelo, vraiment pris de je ne sais quel délire d'*allegria* : « *Canonico del mio cuore*, ce n'est pas tout ça, il s'agit maintenant de trouver un moyen de transport pour la mer. » Bientôt, nous étions face à face d'un assez vaste *carrettino* non suspendu, et d'un grand diable de cheval dont je n'ai jamais vu le pareil, taillé comme les chevaux de bois qu'on donne aux enfants pour leurs étrennes : figure-toi un câble sur quatre grandes perches. — Eh bien ! mon vieux, dis-je au patron, ce n'est pas l'embonpoint qui peut retarder

ses élans, à ton coursier ! — « *Può ridere, signore, ma vedrà che di fatto cammina bene.* Vous pouvez rire, *signore*, mais vous verrez que de fait il marche bien. — C'est bon, tiens-toi prêt pour quatre heures, nous l'essaierons. » A ce moment il en était trois. Comme nous nous trouvions devant l'hôpital et qu'il faisait une chaleur carabinée, Angelo me dit : « Entrons, le Père infirmier (un Père de Saint-Jean-de-Dieu) qui est mon grand ami, va se faire un plaisir de nous servir *una bibita* de vinaigre, d'eau et de sucre : c'est très rafraîchissant. » Le bon Père, aimable à lui tout seul comme les trois Grâces réunies, nous présenta immédiatement le fameux breuvage. Pour le remercier, je trouvai gentil de l'inviter à venir à la mer avec nous. Accepté, et à quatre heures *in punto*, en route tous trois, c'est-à-dire tous quatre en comptant le *vetturino* : cinq en tout, si tu veux comprendre le grand diable de cheval. Voilà que cet imbécile de *vetturino* (il s'appelle *Scipione*, un grand nom, aussi grand que son cheval) part d'emblée au grand trot, en descendant une côte d'un raide, mais d'un raide!... La grande haridelle démenait ses *perches* dans la perfection. « N'ayez pas peur, il ne butte jamais, nous criait notre automédon, tandis que nous dégringolions avec une vitesse vertigineuse. Angelo et le Père étaient ravis, moi je voyais avec terreur que nous arrivions au bas de la côte où la route tourne à angle droit. Ça n'a pas fait un pli : et en un clin d'œil, *carrettino*, bêtes et gens, nous nous som-



Palais Bruschi.

mes trouvés sur la route séparés les uns des autres par plusieurs mètres de poussière étrusque. — *Son morto, proprio morto!* s'est mis à crier le pauvre Père de toutes ses forces. En moins de temps que je n'en mets à te l'écrire, Angelo, *Scipione* et moi nous étions debout, l'entourant. Angelo avait sa soutane horriblement déchirée, mais pas de contusion; *Scipione* et moi n'avions ni contusion ni déchirures; le *carrettino* et le grand diable de cheval étaient intacts comme nous : c'est pourquoi le fou rire nous a pris, mais un fou rire qui a duré deux heures. Le Père ne riait pas, lui, mais plus il gémissait et se lamentait en criant : « *Son morto, proprio morto* », d'une voix qui n'avait rien de mourant, plus notre fou rire croissait. Nous l'avons relevé toujours en riant; sa soutane faisait plus de cinquante morceaux; c'en était fini avec la mer pour ce soir-là. Le pauvre vieux une fois étendu dans le *carrettino*, nous avons remonté à Corneto au pas et installé le vénérable éclopé dans son lit de l'hôpital, où le voilà cloué pour un bon mois, condamné à faire des actes de patience. Il n'a rien de cassé, mais il est contusionné des pieds à la tête; nous lui avons accroché au plafond trois ou quatre cordes avec des bouts de bois, à seule fin qu'il puisse se soulever plus commodément. C'est un beau spectacle : chaque fois que je le visite, je lui dis que ça ressemble au grément d'un navire; ça ne le console pas du tout, et je crois bien qu'il ne me pardonnera jamais sa culbute. Au fond, j'aime mieux

que ça lui soit arrivé qu'à M^{me} des Coudrées, qui aurait été capable de se tuer sur le coup. Les femmes, ça tombe si mal, quand ça tombe ! Lorsque cette excellente baronne s'en est allée pour la première fois à la mer, traînée par le grand cheval et ignorant notre accident, je n'étais qu'à demi rassuré ; mais cette fois je me suis mis près du cocher et nous avons descendu au pas jusqu'à la plaine.

29 juin (fête des SS. Apôtres Pierre et Paul).

Il est bien clair qu'Angelo et moi nous n'avons rien eu de plus pressé que d'introduire nos amis dans le palais Bruschi. Il s'est découvert, en moins de dix minutes, que la jeune comtesse Bruschi, qui a été élevée plus à Paris qu'ailleurs, et M. et M^{me} des Coudrées ont des parents communs : aussi nous a-t-on fêtés et gâtés sur toute la ligne. Ce palais Bruschi est merveilleux ; malheureusement, comme tous les palais italiens, il est enclavé, je dirais presque enseveli dans la ville, entouré, malgré cela, de superbes jardins ; mais l'ensemble n'a pas l'aspect grandiose que lui donnerait son isolement en dehors des murs, sur les pentes d'une belle colline, par exemple de celle où se trouvent, non loin d'ici, les restes de la ville de Coriolan (*Coriules*, l'antique capitale des Volsques).

Jamais je n'ai mené aussi bonne vie. Chaque matin nous entendons la messe. C'est Angelo qui

est le grand directeur spirituel de la bande, sauf de moi. Ils ont déjà fait deux fois tous quatre leur acte de *repentissement*, comme il dit, à ses pieds. La première fois que l'excellent M. des Coudrées a entendu Angelo le lui intimer, il a fondu en larmes. Moi, j'ai beaucoup hésité, mais le courage m'a manqué ; du reste, depuis longtemps je me confesse en italien, et les confesseurs ne manquent pas.

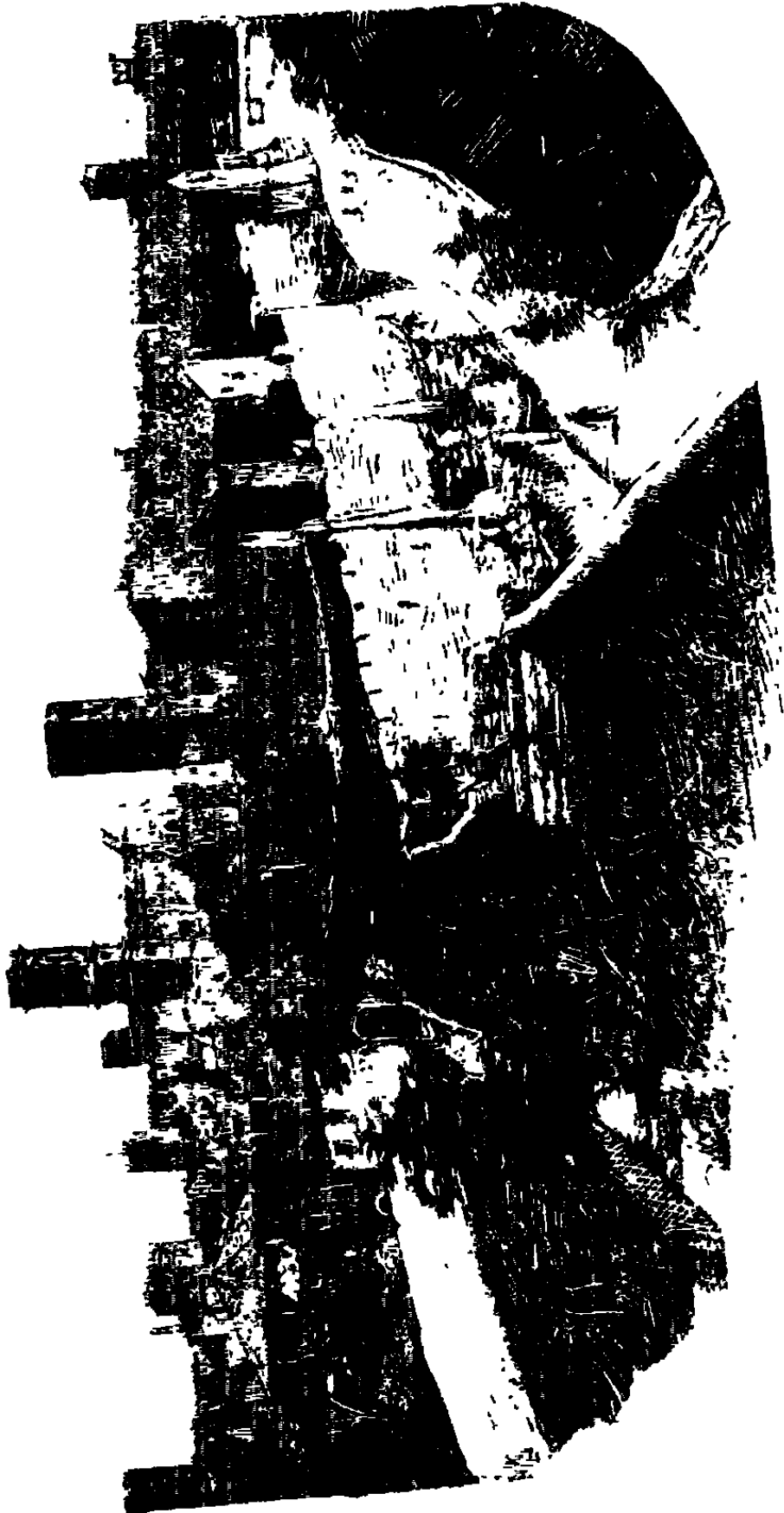
Les frères d'Angelo nous ont fait visiter par le menu l'immense nécropole étrusque qui touche la ville. On ne peut rien voir de plus curieux ni de plus intéressant après Pompéï et Herculanium. Les fouilles opérées par ordre du prince de Canino ont amené du premier coup la découverte de six cents hypogées et d'un grand nombre de vases, mosaïques, figurines, semblables à celles d'Égypte ; de peintures fraîches comme si elles étaient d'hier, de plusieurs temples étrusques, de thermes, etc., etc...

Les fouilles se continuent ; les Marzi, qui possèdent maintenant une certaine étendue de ces terrains, ont fouillé à leur tour et trouvé des choses superbes, par exemple le magnifique vase dont ils m'ont fait cadeau en 1862.

Henri de Villèle, Bébé et ses parents étaient dans une admiration enthousiaste. Nous avons vu des franges d'or de chlamydes accrochées encore à des clous, que la rouille n'avait pas entièrement dévorés. Il faudrait des mois pour visiter, un par un, tous ces curieux caveaux ; nous n'avons vu que les plus remarquables.

Le comte Bruschi m'a *regalato*, comme on dit ici, c'est-à-dire m'a donné en présent un très beau scarabée trouvé devant lui dans une fouille. C'est un bijou de prix : j'ai cru devoir en faire hommage à M^{me} des Coudrées pour reconnaître ses innombrables bontés à mon égard. Ce n'est pas sans peine que j'ai pu la déterminer à l'accepter. « C'est indigne à moi, m'a-t-elle dit, d'en priver madame votre mère ou vos sœurs. » Il a fallu toute mon éloquence pour la convaincre que notre vase étrusque était de bien plus grande valeur que ce scarabée, et que nous devons nous en contenter. Ça l'a fait rire, elle m'a appelé vilain zouave, et tout a été dit.

Les frères d'Angelo nous ont menés un matin, monsieur des Coudrées et moi, visiter leurs troupeaux et leurs exploitations. Il n'y a pas eu moyen de faire démarrer Rabé, pas plus que saint Henri de Villèle : tant pis pour eux, car ils ont manqué là une étude de mœurs des plus intéressantes. Nous avons vu sur les terres de la famille Marzi quatre cents bœufs et vaches, une quantité innombrable de moutons et cent cinquante chevaux. Deux machines à battre venues de Toscane fonctionnaient, servies par une quarantaine de personnes. Le blé est tout petit, mais d'excellente qualité ; l'avoine m'a semblé plus belle comme grosseur ; monsieur des Coudrées a pris des échantillons. J'ai bien pensé à toi dans cette excursion, mon cher papa ; aurais-tu jubilé ! Les bras coûtent très cher : chaque travailleur, homme ou



Cornucopia.

femme, a par jour, en ce moment, trois litres de vin, quatre pains, une livre de fromage et une livre d'huile, plus vingt sous; tu vois que ce n'est pas pour rien. « Mais, malheureuses, ai-je dit aux femmes, comment pouvez-vous boire tant de vin? — Eh! *il sudore, signore!* — C'est la vérité que tout ce monde-là ruisselle de sueur du matin au soir, en moins de cinq minutes un verre de vin est évaporé, et il n'y a pas moyen de marcher sans ce stimulant. Par l'horrible chaleur qu'il fait, cette corvée du battage du blé est épouvantable.

Notre charmant compatriote, monsieur Léon du Martray, se met tout entier à ta disposition pour recevoir et me faire parvenir tout l'argent que tu voudras bien lui expédier. Adresse: Monsieur du Martray, lieutenant au 85^me régiment de ligne, Corso, 267, 2^o P^o Rome.

Tu crains, me dis-tu, mon cher papa, que ma permission actuelle ne m'empêche d'aller vous voir. Que veux-tu? A la guerre comme à la guerre, nous nous reverrons quand le bon Dieu voudra. Ce n'est pas le moment de s'absenter, mais bien de demeurer ferme au poste. Voilà les *chers* Piémontais qui se font rouler par l'Autriche, ce n'est pas malheureux.

A Rome, j'ai vu Monsieur l'abbé Hubert, de Nantes, et aussi l'abbé de Couëtus auquel j'ai même servi la messe à la *Chiesa Nuova* (Saint-Philippe-de-Néri).

Amand de Lépertière et son ami lord Collingdrige m'ont fait leur visite comme il était convenu.

Lord Collingdrige, que monseigneur de Ségur vient de me recommander d'une manière toute spéciale, est un jeune homme parfait, et le petit Amand s'est choisi là un rude ami.

J'ai eu la chance de rencontrer aussi Louis Berthelot de la Glétais, un joli zouave, bien sûr ; puis il y a de la gaieté et de la générosité là-dedans : celui-là est non seulement content de son sort, mais ravi. Ah ! nous avons de braves enfants à l'heure qu'il est : et, si Dieu veut encore du sang, le bataillon en aura de pur à lui offrir.

Sur ce, je vous embrasse du meilleur cœur.

HENRI.





Porta Fiorentina.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME LETTRE

Padre Atanasio. — RINCAGE ANTIFÉBRILE. — DEVANT VETRALLA. — LA VILLE DE SAINTE ROSE. — *Casa Giustini.* — LE LIEUTENANT RADIGUET. — *L'Angelo Custode.* — LE COLONEL DE FÉRUSSAC. — EAU ET VIN DE VITERBE. — FORCE DE L'HABITUDE. — UN VAIN MOT. — NOUVELLES DU PAUSILIPPE. — PATRIARCHE D'ETHIOPIE. — LE CORPS DE SAINTE ROSE. — VOLEUR PINCÉ. — MIRACLE DE L'ONGLE. — CLÉMENTCE PONTIFICALE. — LA QUERCIA. — COULÉ A FOND. — NOUVEL EXPLOIT D'ANDREOZZI.

Viterbe, 23 juillet 1866.

DEPUIS le très laconique petit mot que je t'ai écrit pour te souhaiter la saint Henri, mon cher papa, je ne t'ai rien envoyé de la grande ville de Viterbe. C'est le 4 juillet, au soir, que j'ai dit adieu à mes amis de Corneto. Ça

n'a pas été plus gai qu'il ne faut : j'aurais bien voulu es colloquer dans la diligence de Viterbe, derrière ou devant deux Pères Carmes, *Padre Atanasio* et *Padre Eugenio*, entre lesquels je me trouvais enchâssé. Pendant les cinq premières minutes et après que le postillon a eu fouetté ses chevaux, j'ai piqué une *muette* qui se serait peut-être prolongée si *Padre Atanasio*, une vraie belle et vénérable tête de Carme, ne m'eût pas tapé sur l'épaule. « *Ma cosa vuol dire, sta tutto malinconico!* » A une aussi aimable remontrance il a bien fallu répondre sur un ton demi joyeux ; en assez peu de temps, les Pères ont vu que je n'étais pas un trop profond scélérat, et dès lors la conversation, qui a duré toute la nuit, a été tout amicale. Je dis bien toute la nuit, car nous ne sommes arrivés en la ville de sainte Rose que vers six heures et demie le lendemain matin. Aux environs de Vetralla, vers minuit, je me suis senti des douleurs d'entrailles assez vives ; le brouillard était très intense. Quelques gorgées de *marsala* dont les deux Pères Carmes avaient eu soin de se munir pour se rafraîchir la bouche de temps à autre, m'ont fait du bien. A l'entrée de la *via Nuova* à Viterbe, je suis descendu, sur le conseil des Pères, en leur couvent. Et maintenant nous allons dire la messe, fit le Père Athanase qui était le supérieur. — « *Ma caro padre, ai-je riposté, anche lei e padre Eugenio hanno bevuto del marsala questa notte?* » Mais, cher Père, le Père Eugène et vous, vous avez bu du Marsala cette nuit?

— *Mica una goccia*. Pas une seule goutte ; à la vérité, nous nous sommes rincé la bouche avec du marsala, mais en nous gardant bien de l'avaler ; c'est une précaution qu'il est nécessaire de prendre la nuit, pour se garantir contre les miasmes, et partant contre la fièvre. Au premier moment j'étais tué, car je ne suis pas théologien, moi ; toutefois j'ai servi sans hésitation la messe au Père Athanase. Moins d'une heure après, sur son indication, j'étais installé dans la petite chambre d'où je t'écris, chez une excellente famille, les *Giustini, via Nuova, 125*, à cinq minutes du couvent. Détail curieux, quatre jours auparavant, un de mes anciens condisciples de Vannes, Ernest Radiguet, lieutenant d'infanterie, quittait cette chambre et Viterbe. On m'a dit toute sorte de bien de lui, je regrette de ne l'avoir pas rencontré.

Viterbe est une vraie ville, avec une enceinte de murs, des tours et des portes ; les rues sont pavées de larges dalles de lave, et le chiffre de la population doit bien atteindre vingt mille habitants. Il y a deux hôtels principaux, l'*Aquila nera* et l'*Angelo Custode*, un peu moins cossu que le premier où je prends ma pension. Le vin est excellent et pour rien ; en raison de mes rhumatismes et pour obéir au médecin, je n'en prends qu'en très petite quantité ; mais, en revanche, mes chers compatriotes du 71^e de ligne, dont le colonel est M. de Férussac, le boivent sans eau et sans compter les verres. Songe donc que, pour trois sous, ils ont une grande carafe

d'un vin doré comme un rayon de soleil ! Leur solde leur suffit presque pour s'humecter le palais, tant qu'ils veulent. Eh bien ! tu me croiras si tu veux, ils ont tellement pris l'habitude de ce charmant petit vin, qu'ils se connaissent, eux et le vin, et ne se grisent plus du tout.

Moi, je fais mes délices, à l'intérieur, de l'*acqua acetosa*, eau ferrugineuse alcaline, et, à l'extérieur, de l'eau sulfureuse dont le gouvernement arrose gratuitement et abondamment mes douleurs rhumatismales. Grâce à ce traitement aqueux, je vais sans doute me prémunir à tout jamais contre les fièvres, et s'il y a un coup de collier à donner d'ici deux mois, je vais être frais, dispos, leste et vigoureux *comme un singe*. Que va-t-il arriver ? Je tremble un peu pour l'Autriche : ces coquins de Prussiens ont su aller vite. François-Joseph contraint de reprendre Napoléon III comme médiateur, ça n'est ni rassurant ni réjouissant. Quels sont les desseins de Dieu, je l'ignore ; mais je crains qu'il ne veuille encore nous châtier, et pourtant j'espère toujours dans les dernières batailles de l'Autriche. On dirait vraiment que le bon droit n'est plus qu'un vain mot qui porte malheur. La Révolution envahit le monde. Si nous devons avoir une guerre européenne, je l'appelle de tous mes vœux et le plus tôt possible, car je ne vois plus d'autre moyen de purification pour la terre. En vérité, les taches d'iniquité qui la couvrent, ne peuvent plus se laver qu'avec le sang.

Quel sera notre rôle au milieu de ce cataclysme ? Il est bien difficile de le prévoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que Dieu ne nous abandonnera pas, et que nous autres, commandés par le Pape, nous sommes sûrs de marcher toujours droit.

M. et M^{me} des Coudrées sont demeurés à Corneto quelques jours seulement après mon départ, puis ont repris le chemin de France. Villèle et Bébé les ont accompagnés jusque sur le *Pausilippe*, le mouchoir à la main et la larme à l'œil ; je me figure que les adieux ont dû être déchirants. J'ai déjà reçu une délicieuse lettre de M^{me} des Coudrées, qui a tenu à m'écrire de Livourne, à bord du *Pausilippe*, pendant que le paquebot faisait escale. Nos chers voyageurs étaient en parfaite santé, et ravis de leurs compagnons de route, Monseigneur Pie et Monseigneur de-Dreux-Brezé ; de plus, la mer était superbe.

La suite à demain.

24 juillet. Ma vie s'écoule bien tranquillement ici. Chaque jour, des lettres de Villèle, de Rabé et d'autres amis, viennent me surprendre. J'y réponds une heure après déjeuner, puis je fais la sieste, je lis, je dîne, je me promène et passe la soirée chez un zouave, M. Dominique de Beaurepaire, qui a été fort malade et ne peut encore sortir. Le matin, je pars pour le bain à cinq heures et quart ; il y a une demi-heure de voiture de Viterbe à la *Solfatarra*. Vers huit

heures, je suis de retour, je passe par la poste, puis je satisfais ma dévotion dans quelque église. C'est Sainte-Rose qui a mes préférences. Angelo m'ayant donné de superbes lettres de recommandation pour les religieuses du couvent en général et pour une d'entre elles en particulier, qui a eu l'honneur de voir le jour à Corneto, j'ai été reçu comme un patriarche d'Ethiopie. Je vais à la grille tant que je veux, et ces bonnes Sœurs, qui sont toutes charmantes et fort bien élevées, rivalisent d'attentions fines pour mon humble personne. Angelo a dû dire dans ses lettres que j'étais une quasi-incarnation de la vertu, de l'héroïsme, du courage, que j'avais été déjà plusieurs fois martyr, etc., etc. Sa protégée, qui m'a charmé par sa bonne humeur, m'a fait présent d'une rose superbe. Le bouton de cette précieuse rose est un reliquaire contenant un morceau de l'habit de sainte Rose. L'authentique tient au pied de la rose par une faveur rose aussi : c'est charmant, j'en fais hommage à mon excellente mère ; j'en aurai une autre pour M^{me} des Coudrées. C'est un peu fragile, mais j'emballerai bien le tout, et quelque partant pour la France s'en chargera.

Dès ma première visite, les bonnes Religieuses ont levé en mon honneur le voile qui recouvre le corps de sainte Rose. Le corps de cette illustre vierge, morte à dix-sept ans, après une admirable et sainte vie que je viens de lire, est intact et souple comme de son vivant. Avec une permission spéciale du Sou-

verain Pontife que j'ai demandée, mais que je ne suis pas sûr d'obtenir, on peut franchir les grilles, s'agenouiller près du saint corps, prendre la main de la sainte, la soulever et la porter à ses lèvres.

Quoique parfaitement flexible et intact, le corps est devenu presque noir à la suite d'un incendie qui a consumé, en je ne sais quelle année, la châsse d'or et d'argent le renfermant. L'ardeur du feu fit fondre les bijoux précieux qui couvraient le saint corps, mais le respecta. Seul, un ongle de l'index d'une des mains est blanc comme l'ivoire. Les religieuses m'en ont donné la raison, elle est curieuse, et plusieurs fois depuis lors, encore ce matin, j'ai considéré cet ongle avec attention. Un grand seigneur hongrois, si j'ai bien compris la petite sœur de Corneto, ayant lu, tout comme moi, la vie de sainte Rose de Viterbe, se sentit pénétré de la plus vive dévotion, encore tout comme moi, envers elle. Comme il jouissait d'une immense fortune, il se résolut d'élever à l'honneur de sa chère Sainte une magnifique église. Mais cette église, il fallait l'enrichir d'une relique de sainte Rose : c'était bien le moins. Il fit des démarches *ad hoc* ; on lui répondit qu'il était défendu de distraire la moindre parcelle du saint corps. Notre dévot de sainte Rose ne se tint pas pour battu. Immédiatement il prit le chemin de Rome, arriva à Viterbe, s'agenouilla devant la châsse miraculeuse, observa, sans mot dire à personne, les barreaux de fer de la grille qui en défendaient l'accès, puis, le soir venu, se blottit, sans avoir

été remarqué, dans un confessionnal. Le gardien ferma les portes comme de coutume, vers neuf heures, et s'en alla. Vers onze heures, lorsque le monastère et toute la ville étaient plongés dans le plus profond sommeil, ce confesseur d'un nouveau genre, sortant de sa boîte, battit le briquet, se donna de la lumière et s'approcha, en marchant sur la pointe des pieds, des fameux barreaux de fer. Les petites scies dont il s'était muni, étaient si bonnes, qu'il eut bientôt ouvert sa brèche, sans avoir été entendu d'âme qui vive. Tu peux facilement te le représenter s'agenouillant dévotement devant la Sainte, lui baisant respectueusement les mains et lui tenant à peu près ce langage : « Ma chère sainte Rose, mon intention n'est pas du tout de vous abîmer, je n'entaillerai donc pas votre chair virginale, permettez-moi seulement de vous arracher un ongle. Un ongle, c'est si peu de chose ! Si vous ne me vendez pas, personne ne s'apercevra de sa disparition. » Ce disant, il se mit à tirer, à l'aide d'une pince, sur l'ongle qu'il convoitait. Aussitôt le sang commença de couler en abondance, puis derlin, dindin, derlin dindin, toutes les cloches du monastère aussi bien que celles de la ville se mirent à sonner à la fois... Tu devines le reste : mon homme fut pris en flagrant délit par les bonnes Sœurs, et peu s'en fallut sans doute qu'elles ne lui fissent un mauvais parti. Le sang de la plaie ne cessant de couler, on en remplit plusieurs ampoules. L'audacieux et pieux voleur trouva sa grâce, paraît-il, devant le Pape de ce temps, qui, après l'avoir

relevé de l'excommunication, lui abandonna le saint ongle arraché, en l'autorisant à l'exposer et à le faire vénérer dans son église. Mais un autre ongle a poussé à la place; seulement, comme le bon Dieu n'était pas du tout tenu de le faire croître noir, pour qu'il fût à l'unisson des autres, il l'a laissé venir blanc, afin que cette blancheur immaculée témoignât, à elle seule, dans les âges à venir, et de la véracité du larcin et de l'authenticité du miracle.

Sainte Rose, âgée seulement de trois ans, ressuscita une femme morte, c'est parfaitement prouvé; à plus forte raison, il ne dut pas lui coûter beaucoup d'obtenir du bon Dieu ce miracle de l'ongle qui me frappe extrêmement, parce que je l'ai sous les yeux.

Je ne puis me lasser de venir prier dans cette église, devant laquelle je passe, du reste, forcément plusieurs fois le jour. Le couvent des Pères Carmes et celui des Dominicains de la *Quercia* m'attirent également. A celui des Carmes je fais de longues et profitables causeries avec *Padre Atanasio*, qui a bien voulu se constituer le père de mon âme. J'aime tout en lui, son nom d'abord, parce que c'est celui de mon commandant, ensuite sa douceur, sa gaieté, sa belle taille, jusqu'à son grand chapeau blanc qui lui sied à merveille, car les Pères Carmes portent des chapeaux blancs ici, tout comme les meuniers à Paris, pour se couvrir la tête.

L'église du célèbre couvent de la *Quercia*, en dehors des portes de la ville, est d'une belle architec-

ture ; je ne manque pas de m'y arrêter quand je vais me promener un peu plus loin, à Bagnaia, qui est comme le faubourg de Viterbe, du côté d'Orvieto. Les Pères nous ont déjà invités, M. de Beaurepaire et moi, à aller dîner avec eux le 4 août prochain, en la fête de saint Dominique, leur patron, et en même temps celle du vicomte de Beaurepaire. On n'y manquera pas.

Une des *signorine Giustini* m'apporte le journal ; une dépêche annonce que la flotte italienne a reçu un grave échec, que le vaisseau amiral a été coulé à fond, d'où je conclus que Persano est sans doute noyé. Demain nous aurons des détails, je les attends avec impatience.

25 juillet.

Le journal signale un nouvel exploit d'Andreozzi. Ce terrible personnage vient d'enlever à Partena, dans les environs de Sonnino, le signor de *Filippi* et son jeune fils, le médecin du pays, le prieur, c'est-à-dire le maire et le secrétaire de la commune, un petit coup de filet de cinq individus. Les rançons du médecin, du prieur et du secrétaire ayant été payées, Andreozzi les a relâchés ; mais la pauvre signora de *Filippi*, tout comme la femme du juge Milza, n'a pu, en aucune façon, fournir la somme exigée.

Andreozzi, pour stimuler sa bonne volonté et l'encourager à se procurer par tous les moyens possibles

l'énorme rançon, lui a envoyé les oreilles de son fils et de son mari ; la somme n'arrivant pas, le brigand les a égorgés, après quelles tortures ? Le journal ne le dit pas. Puis, avec son cynisme ordinaire, il a écrit à la veuve et mère infortunée pour lui faire part de la mort de son mari et de son fils, en ayant soin de lui indiquer, toutefois, dans quel ravin de la montagne elle trouverait leurs cadavres.

Patience, ce scélérat finira par être pris comme les autres ; bien que je ne sois pas cruel par tempérament, j'avoue que je ferais volontiers partie du peloton d'exécution qui le fusillera.

Voici venir les vacances, c'est-à-dire le beau temps de Kerguenec. Pas trop de chutes de voiture, surtout pas de noyades. Embrasse toute la maisonnée pour moi, mon cher papa ; amitiés aux voisins, respects au clergé, et toujours à toi, avec ma respectueuse et filiale affection.

HENRI.






QUATRE-VINGT-ONZIÈME LETTRE

SUR LA ROUTE DE LA *Quercia*. — ACCÈS SOLENNEL. —
BUVEUR D'EAU. — EXCELLENTE DISPOSITIONS. — BONS
MÉDECINS DE VITERBE. — GALONS DE SERGENT. — COUP
D'ŒIL A *Passo di Correse*. — ALLIANCE DE CHOIX. —
MORT DE CASIMIR DUC DE BLACAS. — CE QUE VOUDRAIT
MONSEIGNEUR DE SÉGUR. — ACTIONS DE GRACES A SAINTE
ROSE DE VITERBE.

Rome, 4 septembre 1866.

 EST d'une chambre louée en commun par
Maurice du Bourg et par Rabé à Rome,
que je vais pouvoir te parler de ma pré-
cieuse santé, mon cher papa, un peu plus
au long que dans les deux derniers bulletins très
laconiques expédiés de Viterbe, aux dates des 13 et 27
août. N'aie pas peur, je suis tout ce qu'il y a de plus
vivant et en pleine convalescence ; mais maintenant
que le danger est passé, je puis t'avouer franchement
que j'ai failli m'en aller *tra i più*, c'est-à-dire *ad
patres*.

Le 3 août au soir, il y a déjà un mois, je revenais
tranquillement de flâner avec monsieur de Fumel

sur la route de la *Quercia* et de *Bagnaia*, lorsqu'en passant devant l'hôtel de l'*Aquila nera*, presque à l'entrée de la ville, je me sentis un violent frisson me labourer le dos dans tous les sens. « C'est la fièvre qui vous prend, me dit mon lieutenant : je m'en vais vous *portare* (vous conduire) *a casa*, chez vous. » L'accès fut solennel et dura vingt-quatre heures. Le docteur le qualifia d'accès de fièvre rhumatismale, me disant que j'avais abusé des bains sulfureux et bu trop d'eau. Eh bien ! mon bonhomme, me suis-je dit à moi-même sans hésiter, te voilà bien avancé d'avoir fait de la mortification en te sevrant du joli vin aux reflets chatoyants de Viterbe et de Montefiascone (car Montefiascone et Viterbe se touchent à peu près comme Guérande et le Croisic) ; te voilà fixé pour l'avenir. L'eau ça ne rend pas seulement méchant ! ; par-dessus le marché ça donne la fièvre. Enfin l'intention était bonne.

Je me suis vite remis de cet accès et ai repris mes bains, moins chauds et moins longs, d'après le conseil du docteur. Le jour de l'Assomption, quelques petits frissons m'ont averti d'avoir à me tenir sur mes gardes. Pour ce qui est de l'âme, grâce à mes visites au Père Athanase et à sainte Rose, j'étais alors en dévotion, comme je ne le serais sans doute jamais plus de ma vie, et, ma foi, je me demande maintenant pourquoi le bon Dieu ne m'a pas cueilli comme une tendre fleur. Je n'aurais plus mal aux dents et j'étais si bien disposé ! Donc, le 17 août, j'ai été repris, mais

cette fois, d'aplomb. Trois accès, d'*unaperniciosa soporosa*, c'est-à-dire pernicieux soporeux, m'ont réduit à toute extrémité. J'ai déliré sur une grande échelle, pas assez pourtant pour ne pas me rappeler que j'aurais voulu me casser la tête contre le mur, tant j'y avais mal, que le Père Athanase m'est venu voir et que j'ai été soigné aux petits oignons par la *signora Giustini* et ses filles. Je serais ingrat d'oublier un brave zouave flamand nommé Depotter, qui ne m'a pas quitté d'une semelle et que je vois encore confusément disant son grand chapelet et versant des larmes d'attendrissement sur mon sort. Monsieur de Fumel, pris lui-même de la fièvre, mais moins vigoureusement, s'est levé deux fois pour venir me voir.

Deux médecins, l'un d'eux une célébrité médicale des Etats pontificaux, appelés dès le début par la *signora Giustini*, m'ont traité énergiquement. J'ai pu fort heureusement avaler trois grammes de quinine entre le second et le troisième accès ; sans cela, j'étais fumé. Je ne suis pas encore très vaillant ; mais enfin je tiens debout, et je puis supporter un bon quart d'heure de marche.

En même temps que la fièvre, les galons de sergent sont venus s'abattre sur ma personne. « Je serais doublement heureux, mon cher ami, m'écrivait Charette, en m'annonçant cette nouvelle, si cela pouvait vous rapprocher de moi. » De sergent à officier il n'y a qu'un pas, et ce pas se franchira facilement et prestement, puisque notre effectif augmente chaque jour.

C'est pourquoi, j'ai moins envie que jamais de quitter la partie. Les médecins de Viterbe m'ayant assuré que *l'aria fina* de Subiaco m'aurait vite rendu mes forces, je vais m'y faire voiturer, dès que Rabé, qui doit venir me quérir, sera arrivé.

Je me fais une joie d'enfant de revoir les amis, Sainte-Scholastique et fra *Pietro*, le frère qui sert les étrangers, dont je dois t'avoir déjà parlé.

Monsieur de Fumel et moi nous avons pu revenir ensemble *l'un portant l'autre*, par Orte, où nous avons pris le chemin de fer. La ligne passe par Ponte Correse, qui est une station. Quels yeux j'ai ouverts pour bien considérer à nouveau ce fameux pont ! Il est toujours à la même place ; j'ai parfaitement reconnu l'endroit où j'étais allé puiser de l'eau, le 24 janvier 1861, pour en remplir la bouteille du père Morlais.

A peine ai-je eu abordé ici, que M. de Martray, qui l'a su je ne sais comment, s'est empressé de venir me saluer et m'a obligé d'accepter un superbe déjeuner chez Bedeau. Selon son habitude, il a été l'amabilité même ; j'irai le remercier demain.

Le commandant va disparaître sans doute un petit mois, pour aller marier, en France, son frère Alain avec M^{lle} Madeleine de Bourbon-Busset. Le père de la mariée est le frère de M. de Bourbon-Chalus, notre capitaine d'état-major. Ne connaissant aucun empêchement à ce mariage, je n'y ferai point la moindre opposition. Alain est un si bon garçon, que nous

nous réjouissons extrêmement pour lui, de cette belle alliance.

Arthur de la Tocnaye, me sachant à Rome, est venu en toute hâte de Velletri, voir quelle réduction la fièvre pernicieuse avait bien pu faire de moi, et m'offrir ses services pour le cas où j'en aurais eu besoin. C'est toujours le même dévouement. Ah ! nous ne nous lâchons pas, nous autres, quand la maladie vient nous ravager. Arthur m'a dit que dame fièvre avait fait des siennes, à Velletri. Une de ses victimes a été Casimir de Blacas, engagé du 9 juin dernier, et que j'avais vu à la Minerve comme il arrivait. C'est le 26 juillet, en la fête de sainte Anne, qu'il a rendu son âme à Dieu ; ouvrier de la dernière heure, il a reçu, sans tarder, sa récompense. Son oncle, M. le comte des Cars, avait été mandé à Velletri dès le début de la maladie. Lorsque tout espoir de guérison a été perdu, M. des Cars a demandé à l'aumônier s'il n'était pas de son devoir de prévenir son neveu de sa fin prochaine. « La vraie charité, a-t-il dit, c'est de faire aux autres le plus de bien qu'on peut. Ce serait mon fils, que je voudrais moi-même l'avertir ; il est venu ici pour mourir, s'il était besoin. Eh bien ! il faut qu'il comprenne qu'il meurt pour l'Église et que le bon Dieu accepte son sacrifice. »

Casimir de Blacas s'était déjà confessé et avait communiqué avec une ferveur qui avait profondément touché et les Sœurs et les autres témoins de cette scène ; il était donc bien en règle ; toutefois, lorsque

son oncle lui eut demandé s'il ne serait pas bien heureux de voir le bon Dieu, il a répondu : « Oh ! oui, mais il faudra auparavant passer par le purgatoire. » M. l'abbé Daniel lui a donné à entendre que le purgatoire n'était pas fait pour les zouaves qui mouraient comme lui, à la fleur de leur âge, pour le Vicaire de Jésus-Christ ; que c'était là la charité parfaite, et qu'il n'y a point de place en purgatoire pour la charité parfaite. Après s'être confessé de nouveau avec une humilité admirable, il reçut l'extrême-onction. Le colonel, le commandant, le capitaine de Troussures, le lieutenant de Vaulx, son cousin Charles de Chevreuse qui l'avait logé dans sa chambre, Louis Berthelot de la Glétais et Antonin La Peyrade se succédèrent à son chevet d'urantsa maladie et à la dernière heure, entourant M. le comte des Cars. C'est dans les bras de Louis Berthelot de la Glétais, qui soutenait le cher mourant pour qu'il pût respirer plus facilement, et qui s'était constitué son fidèle infirmier depuis plusieurs jours, que Casimir de Blacas a rendu le dernier soupir. La mort lui a été douce ; et tous ceux qui l'ont vu exposé sur son lit, après son heureux passage de ce monde à l'autre, ont trouvé qu'il ressemblait à saint Louis de Gonzague.

Au moment de mon premier accès à Viterbe, j'ai reçu une lettre de Monseigneur de Ségur. Je te l'envoie ; garde-la précieusement avec les autres.

« MON BIEN CHER HENRI,

« Ces quelques lignes te seront remises par un de mes anciens enfants de Stanislas, le bon Ludovic de Galembert, ton camarade au régiment des zouaves. Il te donnera de mes nouvelles et t'embrassera de ma part, sur les deux joues. Ta bonne lettre m'a bien intéressé ; je vais tâcher d'en faire un petit extrait, sans noms propres, afin de le publier dans le *Monde*, et d'aider un peu à dissiper des bruits que sèment la malveillance et l'ignorance.

« Voici de gros événements qui se préparent. Quoiqu'il arrive, ce sera gros. Ce que je crains, c'est que les ruses et ficelles diplomatiques des Italiens de Rome ne viennent à bout d'amoindrir la grandeur de la question romaine, et de persuader au Saint-Père d'essayer le système des concessions. Je fais des vœux pour qu'il y ait du sang pur versé pour cette sainte cause de la liberté catholique. « Le sang des martyrs, disait jadis Tertullien, est devenu la semence des chrétiens. » Il en serait de même maintenant : les défaites des fidèles sont de grandes victoires dont l'Église recueille les fruits en son temps. Si je connaissais M. le commandant de Charette, je lui écrirais pour le supplier de *supplier* le Pape de laisser *nos* zouaves accomplir jusqu'au bout leur sainte et glorieuse mission, de les laisser mourir, s'il le faut, avant que les Piémontais n'entrent à Rome.

Personne ne sait plus mourir aujourd'hui : c'est pour cela que tout croule.

« Sois toujours, non pas fidèle, mais très fidèle à Dieu et à son Vicaire. Fais du bien autour de toi par de saints exemples et de saintes paroles; communie souvent; garde ta chère âme toujours en bon état.

« Adieu, mon enfant. Je te bénis du fond du cœur, ainsi que Lelièvre, J. Trudelles, G. Guillon, Sicard, Poyet, etc., etc., tous mes bons enfants que j'embrasse et bénis avec toi.

« † L.-G. DE SÉGUR.

« Paris, 31 juillet 1866. »

Monseigneur de Ségur a raison : personne ne sait plus mourir aujourd'hui. On est, avant tout, conservateur de sa peau, et on se moque des zouaves du Pape. Mon engagement finit dans quelques jours; je vais m'empresser d'en signer un nouveau, et si je déloge jamais d'ici, ce ne sera que par force.

Les *pays* sont bien : j'ai vu hier Louis Berthelot de la Glétais, de plus en plus au troisième ciel et n'ayant pas envie d'être malade. J'ai eu, par lui et par Arthur, des nouvelles d'Amand de Lépertière; le petit bonhomme est, paraît-il, d'une énergie extraordinaire; mais les forces ne sont pas à la hauteur de son courage; toutefois il ne se plaint jamais.

Je souhaite aux écoliers et aux écolières de bonnes vacances. C'est aujourd'hui la fête de sainte Rose à

Viterbe. Il est hors de doute que je lui dois, ainsi qu'aux prières de ses sœurs, ma conservation. C'est l'opinion de *Padre Atanasio*, et je vous engage à la partager avec lui comme je la partage moi-même, en vous embrassant de tout mon cœur.

HENRI.





QUATRE-VINGT-DOUZIÈME LETTRE

ENCORE LA VIEILLE SIBYLLE. — LE DÉTACHEMENT D'AR-SOLI. — SÉPULTURE DU COMTE DE MIRABEAU. — GREFFE DU CONSEIL DE GUERRE. — LA SAINT-MAURICE. — DENTS QUI CLAQUENT. — PLUIE DE GALONS. — TÊTE DE BRETON. — DOUZE OREILLES COUPÉES. — DÉLIVRÉ PAR UN PATRE. — CONNIVENCE MANIFESTÉ. — L'ADORATION SPIRITUELLE DU TRÈS-SAINT-SACREMENT. — REMISE DU DRAPEAU PAPAL AU COLONEL D'ARGY. — L'IMPÉRATRICE DU MEXIQUE A ROME. — CIBLE ET COUVENT.

Subiaco, 26 septembre 1866.



U ne saurais te figurer la joie que j'ai éprouvée de me retrouver ici au milieu des miens le 2 du présent mois dans la soirée. Le voyage s'est fait sans trop de douleur. Partis de Rome à cinq heures et demie du matin, nous sommes arrivés, mon fidèle Rabé et moi, à Subiaco, vers minuit ; une longue journée, n'est-ce pas ? Voilà : c'est que, dans l'intérêt de mes forces, nous nous sommes arrêtés à Tivoli, pour déjeuner,

toujours à la vieille Sibylle, et à Arsoli pour dîner.

Dans cette dernière ville, j'ai vu le coin de chambre où le pauvre Mirabeau a expiré, en 1860, de la façon tragique que tu sais ; je me suis même entretenu assez longuement avec l'homme qui a reçu son dernier soupir. Cet homme m'a affirmé que M. de Mirabeau n'était pas mort tout à fait sur le coup, et qu'un prêtre, accouru en toute hâte, a pu lui donner l'absolution et l'extrême-onction. Le moribond n'avait plus sa connaissance ; mais, quoi qu'il en soit, le bon Dieu lui a accordé là une grande grâce. Aussitôt après sa mort, il fut déposé dans une petite chapelle, à quelques centaines de mètres d'Arsoli. On l'y voit encore à découvert, revêtu de son costume de zouave, avec sa belle barbe, en parfait état de conservation. C'est très curieux. Olivier le Gonidec, qui commande le détachement d'Arsoli, s'occupe de la translation du corps dans une autre chapelle où il aura une sépulture plus convenable. Cette cérémonie doit se faire avec solennité ; je tâcherai d'y assister. Nous voudrions savoir si la famille de M. de Mirabeau pourrait contribuer aux dépenses du modeste monument que nous avons l'intention de lui élever. Aie donc la bonté d'écrire, à ce sujet, à Georges de Cadoudal. Si M^{me} de Mirabeau voulait envoyer quelque argent, ce serait à moi qu'il faudrait l'adresser.

On m'a offert la place de sergent greffier au con-

seil de guerre. Un instant, je me suis tâté le pouls pour savoir si je n'accepterais pas ; mais tous les camarades me sont tombés dessus, en me disant que je n'étais pas fait pour mener cette vie de paresseux, que je serais bien plus utile en demeurant à ma compagnie. Tout bien considéré, j'ai trouvé qu'ils avaient raison, et j'ai écrit à Velletri que je refusais carrément.

Comme tu le penses bien, dès que je me suis senti les jambes un peu moins cotonneuses, je me suis rendu à Saint-Benoît ; j'ai même communié dans le *Sacro Speco*. C'était trop fort pour moi : la fièvre m'a pris à la fin de la messe, et depuis lors j'en ai eu deux ou trois accès assez pommés. Les forces ne reviennent pas. Il y a trois jours, Maurice de la Paumelière nous a pourtant offert, en l'honneur de son saint patron, d'excellent vin de Bordeaux qu'il a fait venir de Rome ; j'en ai pris ma petite part tout comme le prochain, et le soir, alors que je m'attendais à une nuit pacifique, les dents ont commencé à s'entrechoquer dans ma mâchoire avec un claquement désagréable, si bien que le pauvre Zacharie du Reau et mon dormeur de Rabé, qui sait tout de même veiller quand il le faut, ont passé toute la nuit à me prêter aide et assistance. Le docteur me menace d'un tour en France. Cette perspective ne va peut-être pas te déplaire ; moi, j'en enrage. Est-il possible ? alors que je n'ai jamais eu de meilleurs amis, que ma position au bataillon est charmante, que les galons de

sous-lieutenant, lieutenant, capitaine, vont pleuvoir sur beaucoup d'entre nous, sur Maurice du Bourg, sur Arthur de la Tocnaye, sur Henri de Bellevue, sur Rabé, sur Lebailly, etc., etc., d'ici quelques mois ! Mais je ne me rends pas encore, et je ne céderai qu'à la force et à un ordre. C'est seulement ainsi que je ferai au bon Dieu le sacrifice de mon bataillon, s'il me le demande, et jamais sacrifice ne m'aura coûté davantage. Si les Français ont quitté les États pontificaux avant le mois de décembre, ce à quoi je ne crois guère par exemple, il est certain que nous aurons du nouveau. A Florence, on ne se cache pas pour dire qu'on entrera à Rome aussitôt le départ des Français : il me serait donc bien pénible de m'en aller, à la veille d'un dénouement.

Tu me dis dans ta dernière lettre, mon cher papa, que je dois quitter l'Italie à tout *jamais*. Je ne puis souscrire à cette condition. Si je dois aller en France, je m'y remettrai certainement, et je ne vois pas pourquoi je ne reviendrai pas, une fois remis, donner le dernier coup de collier avec les camarades. *Dixi*, et tu sais que je ne suis pas ton fils ni Breton, pour rien.

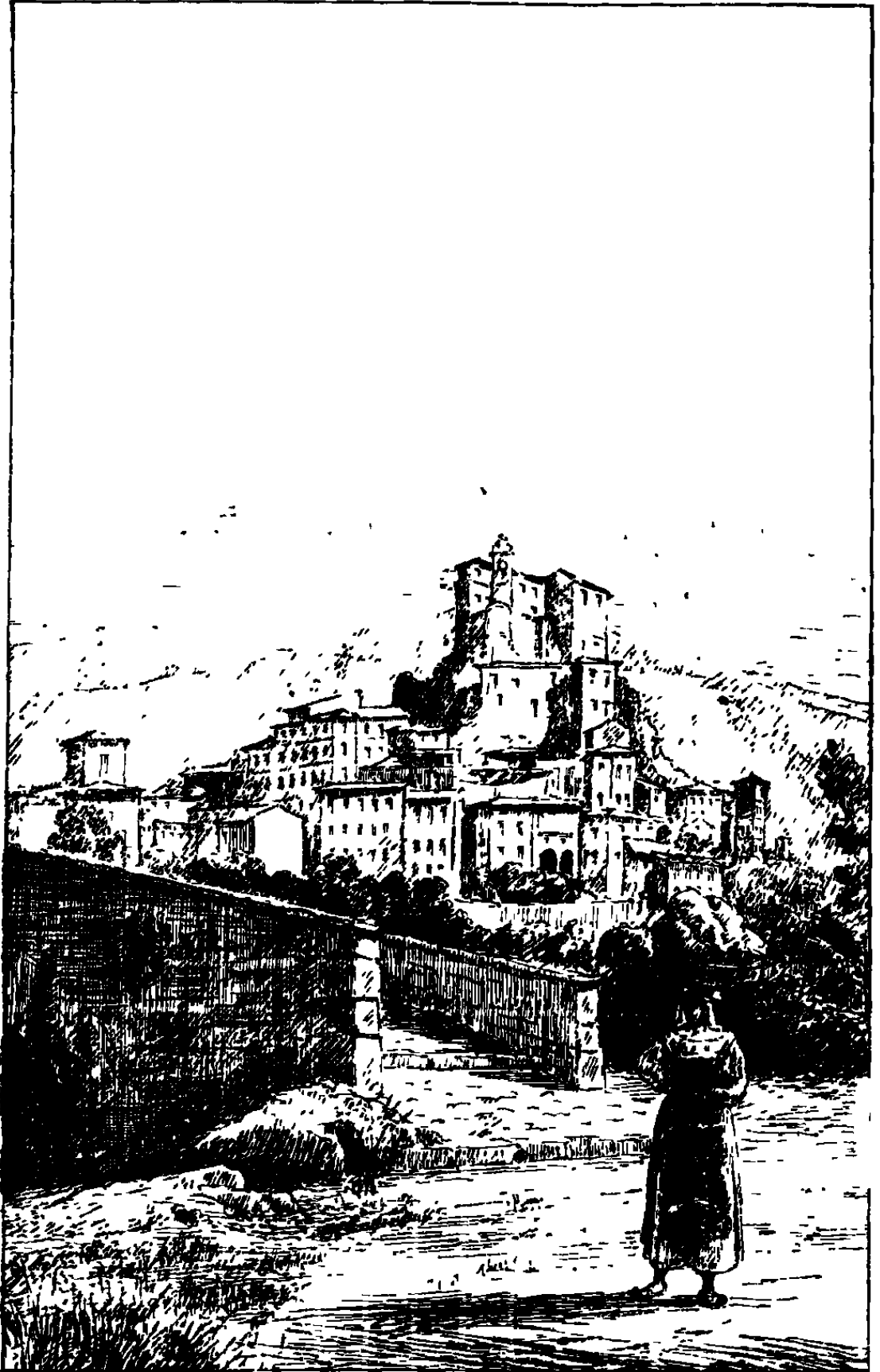
J'ai trouvé moyen de griffonner à l'adresse de Benjamin Sébaux, ces derniers jours, un petit résumé des principaux événements de notre vie depuis notre départ de Prossedi jusqu'à ce jour, et dans lequel j'ai intercalé mes adieux en vers à Sainte-Scholastique, du 1^{er} mai, que tu as déjà savourés. Il t'en parlera certainement.

Encore deux traits de cruauté de Cipriani et d'Andreozzi. Cipriani a enlevé, le 2 de ce mois, six individus du village de *Strangolagalli*, à quelques lieues d'ici, et les a emmenés dans les forêts. Les familles n'ayant pu faire parvenir qu'une partie de la rançon, on a reçu le lendemain, à *Strangolagalli*, un panier contenant les oreilles des six prisonniers : total, douze oreilles. Les troupes lancées sur la trace de Cipriani et de ses compagnons ont failli l'atteindre ; le fin renard a encore su cette fois s'échapper ; mais, tout comme Andreozzi, il est traqué de près.

Ces jours derniers, un *pecoraro* (pâtre) des environs de Sonnino a délivré une victime d'Andreozzi, et beaucoup de nos soldats, cantonnés dans les parages de Frosinone, ont déjà entendu la victime elle-même raconter son épouvantable histoire ; ça fait ni plus ni moins frissonner de la tête aux pieds, même sans fièvre, et *vice versá*. Maître Andreozzi a donc fait main basse, tout récemment, sur deux frères, propriétaires, habitant Lenola près Sonnino, sans doute dans l'espoir d'en tirer une grosse rançon ou par vengeance. Les ayant conduits dans la montagne, il les a liés dos à dos ; cela fait, il s'est donné l'atroce jouissance de les larder de coups de poignard dans toutes les parties du corps ; puis, quand il les a vus dans les dernières convulsions de l'agonie, il a déchargé sa carabine sur les deux infortunés, et alors, les roulant jusqu'au bord d'un précipice d'une insupportable profondeur, il les a poussés du pied. Mais

l'un des deux frères était encore vivant, le cœur n'avait pas été touché; en dépit de ses souffrances, le pauvre diable avait eu l'énergie d'étouffer ses cris et de faire le mort. Juge de la sensation qu'il a dû éprouver dans cette chute qui pouvait l'achever cent fois pour une. Il est demeuré un jour et une nuit attaché au cadavre de son frère, baigné dans son sang et se démenant en vain pour briser ses entraves. Peut-on imaginer une situation plus horrible? Dieu qui voulait l'en tirer, dans un dessein de miséricorde, a permis qu'un pâtre ait entendu des gémissements sortir de cet abîme et ait pu en retirer le pauvre agonisant, qui, à force de soins, est revenu à la vie.

C'est égal, si ce malheureux peut jamais désormais dormir sans être bercé par le cauchemar, il aura de la chance. Brrr... Nous sommes indignés, exaspérés, et voudrions avoir des becs et des ailes de vautour pour tomber sur ces ignobles et sanguinaires gredins. Le général Kanzler ne reste pourtant pas inactif, et dirige les opérations avec une grande habileté. Ainsi, l'autre semaine, sept brigands ont été arrêtés dans une taverne, à Alatri, et trois autres de la même bande, qui avaient réussi à s'enfuir, se sont fait prendre à Rome. Ceux d'Alatri avaient sur eux environ quarante mille francs, et l'un des chefs était muni d'un passeport en blanc signé par *l'autorité piémontaise*. La connivence est donc flagrante. Quoi qu'il en soit, cette terrible *queue* ne tardera pas,



Subiaco.

grâce à nos espions qui se multiplient, à nous venir, un jour ou l'autre, dans les mains.

T'ai-je dit, dans ma dernière lettre, que Henri de Villèle, repincé vigoureusement par la fièvre avant l'Assomption, avait été obligé, par le docteur, de quitter Rome comme une fusée, sans nous dire au revoir, et de repasser la mer ? Il nous a déjà écrit, Rabé et à moi, de Dijon, où il se fait soigner l'âme par un certain Père Montdésert qui ne le laissera plus revenir aux zouaves, c'est sûr. Il nous supplie tous deux, ainsi que ses autres amis, de ne pas laisser se refroidir le zèle des zouaves touchant l'œuvre de l'Adoration spirituelle du Très-Saint-Sacrement qu'il a établie au bataillon, de concert avec l'abbé Daniel, et que Pie IX s'est plu à enrichir de nombreuses indulgences. — Monsieur Daniel a fait lithographier la supplique qu'il a adressée au Saint-Père ; je joins à cette lettre un des exemplaires qu'il nous a distribués. Sur la seconde feuille tu trouveras une prière à réciter devant le Très-Saint-Sacrement, composée par l'abbé Daniel lui-même et écrite de sa main.

La légion romaine a été bénie et passée en revue par le Saint-Père au camp prétorien. Le colonel d'Argy, qui la commande, a reçu des mains de Pie IX le drapeau jaune et blanc. Tout le monde s'accorde à dire que ce drapeau est confié à de nobles et vaillantes mains. Nos légionnaires sont partis hier matin pour Viterbe ; aujourd'hui il pleut à torrents, et je songe avec amertume que ces premières douches

vont leur donner une triste idée du ciel d'Italie.

De plus, l'impératrice du Mexique arrive aujourd'hui même à Civita-Vecchia, et on va lui faire, évidemment, une réception brillante.

Pas d'autres nouvelles à te donner ; mais il me semble que c'est gentil pour une lettre de malade. Demain j'irai à Saint-Benoît et à Sainte-Scholastique, d'abord pour satisfaire aux exigences de ma piété et voir *fra Pietro*, puis pour donner un coup d'œil au tir à la cible de nos hommes, dans une vallée à deux pas du couvent.

Bonne fin de vacances ; je vous embrasse tous bien affectueusement.

HENRI (1).

(1) SUPPLIQUE ADRESSÉE A PIE IX, ET
PRIÈRE COMPOSÉE PARM. L'ABBÉ DANIEL

« TRÈS-SAINT-PÈRE,

« Les zouaves pontificaux, pour établir entre eux une union plus intime de prières, et aussi pour suppléer à la difficulté où ils sont souvent d'une adoration prolongée à l'église, ont formé parmi eux une pieuse Association qui a pour but l'*Adoration spirituelle* du Très-Saint-Sacrement.

« Néanmoins, outre la visite spirituelle, ils vont une fois par jour, pendant quelques instants, adorer le

Très-Saint-Sacrement, et prier spécialement pour l'Eglise et pour le bataillon.

« Les membres de cette Association, humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, La supplient de daigner leur accorder :

« 1^o La faveur de la Bénédiction apostolique ;

« 2^o L'Indulgence plénière le jour de l'admission ;

« 3^o L'Indulgence plénière le jour de la fête du Très-Saint-Sacrement.

« 4^o 300 jours d'indulgence toutes les fois qu'ils réciteront cette prière :

« *O mon bon Ange, allez dire à Jésus que je l'adore dans le Très-Saint-Sacrement.* »

« *Die 14 Augusti 1866.*

« *Annuimus juxta petita, servatis servandis.*

« *PIUS PP. IX.* »

« **PRIÈRE A FAIRE DEVANT LE TRÈS-SAINT-SACREMENT.**

« O Jésus ! Fils de Dieu fait homme, incarné dans le sein de Marie, réellement ici présent sous les voiles eucharistiques, je vous adore de tout mon cœur, et, dans la sincérité de mon âme, je vous rends tous mes hommages de respect et d'amour.

« Je mets à vos pieds, avec mon corps, mon cœur et mon âme, toutes mes facultés et tous mes sens.

« Je vous adore avec tous les Anges du ciel, en union avec tous vos adorateurs dans le monde en-

tier. Je vous adore, en union plus intime et en leur nom, avec tous mes frères les membres de l'Adoration spirituelle canoniquement érigée dans le bataillon. Je me propose de les représenter tous ici dans ce moment. Je mets à vos pieds leurs personnes et leurs intentions, je m'unis à leur ferveur pour vous prier pour eux et pour moi, pour l'Église, pour Notre Saint-Père le Pape, pour le bataillon tout entier, pour chacun de ceux qui le composent. Faites que nous ne manquions point à la mission que vous nous avez confiée. Affermissez les justes, réchauffez les tièdes, convertissez les pécheurs dont je suis le plus misérable et le plus ingrat.

« Avec mes frères, avec tous les Anges du ciel, avec tout leur amour : *Nous vous adorons, ô Jésus, au Très-Saint-Sacrement.*

« Loué, béni, aimé soit Jésus au Très-Saint-Sacrement de l'autel, à jamais. »





QUATRE-VINGT-TREIZIÈME LETTRE

A M. BENJAMIN SEBAUX.

DÉPART DE PROSEDI. — REGRETS AUX BRIGANDS. — LA MADONNA DELLA NEVE. — ALATRI! — C'EST DES JOLIS BLOCS! — GUARCINO. — SUBIACO. — LE COUVENT DE SAINTE-SCHOLASTIQUE. — LES ZOUAVES AU RÉFECTOIRE. — UNE SÉANCE LITTÉRAIRE. — LA CROIX DU RÉVÉREND PÈRE DE GÉRAMB. — UN MOT DE VITERBE ET DE SAINTE ROSE. — MONSEIGNEUR DE SÉGUR ET LE SIXIÈME ANNIVERSAIRE DE CASTELFIDARDO. — CE QUE DIEU VOUDRA.

Subiaco, 25 septembre 1866.

MON CHER BENJAMIN,

Voici le journal que je t'ai promis sur mes faits et gestes depuis notre arrivée à Subiaco, d'où je puis encore te dater ces lignes; il est fort probable que la fièvre, qui ne me quitte pas, va me contraindre d'aller à Rome et peut-être même de faire un tour en France. Rien ne me vexera davantage, car je suis attaché

plus que jamais et à mon bataillon et à ce pays ; et j'ai des raisons très particulières de ne pas vouloir m'absenter en ce moment.

C'est le samedi 14 avril au soir que nous sommes arrivés de Prossedi à Subiaco. Pauvre Prossedi ! Quelle rude mais quelle bonne et belle vie nous y avons menée durant quatre grands mois ! Oh ! Messieurs les brigands, vous nous en avez mis des kilomètres dans les jambes ! Rappelle-toi plutôt tout ce que je t'ai raconté de nos courses et de jour et de nuit dans ces montagnes, les plus sauvages des États pontificaux, dans les gorges de ce *Cacume* que je connais par cœur comme si j'y étais né, tant je l'ai parcouru en tous sens !

Mais aussi notre chasse a été bonne : les voilà presque tous pris ou fusillés, et jamais le sol papal n'en avait été purgé comme il l'est aujourd'hui. Cette guerre a été bien intéressante, car c'est une vraie campagne de dix mois que nous venons de faire. Outre son intérêt et ses péripéties chaque jour nouvelles, elle a eu aussi ses dangers. En définitive, ces messieurs sont meilleurs tireurs et savent mieux s'embusquer que nous, et, n'eût été le prestige de notre uniforme et de notre nom, ils auraient dû nous écharper cent fois pour une, tandis que de notre côté la cueillette a été complète.

Chaque fois que nous allions à leur rencontre ou à leur poursuite, et c'était presque chaque jour, nous pouvions très légitimement nous demander si

nous reviendrions le soir ou le matin avec la tête sur les épaules. Aussi ai-je remarqué que les confessions et communions, durant ces dix mois de *chasse au brigand*, ont été très fréquentes. Chacun tenait à ne garder aucun fétu dans sa *flûte*, et ce n'était que sage. C'est fini, et nous voici passés de la barbarie en pleine civilisation, car Subiaco c'est une ville de lumière auprès de Prossedi, Pisterzo, San-Lorenzo, Maenza et toutes ces bourgades vraiment sauvages où nous avons vécu d'inoubliables journées.

Nous avons franchi en trois jours les cinquante-quatre milles qui séparent Prossedi de Subiaco. Pour des gens entraînés à la course comme nous le sommes maintenant, ces trois étapes ont été une charmante promenade, en dépit d'une chaleur accablante, joignant son poids à celui de M. Azor que nous n'avons pas porté de l'hiver. Le 12, au soir, nous avons trouvé de bonne paille à la *Madonna della Neve*, au-dessous de *Frosinone*, et j'ai ronflé consciencieusement.

Le lendemain nous avons fait la grande halte à Alatri, la ville cyclopéenne par excellence. C'est bien autre chose que Ferentino. *Pour des jolis blocs, c'est des jolis blocs!* n'a cessé de me rabâcher, pendant une heure et plus, un excellent maçon limousin, très bon zouave aussi du reste, mais n'en finissant plus quand on le lance sur la taille de la pierre. Le soir nous relâchons à Guarcino, petite ville des plus intéressantes et tout à fait pittoresque, posée comme un œuf de pigeon au fond d'un nid dont les

bords sont d'immenses rochers à pic taillés, ceux-là, par le grand ciseau du bon Dieu.

Entre Guarcino et Subiaco, il y a une sorte de désert long de cinq ou six kilomètres, une plaine aride parsemée de rochers grisâtres, qu'on prendrait pour autant de pierres tombales ; immédiatement l'idée du désert où Notre-Seigneur jeûna, pendant quarante jours et quarante nuits, après son baptême du Jourdain, m'est venue à l'esprit : c'est ainsi que je me le suis toujours représenté chaque fois que j'ai lu l'Évangile du premier dimanche de Carême.

Subiaco, c'est ma ville de prédilection ; tu vas bientôt en saisir le pourquoi. Quand on y arrive par la route de Rome, on passe sous un bel arc de triomphe d'un grand air, élevé par les habitants à la mémoire de Pie VI, qui a doté la ville de sa superbe église de Saint-André, de papeteries, de grandes forges et autres établissements d'utilité publique ; puis l'œil voit se dresser devant lui, sur une cime très élevée qui domine notre caserne et que nous appelons *la rocca*, un palais ou château fort, d'où l'on embrasse le plus vaste panorama de montagnes qu'il soit possible d'admirer.

Notre installation à Subiaco est plus confortable qu'elle ne fut jamais ; chacun a son lit, sa paille, ses draps. La *locanda della Pernice* offre à ceux qui peuvent s'en donner le luxe une pension vraiment convenable. Depuis le 15 avril, nous y avons mené la vie de garnison sans incidents dignes d'être rap-

portés, mouvementée seulement et variée dans sa monotonie par des patrouilles et des détachements non sans charmes dans les pays d'alentour, et par la garde du couvent de Sainte-Scholastique et du *Sacro Speco*. *Sainte-Scholastique, Saint-Benoît, le Sacro Speco !* J'ai éprouvé dans ces lieux bénis des impressions qui m'ont remué l'âme si fortement que je leur devrai sans doute l'orientation du reste de ma vie. Tu commences à deviner, n'est-ce pas ? les raisons de ma « violente amour », comme disait Henri IV, pour Subiaco. C'est ici, dans des rochers d'une âpreté particulièrement sévère, qu'un jeune homme né de parents nobles, quittant de bonne heure les délices de Rome, vint se cacher pour faire pénitence et se livrer à la contemplation des choses divines : tu as nommé saint Benoît. C'est ici le berceau de la vie monastique en Occident.

L'église et le monastère de Saint-Benoît sont à trois milles de Subiaco, au flanc d'une montagne escarpée, à vingt mètres, sinon plus, au-dessus de l'Anio, grossi sans cesse par les torrents des montagnes qui le dominant, et roulant ses eaux avec un fracas parfois semblable à celui du tonnerre, au fond de la vallée.

Un mille avant d'arriver au monastère de Saint-Benoît, on rencontre le couvent de Sainte-Scholastique. Sainte Scholastique était la sœur de saint Benoît, et l'histoire rapporte qu'elle vivait dans un monastère que son frère avait fait bâtir près du sien. Le couvent

de Sainte-Scholastique, aux proportions plus vastes que le monastère de Saint-Benoît, est occupé par une soixantaine de religieux Bénédictins ayant un Abbé crossé et mitré à leur tête. Saint-Benoît ne renferme qu'une dizaine de religieux. Il y a de vrais trésors entassés dans ces deux monastères. Les brigands, qui n'ont jamais jusqu'à ce jour osé en franchir le seuil, ont, paraît-il, manifesté, il n'y a pas longtemps, l'intention d'y venir en pèlerinage à leur façon, car il en reste pour graine, dans ces retraites montueuses, inaccessibles, une bande sur laquelle on n'a pu encore mettre la main.

En conséquence, les Pères ont demandé un poste de zouaves en permanence au couvent, s'offrant très gracieusement à les nourrir. Nous ne nous sommes pas fait prier, et depuis le 15 avril dernier jusqu'à aujourd'hui 25 septembre, les postes se sont relevés très régulièrement tous les huit jours à Sainte-Scholastique. Mon tour est venu pour la première fois le 26 avril, un jeudi, à onze heures du matin. Ces huit délicieuses journées ont fui pour moi avec la rapidité de l'éclair.

J'avais sous mes ordres de braves gens s'il en fut, la plupart flamands, entre autres un petit Louis Hogger (1), un bout d'homme de la 6^e escouade de ma compagnie (la 2^e) qui m'a joué un joli tour, cet hiver. Ce brave enfant qui n'est petit que de taille, mais

(1) Trappiste depuis bientôt vingt ans.

grand en tout le reste, ne s'était-il pas avisé de se perdre dans une de nos *perlustrazioni* (c'était le terme militaire consacré) sur le Cacume ! Envoyé avec quelques hommes de bonne volonté à sa recherche, j'eus la chance de mettre le nez dessus à la chute du jour. Il était temps, car le pauvre Louis, après avoir erré comme un fou, pendant trois heures, dans ces gorges plus profondes et plus sombres que celles de Roncevaux, et voyant la nuit approcher grand train, avait déjà fait plus d'un acte de contrition.

Sa situation n'était pas du tout gaie, et de son petit regard flamand il avait parfaitement embrassé les trois alternatives (car il n'y en avait que trois) qui lui étaient réservées, à savoir : ou mourir de faim, son estomac ayant fini de digérer il y avait déjà presque vingt-quatre heures; ou être dévoré par les loups; ou tomber entre les mains des *signori briganti*. Chemin faisant, nous avons invoqué saint Antoine de Padoue, car l'oiseau à retrouver en valait vraiment la peine; en le ramenant, nous n'avons eu garde d'oublier le chant de la reconnaissance.

A peine entré au couvent, je priai *fra Pietro*, le desservant de l'hôtellerie, qui a été pour nous d'un dévouement et d'une complaisance sans bornes, de me conduire à la cellule du Père Abbé. Après avoir reçu sa bénédiction, je lui demandai ses ordres qu'il me donna très simplement. « Vous savez, me dit-il,

que les zouaves mangent avec la communauté au réfectoire : jusqu'ici ils nous ont beaucoup édifiés. » De retour au poste, je recommandai à mes hommes de se bien tenir, afin de mériter les mêmes éloges du très révérend Père Abbé : c'était bien inutile, car aucun d'eux n'avait envie de manquer au silence, et je dois leur rendre cette justice qu'ils ont tous été aussi modestes, aussi graves, aussi recueillis que de vieux Bénédictins. C'était charmant, et je regrette qu'il ne se soit pas rencontré parmi nous, à ce moment-là, quelque peintre de renom pour immortaliser par son pinceau les scènes touchantes que le magnifique réfectoire de Sainte-Scholastique voit se renouveler depuis quatre mois.

J'entrais avec mes zouaves à la suite du Révérend Père Abbé, au réfectoire, et me plaçais le premier devant la table, à main droite de celle du Père Abbé. Mes hommes se mettaient sur un rang à ma suite, puis les Religieux de chaque côté du réfectoire, à la droite des zouaves et à la gauche du Père Abbé ! Le milieu du réfectoire était occupé par les élèves des Pères Bénédictins au nombre de quarante, et leur maître. Tous ces enfants portent le costume religieux et sont si bien façonnés à la discipline monastique que je n'en ai jamais vu un seul avoir même la tentation de dire un mot. Quand tout le monde était debout devant les tables, le *Benedicite* commençait, le Père *cellerojo* (célérier) récitait le psaume d'une voix grave, lentement, faisant même une petite pause après chaque

verset. et tous les moines et aussi les zouaves continuaient, alternant avec lui.

Les capuchons gris de nos manteaux nous donnaient, ce me semble, un petit air bénédictin et militaire tout à la fois, qui ajoutait encore à la vie du tableau. Dès le second jour nous faisons avec un parfait ensemble les inclinations au *Gloria Patri*.

Quand tout le monde était assis, le Rév. Père Abbé et les Religieux demeuraient immobiles devant leur cruchon d'eau et leur modeste pitance jusqu'à ce que j'eusse déplié ma serviette; alors le Père Abbé donnait un petit coup sur son verre : c'était le signal de l'action, tous les moines à son exemple déplaient leur serviette et le repas commençait.

Nous autres, nous avons d'excellente viande et un carafon de vin; les écoliers pareillement; les Pères Bénédictins, eux, ne boivent que de l'eau et font toujours maigre. Quatre lecteurs se succédaient dans la chaire, et chacun d'eux lisait, en une langue différente, le premier en latin, le second en grec, le troisième en italien et le quatrième en anglais.

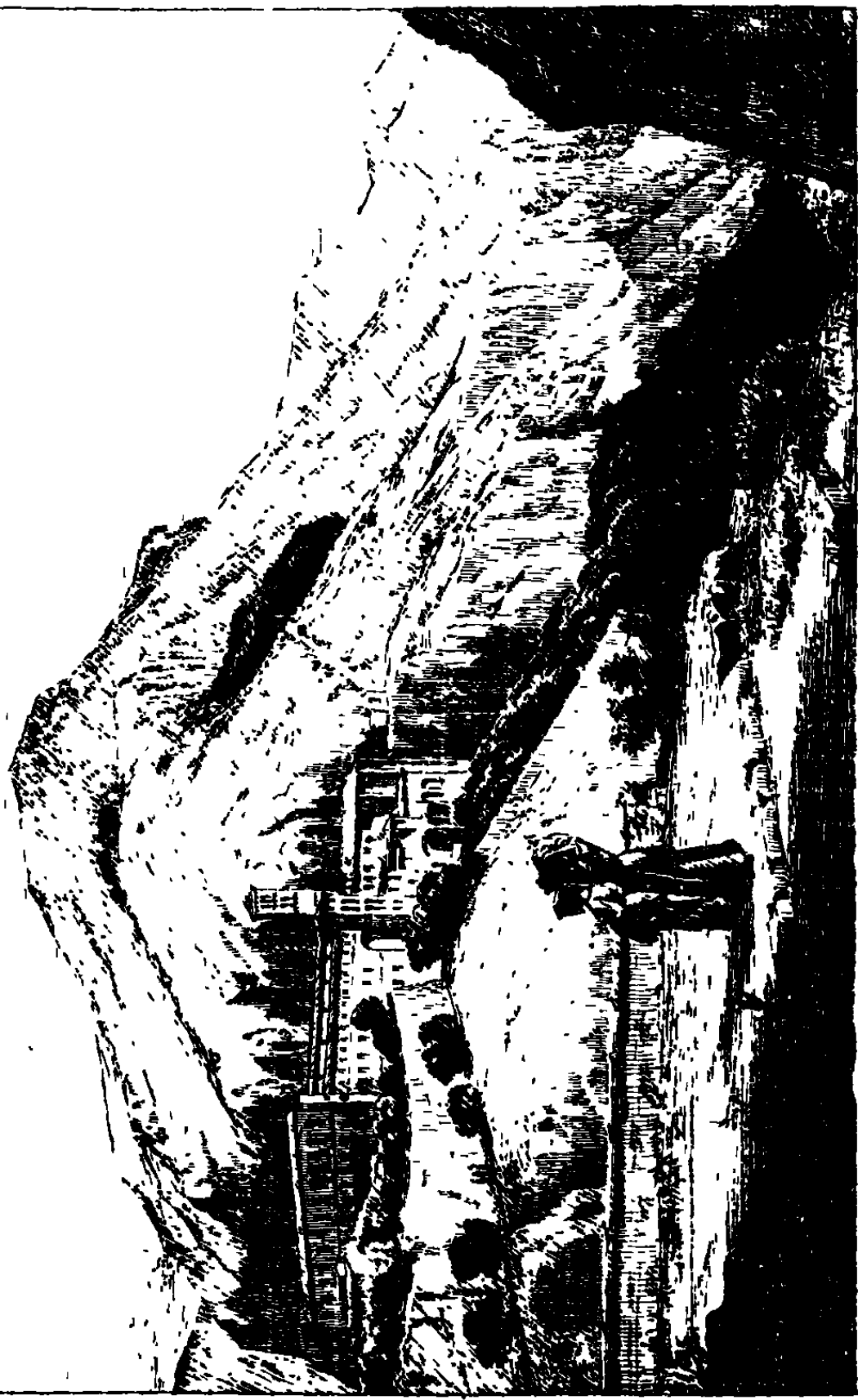
Ce qui a davantage excité notre intérêt, ce sont les pénitences que les Religieux ont coutume de faire au réfectoire, même lorsqu'il y a des étrangers. Elles sont de plusieurs sortes : on se mettait à genoux devant nous, on nous baisait les pieds que nous nous sommes mis à nous laver chaque jour en conséquence: rien de plus facile ni de plus agréable, car il y a de l'eau, et de la belle, à profusion, à Sainte-

Scholastique. Parfois en sortant du réfectoire nous étions même condamnés à enjamber trois ou quatre Bénédictins couchés tout de leur long, par humilité, en travers de la porte. Mes Flamands, qui sont d'une pâte pétrie rien qu'avec de la foi, avaient l'air de trouver cela tout naturel, et se seraient laissé, je crois, baiser les pieds, du matin au soir. La vérité, c'est que tous nous étions pourtant impressionnés à fond, et que toutes ces pratiques d'humilité, qui n'étaient pas qu'extérieures, mais révélaient aussi les sentiments intérieurs des bons moines, nous inspiraient de sérieuses réflexions.

Après le dîner venait la récréation, que nous passions les uns avec les Pères, les autres avec les enfants qui avaient un culte pour nous. Rien de plus curieux que de les voir gambader et jouer à la balle avec leur habit bénédictin, qui du reste leur va à merveille.

Nous les menions en promenade à trois ou quatre kilomètres du couvent, ayant nos armes chargées s'il vous plaît, afin d'enlever aux brigands la tentation de venir faire main basse sur ce cher et tendre petit troupeau.

Tous les jours après Complies, nous assistions à genoux, derrière les Pères, à la bénédiction du Très-Saint-Sacrement; d'aucuns même se sont accordé la jouissance d'assister à l'Office de nuit, car la règle primitive s'observe à Sainte-Scholastique dans toute sa ferveur. Nous montions continuellement à



Vue du couvent de Sainte-Scholastique et du Sacro Speco.

Saint-Benoît dont nous avons visité et vénéré une à une toutes les merveilles, l'empreinte des pieds de saint Benoît dans le rocher du *Sacro Speco*, le buisson d'épines que notre Saint, avide de pénitence, empourpra un jour de son sang, le bois sacré dont les arbres s'inclinaient devant lui, selon la tradition, quand il passait, et sont restés, depuis, dans la même posture, etc., etc.

J'allais oublier cet énorme quartier de rocher d'un volume de plusieurs mètres cubes que l'on aperçoit suspendu au-dessus de la sacristie, à une vingtaine de mètres de la cime de la montagne d'où il s'avisait de dégringoler un jour. C'en était fait du monastère, si saint Benoît ne se fût trouvé par bonheur tout en dessous, à ce moment-là, occupé à lire le saint Évangile. Armé de la puissance que Dieu lui communiqua, il arrêta, d'un signe, le rocher dans sa course, en lui jetant, je ne dirai pas à la face, mais dans les flancs, ces mots gravés sur le socle de la statue érigée à cet endroit : « *Ferma, o rupe, non danneggiare ai figli miei!* Arrête, ô rocher ! ne fais point de mal à mes fils. »

Les élèves de Sainte-Scholastique nous ont invités un soir à une séance littéraire et aussi à une petite régalade qu'a bien voulu présider le très révérend Père Abbé, qui m'a fait l'honneur de me mettre à sa droite. Ah ! nous sommes bons amis ! Ce révérend Père a passé du temps près de madame la duchesse de Parme qu'il vénère à l'égal d'une sainte, et je te

laisse à penser si nous pouvions tarir sur un tel sujet.

Voulant lui témoigner mon humble reconnaissance pour les soins paternels et affectueux dont les Pères et lui n'ont cessé de nous entourer, je me suis risqué à commettre quelques vers que je t'envoie. C'est peut-être un peu dur, et ça sent trop l'effort ; mais, dame, on n'en fait pas tous les jours. S'ils ne sont pas de ton goût (car je te sais difficile en poésie, comme en musique), tu les noieras dans la Mayenne et rengaîneras tes compliments dont je me passerai, et il n'en sera plus question. Une seule petite observation : au moment où j'ai extrait cette pièce de mon cerveau non encore fiévreux, je me croyais à la veille de quitter Subiaco, tandis que nous y sommes encore.

ADIEUX AU COUVENT DE SAINTE-SCHOLASTIQUE.

(1^{er} MAI 1866)

C'est l'instant du départ et l'heure aussi des larmes.
A ces rochers bénis il me faut dire adieu,
Abandonner ta paix, renoncer à tes charmes,
 Sainte Maison de Dieu.

Laisse-moi te léguer avec l'élan suprême
D'un cœur où l'espérance au regret vient s'unir,
Ce chant que tu m'inspires, doux vallon que j'aime,
 Où je voudrais mourir.

Mais comment célébrer ta chère solitude,
Où toute âme croyante, oubliant ses langueurs,
S'enivre de transports qui sont comme un prélude
 Aux divines ardeurs ?

Rien de profane en toi : la terre que l'on foule,
Et la fleur qui s'entr'ouvre au soleil du matin,
Et le chêne qui meurt et le torrent qui roule
 En creusant le ravin,

Tout est sacré; tout chante une illustre mémoire,
O Benoît, tout redit tes vertus, tes combats,
Et l'œil ravi contemple empreinte, avec ta gloire,
 La trace de tes pas.

Les siècles ont passé, mais ton nom vit encore ;
Ici chacun l'exalte, et, jaloux à son tour,
L'ange le mêle au nom du grand Dieu qu'il adore
 En la céleste cour.

Voici toute brillante d'or et de lumière
La grotte où tu voulus, héroïque martyr,
Seul à seul avec Dieu, le front dans la poussière
 Et prier et gémir.

Ces rosiers fleuris, lors hallier sauvage,
A jamais de ton sang se virent empourprés,
En des assauts fameux de l'inférieure rage
 Par Dieu même inspirés.

Et voilà qu'aujourd'hui sur le roc solitaire
Usé par tes genoux, arrosé de tes pleurs,
Coule le sang du Dieu qui mourut au Calvaire
 Abreuvé de douleurs.

Cet antre consacré par ta noble souffrance,
Longtemps muet témoin de ton austérité,
Désormais est tout plein de l'auguste présence
 De la divinité.

Du Nord et du Midi, du plus lointain rivage,
Peuples, rois, sont venus y briguer ta faveur ;
Où tu cherchas l'oubli, tu reçois d'âge en âge
 Un immortel honneur.

Ce sont là de tes coups, ô Sagesse infinie !
Ainsi toujours constante en tes sublimes lois,
Tu fais le don sacré d'une éternelle vie
Aux amants de ta Croix.

Mais en ce beau vallon quelle fortune étrange,
Quel guide m'a conduit ? qui m'a dit le chemin ?
Quel guide ? Oh ! je le sens, vous-même, ô mon bon Ange,
M'avez pris par la main.

Vous-même, Ange fidèle, au milieu du voyage,
M'avez su ménager cette halte d'un jour,
Au sein d'une oasis vivante et pure image
Du céleste séjour.

Je reconnais, mon Dieu, l'excès de ta tendresse.
En mes rudes labeurs tu veux me soutenir ;
Tu connais ma misère, et ta bonté sans cesse
Daigne la prévenir.

Seigneur, je m'abandonne à ta main paternelle,
Au nom de saint Benoît que j'invoque en ce jour,
Donne à mon pauvre cœur une ferveur nouvelle,
Un peu de ton amour.

Ces moments fortunés de chaste et sainte ivresse,
A peine commencés, trop vite vont finir ;
Du moins pour rester fort, aux heures de tristesse
J'aurai leur souvenir,

Radieux souvenir qui sera pour ma vie
Un phare étincelant, un secours précieux,
Et me suivra partout comme une ombre ravie
A la splendeur des Cieux.

Le clairon sonne, adieu ! Sur ta riche parure,
Oh ! que je fixe encor mon regard attristé
Que j'admire, ô vallon, ton manteau de verdure
Et ton âpre beauté !

Que je dise aux enfants du Saint qu'ici l'on prie :
Amour, reconnaissance, au revoir fraternel,
Si ce n'est ici-bas, là-haut dans la patrie,
Au rendez-vous du Ciel.

Encore un souvenir, pieux et gai tout à la fois, de saint Benoît et de sainte Scholastique. C'est de la croix du Très Révérend Père de Géramb que je veux parler. Les détails qui vont suivre m'ayant été donnés par les Pères, je puis t'en garantir la scrupuleuse exactitude.

Dans les derniers jours d'avril de l'an de grâce 1838, deux mois avant mon entrée en ce monde, le Très Révérend Père de Géramb, Abbé et Procureur Général des Trappistes, vint se retremper l'âme dans la solitude du *Sacro Speco*. Le prier du monastère de Saint-Benoît, qui s'appelait, en ce temps-là, dom Luigi Marincola, prévenu de l'arrivée du Père de Géramb à Subiaco, lui envoya, sans doute à notre hôtel *della Pernice* : 1° une mule destinée à le hisser jusqu'à Saint-Benoît ; 2° un guide chargé de conduire l'animal ; 3° une femme pour porter le petit bagage du Révérend Père.

Lorsqu'on eut quitté la *strada rotabile* (la grand'-route), il fallut s'engager dans un sentier escarpé, à main droite en montant, côtoyant un précipice perpendiculaire de plus de cinquante palmes de profondeur. Une centaine d'ouvriers, hommes et femmes, travaillaient alors dans la montagne, au chemin qui conduit aujourd'hui au *Sacro Speco*.

Le Père de Géramb, à la vue du précipice qu'il longeait, éprouva comme une sensation de vertige, ferma les yeux, et, se tenant cramponné vigoureusement à la crinière de son quadrupède, se recommanda aux saints Anges. A cet instant, la terre s'écroulant sous les pieds de la mule, l'animal et son illustre cavalier, tu le conçois sans peine, furent du même coup séparés, et demeurèrent suspendus au-dessus de l'abîme, retenus seulement par quelques racines que la terre, en s'entr'ouvrant, avait laissées à découvert.

Les ouvriers témoins de cette chute accoururent vite, criant à la fois : « *Miracolo, miracolo, Padre ; e grazie tante a san Benedetto, che vi ha servato la vita* : Miracle, miracle, ô mon Père, et remerciez saint Benoît qui vous a sauvé la vie. »

Arrivé à Saint-Benoît, le Père de Géramb, encore tout ému, commença par raconter son accident, et les bons Religieux, non contents de le féliciter d'avoir échappé à un si grand danger, résolurent de perpétuer, par l'érection d'un monument, le souvenir de la protection des saints Anges et de saint Benoît sur le très Révérend Père Général des Trappistes.

Immédiatement on fit venir de Subiaco un ouvrier sculpteur, pour lui confier l'exécution du travail. Notre homme se hâta d'arriver ; on lui exposa ce qu'on voulait, et il promit de faire un chef-d'œuvre ; mais, entendant un des Pères insister sur le miracle auquel le Révérend Père de Géramb, qui était pré-

sent à cette délibération, devait son salut, il ne put s'empêcher de s'exclamer, dans un superbe élan de franchise et le plus sérieusement du monde : « *Ma questo fatto non lo trovo io per niente miracoloso; la mula pesava molto, e questo pesa di più, la cosa non poteva succedere altrimenti* : Je ne vois pas grand miracle à cela; la mule était pesante, et celui-là (montrant du doigt le Très Révérend Père Général) pesait encore plus que la mule : ça ne pouvait pas arriver autrement. »

Tu entends de Laval les éclats de rire qui durent accueillir cette boutade. Le bonhomme ne s'en mit que mieux à l'œuvre, et le monument fut bientôt achevé. C'est une colonne surmontée d'une croix; sur le piédestal on lit ces mots du psalmiste : « *In manibus portabunt te.* »

De violentes douleurs rhumatismales dans l'épaule gauche m'ont obligé, vers la mi-juillet, à demander une permission d'un mois pour Viterbe, dont les eaux sulfureuses sont très renommées. Croyant bien faire, j'ai pris environ cinquante bains et bu avec excès d'une eau ferrugineuse alcaline, l'*Aqua acetosa*, qui m'a détérioré l'estomac, de sorte que, le 4 août au soir, j'ai été appréhendé par une fièvre pernicieuse, c'est le cas de dire, de la plus belle eau.

Un de nos lieutenants, M. de Fumel, qui se trouvait par bonheur à mes côtés, en ce moment, m'a conduit à mon domicile. Je n'oublierai jamais avec quel dévouement il m'a soigné.

L'excellente famille *Giustini* chez laquelle je logeais, l'a du reste secondé avec autant d'intelligence que de zèle. Deux médecins ont été appelés et m'ont sauvé en me saturant de sulfate de quinine entre le deuxième et le troisième accès. Et dire que j'étais invité, pour le lendemain du jour où la fièvre m'a mis par terre ou plutôt dans mon lit, à aller fêter saint Dominique en compagnie de ses fils, à leur fameux couvent de la *Quercia* !

Mon Père en Dieu à Viterbe, *Padre Atanasio*, le gardien des Pères Carmes, a failli m'administrer les derniers sacrements. Ma foi, j'aurais filé volontiers dans l'autre monde, car je ne serai peut-être jamais mieux disposé.

Sainte Rose de Viterbe m'a, comme on dit vulgairement, *empoigné* le cœur. Je n'ai pas manqué un seul jour, souvent plusieurs fois le jour, d'aller m'agenouiller dans son église et devant son tombeau. Mais aussi quelle église et quel tombeau ! Au-dessus du grand autel se trouve un superbe tableau représentant sainte Rose emportée au ciel par les Anges. Chaque fois que je le regardais, je me sentais impressionné. Il y a tant de douceur et de pureté sur le visage de cette Sainte de dix-huit ans, qu'on ne peut s'empêcher d'envier son bonheur, et de se sentir comme attiré par la virginale odeur de ses parfums.

Et le tombeau ! si l'on peut donner ce nom à cette admirable châsse toute revêtue d'or et de pierres précieuses, où repose le corps de notre Sainte, tou-

jours flexible comme au 6 mars 1252, lorsque les Anges en détachèrent son âme bienheureuse. De ce tombeau, c'est la vie qui s'exhale, la vie avec ses divines senteurs de glorieuse éternité, car la corruption de la mort n'a pas osé atteindre la sainte dépouille. Des livres entiers auraient peine à contenir le récit des merveilles de résurrection qu'opère sans cesse son contact sacré.

Chaque fois qu'on leur en fait la demande, les Religieuses, gardiennes de cet inestimable trésor, lavent les mains de sainte Rose avec de l'eau qu'elles versent ensuite dans des ampoules de verre munies du cachet de leur monastère. Elles délivrent cette eau sans exiger la moindre rétribution, et accompagnent d'ordinaire leur cadeau d'une belle rose artificielle ayant séjourné quelque temps entre les mains de sainte Rose. Comme j'étais au mieux avec ces excellentes Sœurs, qui m'ont toujours accueilli à leurs grilles avec une amabilité sans pareille, et se sont même acharnées à me témoigner une confiance et des égards dont un cardinal aurait eu le droit d'être jaloux, je me suis procuré une bonne provision d'eau et plusieurs roses.

Tu te figures aisément la joie qu'éprouvera ma mère à la réception de ces chères reliques, que j'ai confiées à une occasion sûre et qui ne tarderont pas à lui arriver.

J'ai bu de cette eau et j'ai prié sainte Rose tant que j'ai pu ; bien des fois j'ai communiqué dans son

église; toutes les Religieuses, Supérieure en tête, ont demandé très sérieusement ma guérison complète de la fièvre, et la fièvre ne s'en va pas. L'*aria fina* de Subiaco qui devait infailliblement m'en délivrer, au dire de mes deux médecins de Viterbe, n'y peut rien. Saint Benoît fait la sourde oreille tout comme sainte Rose. Il faut croire que l'un et l'autre trouvent plus avantageux pour moi que je garde la fièvre.

Toi qui es un *pieux*, si tu n'es pas édifié par tout ce que je viens de te conter et de Viterbe et de Subiaco, je ne te reconnais plus. Mais voici une superbe lettre de Monseigneur de Ségur qui arrive à l'instant et qui t'édifiera encore bien davantage, car je veux la livrer à tes méditations.

C'est moi qui ai eu l'honneur de la recevoir, l'adresse ne portant que mon nom; mais tu verras qu'elle est collective et datée du 18 septembre dernier, sixième anniversaire de Castelfidardo. Ouvre les yeux et lis attentivement, car la pièce en vaut la peine.

18 septembre 1866.

« A mes chers amis, Henri Le Chauff de Kerguenec, Ludovic de Galembert, Narcisse Lelièvre et son compagnon; Gustave Guillon, Aristide Bobeau, Jules Trudelle, Augustin Sicard, et les autres amis de Montmorillon et de Poitiers; Arthur Poyet et Joseph Lucas; Alfred Collindgridge, et tous les au-

tres zouaves que j'ai le bonheur et l'honneur de connaître ; salut et bénédiction en Notre-Seigneur.

« C'est à vous tous que j'écris à la fois, mes enfants, en ce grand et bel anniversaire de nos martyrs de Castelfidardo, à la protection de qui je vous recommande tous. J'ose vous souhaiter la grande grâce de souffrir comme eux, et comme eux de mourir glorieusement et saintement pour la plus grande, la plus pure, la plus catholique de toutes les causes. Malheureusement nous avons à craindre les éclats des révolutionnaires modérés qui, en empêchant les éclats du mal, empêchent aussi les éclats du dévouement et de la foi, si nécessaires aujourd'hui pour réveiller le monde. Quoi qu'il en soit, mes chers enfants, soyons très fidèles à servir Dieu et son Vicaire ; gardons dans toute sa pureté un sang qu'il faudra peut-être bientôt répandre pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, et retrempons sans cesse notre foi dans les sources de la vraie vie éternelle, qui sont les sacrements de l'Eglise. Dans votre position, on ne saurait communier trop souvent ni se tenir assez en garde.

« Je vous embrasse tous avec ma vieille affection paternelle. Je remercie tous ceux d'entre vous qui veulent bien m'écrire quelquefois. Je voudrais pouvoir répondre à tous et immédiatement ; mais vous savez combien je suis surchargé de travail. Je vous bénis de tout mon cœur en me recommandant à vos prières, surtout quand vous communiez et quand

vous visitez les sanctuaires. Que la Sainte Vierge Immaculée vous garde tous purs et dignes de Jésus !

« † L.-G. DE SÉGUR. »

Que t'en semble, mon cher Benjamin ? On croirait lire saint Ambroise ou saint Jean Chrysostome. En ce qui me concerne, je suis vraiment confus du *respect* avec lequel notre bon Monseigneur de Ségur me traite. Ceux de mes autres frères d'armes qui sont nommés dans cette lettre le méritent, car ce sont de vraies âmes de saints, vigoureusement trempées ; mais moi, sous ce rapport, je ne leur viens pas à la cheville.

Quoi qu'il en soit, ces encouragements-là vous soulèvent malgré vous. Tu reprendras sans doute, en novembre prochain, le chemin de Paris pour aller y recueillir les fruits de toutes les boules blanches de tes examens de doctorat (serviteur, monsieur le Docteur !), et une de tes premières visites sera pour la chère petite chapelle du 39 de la rue du Bac. Je te charge très particulièrement de remercier Monseigneur de Ségur en notre nom à tous, et de nous recommander à ses prières. Ses anciens fils spirituels, qui sont nombreux aux zouaves, lui demeurent extrêmement attachés et se font gloire de suivre ses conseils. Gustave Guillon, de Poitiers, et Alfred Collindgrige qu'il a spécialement confiés à ma vigilance d'ancien, sont de charmants jeunes gens pour les-

quels j'ai autant d'estime que d'affection. Gustave Guillon est ici et se porte à ravir. Alfred Collindgrige tient garnison à Velletri ; c'est le vrai gentilhomme irlandais, à la foi ardente, aux sentiments nobles et chevaleresques, d'une énergie qui vient à bout de tout, le soldat du devoir qui se ferait hacher plutôt que de violer la moindre consigne.

En voilà d'un journal ! J'aime à croire que tu ne t'en plaindras pas. La fièvre ne me permettant pas encore d'entreprendre de longues courses, je suis obligé de rester à *casa*, plus que je ne voudrais, et je passe mon temps à écrire.

Avant-hier, les six pauvres *milles* que j'ai faits pour aller demander un peu de secours à saint Benoît, au *Sacro Speco*, m'ont causé une telle fatigue que j'ai failli demeurer à Sainte-Scholastique, où force m'a été d'entrer et de m'asseoir. *Fra Pietro* s'est apitoyé sur mon sort et m'a soigné comme une maman. Ah ! ce ne sont plus les jarrets d'acier de cet hiver ! Ce n'est pourtant pas la faute de mon excellent ami et lieutenant Zacharie du Reau dont je partage la chambre, à la *locanda della Pernice*, et qui me dorlote comme un autre *Fra Pietro*.

Rien ne me serait plus désagréable que d'être obligé de demander une permission en ce moment-ci. Je vois les galons de sous-lieutenant briller à l'horizon, puis me voici tellement identifié à ce pays et si profondément attaché par toutes les fibres les plus délicates du cœur au drapeau papal et à mon batail-

lon que je ne pourrais plus, ce me semble, vivre dans un autre air. Enfin à la garde de Dieu ! il n'advientra que ce qu'il voudra.

Tous mes respectueux souvenirs autour de toi, et crois toujours, mon cher Benjamin, à ma meilleure affection.

HENRI LE CHAUFF DE KERGUENEC,
Sergent aux Zouaves pontificaux.





T A B L E

A MES ENFANTS.	V
Lettre de S. G. Mgr l'Évêque d'Angoulême.	IX
Lettre de S. A. R. Madame la duchesse de Madrid.	XI
LII ^e LETTRE. — Au pays normand. — Mille attentions délicates. — Un fin baiser aux racines grecques. — Les Nouettes et Monseigneur de Ségur. — Profession solennelle mais non prévue. — Frère Pierre de Saint-François. — Paris et la mère Moisan. — L'abbé Daniel et les Corses. — Notre-Dame de la Garde et Yves Carré.	I
LIII ^e LETTRE. — Mauvaise mer. — Machine détraquée. — Anglais à bord d'eau. — Villafranca et un prélat qui ressuscite. — Revenu chez moi. — Rome et les premières visites. — La recommandation du docteur Herr. — Comment donc, madame la baronne ! Frascati. — Salut les anciens!	8
LIV ^e LETTRE. — Réengagé pour deux ans. — La baronne Von Pokornie. — Revenant de Cervione. — Vercruysse dans les grandeurs. — Convention du 15 septembre. — Don Angelo Marzi, <i>canonico di Corneto</i> . — Ballon et savetier.	12
LV ^e LETTRE. — A feu et à sang. — Luigi Arena assassiné. — Palpitations de Cœurs. — Départ en musique. — Jolis marcheurs d'avant-garde et petit bonnet d'An-	

cenis. — *Occhio Morino*. — Monsieur Malborough est mort avec une jambe. — *Introit en Préneste*. — Un flanc de montagne de 4,000 degrés. — Rencontre du bon Dieu. — Le palais Barberini. — Ah!!! — La bosse de Michel-Ange. — Le Nil en mosaïque. — Chez les Trinitaires. — Un cardinal qui se tient bien. — Oh! là, là, ma patte! — *Sono diavolacci!* — La joie du sacrifice. — Vaguemestre. 22

LVI^e LETTRE. — Ce qu'il y a de commun entre Paul de la Messelière, la fièvre et le jus de citron. — *Scienti et volenti non fit injuria*. — Premier pèlerinage à Subiaco. — Dans les fourches cavines. — Salut *a longe* à Notre-Dame du Bon-Conseil. — Olevano. — Foie aux lauriers. — Messieurs les gardes-chasse de Roiati et l'inspiration dans le toast. — Pas accéléré, marche! — La *Pernice* de Subiaco. — Messe dominicale à Saint-Benoît. — Invité à entendre Listz. 35

LVII^e LETTRE. — Papettes et Grégorines. — Les zouaves au couvent. — Une victime du charbon. — Monseigneur de Woelmont et une réminiscence de Correse. — Les crêpes du père Tabardel. — M. le lieutenant Dufournel. — Fraises de montagne en guitare. — Nos gendarmes. — Un mets dont l'Illiade ne parle pas. 50

LVIII^e LETTRE. — La *macaronata de Cave*. — Domitilla et son verre. — Saladier et parabole. — *Evviva l'allegria!* — *Il signor canonico teologo di Cave* et don *Lupicuti*, pareillement chanoine de Cave, chez les zouaves, à Palestrina. — Une présidence d'honneur. — Réception solennelle. — Festin d'*Assuère*. — Fugue imprévue à Rome. — Le comte et la comtesse Edgard de Soissan. — Mes bécasses! — Le *vicolo della Frezza*. — Mort de Madame la marquise de Soissan. — De la main du Père de Villefort. — *Santa Lucia!* 64

LIX^e LETTRE. — Retour à Frascati. — Tir à la cible. —

Un renard qui se laisse prendre, mais non manger. — Noël à Rome. — Extinction des cierges de la Sixtine. — Petit comité. — Le plus grand événement du règne de Pie IX. — Sa fête — Bonne année. . .

83

LX^e LETTRE. — Impression que produit l'Encyclique à Rome et à Paris. — Réponse du Pape à cette question : que font les zouaves à Rome ? — Prenez et lisez. — Les amis de la Croix-Blanche. — La conférence de Saint-Vincent-de-Paul. — En liesse !

Post-scriptum du 12 janvier. — Cinquante-cinq voitures à la file. — Le fort Saint-Ange qui me présente les armes. — Un grand baptême. — En tête à tête, seul pendant cinq minutes, avec Pie IX.

92

LXI^e LETTRE. — Derniers moments de Madame la baronne de Charette. — Les messes dans sa chambre. — Le Révérend Père de Villefort. — Monseigneur Sacré. — L'abbé Daniel et le lieutenant Dufournel. — Mort précieuse. — Zouaves à genoux. — Le crucifix de la Signora Rosa. — Funérailles à l'église paroissiale des saints Cosme et Damien. — Le *Campo Santo* de Saint-Laurent-Hors-les-Murs. — Près de Saucet. — Autel de la vraie Croix. — Service à Frascati. — Pie IX consolateur.

108

LXII^e LETTRE. — Un cheval blanc qui a une peur bleue. — Voulez-vous m'accompagner à Palestrina ? — Oui, messire Bertrand. — Accueillis par le capitaine de Lambilly. — Alain de Kersabiec sur un criquet. — Moustaches blondes comme les blés. — Un curé comme il en faut.

126

LXIII^e LETTRE. — *Povero Checo !* Répétition de : Je t'aime. — Comment les dragons pontificaux balaient le *Corso* en temps de carnaval. — Les notes de Monsieur Drouyn de Lhuys au Livre-Jaune. — Situation tendue. — Multiplication des portraits de Pie IX. — Crespel de la Touche. — Une relique de sainte Anne. — A l'ombre de la foi des ancêtres. .

133

- LXIV^e LETTRE.** — Entre Rome et Frascati et *vice versa*.
— Le palais Salviati. — Un habit noir pour un autre. — Comte et comtesse Bruschi. — Un auditeur de Rote. — Don Filippo Massimo prince Lancelotti. — Le caveau du *Campo Santo* de Saint-Laurent. — Partis. — Messe en rit grec à *San Giuseppe a Capo le Case*. 139
- LXV^e LETTRE.** — Clôture de la retraite pascalle. — Le Révérend Père Ballerini de la *Civiltà Cattolica*. — *Quis ut Deus ?* — Monseigneur l'évêque du Mans. — Laurent. — Un mot de politique. — Derniers ordres venus au général de Montebello. — Le Mexique. — L'impératrice Eugénie. — Le chanoine Ingami. — Fluxion de poitrine du Vésuve. 147
- LXVI^e LETTRE.** — Pèlerins de Vicovaro. — Tibur. — Le son des cloches. — L'hôtel et le temple de la Sibylle. — Le dôme du *Tempietto* de Vicovaro. — Chapeau bas. — Prière du soir devant la madone. — Messe et communion. — *Stefana Antonini*. — La dispute de *Casape*. — Abbé mitré sans peur et sans reproche. — Duc et duchesse de Persigny. — Illumination réussie. — *Sfortunato Palestro!* 154
- LXVII^e LETTRE.** — Pas de vers en prose. — Venant en droite ligne de l'auteur de *l'Esprit des lois*. — Chez Bergeron. — Maximin Giraud. — Un piège. — Guêtres plissées. — Le berger de la Salette. — David et Goliath en permanence. — Tendre Serpolet. — Foire aux vaches. — « Vous » par distraction. 172
- LXVIII^e LETTRE.** — Une culbute. — Actions de grâces à Notre-Dame de Vicovaro. — Le jubilé des zouaves et le Révérend Père Ballerini. — Comment Maximin s'est trouvé zouave. — Un soufflet non digéré. — Le curé d'Ars. — Un camaldule mourant. — Infortuné brigand et gendarmes perchés. — La mission *Vegezzi*. — Béatification de la vénérable *Maria de Angelis*, carmélite, à Saint-Pierre de Rome, le dimanche 14 mai. — L'ombre de Galbaud du Fort. —

- Dante et Virgile. — Les chapelles de Saint-Pierre .
— La *Lungara*. — Sermon sur le pont Saint-Sixte.
Vainqueur du *spleen*. — Falerne au *Lepre*. — Délices
de la Croix-Blanche. 182
- LXIX^e LETTRE. — Un conseil de guerre aux zouaves pon-
tificaux. — Système de défense. — Notre-Dame de la
Salette consultée. — Jeune éloquence. — Acquitte-
ment à l'unanimité. — Pris par la patte. — Cuisse
de Moïse. — Célèbre vétérinaire. — Le pape pleu-
rant de joie. — Piano fameux. — Listz. — *In onore
dei quavi*. — Élève de Listz. — Bains sulfureux. —
Inspection annuelle. — Le général Kanzler et le
comte Maxence de Damas. — Percement de trois
képis. — Nègre blanc. — Berchmans béatifié. . . 197
- LXX^e LETTRE. — Soufrons-nous. — *Spleen* Nantais. —
Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et zouaves. — Véné-
rabilité du Père Jouanne. — Comment en l'espace
d'une nuit des cheveux noirs sont devenus blancs.
— Un cru dont les princesses romaines ne voudront
plus boire. — Faux capucins géants. — Sensibilité
des cartilages du genou. — La procession de la
Fête-Dieu sous les fenêtres de l'hôpital de Frascati .
— Du péché originel à la vallée de Josaphat. —
— Crainte de Dieu et des gendarmes. — François
député aux Jourdain. — La tribu des caporaux. —
Landau remis à neuf. 213
- LXXI^e LETTRE. — Le nez de la typhoïde. — M. le lieu-
tenant de Couessin soigné par M. Dufournel. — Le
couvent des Camaldules et les mémoires de Maxi-
min. — Sur la montagne de la Salette. — Le bâton.
— La rose. — Patois et français. — La fête du
Prince des Apôtres. — Coupole en feu. — Le tom-
beau de saint Pierre et de saint Paul. — Un projet
de Garibaldi en 1849. — Fiel et vinaigre. — Heu-
reux en choix pour le jour de sa naissance. . . . 225
- LXXII^e LETTRE. — Victimes de la typhoïde. — Admi-
rable résignation d'Ernest Deprise. — La charité

parfaite et mon petit Block. — Une lettre de Frohsdorf. — Mon fort Saint-Ange sur le tapis. — Le Bon Pasteur. — Mon 15 juillet. — La fête de saint Vincent de Paul et Monseigneur Gallot. — La chasse au chat. — Serpolet l'imprudent. — Sa complainte sur le grand air de celle de Fualdès.	232
LXXIII^e LETTRE. — A Monsieur Zacharie du Reau, lieutenant aux zouaves pontificaux, au château de Barot, par Montrevault (Maine-et-Loire). — Une lettre de Maximin Giraud.	248
LXXIV^e LETTRE. — Lettre de M. Antonin de Morin, sous-officier aux zouaves pontificaux, à Monsieur Henri le Chauff de Kerguenec. — Détails sur le service funèbre pour le repos de l'âme du général de Lamoricière, célébré dans la cathédrale de Frascati le 25 septembre 1865.	255
LXXV^e LETTRE. — Lettre de M. l'abbé Daniel, aumônier aux zouaves pontificaux, à M. Henri le Chauff de Kerguenec. — Les recrues. — Le brigandage. — L'affaire de San-Lorenzo.	259
LXXVI^e LETTRE. — Les diligences de Saint-Jean-de-Maurienne. — Gros négociants et <i>vice versa</i> . — Ragoût de marmotte. — En traîneau sur le Mont-Cenis. — Une Anglaise qui griffe. — Doigt mal pris. — Jambe de bois. — A la lueur des torches. — Gare flambée. — Élevé comme une porte de prison. — Valmaggia Capinera. — Dépêches de la nonciature et tabac. — Amende amère. — A la table de messieurs les députés de Florence. — <i>Santa Maria Novella</i> . — Palais Pitti. — <i>Marta</i> . — Portrait de Victor-Emanuel au charbon. — L'original. — Lui aussi à la messe. — Mauvais fils. — La <i>vendetta</i> de Montalto. Une affection qui ne gèle pas. — Nouvelle de la mort d'Edgard de Soissan. — Visite au cardinal Antonelli. — Monsieur Timide.	263

-
- LXXVII° LETTRE.** — La montre de mon capitaine. — Messe de minuit à l'hôpital de Velletri. — Prossedi. — Fameux édit contre les brigands. — Les Scioccie. — Charles de Chevreuse. — Abbé Daniel et brigands *capitulards*. — Visite au *Campo Santo* de Saint-Laurent à Rome. — Brigands tués et blessés. — Nos morts. — Un rhumatisme dans un quart de côte. — Camphrons-nous. 280
- LXXVIII° LETTRE.** — A propos de l'incident de Suse. — Le deuil de Lauvergnac. — Bons souliers. — Brigands acculés. — Henri de Villèle sauvé. — Course à Sezze. — François Chotard expirant au pied du grand crucifix. — *O tira vento o suona morte*. — La Courte de Maurice du Bourg. — L'Épiphanie. — Un roi et une reine. — Le général de Courten. — Deux Olivier. — Le lieutenant Le Gonidec. — Le lieutenant de Kermel. — Le lieutenant de Fumel. — Le capitaine de Saisy. — Compliments et souhaits de bonne année de Pie IX. 293
- LXXIX° LETTRE.** — Marches et contre-marches. — Pain cuit dans son jus. — Pittoresque à profusion. — Charmes de San Lorenzo. — Épouvantable assassinat du juge Milza. — Guerre terrible. — Les chaînes de saint Pierre. — A propos du 21 janvier. 305
- LXXX° LETTRE.** — Dîners à bécasses. — Registre bruyant. — Bons sentiments des habitants de San-Lorenzo. — *Pipino, Petruccia et Serafina*. — Le caporal de la mandoline et *il caporale di rancio*. — Visite du comte Werner de Mérode. — Le miracle du sang de saint Laurent. — Affaire de *la Mola di San Stefano*. — Jean Péters et de Wild à l'hôpital de Velletri, ou la charité dans la mort. — Le Père Wild et la congrégation des flamands. — Un régiment français avec la cocarde pontificale. — Une lettre de madame la comtesse Edgard de Raffelis Soissan. 315
- LXXXI° LETTRE.** — Le caporal d'ordinaire aux zouaves

- pontificaux. — L'antique capitale des Volsques. — Le caillou de saint Antoine. — Un bal à Piperno. — Gants de peau blancs et jarrets d'acier. — Guerre à la mode d'Afrique. — Belles recrues. — Mort de Madame de Saintenac. — Notre-Dame de Vicovaro à Prossedi. — Le général de Kalbermatten. 326
- LXXXII^e LETTRE. — L'art de grimper de pics en pics. — Le capitaine de Saisy de retour. — Adieux à l'ordinaire. — La famille Benoiton. — Syncope stupide. Six balles dans le corps. — *Messieurs* les chefs de bande, Andreozzi, Cipriani et Doria. — Quelques-uns de leurs procédés. — *Il medichetto*. — Cannibalisme à son comble. — Onguent pour les maux d'oreille. — *Corruptio optimi pessima*. — Monsieur de Lévis-Mirepoix chez la signora Tuta à Prossedi. — Trois ducs. 337
- LXXXIII^e LETTRE. — Ravins et crevasses. — Douches du temps de Noé. — Rires et gaieté de l'un, colère et *spleen* de l'autre. — Sauve qui peut. — Chez un boulanger. — Ordre de la nuit. — Métamorphoses. — *Capretto alla padella* et souper de onze couverts. — Sur le pétrin. — *Addio* et larmes dans les yeux. — Au paradis. — Soupe au vin et *pane brusco*. — Mon opinion. — Le général de Courten. 346
- LXXXIV^e LETTRE. — Changement à vue. — Les cimes du *Cacume*. — La côte de *Maenza*. — Une scie dont les dents font marcher. — Jambons de Mayence. — Un espion. — La diane sur le *Cacume*. — Effronté moutard. — Un dessous de fagots. — Rocca Gorga. — Messe militaire du dimanche des Rameaux. — La vieille aux rats. — Le cœur du sergent-major Lalle-mant. — *Tiriboun, tiribun, tra la la la la la la*. — Le saut de Prossedi à Frosinone. — En chemin de fer. — Arrêt à Velletri. — Le père Alet et notre colonel. — Retraite pascale. — Un mot de Pie IX. — Nouveau bataillon. — Grand café de Rome. — Pâques à Saint-Pierre. — Prévisions de monseigneur de Ségur. 354

LXXXV^e LETTRE. — En la société d'un sabre. — La *locanda* de Frosinone. — Sages conseils d'un fils à sa mère. — Une *brigantine* qui ne se rend pas. — Encore le *Cacume* et la signature de Doria. — Coup d'œil rapide et rétrospectif sur les fêtes de Pâques à Rome. — Dernier beau jour d'un habit noir. — L'adresse de M. de Rohan-Chabot. — Réponse du Pape. — Horrible plat. — Concert *moisi de chic*. — Lanternes vénitiennes de Frosinone en l'honneur de saint François Xavier. — M. le capitaine de Saisy membre de la commission du code militaire. — Fusillé par terre et dans le dos. — Savon à la cannelle et fin d'une brosse à dents. 365

LXXXVI^e LETTRE. — Adieux à Prossedi. — La *signora Tuta* et Babyas. — Joie de revoir Subiaco. — Caserne trop peuplée. — Exécution d'un scorpion. — Détachement à Vallepietra. — Saint Benoît et sainte Scholastique. — Le poste. — Traité comme un général. — Zouaves et bénédictins en graine et en herbe. — Un groupe avec légende. — Premier frisson. — Estomacs et corsets de Paris. — Au *Sacro Speco*. . 376

LXXXVII^e LETTRE. — A Vallepietra ou aux Antipodes des charrettes. — Réveillé par erreur. — Le vin d'Afile. — Désert de l'*Arcinazo*. — Vingt-cinq détachements. — Trévi-la-Coquette. — Nénuphars en fleurs. — Surprise de neige. — Feu partout. — La Pentecôte. — Betta et les artichauts dans la pâte. — En dehors de la frontière. — Le lac Fucino. — Croix dans la montagne. — Jeunesse à renouveler. — Perspective de Viterbe. — Couperet de guillotine arrêté en route. *Evviva Maria!* — Giuseppe Lestino. — Emplâtre sympathique. — État nominatif du détachement de Filettino. 387

LXXXVIII^e LETTRE. — *Addio Filettino*. — Patrouille de sûreté et d'honneur. — L'*Arcinazo* et le Pilio. — Le vieux Lenti et la chasse aux cailles. — *Riveder Anagni e poi... non morir*. — La *locanda* de Pipino envahie par le luxe. — *Pipina* ou une métamorphose. —

Dégringolade d'un pic neigeux dans un wagon de première classe. — *Il 42 della via del Cestari*. — Baron et baronne des Coudrées. — Les Villèle. — *Nounouchon*. — Edouard et Robert Vetch. — L'hôtel de la Minerve. — Le lieutenant Henri Wyart. — Sa barbe et son avant-bras. — Visite à Velletri. — Amand de Lépertière. — Lord Collindgrige. — Gaston de Barbeyrac. — Louis Berthelot de la Glétais. — Maurice de la Borde-Caumont. — De Bois-Chevallier. — Antonin la Peyrade. — Affaire de Castro. — Ménage délicieux. — Mesdames Séraphine et Aimée de Kertanguy. — Attendu à Corneto. 399

LXXXIX^e LETTRE. — Compliments au général Kanzler. — Mondragone et Yves de Quatrebarbes. — L'antique *T'arquinies*. — Vaillants coursiers. — Palais Bruschi. — Une tête d'ami ou une affection d'outre-tombe. — Au carmel de Corneto. — Surprise. — Le grand cheval de *Scipione*. — Superbe culbute. — Un Père de Saint-Jean-de-Dieu endommagé. — Fou rire. — Les pentes de *Corioles*. — L'acte de *repentissement*. — Six cents hypogées Etrusques. — Franges d'or de chlamydes. — Précieux scarabée. — Exploration agricole. — Machines à battre. — Le lieutenant du Martray. — Roulés par l'Autriche. 411

XC^e LETTRE. — *Padre Atanasio* — Rinçage antifébrile. — Devant Vetralla. — La ville de sainte Rose. — *Casa Giustini*. — Le lieutenant Radiguet. — *L'Angelo Custode*. — Le colonel de Férussac. — Eau et vin de Viterbe. — Force de l'habitude. — Un vain mot. — Nouvelles du Pausilippe. — Patriarche d'Éthiopie. — Le corps de sainte Rose. — Voleur pincé. — Miracle de l'ongle. — Clémence pontificale. — La Quercia. — Coulé à fond. — Nouvel exploit d'Andreozzi. 431

XCI^e LETTRE. — Sur la route de la *Quercia*. — Accès solennel. — Buveur d'eau. — Excellentes dispositions. — Bons médecins de Viterbe. — Galons de

- sergent. — Coup d'œil à *Passo di Correse*. — Alliance de choix. — Mort de Casimir, duc de Blacas. — Ce que voudrait Monseigneur de Ségur. — Actions de grâces à sainte Rose de Viterbe. . . . 442
- XCII^e LETTRE.** — Encore la vieille Sibylle. — Le détachement d'Arsoli. — Sépulture du comte de Mirabeau. — Greffe du conseil de guerre. — La Saint-Maurice. — Dents qui claquent. — Pluie de galons. — Tête de Breton. — Douze oreilles coupées. — Délivré par un pâtre. — Connivence manifeste. — L'adoration spirituelle du Très-Saint-Sacrement. — Remise du drapeau papal au colonel d'Argy. — L'Impératrice du Mexique à Rome. — Cible et couvent. 451
- XCIII^e LETTRE.** — Départ de Prossedi. — Regrets aux brigands. — La Madonna Della Neve. — Alatri! — C'est des jolis blocs! — Guarcino. — Subiaco. — Le couvent de Sainte-Scholastique. — Les zouaves au réfectoire. — Une séance littéraire. — La croix du Révérend Père de Géramb. — Un mot de Viterbe et de sainte Rose. — Monseigneur de Ségur et le sixième anniversaire de Castelfidardo. — Ce que Dieu voudra. 463





TABLE DES GRAVURES

Le départ de Marseille (M. Joseph de la Nézière).	8
La porte de Frascati (vicomte de Lambilly).	13
Villa Falconieri (vicomte de Lambilly).	15
La fête de saint Crépin (M. de la Nézière).	21
Le couvent de Sainte-Scholastique (vicomte de Lambilly)	36
Le <i>campanile</i> de Palestrina (vicomte de Lambilly). . .	39
Les gardes-chasse de Roiati (M. de la Nézière).	44
Une porte de Palestrina (vicomte de Lambilly).	51
Villa Aldobrandini (vicomte de Lambilly).	55
Cave (M. de Gouttepagnon).	67
La Croix Blanche (M. de Gouttepagnon).	101
Place <i>della Colonna Trajana</i> (M. de la Nézière).	117
Cheval blanc et peur bleue (M. de la Nézière).	126
Porte du temple de la Sibylle (vicomte de Lambilly). . .	157
Le <i>Tempietto</i> de Ricovaro (Vicomte de Lambilly). . . .	159
San-Grégorio (M. de Gouttepagnon).	163
Poli (M. de Gouttepagnon).	168
Sermon du pont Saint-Sixte (M. de la Nézière).	195
Air de la complainte de Serpolet (M. de la Nézière). . . .	241
Serpolet au rapport (M. de la Nézière).	242
Serpolet assommé (M. de la Nézière).	243
Serpolet en civet (M. de la Nézière).	245
Kerguenec (M. de la Nézière).	248
Le traîneau du Mont-Cenis (M. de la Nézière).	265
Une Anglaise qui griffe (M. de la Nézière).	266
Un repaire de brigands (vicomte de Lambilly).	283
Le mont Cacume (vicomte de Lambilly)	349
La fin d'une brosse à dents (M. de la Nézière).	374
Un groupe photographié à Subiaco.	383
Mondragone (M. de Gouttepagnon).	415
Palais Bruschi (M. de la Nézière).	421
Vue de Corneto (M. de la Nézière).	427
Porta Fiorentina, à Viterbe (M. de la Nézière).	431
Panorama de Subiaco (M. de Gouttepagnon).	457
Ste-Scholastique et le <i>Sacro Speco</i> (M. de Gouttepagnon.)	473